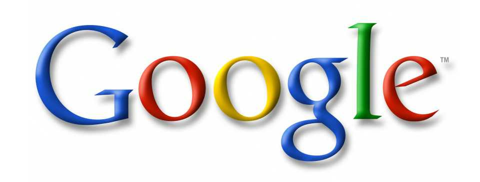




VOYAGE

AU CONGO.

II.

Cet Ouvrage se trouve aussi:

A PARIS,

Chez l'Auteur, rue du Bac, n. 77;
A la Librairie des Étrangers, rue Neuve-Saint-Augustin, n. 55;
Chez Arthus Bertrand, Libraire, rue Hautefeuille, n. 23.

A LONDRES,

Chez J.-V. Douville, n. 110, Strand.

Et chez les principaux Libraires de la France et de l'Etranger.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
rue Garencière, n° 5.

VOYAGE
AU CONGO
ET DANS L'INTÉRIEUR
DE
L'AFRIQUE EQUINOXIALE,
FAIT DANS LES ANNÉES 1828, 1829 ET 1830,

PAR J.-B. DOUVILLE,

SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,
POUR L'ANNÉE 1832,
ET MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES FRANÇAISES
ET ÉTRANGÈRES.

OUVRAGE AUQUEL LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE A DÉCERNÉ LE PRIX DANS SA SÉANCE
DU 30 MARS 1832.

TOME SECOND.

A PARIS,
CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE,
RUE DE TOURNON, N. 6.

1832.

VOYAGE
AU CONGO
ET DANS L'INTÉRIEUR
DE
L'AFRIQUE ÉQUINOXIALE.

CHAPITRE XX.

Départ pour le pays indépendant. — Passage du Couenza. — Départ pour Biringa. — Macota malheureux. — Biringa. — Calunga Cavungi. — Aspect du terrein. — Racines médicinales. — Arrivée chez Bambia Cavungi, souverain du Haco.

Le 15 juin 1828, quoique je fusse encore très souffrant, je pris la route du Bihé pour satisfaire ma femme qui croyait qu'elle se rétablirait plus tôt en changeant d'air. Mais sa faiblesse extrême annonçait une dissolution prochaine. Elle avait éprouvé des accès de fiè-

vres si fréquens et si terribles que je reconnus, dans son desir ardent de partir, les effets d'une irritation produite par la violence du mal; cependant je craignais qu'un refus n'augmentât ses souffrances.

Je la plaçai dans son tipoï sur des coussins, afin qu'elle fût comme dans son lit, et ne ressentît aucune secousse.

Je cheminais le cœur plein de tristesse, et ce sentiment pénible augmenta encore à la vue des nombreux tombeaux des nègres que l'on rencontre à chaque pas sur les bords des sentiers. J'allais à pied, pour tâcher de dissiper la mélancolie qui m'accablait, mais de temps en temps, mes regards se reposaient sur des objets qui, loin de la diminuer, venaient l'accroître.

En quittant le presidio de Pungo Andongo, je m'enfonçai dans un pays sauvage. La profonde solitude de ces lieux ne me présentait que des idées funestes. Ce silence était pour moi l'augure de celui de la mort, qui allait frapper ma compagne. L'affreuse pensée de me voir bientôt et pour toujours séparé de la femme qui par amour pour moi s'était exposée à de si grandes fatigues, dont elle tombait victime, remplissait tous mes momens d'amertume.

Je commençai à regretter d'avoir quitté le presidio où j'aurais peut-être eu plus de secours pour la conserver, que je ne pouvais en avoir désormais. Je voulus retourner sur mes pas, mais elle s'y opposa en m'assurant que le changement d'air lui avait procuré une respiration plus libre et avait ranimé ses forces.

Je continuai donc ma route. Ma tristesse augmentait sans cesse. De temps en temps quand j'arrivais sur une hauteur d'où je dominais sur la forêt, ma vue était bornée dans le lointain par des montagnes couvertes de flammes et de fumée, et semblables à celles dont j'avais trouvé l'aspect si imposant. Mais elles n'avaient plus aucun intérêt pour moi, elles semblaient m'annoncer quelque malheur, et je tirais de cette vaste conflagration de funestes pressentimens. Je me demandais si lorsque je traverserais ces monts, ma compagne, objet de ma sollicitude, ne serait pas déjà réduite en une cendre inanimée.

Son tipoï sur lequel je tenais les yeux attachés ne me paraissait plus que comme le cercueil qui allait pour toujours la dérober à mes regards. Pour prix d'avoir voulu partager mes travaux, et me soulager dans mes fatigues, elle trouvait la mort, dans un pays sauvage, loin de sa patrie qu'elle avait espéré revoir ; après avoir oublié la faiblesse de son sexe pour venir braver le climat, les privations et les maladies qui en sont les suites. Cette affreuse pensée était continuellement présente à mon esprit.

Après quatre heures de marche dans cette solitude où je n'avais rien rencontré qui pût faire diversion aux douloureuses impressions dont mon âme était frappée, nous campâmes au milieu de la forêt près d'un petit ruisseau qui nous fournit un eau limpide. L'air était frais, un léger souffle de vent rendait la température délicieuse. On respirait librement. Le thermomè-

tre marquait 23° à l'ombre à deux heures de l'après-midi, ensuite il baissa.

Mes gens coupèrent beaucoup d'herbe sèche pour couvrir ma tente, afin qu'elle ne fût pas pénétrée par l'humidité de la nuit. Une famille nègre qui cultivait un petit coin de terre voisin nous vendit quelques bananes, des oranges et de la volaille; elle vivait ainsi retirée, pour se soustraire aux vexations des sobas et des régens. Elle pouvait sans peine cacher son existence encore plus loin dans l'épaisseur des forêts, si l'on essayait de troubler sa tranquillité.

Nous n'étions plus qu'à une lieue du Couenza dont le cours forme la séparation entre les possessions portugaises et les pays indépendans. Je n'avais plus que quelques pas à faire pour arriver au milieu d'un peuple qui n'obéissait qu'à ses chefs indigènes, et qui méprisait le nègre vassal du blanc, puisqu'il se croyait au moins l'égal de celui-ci.

Vers le soir, nous nous trouvâmes mieux ma femme et moi. L'appétit revint. Je crus que le changement d'air allait opérer des miracles. La nuit fut calme. Un sommeil profond répara nos forces, et le lendemain nous étions en beaucoup meilleur état.

Nous partîmes de bonne heure, et aussitôt que nous eûmes atteint les bords du fleuve, nous nous occupâmes du passage; il ne fut terminé que le soir, parce qu'il n'y avait qu'un méchant petit canot de dix pieds de long sur deux de large, ne pouvant contenir que deux personnes à-la-fois. Le soba chargé de la surveil-

lance de ce lieu resta près de moi pendant toute l'opération du trajet, pour qu'il n'y eût rien de perdu. Je passai le dernier après les deux cent soixante-dix-huit porteurs que j'avais alors.

Cette journée fut très fatigante. Cependant je n'en ressentis aucune incommodité. Les forces me revenaient, et les idées funestes commençaient à faire place à l'espérance. Le soba traversa le fleuve après moi, et vint m'offrir de la chair de gibier séchée au soleil, de la volaille et des haricots. Grâce à ce présent, je ne touchai pas à mes provisions. Je donnai au soba du tafia, de la poudre et une pièce de mouchoir. Il fut si content de ce cadeau qu'il revint m'apporter deux pigeons, uniquement pour me prouver sa gratitude.

Je ne foulais plus le territoire soumis aux Portugais; j'étais sur celui d'un chef nègre indépendant. J'ignorais encore ce qu'il était convenable de faire pour plaire aux nouveaux potentats que j'allais rencontrer. Les informations que j'avais reçues étaient vagues et peu encourageantes. Les sobas avaient été humbles et souples dans les possessions portugaises. On m'avait dépeint ceux des pays indépendans comme hautains, durs et méchans. La frayeur que mes porteurs montraient n'était pas propre à me rassurer sur l'issue de mon voyage.

Mes porteurs avaient élevé des cabanes à mesure qu'ils débarquaient. Ils les faisaient avec un soin qui annonçait l'intention de séjourner dans ce lieu. Ils me

témoignèrent, le lendemain, qu'il était nécessaire de bien se reposer, afin de continuer la marche plus facilement. J'eus beaucoup de difficulté à les faire partir.

Nous avions campé sur un terrein sablonneux. A quelques pouces de profondeur on rencontre des masses de rochers, semblables à celles qui forment les deux rives du fleuve.

Nous prîmes la route de Biringa, à travers une campagne inculte, couverte d'arbres qui n'étaient ni hauts ni gros, et ombrageaient une pelouse fleurie.

A une demi-lieue de Biringa, dans le creux d'un des rochers que l'on descend pour arriver dans la plaine, je rencontrai une famille composée de cinq personnes. Ces gens n'étaient vêtus que de quelques petites peaux, et semblaient fuir la vue des hommes. L'antre qui leur servait de retraite était si étroit qu'ils ne pouvaient s'y coucher. En Europe, ce triste réduit ne serait qu'une retraite de voleurs; ici c'était l'asile d'hommes infortunés.

Voulant connaître quels motifs avaient amené cette famille dans une si singulière habitation, je laissai passer ma caravane, et ne gardai avec moi qu'un interprète.

Lorsque nous fûmes seuls avec ces nègres, ma présence parut les inquiéter; leur physionomie annonçait leur crainte; mais je l'eus bientôt dissipée. Alors la méfiance disparut. Le plus âgé s'écria d'une voix assurée, et en regardant sa famille : « Nous ne devons rien craindre; le blanc ne trahira jamais le nègre malheu-

reux. » Il ajouta, en me regardant : « Vous voyez un des macotas du soba Quigné, condamné à l'esclavage avec toute sa famille pour avoir défendu avec trop de chaleur les intérêts des hommes de sa couleur, que l'on voulait vendre pour profiter de la fin du commerce des noirs chez les blancs. Je sauvai la vie de mes compatriotes; mais le soba, qui voulait des victimes, à quelque prix que ce fût, crut qu'il ne pourrait mieux choisir que la famille de celui qui lui avait enlevé les hommes destinés à remplir les magasins des Portugais.

« J'avais quitté la banza après avoir gagné la cause que j'avais défendue. On profita de mon absence pour ourdir une trame contre moi. Les courtisans s'entendirent avec le soba, et on m'accusa d'avoir voulu me rendre populaire pour m'emparer du pouvoir; on fournit les preuves de ces imputations, et sans qu'on m'eût entendu, je fus condamné, avec toute ma famille, à être vendu comme esclave. L'ordre fut donné de me garrotter.

« Comme j'avais un grand nombre d'amis, je fus bientôt instruit de cette sentence. Je pris la fuite, et avant la fin du jour j'étais hors des états du soba; mais il fallait fuir au loin pour éviter des poursuites ultérieures. Quelques-uns de mes amis se chargèrent de m'arrêter. L'un d'eux m'atteignit à peu de distance de ce lieu. Je me crus perdu, parce que sa qualité d'envoyé du soba me le rendait suspect; d'ailleurs, je n'étais plus son égal depuis qu'une condamnation pesait sur moi. Il pouvait, sans manquer à l'amitié, me livrer, puisque

tout lien se trouve rompu entre un homme libre et un esclave. Mais les services que je lui avais rendus autrefois avaient plus de force sur lui que le desir de posséder la récompense promise à celui qui me prendrait. Il offrit de m'aider à me dérober à la poursuite de mes ennemis; il m'apprit qu'aucune personne de ma famille n'avait encore été saisie; il a amené ici celles que vous voyez avec moi, et il s'est chargé d'y conduire les autres; c'est lui qui va me chercher les vivres dont j'ai besoin : il m'évite ainsi le danger que je courrais d'être rencontré si je sortais d'ici. Je l'attends; il ne peut tarder à venir, et je fuirai plus loin. »

Je regrettai de ne pouvoir rien donner à ces pauvres gens, parce que ma caravane m'avait devancé; et j'engageai ce nègre à me rejoindre le soir dans mon camp, où je lui offris même ma protection. Il l'eût acceptée; mais il attendait les autres personnes de sa famille. Il aima mieux s'exposer plus long-temps dans ce lieu, que de risquer de ne pas les revoir. Quand je l'eus quitté, apercevant ma caravane qui se reposait, à l'ombre, à peu de distance, j'envoyai mon interprète chercher des vivres. Je les fis porter à ces malheureux, qui en manquaient depuis deux jours.

Je ne descendis pas sans peine du haut des montagnes. Mes nègres, pour arriver plus tôt à Biringa, avaient pris un chemin plus court, en ligne droite, à travers des précipices effroyables.

Je vis avec plaisir que, malgré les fatigues de la

route, ma femme reprenait des forces; elle voulut même rester assise une partie du reste de la journée.

De chétives cabanes composent le petit village de Biringa, situé sur le penchant des montagnes. Ici, le nègre n'est plus, comme dans le royaume d'Angola, indolent et rassuré sur son sort : sans cesse en guerre avec ses voisins, il craint toujours l'approche de quelque ennemi; les enfans, qui apprennent en naissant les dangers qui les menacent à chaque instant, n'osent s'éloigner de leurs cabanes; il reste dans le village un nombre suffisant d'hommes pour le défendre contre une incursion. Les femmes ne vont aux champs qu'en grand nombre, et accompagnées au moins d'un homme pour les protéger en cas d'attaque. Les habitans de Biringa, en nous apercevant, tâchèrent de lire sur nos visages quelles pouvaient être nos intentions.

Ces nègres indépendans me parurent bien différens de ceux qui sont soumis aux Portugais. La résolution est peinte sur leur front. Ceux-ci allaient souvent se mesurer avec les peuples voisins, pour leur enlever leurs femmes, leurs enfans, et même les hommes quand ils le pouvaient.

La montagne de Biringa, coupée à pic, se prolonge pendant quelques lieues de l'est à l'ouest, et semble avoir formé autrefois, avec celle qui est vis-à-vis, les deux rives d'un grand fleuve. Elles sont de schiste micacé qui se divise en feuillets très minces. La plaine qu'elles entourent est marécageuse.

Le village de Biringa est à 461 toises au-dessus du niveau de l'Océan. Il n'y a point de ruisseau dans le voisinage; les habitans sont réduits à l'eau bourbeuse et puante des mares que la chaleur n'a pas desséchées, et obligés d'aller la chercher fort loin. La vue est bornée des deux côtés. L'air, concentré entre ces deux montagnes droites comme des murs, ne peut se renouveler, et les exhalaisons qui s'élèvent du fond où l'eau a croupi pendant long-temps, le rendent insalubre. Depuis les bords du Couenza jusqu'à Biringa, le terrein est très maigre; on trouve toujours le roc à la profondeur de un à deux pieds, et dans la plaine, des galets et du sable assez fin; c'est ce qui empêche les arbres de grossir. L'impossibilité d'obtenir des récoltes abondantes augmente la pauvreté des habitans.

Cependant je reconnus bientôt que le terrein est assez fertile pour subvenir aux besoins peu nombreux des hommes qui le cultivent, car, pour leur subsistance, ils comptent plus sur le pillage que sur leur travail.

Plusieurs nègres de Biringa vinrent pendant la nuit m'offrir des poulets et des petits cochons. Les présens que je leur fis les satisfirent tellement, que trois d'entre eux me proposèrent leurs services pour m'accompagner dans mon voyage. Je les plaçai dans mon corps de réserve, pour remplacer ceux qui tomberaient malades. Je crus que, pour la réussite de mon entreprise, il m'importait surtout de m'attacher des hommes qui offraient volontairement de se dévouer à ma personne.

Je reçus encore dans la nuit plusieurs visites de gens qui ne voulaient pas perdre l'occasion de se procurer quelques marchandises en échange de poules qui sont là en grande quantité.

Le passage d'un blanc avec une nombreuse caravane cause une plus grande sensation parmi les peuples nègres, que le voyage d'un souverain européen dans une de ses provinces; son nom retentit de très loin, et lui attire le respect et la considération, même lorsque ce blanc n'est qu'un simple marchand; mais un blanc qui parcourait le pays pour l'observer ne pouvait être, selon ces Africains, qu'un prince fameux, même parmi les blancs.

J'ai appris depuis que, dès que j'eus passé le fleuve qui fait la limite du territoire portugais, des émissaires se portèrent aussitôt de divers côtés pour annoncer mon arrivée prochaine aux souverains.

Nous n'étions pas encore bien éloignés de Biringa quand le bruit des eaux rapides du Gango vint frapper mes oreilles. Cette rivière se réunit au Couenza près du port Hunga. Son lit est rempli de grands rochers qui, s'opposant à son cours, produisent de distance en distance des cataractes dont le fracas, répété au loin par les échos des montagnes, fait croire que plusieurs rivières coulent dans ce canton.

De Biringa chez le sobetta Calunga Cavungi, tout est inculte. Après avoir traversé une forêt, nous voyageâmes dans une plaine couverte d'une herbe très haute et sèche; puis au milieu d'un terrein sablon-

neux qui ne produit qu'un jonc très fin; enfin, dans une campagne où l'on ne voyait que des rochers plats à fleur de terre, et peuplée de caméléons, de grosses couleuvres, et d'une multitude de rats. Une famille nègre vit là uniquement occupée à prendre ces derniers animaux pour les vendre aux passans, ce qui a fait nommer ce lieu *Itanda Mabengu* (marché aux rats). Mon cuisinier en acheta quelques-uns qui étaient fort gros; il les accommoda et m'en servit un plat à dîner. Je trouvai ce mets excellent; la chair de ces animaux est très délicate : il n'est donc pas surprenant que les nègres en soient friands.

Je rencontrai l'ipécacuanha, croissant spontanément en divers endroits. Les nègres me firent cueillir une petite fleur bleue inodore quand elle est fraîche, mais qui communique un parfum fort agréable quand on la renferme pendant quelques jours avec du linge, pouvu que l'air extérieur ne pénètre pas.

Je ne trouvai aucun fruit mangeable dans les forêts, excepté près de la banza de Calunga Cavungi, où il y a des bosquets de débolé, dont le fruit mûr est comme je l'ai déjà dit, d'une acidité fort agréable. Les singes, habitans de ces forêts, le savent bien. L'arbre appelé panda, espèce de quinquina africain, d'un usage très efficace contre les douleurs des intestins, contre les fièvres et toute espèce d'irritation occasionée par la chaleur, et surtout excellent apéritif, est très commun dans ces forêts.

Aussitôt que je fus arrivé près de la banza de Ca-

lunga Cavungi, ce sobetta vint me faire visite. Je le remerciai de sa politesse, mais comme malgré son empressement il ne m'apportait rien pour mon dîner, je lui en fis des reproches.

Il resta un moment comme étourdi de mes plaintes. Mais il eut bientôt pris son parti, et dit à l'un de ses nobles d'aller chercher un morceau d'un buffle qu'on avait tué la veille. Je le récompensai généreusement, et il me quitta très satisfait. La banza est assez chétive. Je promis un présent au sobetta, pour qu'il me fît connaître le nombre d'enfans au-dessous de douze lunes, qui existaient dans cette bourgade. Il les fit tous venir avec leurs parens; je comptai quarante-cinq garçons et soixante-dix-sept filles. On me dit que depuis six lunes il était mort sept garçons et cinq filles. Cette banza est située sur les bords du Gango, à 390 toises au-dessus du niveau de la mer. L'air n'y est jamais très chaud. Le thermomètre marquait à deux heures de l'après-midi, à l'ombre 23°, et au soleil 31°.

Ce petit chef qui est soumis à Bambia Cavungi, soba du Haco, ne commande qu'à un petit nombre de villages. Ses sujets sont assez laborieux, et se nourrissent principalement de la racine du manioc qu'ils se contentent de griller sur des charbons, ou même ils la mangent crue.

Le terrein, sur l'autre rive du Gango, paraît inculte. Les nègres me dirent qu'on n'y trouvait de village qu'à une très grande distance. Les panthères et

les jaguars qui errent dans cette solitude, passent souvent la rivière à la nage pour chasser le gibier qui est assez nombreux sur la rive droite. Les forêts sont si touffues et si embarrassées de tiges de plantes grimpantes, qu'il est assez difficile d'y poursuivre les bêtes féroces. Il faut les attendre sur le bord de la rivière où elles viennent se désaltérer.

La vaste étendue de terrein qui n'est pas cultivée, et les campagnes immenses que l'on parcourt sans rencontrer aucun habitant, annoncent combien cette contrée est faiblement peuplée.

Le lendemain, je partis de bonne heure pour la banza de Bambia Cavungi, souverain du Haco. Ce nom désigne la ville et toutes les terres de sa dépendance. Les forêts que je traversai m'intéressèrent singulièrement par l'admirable variété de couleurs que présentent les bois de leurs arbres. Les uns d'un rouge écarlate, les autres jaunes, quelques-uns veinés de noir sur un fond vert clair; beaucoup étaient d'un blanc éblouissant. Le feuillage n'offrait pas moins de diversité que la teinte des bois. Les forêts de l'intérieur du Congo égalent en beauté et en majesté celles des autres régions équinoxiales. La nature y a déployé cette richesse de végétation qui frappe d'étonnement l'habitant des zones tempérées. Ces lieux enchanteurs n'ont d'autres habitans que des singes fort laids, des hiboux et des rats qui grimpent sur les arbres comme des écureuils.

Pendant cette journée, nous marchâmes long-temps

pour ne parcourir qu'un espace assez court. J'avais ordonné aux porteurs de nos tipoïs d'aller très lentement, pour ne causer aucune secousse à ma femme; je les avais même fait arrêter plusieurs fois pour lui donner des médicamens. J'avais pris la précaution d'attacher à mon tipoï le porteur de ma pharmacie, parce que je savais que, sans cette précaution, il eût pris les devans afin de se débarrasser de sa charge le plus tôt possible.

Je vis avec plaisir que ma femme se trouvait assez bien; de sorte que je pus examiner les forêts. Je découvris dans plusieurs endroits le gagna et le donga, arbustes dont j'ai parlé précédemment. Les nègres connaissent bien les vertus de leurs racines; ils en font des décoctions très fortes. Elles sont utiles pour les maux d'estomac, et rétablissent les convalescens. On peut en boire abondamment, sans en ressentir aucune incommodité.

A trois heures de l'après-midi, j'arrivai près de Haco. Mes porteurs y étaient depuis dix heures du matin. Je fis planter ma tente en dehors de la banza, afin de n'être pas fatigué du bruit des nègres. Je m'établis dans le voisinage d'un mulâtre, qui depuis quelque temps habitait ce lieu pour y échanger ses marchandises contre les esclaves que les souverains de cantons éloignés y envoient moyennant une redevance qu'ils paient au soba.

CHAPITRE XXI.

Visites du soba Bambia Cavungi. — Evènemens. — Température de Haco. — Productions. — Habitans. — Usages. — Villes. — Nègres. — Vie du soba du Haco. — Tribut. — Mépris pour le nègre vassal. — Nouvelle attaque des fièvres.

Je me reposais à peine depuis une heure, dans ma tente, quand on m'avertit que le soba du Haco arrivait avec tous ses nobles. Ces visites de chefs nègres ne sont pas toujours agréables à cause des présens qu'ils exigent , et surtout de l'ennui que cause la foule du peuple. On conçoit que l'intérêt seul conduit ces hommes chez le blanc, et que le respect n'entre pour rien dans cette marque de politesse. Je ne tardai pas à m'en apercevoir, et cette observation m'empêcha d'accueillir Bambia Cavungi aussi bien que si un autre motif l'eût amené.

D'ailleurs il faut faire des présens, non-seulement

au soba, mais aussi aux nobles et même à quiconque l'accompagne. Le chef commence par distribuer à la foule ce qu'on lui donne; il demande ensuite quelque chose pour lui, il partage entre les nobles ce second cadeau, bien persuadé qu'il ne s'en retournera que les mains bien pleines.

Instruit de l'obligation que l'usage m'imposait, je m'en acquittai avec générosité, croyant me débarrasser en un jour de toutes les importunités. Je me trompais; le lendemain et les jours suivans, chaque fois que le soba et son monde venaient chez moi, c'était toujours avec les mêmes prétentions. Ils ne se retiraient qu'après avoir bu abondamment du tafia.

Cependant, le lendemain de mon arrivée j'avais rendu ma visite au soba, et je lui avais fait le présent usité. Je reconnus dans la suite que ma libéralité avait excité sa cupidité. Accoutumé à n'avoir affaire qu'avec les marchands, qui disputaient pour lui verser quelques verres de tafia, il avait résolu de mettre à profit l'occasion de ma venue. Les marchands lui avaient appris que ne voyageant pas pour trafiquer, peu importait à qui je donnerais tout ce que je portais avec moi. Ils espéraient par là s'exempter pour long-temps de la nécessité de lui fournir les moyens de faire la débauche. Mais je fus vengé de ce mauvais service qu'ils me rendaient, parce que ce soba ayant une fois pris goût au tafia, les tourmenta tellement pour en obtenir, qu'ils furent obligés de quitter sa banza. Il les fit suivre, et ils furent pillés en chemin.

Le troisième jour, je dormais tranquillement quand on vint m'annoncer une quatrième visite de Bambia Cavungi. Fatigué de tant de politesse, je fis fermer ma tente; on lui dit que je dormais. Il respecta mon sommeil; mais il s'assit et ordonna à ses musiciens de jouer des airs nationaux. Ce bruit me força bientôt à l'admettre. Je ne restai cependant que peu de momens avec lui; je me plaignis de sa conduite, et je me levai pour aller me promener. Irrité de me voir partir sans rien lui donner, il quitta également la place, en jurant par ses dieux que je m'en repentirais. Il y avait pour moi nécessité absolue, ou de cesser de lui faire des présens, ou de me résoudre à ne pas aller plus loin.

Mes porteurs qui n'avaient cessé de se divertir avec les habitans du Haco, songèrent enfin à se reposer. La quatrième nuit paraissait devoir être tranquille; à neuf heures tout le monde dormait, les feux même commençaient à diminuer. Je me couchai, et bientôt je m'endormis. A une heure du matin, un cri s'éleva dans mon camp; je me levai précipitamment et je sortis armé de mes pistolets. Mes nègres criaient au voleur. Mais l'obscurité m'empêchait de rien distinguer. Par une négligence inconcevable, ils n'avaient pas entretenu les feux. Le cri au voleur s'était à peine fait entendre, que le soba suivi de ses nobles et d'une grande foule, parut avec des torches allumées : alors j'aperçus deux hommes qui fuyaient en toute hâte. Ils n'avaient rien dérobé, parce que le bruit qu'ils avaient produit en remuant la paille qui couvrait les fardeaux, avait

éveillé la sentinelle qui sommeillait à côté d'un des feux presque éteints.

La promptitude avec laquelle le soba se montra avec ses torches me fit croire qu'elles étaient préparées d'avance, et je n'ai jamais douté que lui-même n'eût envoyé les voleurs, soit pour qu'ils emportassent quelque chose si c'était possible, soit pour se donner l'air d'accourir avec empressement à ma défense. Les menaces qu'il m'avait faites le jour précédent me confirmèrent dans cette idée.

Il ne m'appartenait pas d'approfondir cette affaire. Je n'étais pas dans une position à pouvoir rechercher les auteurs de la tentative du délit dont j'avais à me plaindre, surtout si elle venait du chef de l'état. Il est dangereux dans tous les pays d'accuser celui qui gouverne, lors même qu'il mérite des reproches; à plus forte raison dans une contrée où l'on est étranger. Je reçus poliment les félicitations qu'il vint m'adresser le matin de bonne heure. Il ne manqua pas de se vanter de la promptitude avec laquelle il avait volé à mon aide, ajoutant qu'il n'en eût pas fait autant pour un autre que moi.

Je lui fis de nouveaux cadeaux, de même qu'à ses nobles et à sa suite; enfin, à tout le monde. Je voyais bien que j'aurais beau me retourner, n'importe de quel côté, je n'en serais pas moins obligé de donner tant que je resterais dans cette banza.

Le Haco est situé par le 10° 15′ lat. sud, et le 16° 0′ 30″ de long. est de Paris. Son élévation au-dessus

du niveau de l'Océan est de 491 toises. La chaleur y est ordinairement excessive. Le 22 juin, qui est l'hiver de ce pays, le thermomètre marquait 20° à huit heures du matin, 24° à midi; 26° à deux heures, 23° à huit heures, 19° à dix heures, et 14° à quatre heures du matin, moment le plus froid de la nuit. (1)

Les nègres du Haco cultivent le maïs, le manioc et les haricots; ils n'ont pas beaucoup de volaille ni de menu bétail; deux années avant, les guerres l'avaient presque entièrement détruit; mais on s'y procure facilement de la chair de cerf, de bœuf, de viadi (2) et de plusieurs autres bêtes fauves. Les habitans aiment passionnément la chasse. Ils sont adroits et très agiles, il est rare qu'un animal leur échappe quand ils l'ont aperçu, tant ils connaissent bien tous les détours des forêts.

Du reste, ces nègres me parurent paisibles et débonnaires. Les femmes entouraient ma tente du matin au soir, elles ne pouvaient se lasser de me regarder. Pour avoir occasion de s'approcher de moi, elles venaient m'apporter des œufs pour les échanger contre

(1) Voyez les tables à la fin du 3e vol. au mot *Haco*.

(2) Cet animal très commun est de la taille d'un mouton; il a le poil roux et sa tête est ronde comme celle d'un chat, il a les jambes fort minces, et il est très léger à la course. Il a deux sabots aux pieds de devant et quatre à ceux de derrière. Il a vingt-huit dents dont dix-huit molaires et dix incisives, cinq à chaque mâchoire. Ses oreilles sont très longues, il n'a pas de cornes; il est très craintif et serait fort difficile à prendre s'il n'était très friand de la feuille du haricot.

des ornemens, mais elles ne voulaient traiter avec aucun de mes gens. Elles tenaient beaucoup à me parler et à obtenir de moi une réponse. Grâces à cet empressement, les vivres dont j'avais besoin abondèrent tellement, que je finis par en refuser.

Les nègres du Haco ont un respect extrême pour les morts. Toute inimitié, tout sujet de plainte, toute haine même, s'évanouissent dès que celui qui en était l'objet n'existe plus. Tous les tombeaux ont également une petite chapelle en branchages et en paille, renfermant les dieux du défunt. (1)

Ils sont aussi très reconnaissans pour les bienfaits qu'ils croient obtenir des dieux. S'ils tombent malades, ils invoquent l'assistance de ceux dont ils attendent la guérison; rendus à la santé, ils leur élèvent une petite chapelle le long du sentier public, ils y déposent leurs images et des petits vases en terre, contenant les médicamens dont ils ont fait usage. Ils espèrent par là se préserver à jamais de ces maladies; la crainte d'en être attaqué empêche les passans de toucher à ces objets.

Les nègres vassaux des Portugais, vivant sous la protection des blancs, ne craignent aucune attaque, parce que les frontières sont gardées; au contraire les nègres indépendans, exposés à de continuelles invasions, sont obligés de songer aux moyens de s'en préserver.

Leurs villes sont entourées d'une palissade de gros

(1) Voyez pl. 8.

pieux de 12 à 15 pieds de haut, enfoncés dans la terre, serrés les uns contre les autres, et consolidés avec des arcs-boutans appuyés contre de fortes traverses. Les maisons du soba, de ses femmes et de ses filles, les magasins de l'état et la poudrière sont au milieu de la ville, et l'enceinte qui les contient est également entourée d'un rang de pieux. Ces villes sont toujours placées près d'une forêt, et ordinairement sur le bord d'une rivière qu'un pont donne la facilité de passer pour s'assurer une retraite dans les bois si l'attaque de l'ennemi réussit.

La ville du Haco jouit de ce double avantage; le Gango la défend d'un côté, et une petite île offre un second moyen de résistance. Enfin une forêt sur la rive opposée présente un asile certain. Aussi prudens que les blancs, les nègres détruisent toujours les ponts derrière eux, quand ils se retirent devant un ennemi. Ils évitent ainsi d'être poursuivis.

Ceux du Haco saluent leurs supérieurs par un battement de mains. Ils sont très curieux. Ils paraissaient ne pouvoir, en me regardant, satisfaire leur envie de considérer un blanc. Les femmes ont les cheveux noués en tressés très petits; on croirait qu'elles portent une perruque. Les hommes ne laissent au milieu de la tête qu'une bande de cheveux semblable à la crinière qui orne le casque de nos militaires, le reste de la tête est rasé; cependant quelques-uns laissent sur une oreille ou sur les deux, une autre bande de cheveux qui forme un demi-cercle et se termine à la nuque. Ils sont grands

et bien faits, ont l'air martial, ne sortent jamais de chez eux sans leur fusil ou leurs flèches, leur massue, leur corde et leur hache. Ils sont ainsi toujours prêts à l'attaque ou à la défense.

L'appât du gain est une des principales raisons qui excitent les guerres continuelles auxquelles ces contrées sont en proie, même en temps de paix. On pénètre sur les terres des chefs voisins, pour y enlever quelqu'un. L'intrépidité porte quelquefois une petite troupe de cinq à six hommes à attaquer un village à l'improviste. On ne se retire qu'après avoir enlevé des femmes et des enfans, quelquefois même des hommes.

Celui qui est fait prisonnier dans ces aventureuses entreprises subit le même sort qu'il destinait à ceux qu'il voulait prendre, il devient esclave; mais ces gens sont si habiles à saisir les occasions favorables, que rarement l'assaillant succombe dans son expédition. Souvent le malheureux allant à la poursuite de celui qui lui a enlevé sa femme ou ses enfans, tombe dans l'embuscade que lui a tendue le ravisseur.

Ces déprédations expliquent pourquoi on ne trouve jamais de bourgs ou de villages sur les confins des possessions d'un soba. On conçoit que plus les villages se rapprochent du centre d'un territoire, plus il est difficile au ravisseur de fuir avec sa proie. La loi du plus fort avec toutes ses suites est le droit public de ces peuplades nègres.

Dans les cérémonies et les jours de fête, le soba porte une perruque à trois rangs de boucles. Les che-

veux en sont artistement tressés, des grains de corail sont suspendus à chaque tresse. Ordinairement ce potentat a la tête nue et est légèrement vêtu. Le matin il passe plusieurs heures au milieu de ses nobles, entourant un grand feu au milieu de sa maison. La femme qui a partagé son lit est assise derrière lui, et il ne manque jamais de lui donner à boire quand la callebasse au *oualo* lui est apportée. Vers le milieu du jour, il va faire visite aux marchands logés autour de sa banza, parce qu'il espère qu'ils le régaleront de quelques verres de tafia. En rentrant chez lui, il dîne et dort pendant quelques heures, il ne se relève que pour assister aux danses et aux divertissemens. Il soupe lorsqu'il est fatigué, puis il se couche. Il coule ainsi des jours fort tranquilles sans nulle espèce de souci.

Ses sujets lui paient un tribut. Ils lui donnent le quart de leur chasse. Le soba en envoie en cadeau aux personnes qu'il veut distinguer, et surtout aux marchands qui lui donnent du tafia. Il en réserve une petite partie pour sa famille, et vend le surplus. Le gibier est si abondant, que toutes les semaines on en tue suffisamment pour se procurer de la viande fraîche. Ce chef a également droit à une part des captures que ses sujets font sur les terres voisines. Quiconque enfreint cette loi subit la peine de l'esclavage.

Autrefois il était tributaire du roi de Portugal : pour avoir la paix, il avait d'abord consenti à lui payer sept esclaves annuellement. Dans la suite il secoua ce joug,

et ne fut plus que l'allié et l'ami des Portugais ; enfin aujourd'hui il semble ne pas faire grand cas de leur amitié, car sans leur déclarer la guerre, il les attaque ouvertement et toujours impunément.

Pendant mon séjour chez lui, sept marchands de la province d'Ambacca, ayant terminé l'échange de leur huile contre de la cire, eurent l'imprudence d'annoncer leur départ pour le lendemain. Des habitans de la banza allèrent les attendre sur leur chemin, les arrêtèrent, leur volèrent leur cire, et ensuite vendirent effrontément leur capture sur les confins du pays d'Angola.

On ne tarda pas à être instruit dans ce pays de cette nouvelle attaque contre les habitans du royaume; mais le régent de la province de Pungo Andongo, qui, ainsi que je l'ai dit, est meilleur cuisinier qu'administrateur ou guerrier, n'osa pas demander raison de cet outrage au soba. D'ailleurs, les Portugais se souvenaient que l'année précédente, quand on avait voulu obliger ce chef à respecter les habitans du pays portugais, il avait montré qu'il ne craignait plus l'artillerie, puisqu'il avait pris à ses ennemis la pièce de canon qu'ils avaient amenée contre lui. En excellent politique, il l'avait renvoyée avec les prisonniers qu'il avait faits, et ses émissaires dirent de sa part et en son nom au gouverneur : « Si mon peuple sait sacri-
« fier sa vie pour défendre la patrie, je sais l'épargner
« lorsque je le puis. Je te renvoie donc la pièce de
« canon parce que tu me ferais plutôt la guerre

« pour la ravoir, que pour recouvrer les hommes que « je t'ai pris. »

Depuis huit jours que j'étais dans la ville du Haco, ma femme s'était si bien rétablie, qu'elle pouvait rester assise pendant plusieurs heures de suite. Tout me faisait espérer que bientôt elle pourrait se lever. Je ne la quittais plus, que quand elle était couchée. En sortant, je laissais près d'elle un domestique qui lui était dévoué, et un interprète pour exécuter ses ordres. Je pouvais me reposer sur eux pour leur empressement à exécuter toutes ses demandes.

Dans les momens les plus terribles de la fièvre qui l'avait tourmentée, elle m'avait souvent témoigné le desir d'être exposée au soleil, dont il lui semblait que la chaleur hâterait sa guérison. Elle avait attribué mon refus de la satisfaire, à l'envie de la contrarier. Ce reproche m'avait vivement affecté, mais je le supportais avec d'autant plus de résignation que je savais par expérience qu'un seul moment d'imprudence pouvait lui causer une mort presque subite. Elle connaissait elle-même les funestes effets qui devaient résulter de ce qu'elle souhaitait, mais son état de maladie avait affaibit son jugement.

Je ne fus pas plus tôt éloigné d'elle, que l'idée de se faire porter au soleil lui revint. Elle dit à ses gens de la placer à l'entrée de la tente, et d'en tirer les rideaux pour qu'elle pût jouir librement du plaisir qu'elle se promettait. Les nègres n'osèrent pas la refuser; l'un deux cependant lui fit comprendre que l'ardeur du so-

leil allait la tuer. Cet homme sensé fit des représentations inutiles. On obéit à ma femme; mais à peine les rayons du soleil l'eurent frappée qu'elle perdit connaissance, et tomba sur son oreiller. On courut après moi, je revins aussitôt. Les nègres me racontèrent ce qui s'était passé. Déjà le visage et les mains de ma femme étaient noirs. Elle avait reçu un coup de soleil terrible; je lui prodiguai tous les soins possibles; ce fut en vain. Une fièvre nerveuse se déclara pendant la nuit, la fièvre putride dont elle n'était pas entièrement guérie reparut, et en deux jours elle fut réduite à un degré de faiblesse épouvantable. Elle me témoigna le plus grand desir de quitter ce lieu. Elle espérait retrouver encore des forces en changeant d'air. Il était trop tard, sa santé épuisée par tant de rechutes et trop affaiblie ne pouvait résister à ce dernier assaut. Cependant je me conformai à sa demande et je partis. Je m'étais procuré quarante-deux nouveaux porteurs pour remplacer ceux qui, fatigués de mon long séjour près de cette ville, étaient retournés chez eux.

Le soba me procura très vite ces porteurs, à condition que je leur paierais le salaire qu'ils demanderaient, et que je lui ferais un joli cadeau. Je consentis à tout pour m'éloigner au plus vite.

CHAPITRE XXII.

Départ du Haco. — Arrivée à Cambacca. — Voleur. — Nature du terrein. — Quicusu. — Mœurs. — Nature du sol. — Départ pour Megna Candouri. — Fuite de mes porteurs. — La maladie de ma femme redouble. — Conduite des nègres. — Mort de ma femme. — Son enterrement. — Tracasseries à cette occasion.

Le 6 juillet, je partis de la capitale du Haco pour celle de Tamba. Je voulus voyager à très petites journées, afin d'éviter la grande fatigue. Je m'arrêtai de très bonne heure à Cambacca, bourg situé sur le bord du Gango.

J'étais à peine depuis une heure près de cette senzala, que déjà on savait mon arrivée dans tous les environs. Trois petits chefs ne tardèrent pas à venir me présenter leurs respects, m'offrir leurs services, et prendre mes ordres : tel est le langage de ces mendians. On conçoit qu'il est impossible de renvoyer ces chefs sans

leur faire un présent, si l'on ne veut s'exposer à être pillé.

Ces hommes boivent le tafia comme l'eau de source. C'est, disent-ils, la nourriture du chef nègre. C'est d'après ce principe qu'ils emploient l'expression, « j'ai faim, » pour demander à boire. Ils sont assez simples, eux et leurs sujets, pour croire que le tafia est puisé dans un grand fleuve qui traverse les terres des blancs.

Voulant faire comprendre à ces chefs combien il est ridicule de penser que le blanc doit leur donner tout ce qu'ils souhaitent, je proposai à l'un d'eux, qui desirait des étoffes, d'en échanger contre une tabatière et une massue qu'il avait. A mon grand étonnement, il y consentit. Il me demanda deux mouchoirs, que je lui fis donner. Il manifesta une joie si vive en les recevant, que je devinai qu'il croyait avoir gagné au marché; et, dans la crainte que je ne m'en repentisse, il disparut bientôt.

J'avais lieu d'être d'autant plus étonné, que c'était la première fois que je voyais un nègre consentir à échanger un objet à son usage. En effet, je n'ai obtenu que par surprise toutes les choses que j'ai rapportées en Europe. Quand le nègre a le temps de réfléchir, il n'accepte jamais la demande d'un blanc : il est si convaincu de la supériorité de jugement de celui-ci, qu'il présume que tout l'avantage est de son côté quand il fait une proposition.

Je ne pus rien acheter dans la senzala située sur l'autre rive du Gango. Les habitans craignaient que

je ne payasse pas ce qu'ils m'apporteraient, parce que le nombre de mes porteurs était supérieur à la population du bourg. Curieux cependant comme tous leurs semblables, ces nègres vinrent passer quelques heures autour de ma tente. J'ai remarqué que rien ne leur faisait tant de plaisir que de leur permettre d'assister à mes repas. J'accédais d'autant plus volontiers à cette fantaisie de leur part, qu'elle me fournissait l'occasion de connaître leur pensée sans qu'ils s'en doutassent.

Assis devant l'entrée de ma tente, les spectateurs s'occupaient de deviner ce que je mangeais. Tous, à l'envi et tour-à-tour, prétendaient connaître les mets que l'on me servait. Ils leur donnaient des noms; ils discutaient sur la manière de les préparer; chacun voulait prouver qu'il avait raison. C'était dans ces petites discussions que je cherchais à connaître l'étendue de leurs idées. Quand ils causaient avec moi, c'était tout différent; ils ne soutenaient plus leur opinion : ce n'était plus le nègre, c'était l'esclave qui parlait.

La journée fut assez tranquille. Personne n'essaya de me causer le moindre tort; mais dans la nuit un nègre eut l'audace de pénétrer dans l'enceinte de mes retranchemens : les sentinelles s'étaient endormies. Le voleur avait pris un paquet de marchandise, et s'en allait, quand par hasard il se prit le pied dans les branchages qui entouraient le camp, et qui correspondaient avec une sonnette placée dans ma tente. Je sortis à la hâte, et je tirai sur le larron le pistolet que j'a-

vais à la main. Le bruit l'effraya; il prit la fuite en laissant le ballot dont il était chargé.

En venant de la capitale du Haco à Cambacca, je n'avais rencontré que des terres arides et nues où croissaient seulement quelques arbres. Les sentiers sont frayés à travers des herbes séchées par le soleil. Le terrein est raboteux.

Le 7, je partis de très bonne heure, voulant arriver avant la grande chaleur à Quicusu. C'est la seconde ville du territoire du Haco. Dans la campagne il ne restait plus que les tiges des grandes herbes hautes de 9 à 12 pieds, qui avaient échappé à l'incendie allumé par les nègres. Ces grosses tiges avaient protégé contre la force des rayons du soleil une grande variété de plantes ornées de fleurs à couleurs les plus vives, que les dernières pluies avaient fait éclore.

A une demi-lieue de la banza, on aperçoit au sud une colline qui se prolonge à plusieurs lieues; elle est infestée de voleurs et de bêtes féroces. Les premiers s'y tiennent en embuscade, pour piller les marchands qui vont plus loin acheter des esclaves.

C'est dans ce lieu que je commençai à voir des forêts africaines vraiment dignes d'admiration. Celles que j'avais aperçues jusqu'alors ne m'avaient en quelque sorte présenté que des échantillons imparfaits de ce que je contemplais maintenant. Rien de plus varié que la teinte du feuillage des différens arbres. D'ailleurs le terrein me parut peu fertile. Les tiges de maïs ne s'élevaient pas très haut, les racines du manioc

étaient assez petites et peu succulentes, enfin les bananiers qui croissaient avec difficulté ne donnaient que des fruits assez chétifs.

Je campai près la ville de Quicusu : elle est assez grande, bien peuplée et entourée de trois senzalas, dont deux sont sur la rive opposée du Gango. Cette rivière se divise dans cet endroit en plusieurs bras qui se réunissent un peu plus loin. J'appris avec plaisir que le soba de Quicusu était absent; mais il ne tarda pas à revenir. Dès que je fus arrivé, les habitans sortirent de leurs maisons et entourèrent ma tente. Tant de politesse me gênait, mais il était impossible de remédier à cet inconvénient.

Quelques-uns de ces nègres avaient déjà vu des mulâtres marchands qui voyagent presque comme eux, et dorment au milieu d'eux sans aucune précaution. Ainsi ces hommes et leur mince attirail n'avaient jamais inspiré de curiosité à ces noirs; tandis que ma tente, ma femme, tout le train de lits, de siéges, de tables, d'instrumens qui m'entourait et le nombre considérable de porteurs, chargés de marchandises, excitaient vivement leur attention. Toutes ces choses qu'ils voyaient pour la première fois leur paraissaient extraordinaires. Long-temps avant mon arrivée, la renommée m'annonçait.

Le terrein des environs de cette banza est très graveleux. A une très petite profondeur on trouve des bancs de sable grossier. Les habitans avaient creusé des trous pour se procurer la terre nécessaire à bâtir

leurs maisons. Je vis que partout à la profondeur d'un pied on rencontrait du sable, et que le terreau qui le recouvrait était également mélangé de gravier, comme je l'avais déjà observé ailleurs. Il n'est donc pas surprenant que ce canton soit peu fertile.

Le 8, je partis deux heures avant le jour pour la banza de Megna Candouri; j'y arrivai entre huit et neuf heures du matin, et je campai vis-à-vis de l'entrée. La faiblesse de ma femme avait tellement augmenté, que je résolus de rester là jusqu'à son rétablissement, malgré le desir qu'elle me témoignait de changer tous les jours de place; car je craignais qu'elle ne mourût en route, si je continuais à marcher.

Les porteurs du Haco, ayant connu mon intention de séjourner dans ce lieu, m'apportèrent leurs charges et retournèrent chez eux. Ceux que j'avais amenés du royaume d'Angola s'en allèrent aussi pendant la nuit suivante, à l'exception de quatre. Quoique tous ces nègres eussent reçu leur paiement pour aller beaucoup plus loin, je ne fus pas fâché de leur départ, parce que j'espérais jouir de la tranquillité que je desirais.

J'appris le lendemain, par hasard, la cause de la fuite précipitée des gens du royaume d'Angola. Un macota, ignorant que je comprenais la langue bunda, raconta en ma présence, à quelques-uns de ses amis, comment il avait effrayé les porteurs du moùené poutou, gens si poltrons, qu'on les fait fuir en les menaçant d'un ennemi qui ne pense pas à eux.

« Hier, dit-il, quand mundele (le blanc) est arrivé,

« un de ses porteurs vint dans la banza. Je lui pris son « couteau. Il voulut se défendre. Alors je lui recom- « mandai de réserver toute sa vigueur pour résister à « un ennemi puissant. J'ajoutai : Le soba de Tamba « tient déjà ses armées sur les frontières, et demain « tu seras probablement obligé de te battre. Les pri- « sonniers seront réduits en esclavage, parce que le « soba de Tamba, ayant de justes plaintes contre les « blancs qui tiennent un de ses fils prisonniers, leur « a déclaré la guerre. La peur s'empara de cet homme; « il instruisit ses compagnons de ce que j'avais ra- « conté, ils résolurent de s'en retourner dans leurs « foyers pendant la nuit. »

Je me plaignis de cette imposture, mais il me ré- pondit : « Ne crains rien, nous te servirons nous- « mêmes, et tu ne perdras rien au change. »

Vers le soir du jour de mon arrivée près de cette banza, l'état de ma femme empira beaucoup : la fièvre augmenta, et ne lui laissa plus aucun repos. Elle ne voulut plus prendre aucune espèce de nourriture. Une soif ardente la dévorait. L'eau panée seule lui plaisait et la soulageait. Dès ce moment, elle refusa tous les médicamens. L'intensité de la chaleur de la tempéra- ture était accrue par la foule nombreuse qui entou- rait ma tente. J'eus beau recourir aux prières et aux menaces, tout fut inutile; les présens n'eurent pas plus d'effet. Si ce concours de curieux s'éloignait un instant, bientôt il revenait en courant, et en faisant tant de bruit, qu'il eût fatigué une personne en bonne santé.

Surpris de tout ce qu'ils voyaient, ces nègres poussaient tantôt des cris de joie, un moment après des cris d'admiration; puis chacun appelait ses amis pour qu'ils vinssent contempler ce qui excitait l'étonnement. J'aurais pu fermer le rideau de ma tente, mais nous y aurions étouffé, et il était nécessaire de renouveler souvent l'air.

La nuit fut très mauvaise. Cependant le lendemain matin la malade dormit pendant deux heures. Elle se réveilla fort tranquille. Une légère transpiration qui s'établit semblait promettre que son état s'améliorait. Elle avait sa connaissance, mais tout ce qui l'entourait cessa de l'intéresser. Elle ne formait plus de desirs ni de projets; on aurait dit que tout était anéanti pour elle. Elle ne sentait plus son mal, mais elle me parlait de temps en temps. Elle songeait cependant encore aux fatigues qu'elle m'occasionait.

La faiblesse alla en augmentant pendant toute la journée. Elle ne put rien prendre. La fièvre diminua, mais dans la soirée elle éprouva une agitation terrible; elle ne put reposer de toute la nuit.

Le 10 au matin, toute espèce de fièvre disparut; ma femme avait toute sa connaissance, elle parla de temps en temps. A midi, les forces l'abandonnèrent totalement; elle perdit la parole, ses yeux s'éteignirent, mais elle n'était pas privée de sentiment, des sons inarticulés venaient finir sur ses lèvres.... Quelques minutes avant trois heures, elle fit un effort, me saisit la main et expira . . . .

. . . .

. . . .

Depuis midi le soba savait que ma femme était à l'agonie. Il était venu avec tout son monde devant ma tente. Au moment même où elle rendit le dernier soupir, des cris de joie immodérés retentirent de toutes parts. La foule manifesta, par toute espèce de gestes grotesques, qu'elle se réjouissait de ce décès qui ne pouvait manquer de lui procurer de nombreuses fêtes.

Le soba, qui depuis trois heures attendait avec une vive impatience l'instant fatal, se leva, et vint près du lit de ma femme, la salua en battant des mains; puis il se tourna vers moi pour me demander un baril de tafia et un de poudre à tirer, pour commencer la fête des funérailles. On conçoit que j'accueillis fort mal sa requête : je lui dis de se retirer.

Il m'obéit, et bientôt je fus seul. Tout le peuple disparut aussi. Absorbé par la douleur, je ne m'aperçus de cette solitude qu'à l'arrivée du premier macota. Il se fit annoncer. Il venait demander trois cents pannos ou deux cent vingt aunes d'étoffe pour le quitouche de mort.

Chez ces nègres, les parens de tout étranger qui meurt doivent au souverain une amende pour le crime que le mort a commis en expirant sur le territoire. Cette amende consiste en trois esclaves. On saisit ses parens s'ils sont présens, et s'ils sont absens, on en informe leur chef, qui les fait prendre pour satis-

faire à cette loi, qui est exécutée de part et d'autre.

Depuis long-temps je connaissais cette loi singulière. Sans refuser de m'y conformer, je fis répondre au macota que je ne parlerais d'affaires que lorsque le corps de celle pour qui on réclamait l'amende aurait été honorablement déposé dans la tombe. J'ajoutai que je le priais de s'en aller, et de faire faire les préparatifs nécessaires pour les funérailles. J'enjoignis en même temps à mes domestiques de ne plus me déranger.

Je passai tristement la journée près du corps inanimé de celle qui par attachement m'avait accompagné avec tant de courage dans des régions barbares, qui aurait été si heureuse de partager mes travaux jusqu'à la fin de mon voyage, et à qui son affection pour moi coûtait la vie à la fleur de son âge.

Vers huit heures du soir, tous les habitans de la banza, couverts de lianes et couronnés de branches d'arbres, entouraient mon camp. Les uns dansaient, les autres poussaient les cris de joie usités aux enterremens; d'autres faisaient entendre le chant de mort: chacun s'acquittait des fonctions qu'il croyait lui être réservées. Le soba et les nobles étaient assis à l'entrée de ma tente, qui était fermée. Ils étaient vêtus de morceaux d'étoffe bleue, et portaient un grand bâton à la main. Sur mon invitation, à dix heures du soir, ils rentrèrent dans la banza.

Je me couchai, mais je cherchai en vain les douceurs du sommeil; cependant, depuis huit jours, je n'avais pas dormi un seul moment.

Le 11, à six heures du matin, je fis distribuer trois cents cartouches aux nègres qui déjà s'étaient présentés pour assister à l'enterrement. Les nombreuses décharges de mousqueterie annoncèrent au loin le moment des funérailles, et bientôt une foule immense encombra la vaste place qui s'étend devant la ville. Les pleureurs commencèrent leurs fonctions; on plaça le corps dans le tipoï qui lui avait servi pendant sa vie; les femmes et les filles du soba, couvertes de lianes et couronnées de branches d'arbres, s'empressèrent à l'entour. Le soba se plaça à côté de moi, et accompagna le convoi jusqu'au lieu de la sépulture. Les musiciens ouvraient la marche, et jouaient l'air du chant de mort. Une grande foule venait ensuite en dansant. Tous ces nègres étaient armés d'un long et faible roseau, et enveloppés de lianes. Quatre nobles portaient les dieux du royaume entourés de prêtres, qui les conjuraient de ne pas appesantir sur le peuple la colère qu'ils avaient manifestée envers l'étrangère. Ils précédaient le tipoï renfermant le corps, environné de son cortège, des femmes et des filles du soba et des nobles. Je suivais avec le soba, qui était couvert d'un morceau d'étoffe bleue. Sa garde était derrière nous, ensuite les pleureurs, puis le reste du peuple, qui poussait des cris épouvantables à chaque couplet de la chanson de mort.

Les décharges de mousqueterie, qui n'avaient pas cessé depuis le moment que j'avais fait distribuer la poudre, s'arrêtèrent au moment que nous arrivâmes

près de la fosse. Le soba prononça en langue bunda le discours suivant :

« Mon peuple, Muta Calumbo nous favorise; Qui-« buco nous protège. Vous êtes destinés à une heu-« reuse vie dans l'autre monde, puisque les blancs « viennent mourir parmi vous. Celle dont aujourd'hui « nous honorons la mémoire, est maintenant votre « patrone, et vous servira quand vous mourrez. Dites-« lui un *boguegou*. »

Le cri de *boguegou* signifie en langue *bunda* « Adieu, « notre amie! Bientôt, bientôt nous nous retrouverons; « vivez en paix et protégez-nous! » Répétés de toutes parts, ces cris retentirent au loin. Long-temps on s'en souviendra, long-temps on en parlera; long-temps le père racontera à son fils l'évènement qui rend sa nation illustre. Elle possède les restes d'un blanc. Les siècles s'écouleront, mais ce jour ne sera jamais oublié parmi ces nègres; il y fera époque.

J'ordonnai par un signe que l'on descendît le corps dans la tombe, et que l'on plaçât dessus le tipoï avec tous ses ornemens : ce fut au grand regret du soba, qui pensait à se l'approprier. Le chef, les nobles, enfin tout le peuple, firent le tour de la fosse en dansant et en y jetant chacun une poignée de terre; le principal noble ramassa et balaya soigneusement celle qui restait éparse, afin que rien n'en fût dispersé. La cérémonie fut terminée par la plantation d'une croix sur la fosse. Grâces à ce symbole, que les nègres regardèrent comme le dieu de la défunte, la sépulture était

inviolable. En effet, chez ces nations, quand on a élevé sur la tombe d'un mort le dieu qui le protégeait pendant sa vie, on ne doit plus craindre qu'elle soit rouverte pour y rien dérober. Aucun motif ne pourrait exciter le nègre à un crime qui, dans sa croyance, lui attirerait une mort prochaine et le courroux d'un dieu.

Je m'en retournai vers ma tente; le soba et toute sa suite m'accompagnèrent dans le plus morne silence. Quand je fus rentré chez moi, le soba retourna vers la tombe avec tout son monde; chacun y déposa les lianes dont il s'était revêtu.

Cette marque d'honneur n'est due qu'au prince qui a exercé le pouvoir dans le pays ou dans un autre. On le rendit à ma femme, parce qu'on la regardait comme une reine qui avait dû ou devait régner. On jugeait qu'un prince seul pouvait, comme moi, sacrifier sa fortune pour voyager dans les états d'un autre prince.

Le soba et ses sujets ne tardèrent pas à revenir près de moi. Je fus assailli de demandes. Le soba réclamait la valeur de huit esclaves : quatre pour le quitouche de mort, et quatre autres pour le terrein de la sépulture. Les nobles parlaient de leurs droits, le peuple de son salaire pour avoir creusé la fosse; les femmes chargées de garder les ustensiles qui servent à l'enterrement des princes, exigeaient un paiement pour l'usage des pelles dont on s'était servi; les pleureurs, les porteurs, enfin une foule d'employés subalternes vin-

rent, avec une effronterie sans égale, demander ce qu'ils prétendaient leur être dû.

Il était clair que je n'en finirais jamais si j'avais affaire à tant de monde. Je fis entrer le soba, je transigeai avec lui; et pour obtenir une tranquillité complète, j'ajoutai un baril de tafia et dix livres de poudre à tirer au présent considérable qu'il reçut.

Mais je n'en fus pas quitte comme je me l'étais figuré. Ces gens revinrent à la charge quand ils eurent vidé le baril de tafia et partagé mes dons. A moitié ivres, ils entourèrent ma tente, en demandant à grands cris un autre baril de tafia, me menaçant de pillage en cas de refus. Je vis alors qu'il était nécessaire de prendre un parti vigoureux. Je sortis donc de ma tente, mes pistolets à la main. Je dis au soba d'avancer. Un profond silence succéda au tumulte et aux hurlemens. Je déclarai à ce chef que si tout ce monde ne se retirait à l'instant, et que si quelqu'un faisait mine d'approcher de ma tente pour commettre du dégât, je brûlerais la cervelle à ce téméraire.

Le soba m'assura de son respect et de la soumission du peuple, qui devait se trouver content; mais il ajouta qu'il ne manquait plus qu'une chose pour que tout fût terminé en règle : c'était le partage des vêtemens de la défunte. Il lui revenait de droit le chapeau et la montre; les nobles désignèrent les parties de l'habillement auxquelles ils avaient des prétentions; enfin le peuple indiqua les objets qu'il réclamait.

Je ne disais pas un mot. Lorsqu'ils eurent tous parlé,

le soba fit faire silence pour qu'on entendît ma réponse. Elle fut courte. Je passai ma main sur mon cou, et avec le doigt je fis deux lignes parallèles sur la terre. Aussitôt tout le peuple se retira. Je venais d'avoir recours à un serment usité chez les nègres. Il signifie que celui qui demande une chose ne l'obtiendra qu'avec la mort de celui qui refuse.

A quatre heures de l'après-midi, le soba, suivi de tous ses nobles, de ses femmes et d'une grande foule, vint, précédé de la musique, pour me complimenter. Le soba et les nobles s'assirent à l'entrée de ma tente, et le peuple commença les danses les plus lascives. La patience allait m'échapper, et l'on conviendra que c'était tout naturel; mais me rappelant tout-à-coup que j'étais chez une nation grossière et barbare, je me contentai de prier le soba de faire cesser ces danses, en l'assurant que je lui tenais compte de sa bonne volonté. Je lui remis en même temps une bouteille de tafia. Il s'éloigna aussitôt, ainsi que tout son monde, qui l'accompagna pour partager ce nouveau cadeau.

A huit heures, moment fixé pour le commencement des danses du soir en l'honneur des morts, les musiciens vinrent se ranger près ma tente; le soba s'avança vers moi avec la plus jolie de ses filles qu'il m'offrit et qu'il laissa près de moi. Fatigué de tant d'importunités, je ne fus plus maître de moi, je ne pensai plus à ma situation ni au lieu où je me trouvais, je ne vis plus que le moyen de me débarrasser de ce renouvellement continuel d'impertinences. Je

saisis mon sabre qui était sur la table, je m'approchai du soba, et je lui en déchargeai un rude coup sur le dos.

Tout le peuple, comme épouvanté de mon excès d'audace se leva brusquement, et se réfugia vers la banza avec le soba. Le premier noble seul resta près de ma tente pour me demander la valeur d'un esclave, somme à laquelle était évalué le délit d'avoir frappé le prince. Je payai sans rien dire, et je jouis de la tranquillité que je venais d'acheter. Ce mouvement de vivacité pouvait me coûter la vie dans toute autre occasion; mais dans celle-ci, ces nègres ne ressentirent que très faiblement l'insulte faite au soba parce qu'ils cherchaient en quelque sorte qu'on lui manquât, pour obtenir le prix des amendes encourues.

Le 12, le premier macota vint chez moi à la pointe du jour. Il me présenta, en entrant, les pelles qui avaient servi à creuser la fosse. Il me dit que contre la coutume on finirait dans la journée la fête des funérailles, pour me laisser ensuite en repos. Il ajouta qu'il venait me demander, pour la cérémonie de nettoyer les pelles, six bouteilles de tafia, une d'huile, une poule et un chevreau.

Ayant pris les pelles qu'il tenait toujours à la main, je les jetai fort loin. Si je les eusse cassées, j'aurais été obligé d'après la loi du pays à payer un esclave pour chacune.

Voici le texte de la loi : « Quiconque casse ou vole la tasse, l'assiette, le plat, l'instrument ou l'outil de son

voisin est condamné à l'esclavage, ou paie la valeur d'un esclave pour chacun de ces délits. »

Quand on m'eut appris que suivant l'usage, les parens d'un défunt donnaient de l'huile pour nettoyer les pelles qui avaient servi à creuser la fosse, et un animal pour faire un sacrifice aux dieux, je payai ce qu'on me demandait, et ainsi finirent ces funérailles qui me laissèrent de bien tristes souvenirs.

Le 13, le soba vint m'offrir en présent, des haricots, de la farine de manioc et quelques poules, puis il se retira aussitôt. Il chargea mon interprète de m'adresser ses excuses sincères de toutes les contrariétés qu'il m'avait causées, mais elles avaient été indépendantes de sa volonté, parce qu'il était tenu de faire observer les cérémonies en usage

Afin de mieux distinguer le tombeau de ma femme de ceux qui l'environnaient, je fis élever un monument en pierres, recouvert d'un toit supporté par quatre colonnes. Le tout fut entouré d'une palissade de pieux, des plantes à fleurs y furent placées. Sans la croix plantée au milieu, les nègres y auraient posé l'idole de Muta Calumbo. A la tête de la tombe, une planche que je peignis en noir portait cette inscription :

DOUVILLE

A SON ÉPOUSE,

NÉE

ANNE-ATHALIE PILAUT-LABOISSIÈRE.

Comme je voulus que ce monument fût conservé, je donnai au soba, comme chef de l'état, trente pièces d'étoffes. En conséquence de ce paiement, il fut convenu qu'il soignerait et entretiendrait le tombeau. Le respect de ces peuples pour les morts, et la crainte qu'ils ont des esprits, me garantissaient l'observation exacte de cet engagement. C'était la seule marque que je pouvais laisser de mon attachement et de ma reconnaissance pour celle qui m'avait donné une preuve si convaincante de son affection.

J'expédiai des nègres à Tamba. Ils devaient demander à ce chef les porteurs dont j'avais besoin pour me rendre dans ses états.

En attendant leur retour, je m'enfonçai dans les forêts pour me livrer tranquillement à mes réflexions. Elles apportaient quelque soulagement à la tristesse qui m'accablait. J'étais seul au milieu de peuples presque sauvages. Je n'avais plus personne à qui je pusse confier mes peines, personne qui par les charmes de sa conversation me fît oublier mes fatigues, personne enfin qui prît un intérêt réel à moi. Mon existence me devenait à charge. Je la voyais en péril à chaque instant. Cependant, je ne voulais pas renoncer à mon entreprise.

CHAPITRE XXIII.

Description du pays. — Manière de saluer. — Retour de mes envoyés au pays de Tamba. — Nouvelle machination du soba Megna Candouri. — Départ du Haco. — Arrivée dans le pays de Tamba. — Différend entre mes porteurs. — Mon singe me sauve la vie. — Arrivée à la capitale de Tamba.

Depuis le 1er juillet, un brouillard épais couvrait la terre pendant la nuit. Le soleil ne le dissipait que vers dix heures. La température avait peu varié (1). Le terrein est peu fertile dans cette partie du Haco; il y recouvre partout une roche schisteuse et n'a que d'un à deux pieds de profondeur; les arbres s'y élèvent peu et sont chétifs.

Les dieux protecteurs de la ville sont placés devant

(1) Observations faites à l'ombre, à huit heures du matin, de 18° à 19°; à midi de 22° à 24°; à 2 heures de 27° à 28°; à 8 heures du soir de 20° à 21°; à 4 heures du matin de 14° à 15°. Observations faites au soleil, à midi 31°; à 2 heures 36°.

la porte principale. Les portes des villes consistent en cinq ou six planches suspendues par le haut et réunies par une traverse qui passe par derrière. Quand on veut entrer, il suffit d'en pousser une.

Les dieux que Megna Candouri adore sont devant la porte de sa maison. Tous les peuples de cette partie du Congo suivent la même coutume. Ils regardent ces fétiches comme des gardiens qui les préservent de l'invasion d'un ennemi. Environ deux mois avant mon arrivée, les dieux gardiens de cette banza manquèrent à leur devoir. Un chef voisin avec une poignée d'hommes, entra, pilla, et enleva pendant la nuit un assez grand nombre de femmes, sans que ces dieux eussent donné l'alarme. A la mort d'un soba, on enterre ses dieux avec lui. Son successeur les fait remplacer par ceux qu'il regarde comme les plus puissans ; c'est une des attributions de sa souveraineté.

Quelquefois en saluant, les nègres de ce pays prononcent le mot de *boguedou*, qui signifie dans cette occasion, soyez le bien-venu, protégez-moi, je vous protégerai. Les femmes de Haco sont plus coquettes que celles que j'avais vues jusqu'alors. Elles s'occupent beaucoup de leur parure, elles aiment surtout à mettre des fleurs dans leurs cheveux et en forme de collier autour du cou. Il est rare d'en voir une revenir des champs, sans cette parure et sans un bouquet à la main. Très paresseuses, elles ne cultivent que le coin de terre qui leur procure le strict nécessaire. Ils est heureux qu'elles habitent un pays où

la récolte ne manque jamais, sans quoi elles ressentiraient les horreurs de la disette.

Les nègres que j'avais envoyés chercher des porteurs dans les états de Tamba, revinrent seuls, ils m'apprirent que le soba ne pouvait m'en envoyer qu'après les fêtes qu'il célébrait.

Je pensai à en demander aux chefs voisins, mais deux grandes difficultés s'opposèrent à ce dessein; d'abord, il était impossible d'en trouver un nombre suffisant; ensuite, ces nègres, sachant que j'avais besoin d'eux, me demandèrent un salaire équivalant à six francs par jour. Il est vrai que les marchands d'esclaves, qui prennent dans ces villes des hommes pour garder leurs esclaves, leur donnent cette somme, parce qu'un seul individu leur suffit. Quant à moi, qui avais besoin de deux cent quatre-vingts porteurs, je ne voulus pas me résoudre à accorder ce prix.

Cependant, j'essayai une nouvelle tentative, j'allai suivi seulement d'un interprète, chez un soba voisin. Le patois de cette province a une si grande affinité avec la langue bunda, que je compris toute la conversation du prince avec mon interprète. Ce fripon l'engageait à me refuser les porteurs que je venais lui demander. Il lui représenta que si je restais dans le pays pendant long-temps, je mourrais peut-être, et qu'alors on pourrait se partager mes dépouilles.

J'avais déjà soupçonné quelque manœuvre en essuyant des refus de toutes parts, quoique l'on sût que je payais bien. Cette idée m'avait engagé à affronter à

pied, l'ardeur d'un soleil brûlant, et la fatigue de gravir sur la montagne où était la banza de ce soba.

Cette aventure m'ayant prouvé la réalité de mes conjectures, je me décidai à aller chercher moi-même les porteurs dont j'avais besoin.

Le lendemain, un nègre de Tamba m'apprit que les fêtes du *ouanga* étaient terminées, et que le soba avait donné l'ordre à ses sujets de venir prendre mes ballots pour les porter dans ses états.

Le *ouanga*, ou serment de vérité, a lieu quand un individu est accusé d'un crime. Cité devant le soba, il doit avouer ou nier. S'il nie, l'accusateur peut le citer devant les dieux; alors chacun prête serment que ce qu'il allègue est vrai, et par là il s'engage à le prouver par l'épreuve des coupes.

Quand quelqu'un est cité à prêter serment devant les dieux, on commence par célébrer des fêtes qui durent huit jours. C'est un à-compte sur le produit de la vente des treize esclaves qui sont le résultat de la découverte de la vérité.

Quoique je susse que les fêtes du ouanga étaient finies, cependant, ignorant encore le jour de l'arrivée des porteurs que le soba de Tamba envoyait, je résolus d'aller en demander moi-même au golambolé de cet état. Golambolé est le chef le plus considérable après le soba, chez les nègres indépendans. La banza du golambolé n'était qu'à trois lieues de celle où je me trouvais. Pendant que je songeais à ce petit voyage, un incident hâta mon départ.

Fatigué d'avoir poursuivi long-temps dans une forêt un beau lion sans crinière, que j'avais blessé d'un coup de fusil, je me couchai de bonne heure. Je dormais, lorsqu'à neuf heures du soir, un de mes interprètes vint m'éveiller pour m'apprendre qu'un des fils du soba voulait m'entretenir d'une chose importante. Je le fis entrer. Il me proposa d'acheter un jeune nègre; choqué de son impertinence, je lui demandai d'un ton sévère, s'il avait attendu jusqu'à ce jour pour savoir que je n'étais pas marchand. Cependant, je lui dis de revenir le lendemain, parce qu'il serait possible que je m'arrangeasse de ce nègre, s'il était bien conformé.

Le fils du soba qui n'avait eu d'autre dessein que d'obtenir un nouveau cadeau, s'était attendu à ma réponse. Il m'assura qu'il était d'autant plus contrarié de mon refus de traiter avec lui, qu'il avait besoin d'un peu de tafia pour le lendemain matin de bonne heure.

En effet, le soba devait aller chez le golambolé de Tamba, pour racheter une de ses parentes qui avait été faite esclave, et son fils desirait obtenir pour lui une bouteille de tafia, afin qu'il pût, réconforté par ce déjeuner, supporter la fatigue du voyage.

Ennuyé des importunités continuelles du soba, qui non content de me tourmenter pendant le jour, troublait mon sommeil pendant la nuit, je refusai positivement de consentir à la demande de son fils. Celui-ci sortit, mais il renvoya mon interprète me faire de nou-

velles instances. Je dois ajouter que le fils du soba n'avait pas d'esclave mâle à vendre, et que son père n'avait inventé cette machination que pour m'extorquer une bouteille de la liqueur qu'il convoitait sans cesse. Dès lors, je songeai à faire repentir cet homme de tous les déplaisirs qu'il m'avait causés.

J'engageai mon interprète à s'assurer finement de la vérité de ce que le fils du soba m'avait raconté. Je lui recommandai beaucoup de discrétion. Quoique ce fût celui qui avait déjà voulu me tromper dans l'affaire des porteurs dont j'avais besoin, je ne crus pas devoir me défier de lui dans cette circonstance, qui ne lui promettait aucun avantage. D'ailleurs, j'avais pensé que l'excuse de sa première faute se trouvait dans des cadeaux continuels qu'il recevait des habitans de Megna Candouri, et que, par conséquent, il devait chercher à y prolonger son séjour.

Lorsque je fus certain que l'esclave que le soba devait aller racheter était sa parente; qu'elle avait tout au plus dix à douze ans; qu'elle était grande, bien faite, et surtout qu'elle passait pour une beauté, je résolus de l'acheter moi-même, et d'obliger ainsi le soba à traiter ensuite avec moi pour son rachat.

Le lendemain, suivi seulement d'un interprète, je partis à quatre heures du matin, pour la banza du golambolé de Tamba. J'étais sûr d'arriver avant tout prince nègre, parce que lorsqu'il s'agit d'une affaire, ces gens ne se mettent jamais en route avant le lever

du soleil. Je laissai mes domestiques et mes autres nègres dans l'incertitude du motif et du but de mon voyage, afin qu'ils ne pussent pas me trahir par l'espoir de quelque récompense.

A neuf heures du matin, j'entrais dans la banza. Je trouvai le golambolé à la porte de sa maison, assis et entouré de plus de deux cents nègres, qui buvaient joyeusement, en chantant des chansons très licencieuses. Mon arrivée le surprit beaucoup; il ne pouvait concevoir comment j'osais m'aventurer seul au milieu d'hommes que j'avais lieu de craindre.

Je lui expliquai en deux mots le sujet de ma visite, et je conclus une convention concernant le prix des porteurs que je lui demandais. Je me fis verser un verre d'eau-de-vie; j'en bus la moitié, et je lui offris le reste pour ratifier l'engagement que nous prenions. Il le fit, et désigna ceux qui devaient profiter de cette heureuse occasion d'acquérir quelques marchandises. Tout se passa dans le meilleur ordre et sans aucune réclamation.

Je le priai ensuite de faire amener l'esclave qu'il voulait vendre; elle vint. C'était en effet une belle négresse, et je reconnus que l'on n'avait point exagéré les éloges qu'on lui avait donnés.

Sans attendre qu'il parlât du prix qu'il en voulait, je lui dis qu'elle était à moi, s'il se contentait de 300 beiramés ou 600 aunes d'étoffes. Il crut que je badinais, et il me répondit sur le même ton qu'il lui en fallait 400. Je répliquai aussitôt : « Elle est à moi »,

et je lui fis payer un à-compte de 15 beiramés que mon interprète avait apportés. Je réglai aussitôt l'espèce de marchandises que je livrerais. Je consentis à tout. Il m'importait beaucoup plus d'en finir que d'élever des difficultés, parce que je savais que Megna Candouri me donnerait les mêmes objets en échange de l'esclave que j'achetais, puisqu'il ne pouvait laisser dans la servitude une de ses proches parentes.

Je quittai le golambolé accompagné de vingt nègres et de la négresse qu'ils conduisaient chez moi pour y recevoir le reste du prix convenu. Nous n'étions pas à une demi-lieue de la banza, quand nous rencontrâmes le soba Megna Candouri. Il resta stupéfait en me voyant maître de sa parente, dont il voulait faire sa principale femme. Je feignis d'ignorer qu'elle lui appartînt par les liens du sang. Il m'offrit aussitôt de la racheter, malgré le préjudice que cela devait lui causer. En effet, quand on rachète une esclave, on doit donner le double du prix qu'elle a coûté; dans ce cas, le possesseur ne peut refuser de la vendre.

Je lui dis qu'il ne résulterait aucune perte pour lui, puisque j'abandonnais l'avantage que la loi m'accordait, et que je me contentais du prix qu'elle m'avait coûté.

Il m'exprima sa reconnaissance, mais je l'arrêtai au milieu de ses témoignages de gratitude, et je le priai de les réserver pour un temps plus opportun. Chemin faisant, il me proposa de payer lui-même les nègres qui accompagnaient l'esclave, afin qu'ils pussent s'en

retourner, parce qu'il jugeait qu'ils ne nous suivaient que pour recevoir le prix dont j'étais convenu pour l'esclave. J'y consentis, et je lui dis que j'avais déjà donné deux pièces de marchandises à-compte.

On fit halte, et il commença aussitôt à mesurer ses étoffes. Les nègres qui marchaient avec nous souriaient en le voyant faire, parce qu'elles ne pouvaient monter au tiers du prix dont j'étais convenu; mais ils le laissèrent continuer. Quand il eut presque terminé son opération, il me demanda si j'étais convenu de payer pour cette jeune fille quelques beiramés d'étoffe de moins que le prix ordinaire.

Quand je lui eus répondu que le golambolé n'avait pas voulu accepter moins de 400 beiramés, il resta muet de surprise; mais il se remit bientôt, et me demanda si j'étais fou de lui avoir accordé ce prix.

Son dépit augmenta quand je lui dis que j'en aurais donné un prix bien plus élevé si on l'eût exigé; puis j'ajoutai : « Ne crois-tu pas que l'honneur de posséder la plus belle esclave de ce pays ne vaille pas « 400 beiramés (1600 francs). D'ailleurs, je ne te la « cède qu'à cause du degré de parenté qui existe entre « elle et toi; autrement tu ne l'aurais qu'en satisfaisant « complètement à la loi. »

Il accusa la pauvre fille d'avoir révélé le secret de leur parenté, qu'il croyait ignoré et que tout esclave doit cacher, puisqu'il augmente la difficulté du rachat quand il est parent d'un chef. La loi oblige un soba à payer le quadruple de la valeur ordinaire pour

le rachat d'un de ses parens, parce que ceux-ci sont quatre fois plus coupables que d'autres quand ils commettent un délit. Il reconnut alors la cause du haut prix que l'on m'avait demandé, et il ne m'accusa plus de prodigalité. La somme que je devais était plus considérable que la valeur qu'il possédait, et il ne pouvait se la procurer tout de suite. D'ailleurs, il n'avait point les objets que j'étais convenu de donner. Il ne lui restait donc d'autre parti à prendre que d'acquérir des esclaves.

Il me demanda un délai de huit jours; je le lui accordai, et je lui promis de lui rendre la jeune fille dans le même état que je l'avais reçue, parce que je ne souffrirais pas que personne la touchât avant le temps déterminé.

Arrivé chez moi, je payai les nègres. Je mis l'esclave dans un lieu sûr; et après avoir fait donner à boire à tous ceux qui étaient présens, selon la coutume quand on termine un marché, je me retirai dans ma tente.

Mes interprètes, les porteurs qui m'avaient suivi de bonne volonté depuis Biringa, et les quatre autres du royaume d'Angola, qui étaient restés à leur poste, ainsi que mes domestiques, entourèrent les nouveau-venus, et leur racontèrent les vexations que j'avais essuyées de la part de Megna Candouri. Ceux-ci conclurent que j'avais voulu me venger en donnant un prix aussi élevé pour sa parente, parce que j'étais sûr qu'il la rachèterait. Ils dirent qu'ils m'avaient cru fou en m'entendant offrir 300 beiramés pour une es-

clave dont le prix ordinaire était de 40; que leur chef ne m'en avait demandé 400 que pour rendre plus piquant ce qu'il regardait comme un badinage de ma part; mais que voyant que j'y consentais, il avait déclaré que j'avais perdu le bon sens; ils ajoutèrent que lorsqu'il connaîtrait les motifs de ma conduite, il rirait beaucoup de l'aventure.

Je fus assez supris de voir quelques porteurs arriver vers deux heures de l'après-midi. Je croyais, le matin, en les voyant autour de leur prince avec de grandes calebasses de *oualo*, qu'ils allaient s'enivrer, et qu'ils ne pourraient venir que le lendemain; mais ils m'apprirent que c'était une habitude contractée depuis des siècles de s'assembler près de leur chef tous les jours pour boire en causant des affaires du jour, et que chaque famille fournissait à son tour aux dépenses que cet usage occasionait.

Le *oualo* se fait avec la racine d'un arbuste nommé *mouchiri*, et la graine d'un autre nommé *luco*. On broie le mouchiri, et lorsqu'il est réduit en filasse, on le met dans une chaudière avec une quantité d'eau proportionnée. Quand l'eau commence à être très chaude, on y ajoute le luco; on fait bouillir le tout pendant quelques minutes. On décante la liqueur dans des vases, où on la laisse fermenter. Elle n'est bonne à boire que le troisième jour.

Ces nègres du golambolé n'étaient qu'au nombre de douze. Ils me pressèrent beaucoup de leur désigner les charges que je leur destinais. Heureusement que je n'y

consentis pas, parce que cela devait m'entraîner dans un travail inutile. Je leur fis dire que j'attendrais l'arrivée de leurs camarades pour tout terminer à-la-fois.

Cette réponse ne leur promettant pas le succès qu'ils s'étaient proposé, ils insistèrent, et devinrent si bruyans, que j'allais céder à leur demande, quand j'aperçus le reste des porteurs, qui arrivaient. Je fis appeler celui qui s'était présenté comme chef des premiers, pour qu'il veillât à la répartition des ballots que je ferais à ceux de ses camarades, dont il répondait. Il ne se présenta plus, mais à sa place parut un des nouveau-venus.

Je ne savais plus que penser de ce qui se passait, lorsque les nègres qui avaient accompagné la jeune esclave me dirent que les douze premiers n'avaient pas été envoyés par le golambole de Tamba. Ayant appris indirectement que j'attendais des porteurs, ils avaient formé le projet de me voler douze charges. « Nous les « connaissons, ajoutèrent-ils, mais nous n'avons pas « osé t'avertir, parce que ces nègres et leurs compa- « gnons, qui habitent une senzala voisine de la ville « du golambolé, sont si redoutables, qu'ils n'épar- « gnent jamais ceux qui les ont contrariés dans quel- « que dessein. D'ailleurs, ce sont des voleurs aussi in- « trépides qu'adroits. Il faut que tu sois singulièrement « favorisé de Muta Calumbo pour avoir échappé à leurs « trames. »

Le 17, je partis de bonne heure, au grand déplaisir du soba Megna Candouri, dont la parente allait rentrer sur une terre ennemie. Mais l'amour avait plus de part

à son chagrin que le regret de la voir dans l'esclavage. Je m'aperçus de sa peine avec le même sang-froid qu'il avait insulté à ma douleur quelques jours auparavant.

Tout le terrein compris entre Megna Candouri et le golambolé de Tamba est couvert d'une épaisse forêt, coupée de distance en distance par des ruisseaux limpides. L'arbre le plus commun est le panda, dont les nègres emploient l'écorce pour guérir les fièvres.

Mes nouveaux porteurs étaient si agiles et si vigoureux, que nous eûmes bientôt traversé ces forêts. Nous entrâmes dans la ville du golambolé peu de temps après les hommes que j'avais demandés au soba de Tamba huit jours auparavant, ils venaient pour me conduire chez ce chef. Il s'éleva alors une dispute très violente entre ces nègres et ceux que j'avais avec moi. Les premiers ne voulaient pas avoir fait un voyage inutile. Ils prétendaient porter les charges chez le soba de Tamba. Les autres dirent qu'ils avaient fait prix pour la totalité du voyage, et qu'ils ne les céderaient pas, parce qu'autrement ils seraient privés de la moitié du gain qu'ils espéraient, et qui ne se présentait pas tous les jours.

Après de longs débats, les deux partis convinrent de s'en rapporter à ma décision; mais je refusai de la donner, pour ne pas devenir l'ennemi des uns ou des autres. Ceux de Tamba cédèrent, parce qu'ils n'étaient pas en force; mais ils promirent des coups de bâton aux autres quand ils arriveraient dans leur banza, et partirent le même jour pour retourner coucher chez eux.

Je voulus me mettre en route de bonne heure le lendemain, mais il ne fut pas facile d'arracher ces nègres de leurs cases avant qu'ils eussent déjeuné et avalé une copieuse quantité de oualo.

Nous longeâmes les rives du Gango; elles sont bordées d'un grand nombre de bourgs et de villages entourés de petits coins de terre cultivée, mais la campagne est généralement inculte, tapissée d'une belle verdure et couverte d'épaisses forêts. Cependant aucun ruisseau ne traverse ce canton pour aller grossir le Gango qui coule entre deux collines hautes de 7 à 800 pieds, sur un lit rocailleux, et de distance en distance forme de petites cataractes qui rendent la navigation impossible.

Aux différentes haltes, j'envoyais une vingtaine de nègres chercher des fruits dans la forêt. Ils ne me rapportaient jamais rien; mais une fois l'un d'eux revint avec une branche couverte d'un fruit brun, ressemblant un peu à nos prunes. Il me dit qu'il était excellent, fort agréable et rafraîchissant.

Je fis amener mon singe, et je lui offris ce fruit, il le prit et le jeta très loin de lui. J'en cueillis un autre, et après l'avoir coupé en deux, je le présentai au singe qui aussitôt poussa des cris terribles, et voulut s'enfuir. Son refus me donna lieu de juger qu'il connaissait le fruit, parce que sans l'examiner il l'avait jeté, ce qu'il n'eût pas fait s'il lui eût été inconnu.

J'appris dans la suite que c'était un poison très violent, qui causait des tranchées dont le résultat était

ordinairement la mort. On ajouta que certainement le nègre ne l'avait apporté que dans le dessein de m'empoisonner.

Lorsque j'étais dans la banza du Haco, un accident m'avait fait penser à chercher un moyen de m'assurer si les fruits que je trouvais étaient vénéneux ou bons à manger, je présumai que le singe qui par l'habitude de vivre dans les bois devait connaître la plupart des fruits, puisqu'ils lui fournissaient sa nourriture journalière, et par conséquent rejeter ceux qui pourraient lui nuire, remplirait l'objet que je me proposais. J'en fis donc prendre deux dont j'eus moi-même le plus grand soin. Ils m'ont toujours rendu des services réels comme on vient de le voir, et comme je le raconterai dans la suite.

Voici l'accident qui m'était arrivé au Haco. En me promenant dans une forêt, j'avais cueilli un petit fruit blanc qui croît sur un arbrisseau assez commun. Je l'avais porté à ma bouche; lui ayant trouvé le goût agréable et rafraîchissant, j'en mangeai pendant toute ma promenade. Un de mes nègres me demanda si je connaissais ce fruit. A cette question, je réfléchis aussitôt à ce que je venais de faire. Il ajouta que ce fruit était employé comme vomitif, et que six suffisaient pour occasioner une évacuation très abondante.

J'en avais mangé au moins un vingtaine. Ce nègre me dit que je n'en ressentirais les effets que quatre ou cinq heures plus tard. Vers onze heures du soir je fus pris de vomissemens terribles, qui continuèrent

jusqu'à sept heures du lendemain, et m'épuisèrent tellement que je restai deux jours dans un assez triste état. Cependant je ne me plaignais pas de cet accident parce qu'il me mettait en garde contre ceux du même genre qui auraient pu m'arriver. Il m'avait été utile puisqu'il m'avait fait prendre une précaution qui venait de me sauver la vie.

En approchant de la banza de Tamba, nous aperçûmes un assez grand nombre de nègres qui paraissaient disposés à tenir la promesse qu'ils avaient faite la veille à mes porteurs. Ils étaient tous armés de bâtons, de nerfs de bœuf, de fouets et d'autres instrumens qui n'annonçaient pas des intentions pacifiques. Ma caravane s'arrêta, et sembla être incertaine sur le parti qu'elle devait prendre. Je vis le moment où les nègres allaient déposer leurs fardeaux à terre, et s'en retourner dans leurs foyers. Je demandai un pourparler, mon interprète revint bientôt accompagné du chef de la senzala. Celui-ci m'assura que je n'éprouverais aucun empêchement dans ma marche, et que par respect pour moi, et par la crainte qu'il n'y eût quelque ballot égaré, on laisserait passer mes porteurs librement jusqu'à la banza, mais il ajouta d'une voix basse: nous les attendrons à leur retour.

Nous continuâmes notre chemin fort tranquillement. Chaque nègre laissa sa charge près de la banza, parce que je ne pouvais y pénétrer ni passer la rivière sans un ordre spécial du soba. C'est ce que me dit un page de ce souverain, en ajoutant que son maître était

à la chasse. Je payai le chef de mes porteurs, et je les congédiai. Je vis bien qu'ils craignaient de repasser devant la senzala; cependant ils firent de nécessité vertu, et, la tête levée, la massue à la main et le fusil sur l'épaule, ils s'avancèrent hardiment; mais le nombre de leurs adversaires ne leur permettait pas de penser à se défendre avec quelque chance de succès : quand ils virent leurs ennemis fondre sur eux, ils prirent la fuite à travers les bois. Quelques-uns reçurent des coups; la plupart les évitèrent par une prompte retraite. Leurs antagonistes revinrent bientôt, et leur chef vanta le courage des habitans de la senzala, courage, ajouta-t-il, qui est si connu, qu'il leur suffit de se montrer pour répandre la terreur dans le cœur de leurs ennemis.

CHAPITRE XXIV.

Réception chez le chef de Tamba. —Ce soba veut m'obliger à prendre une de ses filles. — Préparatifs contre une attaque. — Visite des généraux ennemis. — Conversation avec l'interprète du soba. — Accusation de sortilége portée contre moi. —Comment je la repousse. — Fête. — Nouvelles vexations. — Ce que les nègres qualifient crime. — Usage des nègres de Tamba.—Aspect physique du canton.—Productions.—Fourmis.

Le page qui était venu m'apprendre que je ne pouvais passer sur le pont sans une permission spéciale du soba, était accompagné d'un noble. Celui-ci resta près de moi, et m'apprit que son chef n'était pas à la chasse, comme on me l'avait dit; il était occupé à se vêtir de ses habits de gala, pour paraître devant moi avec plus de pompe.

Un second page succéda bientôt au premier, pour m'annoncer l'approche du soba, qui venait en per-

sonne me recevoir. Ce dernier parut presque au même instant. Il était suivi d'un nombreux cortège de nobles et d'une grande foule. Son maintien était imposant, son air fier, son regard terrible, mais on y remarquait cependant plus de morgue que de cruauté. Il me salua, comme son égal, et s'assit aussitôt à côté de moi sur la chaise qu'on portait exprès pour lui. Il me félicita de mon heureux voyage, et me témoigna le plaisir qu'il éprouvait de me voir.

Je remarquai qu'il promenait volontiers ses regards sur les nombreux ballots de marchandises qui l'entouraient; déjà même il s'en regardait comme possesseur, car sans me demander mon consentement, sans même me consulter, il enjoignit à un de ses nobles de veiller sur ces objets précieux et de les faire transporter dans les maisons de la banza qu'il m'avait destinées. Il se leva aussitôt après, en m'invitant à l'accompagner pour qu'il me conduisît lui-même dans la case que je devais occuper.

Ce chef, voulant jouer le rôle d'un souverain puissant, déploya beaucoup de magnificence. La musique nous précéda, et nous rentrâmes dans la ville précédés d'une foule nombreuse qui dansait au son des instrumens. Il me quitta bientôt pour me laisser le temps de me reposer.

Le noble préposé au transport de mes marchandises s'acquitta de son devoir avec toute l'exactitude possible : il ne me manqua rien, et pourtant mes nègres n'avaient nullement veillé à l'opération. Chaque indi-

vidu était responsable de sa conduite devant son souverain; celui-ci, qui s'attendait à recevoir de riches présens, affectait de mettre de la modération dans sa conduite, pour que je ne me tinsse pas en garde contre lui; il avait un dessein caché qui l'occupait particulièrement.

Aussitôt que j'eus le temps de réfléchir, je vis que l'enceinte de la banza ne pouvait me convenir, étant entièrement entourée par la rivière; je reconnus que, renfermé dans cette île, je serais dépendant des volontés du soba, qui pourrait m'y retenir prisonnier si je refusais d'acquiescer à d'injustes demandes.

Je pensai que je devais dès le principe chercher le moyen de me soustraire à toute espèce de vexation, et en conséquence m'excuser de rester dans la banza. Cette résolution ne pouvait être mal interprétée, parce qu'on ne m'avait donné aucun sujet de méfiance. Je prétextai une indisposition causée par l'air étouffé qu'on respire dans une ville, et le lendemain je sortis de la banza pour aller habiter quelques cabanes dans les senzalas sur les bords de la rivière. Ce fut cependant au grand déplaisir du soba qui s'était promis de contrôler mes marchandises, puisque j'avais été assez imprudent pour me livrer entièrement entre ses mains. Il n'essaya pas toutefois de me contrarier, car je ne lui avais pas encore offert le présent d'usage, et il avait lieu de présumer qu'il serait considérable, puisqu'il me regardait comme un souverain puissant. Il savait depuis long-temps que je n'étais pas un marchand. Aussitôt que je fus établi dans ma nouvelle

demeure, j'envoyai au soba seize bouteilles de tafia, deux colliers de corail doré dont les grains étaient enfilés avec une chaîne d'argent, deux gobelets de verre, une fourchette et un couteau d'argent, quelques gravures, des rubans et dix pièces d'étoffes diverses. Il se montra très satisfait de ce cadeau, et me fit porter un chevreau fort gras.

Le lendemain, il chargea son interprète de venir savoir de mes nouvelles, de se plaindre de ce que je n'allais pas le voir, et de m'assurer qu'il serait venu lui-même s'il n'avait craint de m'incommoder. Le même interprète avait ordre de me demander à déjeuner pour son maître; les souverains de cette contrée entendent par là deux bouteilles de tafia.

C'est presqu'un crime de refuser du tafia dans ce pays. Les habitans sont persuadés que c'est une obligation de leur en donner.

Depuis mon arrivée dans cette banza, on n'avait pas voulu me vendre plusieurs choses dont j'avais besoin, parce que sur la route, j'avais rejeté les demandes des nègres qui desiraient de l'eau-de-vie.

Ici, un passant entre sans cérémonie chez un blanc, pour lui demander à boire, et il est très impertinent si celui-ci lui en refuse.

Dans l'après-midi, j'allai chez le soba, bien décidé à ne pas y retourner souvent, ces visites, comme je l'ai déjà dit, étant fort coûteuses à cause du présent qu'on doit faire au souverain. Je lui portai quelques bouteilles de tafia, et quelques pièces d'étoffes.

Je ne restai pas long-temps chez lui. Il se hâta de me rendre ma politesse, car j'appris, avant d'être rentré chez moi, qu'il me suivait. Il venait pour avoir l'occasion de s'enivrer. On voit qu'il commençait à jeter le masque.

Dès mon arrivée, le souverain m'avait invité à choisir une de ses filles pour demeurer avec moi. Comme je ne me souciais pas d'acquiescer à cette proposition, je lui répondis que ce serait pour un autre jour; bientôt il s'ennuya de ce délai; il voulait recevoir le présent d'usage dans le cas où j'en prendrais une ou deux chez moi. Enfin, pour que je n'eusse plus aucun motif de différer, il m'en envoya quatre des plus jolies. Le noble, chargé de les accompagner, m'annonça de sa part que je pouvais les garder toutes si je le desirais, ou renvoyer celles qui ne me conviendraient pas. Cet émissaire devait en laisser chez moi au moins une. On sait que plusieurs peuples barbares ont la coutume d'offrir ainsi leurs filles aux étrangers qui leur font visite. Les refuser est regardé comme une insulte.

Aussitôt que le noble eut quitté ma tente, où il avait déposé une des filles du soba, âgée à-peu-près de dix ans, mais grande et bien faite, je vis arriver le père lui-même. Il avait l'air disposé à me quereller sur mon indifférence; car il me demanda si je le regardais comme un petit chef, puisqu'il semblait que je me souciais peu de l'avantage de posséder ses filles? Je l'interrompis en l'assurant qu'il suffisait de le voir pour savoir qu'il était grand; que mon défaut d'empres-

sement provenait de l'état de ma santé, et qu'il n'ignorait pas qu'elle n'était pas bonne; qu'au surplus, j'allais lui donner le présent d'usage quand on accepte une femme. Il sortit assez content, parce qu'il avait bu et que d'ailleurs il emportait quelque chose.

Il venait de s'en aller, quand un nègre tira le rideau de ma tente, entra et s'accroupit au centre en me demandant à manger, c'est-à-dire un verre de tafia. Je lui enjoignis de déguerpir. Il ne m'obéit qu'après s'être avancé sur moi et m'avoir donné un coup de poing. Cette insolence m'irrita tellement, que je lui appliquai sur les épaules un vigoureux coup de nerf de bœuf que je tenais à la main.

A l'instant, grande rumeur dans la ville, les nègres s'assemblèrent pour venger l'insulte faite à l'un de leurs compatriotes. Le soba fut bientôt instruit de l'évènement, je crois même qu'il en avait été l'instigateur, car personne ne se serait hasardé à me manquer sans y avoir été poussé par le chef. Ses fils ne tardèrent pas à arriver, deux surtout, que j'avais toujours bien régalés quand ils venaient chez moi. Ils se firent expliquer la raison de tout le vacarme. Dans le même moment, un messager du soba m'annonça de sa part, que je devais donner une bouteille de tafia au nègre, pour le dédommager du coup qu'il avait reçu; je lui fis dire que ce drôle m'ayant frappé le premier, j'avais droit à la protection du soba; j'ajoutai qu'en faisant un présent à ce vaurien, j'en encouragerais d'autres à l'imiter, et que j'étais résolu à mourir plutôt que

de rien accorder, mais que je vendrais chèrement ma vie.

Si j'eusse cédé dans cette circonstance, j'étais perdu; chacun se serait empressé à l'envi à m'outrager pour avoir occasion d'exiger de moi quelques marchandises.

Les fils du soba approuvèrent ma conduite. Ils se moquèrent du nègre en lui disant : « Un blanc t'a battu, « parce que tu as fait l'insolent, un autre pourra bien « te couper les oreilles. » Le nègre irrité de ce que son stratagème lui avait si mal réussi tourna sa rage contre les fils du soba. Il prit son fusil, et partit en le tirant sur eux pour leur montrer qu'il les méprisait.

Ces deux jeunes gens, qui se conduisirent toujours très bien envers moi, gouvernaient chacun une *libata*. On appelle ainsi une ville du second ordre, n'importe sa grandeur. Celles où commandaient les deux fils du soba, étaient comme les faubourgs de la banza; chacune contenait à-peu-près deux cents maisons; on en comptait environ le double dans la capitale.

Ordinairement les fils des sobas sont chargés du gouvernement de ces libatas; quelquefois ce sont des nobles. Cette dignité se transmet suivant des règles qui varient. J'ai déjà parlé des droits qu'exercent dans tous ces pays les nobles, qui sont les chefs d'un lieu ou d'un territoire.

Si un noble ou un fils de souverain, qui pendant la vie de son père est chef d'une *libata* commet contre le sujet d'un autre quelque action contraire aux lois, et

qui entraîne la peine de l'esclavage, le chef de la libata dont un habitant a été offensé, doit venger l'injure, parce qu'il n'appartient pas au peuple d'agir envers un chef comme envers un simple individu. La cause du sujet devient celle de son chef qui fait saisir quand il le peut un nombre suffisant des sujets du coupable, et sans les charger de chaînes, ordonne de les conduire dans sa libata, et aussitôt il en informe le délinquant. Si celui-ci reconnaît la justice de cette démarche, il envoie à l'offensé un nombre suffisant d'esclaves pour racheter sa faute; s'il n'a point d'esclaves, il doit prendre les personnes de sa famille qui sont susceptibles d'encourir des peines, et les envoyer au chef offensé. Mais si le chef, qui a offensé le sujet d'un autre, et dont on saisit les sujets, nie le caractère légal de cet acte, les parties vont devant le soba qui résout la difficulté. Il est assez rare qu'elles recourent à cette extrémité, parceque le châtiment est plus considérable, le soba devant être payé pour le jugement qu'il prononce.

Les personnes que le chef a fait enlever pour obliger le coupable à payer l'amende qu'il a encourue sont renvoyées chez elles. Si un chef coupable néglige de procurer la liberté à ceux de ses sujets qui sont arrêtés pour ses fautes, il se met dans le cas d'être lui-même fait esclave; les habitans peuvent le saisir aussitôt que leurs compatriotes sont chargés de chaînes, ce qui arrive trois jours après qu'ils ont été empoignés.

Je ne sortis pas de chez moi pendant les trois premiers jours qui suivirent mon arrivée dans cette banza. Je souffrais beaucoup de la fièvre qui m'avait repris avec violence. Bientôt la nouvelle se répandit que l'armée de Baïlundo s'approchait, et comme à Tamba l'on ne connaissait pas les intentions de ce souverain, je ne me souciai pas de me mettre en route, mais je pris mes précautions.

Le soba de Tamba ne devait pas compter sur l'alliance de Baïlundo son voisin, car celui-ci pouvait la rompre sans lui en donner avis; il devait donc se préparer à la guerre, afin de n'être pas surpris. Aussi, aux premiers avis que l'on eut des mouvemens de l'armée qui retournait dans ses foyers, les cris de guerre retentirent de toutes parts à Tamba. On s'empressa de réparer les remparts de bois, on en éleva de nouveaux dans les endroits faibles. L'arsenal fut ouvert, on en sortit les fusils et les autres armes. On s'empressa de fabriquer des cartouches; les travaux ordinaires furent suspendus; on dépêcha des courriers de tous les côtés pour obtenir des informations sur la marche de l'armée; on posta des piquets de soldats de distance en distance, pour qu'ils pussent communiquer facilement entre eux. Les chefs exerçaient les troupes et les animaient au combat. Déjà on avait distribué les postes à ceux qui devaient rompre le pont, dans le cas d'une attaque et de la perte de la bataille. Chacun était instruit de ce qu'il devait faire; on construisait des redoutes, on creusait des fossés, on réparait le pont

conduisant dans la forêt voisine, où l'on avait aussi désigné l'asile que l'on choisirait si l'ennemi s'emparait de la ville. Les femmes s'y rendaient en foule avec des vivres. Elles y travaillaient à des fossés larges et profonds. Les enfans ne s'écartaient pas dans la forêt, le bétail et la volaille y furent renfermés dans une enceinte séparée du lieu où les habitans devaient se retirer. On portait à ces animaux la nourriture dont ils devaient se contenter, tant que l'incertitude sur les intentions de l'armée de Baïlundo durerait.

Le chef de Tamba n'était pas parvenu à la souveraineté, par droit d'hérédité. Il y avait été élevé par le vœu du peuple, pour sa bravoure et ses qualités personnelles; il justifia réellement la haute opinion qu'il avait inspirée sur son compte.

Cet évènement imprévu me fournit le moyen de connaître quels préparatifs font les nègres contre la possibilité d'une attaque qu'ils ont toujours lieu de redouter. Ainsi je ne fus pas fâché de ce qui se passait dans cette conjoncture.

La nouvelle de la guerre prochaine avait fourni au soba une occasion d'essayer de me faire rentrer dans la banza. Il me représenta que j'allais être exposé au danger de perdre tout ce que je possédais quand l'ennemi arriverait. Il ignorait que, dès le premier moment où j'avais appris l'approche d'une armée, j'avais dépêché des émissaires et un interprète avec des présens au général pour lui demander qu'il protégeât ma personne et mes marchandises. Ce chef m'avait aussitôt

envoyé son sceptre, ce qui signifie dans ces contrées qu'il accorde ce qu'on réclame de lui, c'est le gage d'amitié le plus sacré qu'on y connaisse.

Pendant trois jours, tout le peuple resta dans la même agitation, et dans la même incertitude sur son sort. Dès l'aurore du quatrième, les postes avancés annoncèrent l'approche de l'ennemi, chacun se rendit à son poste, les tambours, la musique sonnèrent la charge, l'armée s'ébranla. Déjà elle passait le pont pour s'opposer à une attaque.

Bientôt les troupes de Baïlundo, qui avaient semé l'épouvante, se montrèrent près de la ville, et se dirigèrent vers le lieu où était ma tente. Enfin elles y entrèrent. Le plus âgé des officiers m'apprit qu'ils venaient de la part de leur souverain me remercier du présent que je lui avais envoyé, et en même temps m'assurer de son amitié.

Je leur fis verser du tafia, et d'après leur demande, je fis avertir le soba de Tamba que plusieurs chefs de l'armée de Baïlundo étaient chez moi, et qu'ils desiraient lui rendre visite. Il s'empressa de les recevoir; il leur fit donner les vivres frais auxquels a droit une armée sur un territoire ami, et il les congédia bientôt, en les invitant à déclarer au soba de Baïlundo qu'il ressentait un vif plaisir de la continuation de son amitié.

Ces ambassadeurs revinrent ensuite pour prendre congé de moi, et recevoir le présent que je destinais au général en chef.

Ils se plaignirent beaucoup de cette campagne, qui

leur rapportait beaucoup moins d'esclaves que celles des années précédentes. Ils n'avaient pris aucune pièce de bétail, mais ils s'en consolaient, dans l'espoir que la prochaine expédition serait plus profitable.

Ils restèrent environ deux heures chez moi, et pendant tout ce temps, ils burent tant de tafia, qu'ils étaient ivres quand ils s'en allèrent. Je fus obligé de les laisser seuls, tant ils étaient bruyans. Assis par terre, ils se disputaient jusqu'aux dernières gouttes de liqueur qui restaient dans les bouteilles; et ce ne fut qu'après s'être battus assez long-temps, et s'être roulés mutuellement sur la poussière, que ces généraux nègres se déterminèrent à rejoindre leur corps d'armée.

Dans la soirée le temps devint pluvieux. Le lendemain je vis avec assez de surprise le thermomètre, qui avait toujours été fort élevé, descendre très bas(1). Ce changement brusque et prodigieux de température m'incommoda beaucoup et augmenta la fièvre qui me tourmentait constamment.

Après le départ des généraux nègres, j'allai me promener dans la banza. A l'entrée, je rencontrai l'interprète du souverain. Du plus loin qu'il m'aperçut, il s'avança pour me saluer. Comme il était seul, je profitai de l'occasion pour converser librement. D'ailleurs le moment était favorable, parce qu'il venait de chez

(1) A 8 heures du matin 17°; à 12 heures 18°; à 2 heures 16°; à 8 heures 12°; à minuit 11°, et le jour suivant, à 5 heures du matin, il marquait 9°. Il s'éleva ensuite graduellement; et à 2 heures de l'après-midi, il marquait 28° à l'ombre.

le souverain, qui l'avait mécontenté; aussi me parla-t-il de lui avec mépris, et dans sa colère il continua ainsi : « C'est un monstre à qui je n'obéis que par crainte; « ses sujets ne se soumettent à ses caprices, que parce « qu'ils savent qu'en voulant s'opposer à ses volontés, « ils ne trouveraient pas chez leurs compatriotes l'unanimité de sentimens contre l'oppression. Il y en aurait qui, pour obtenir des faveurs, sacrifieraient « leur volonté et leur honneur, et prêts à courber leur « tête sous le joug, applaudiraient encore à l'action « de la main qui les châtie. Quand il est ivre, c'est une « bête féroce. Tous les jours il s'enivre; alors il ne « connaît plus personne, il s'abandonne à toute la « violence de son caractère, et frappe fortement de « son bâton quiconque encourt son déplaisir. Ses malheureuses femmes reçoivent souvent des coups, dont « long-temps après, elles portent les marques sur le « visage, sur le dos et sur les bras.

« Quand il est à jeun, ce n'est plus le même homme; « il raisonne sagement; il donne audience, et expédie « les affaires; il écoute les plaintes de ses sujets et leur « rend une justice impartiale. Par malheur, cet état « régulier et paisible ne dure pas long-temps, et il fait « bientôt place au déchaînement des passions cruelles.

« Cependant il montre toujours de l'injustice dans « ses actions, quoiqu'il soit équitable dans ses jugemens. Tous ses sujets devraient être égaux devant « lui et avoir une part égale à ses bienfaits; mais il « n'en est pas ainsi : les courtisans sont comblés de

« dons, les autres sont oubliés. Les premiers reçoivent « des habits neufs toutes les fois que le soba vend un « esclave, les autres n'ont rien. Voyez, me dit-il en « désignant un groupe de nègres qui jouaient à l'écart, « quel contraste! Est-il rien de plus révoltant et de « plus injuste? Voilà quelques individus couverts d'é- « toffes qui suffiraient à un grand nombre, tandis qu'à « côté d'eux il y en a d'autres absolument nus. Ceux- « là ont encore été gratifiés aujourd'hui de nouveaux « présens, les autres ne peuvent en espérer. »

Cet homme, qui resta assez long-temps avec moi, se plaignait, parce qu'il avait été oublié dans la répartition que le souverain avait faite du produit de la vente de deux esclaves; mais au moment de me quitter, il me dit que quand il m'avait rencontré il venait chez moi pour m'apprendre que le soba ne pouvait me fournir des porteurs que dans cinq jours, et seulement après les fêtes qu'il allait célébrer pour un de ses ancêtres, parce que celui-ci lui était apparu en songe, et s'était plaint de la négligence et du peu d'amitié qu'on lui témoignait; ce qui le retenait sur les rives du fleuve du bonheur, qu'il ne pourrait franchir que lorsqu'on lui aurait procuré le passage par des fêtes dignes de lui.

Quoique ce retard me contrariât beaucoup, je m'y soumis paisiblement, parce qu'il n'y avait aucun moyen de m'y soustraire. Je parcourus une partie de la banza; les habitans s'y livraient à divers jeux.

En rentrant chez moi quelques heures après, j'y trouvai l'interprète du soba qui m'attendait. Il com-

mença par un long préambule sur les grandes qualités et la puissance de son maître. Je crus rêver en l'entendant parler ainsi, car c'était le même homme qui deux heures avant avait tenu un langage tout différent. Voici la cause de ce changement subit.

Le souverain s'était aperçu du mécontentement de son interprète; il l'avait appelé, et lui avait promis de ne pas l'oublier dans la prochaine distribution. Dès ce moment, cet homme avait considéré les actions de son maître sous un jour nouveau, et comblait d'éloges ce qu'il avait blâmé. Un courtisan européen n'eût pas été plus versatile dans son jugement.

Il m'expliqua que les devins venaient de me déclarer coupable, et passible de la peine de l'esclavage, parce que j'étais sorcier; mais que je pouvais me racheter moyennant trois barils de tafia. L'accusation et la condamnation étaient fondées sur les gravures que j'avais données au soba, et dont ce chef avait orné sa maison. Les prêtres avaient prétendu que c'étaient des sortilèges, et que les épées et les fusils représentés dans ces estampes étaient des armes dirigées contre la vie du souverain.

Je reconnus aussitôt le but du message. Le soba allait donner une fête; il avait donc besoin de tafia. Mais il n'avait d'autre moyen de s'en procurer qu'en vendant quelque esclave. Par malheur, aucun trafiquant ne se trouvait en ce moment dans ses états; il n'y en avait même pas chez les chefs voisins. Le moment était critique pour moi. Je ne pouvais céder

sans courir le risque qu'il n'inventât quelque autre stratagème pour me dépouiller entièrement s'il réussissait dans cette occasion. Je pris mon parti sur-le-champ, et me décidai à montrer de la résolution. A la vérité j'allais m'exposer à un danger évident chez un peuple aussi ignorant, aussi fanatique; mais il valait mieux hasarder ma vie en essayant de me débarrasser des importunités de ces barbares, que de me soumettre aveuglément à ce qu'ils exigeaient.

« Va, répondis-je à l'interprète; dis à ton maî-
« tre qu'en employant les mauvais procédés l'on
« n'obtient jamais rien de moi. Déclare-lui de ma
« part que, puisqu'il a voulu m'extorquer quelque
« chose en alléguant un droit légitime, je ne lui donne-
« rai rien. Je n'ai pour lui que du mépris; sa conduite
« envers moi le mérite. Je saurai me venger s'il em-
« ploie la force. Il sait d'ailleurs que j'ai des amis
« même parmi les souverains voisins, qui profiteront
« de l'occasion pour piller ses états. Si les présens que
« je lui ai faits l'effraient, qu'il me les renvoie; il évi-
« tera ainsi toutes les craintes qu'ils lui inspirent.
« Puisqu'il me croit sorcier, pourquoi ose-t-il, lui et
« son peuple, se couvrir de mes étoffes, et surtout
« boire mon tafia, que j'ai pu empoisonner? »

Ma réponse eut le succès que j'avais pu desirer. Je n'entendis plus parler de cette affaire. Le soba vint me voir dans la soirée; il protesta de son amitié pour moi, et finit par m'escroquer un cahier de papier qui était sur ma table.

Le 20 juillet, tout le peuple s'assembla de bonne heure dans la banza, chacun devant recevoir un morceau des bœufs que l'on avait tués pour la fête. Des décharges continuelles de coups de fusil, le bruit des tambours et le son de la musique se firent entendre tour-à-tour; les danses commencèrent.

Ce bruit m'était surtout désagréable dans ma situation présente; je partis donc pour aller sur les bords du Gango. A une demi-lieue de la banza, je m'assis près d'un petit ruisseau dont le cours invitait à méditer, et je m'y abandonnais à des rêveries qui avaient un charme infini pour moi. J'avais oublié mes maux. J'ignore combien de temps je serais resté ainsi à songer à ma vie passée et à ma position actuelle, si le sifflement d'un serpent ne m'eût rappelé dans quel lieu je me trouvais.

Il était déjà tard quand j'arrivai chez moi. On y avait conçu des inquiétudes sur mon compte, et quelques-uns de mes nègres s'étaient même dispersés dans la campagne pour me chercher. Mes interprètes m'apprirent que le soba était venu pour me faire visite; quoiqu'on lui eût dit que j'étais absent, il était entré dans ma tente, suivi d'une grande foule qui avait pénétré jusque dans ma cuisine, et y avait pris presque tous les ustensiles et mes assiettes. D'autres nègres avaient coupé une malle de cuir pour enlever des habits. Le souverain s'était approprié mes souliers, et avait fait emporter plusieurs pièces d'étoffes.

Quoique cet acte de violence annonçât évidemment

que ma sûreté était fortement aventurée dans cette banza, je considérai que, me trouvant seul au milieu de barbares, je devais supporter avec résignation toutes ces vexations. Cependant j'étais vivement affligé de l'état fâcheux où me réduirait la perte de mes marchandises; car par là je serais privé du seul moyen de faire un pas dans ces contrées. Dans cet instant, mes domestiques m'avertirent que mon dîner était servi.

Je venais de m'asseoir à table, lorsque deux nègres grands et robustes entrèrent, et sans rien me dire, ils eurent l'air de consulter un moment entre eux sur ce qu'ils devaient faire; puis, comme changeant de résolution et abandonnant le plan qu'ils avaient d'abord formé, l'un d'eux s'avança vers moi, prit mon dîner, le mit à terre, s'assit à côté, et le mangea avec son compagnon; ensuite il me rapporta le plat en me demandant à boire. Je dis à mes gens de faire ce que ces hommes demandaient, et je recommandai à ceux-ci de ne pas m'oublier s'ils allaient à la chasse le lendemain, parce que je n'avais plus de provisions.

Je vis dans l'action de ces nègres une combinaison pour me nuire. On avait supposé que j'opposerais de la résistance à ces deux insolens, et l'on comptait profiter de la rixe qui s'ensuivrait pour m'assassiner. Je pensai que mon dîner ne valait pas la peine que je courusse la chance d'être tué pour le défendre. Je souffris patiemment cette nouvelle insulte, que je regardai comme la suite de l'invasion du soba dans ma tente durant mon absence. Le lendemain j'appris que

sept cents nègres, cachés dans la forêt, devaient accourir au secours des deux qui étaient venus dans l'intention de me chercher dispute si je leur refusais ce qu'ils avaient ordre de me demander. On aurait mis à profit le tumulte qui s'en serait suivi pour m'enlever quelques barils de tafia et des ballots de marchandises.

Quand les deux nègres furent sortis, je fis griller des morceaux de racine du manioc; ce fut tout mon dîner. Depuis huit jours je ne me nourrissais que de cette racine. J'étais réduit à cette triste extrémité, ayant perdu onze barils de biscuit en passant sur un pont qui s'était brisé sous les pas des porteurs. Je conservais précieusement le baril qui me restait, parce que je pouvais me trouver obligé de ne me sustenter qu'avec du bouillon et un peu de pain, si je venais à être atteint une autre fois des terribles fièvres de ces contrées.

Comme les nègres, je vivais donc de bouillie faite avec la farine de la racine du manioc; mais cette nourriture ne s'accordait pas bien avec le triste état de ma santé.

Enfin le terme que le soba avait fixé pour me procurer des porteurs arriva. Dès que je les fis demander, il me les envoya. Je distribuai les ballots pour partir le lendemain. J'avais à peine fini cette opération, que jetant par hasard les yeux au loin dans la campagne, je reconnus un paquet qu'un homme emportait. Je fis courir après le voleur; mais les gens qui se trouvaient

là m'assurèrent qu'il était inutile de le poursuivre, parce que l'objet volé serait bien défendu si on voulait employer la force. Ils ajoutèrent qu'ils pouvaient m'apprendre le nom du larron, et la raison légitime qu'il avait pour en user de la sorte.

J'allai chez le soba. Il parut surpris de me voir. Il me reçut avec beaucoup de cérémonie, et m'obligea à prendre place à côté de lui.

Je me plaignis de la manière indigne dont j'avais été traité, et je finis par lui exprimer ma surprise du peu de respect que ses sujets avaient pour ses ordres, puisqu'ils osaient y contrevenir si publiquement. Je demandai qu'il fît aussitôt arrêter et conduire le voleur en sa présence. Il y consentit, mais je m'aperçus que non-seulement il était informé du vol avant que je fusse venu l'en informer, mais qu'il y avait même consenti.

Il ne fut pas difficile de saisir le coupable. Il était déjà dans la banza, et attendait qu'on le fît appeler. Il déclara qu'il avait enlevé le ballot de marchandises, uniquement pour s'assurer qu'une réclamation qu'il projetait d'élever contre moi ne serait pas vaine, voulant, dans le cas où je refuserais d'y satisfaire, se payer par ses mains.

Il exposa avec beaucoup de feu qu'à mon arrivée dans le pays, il m'avait loué trois maisons, une pour mes interprètes et deux pour moi, pour tout le temps que je resterais dans la banza. Il convenait que je lui avais payé d'avance le prix qu'il m'avait demandé,

mais que depuis, je ne lui avais donné que quelques verres de tafia et des ornemens pour ses femmes, procédé indigne d'un personnage aussi illustre et aussi riche. Cette circonstance seule lui donnait des droits; cependant il voulait bien y renoncer et se borner à recevoir ce que je lui accorderais volontairement; mais il ajouta qu'il avait une réclamation bien autrement importante à présenter et dont certainement je ne contesterais pas la validité. . . . .

Je l'interrompis dans sa harangue, pour l'inviter à s'expliquer, parce que c'était le seul moyen de savoir si je conviendrais de l'exactitude de son allégation.

Alors, il m'accusa d'avoir commis dans sa maison deux crimes qui devaient le dépouiller de sa propriété, s'il n'avait pas les moyens de la purifier des souillures dont je l'avais profanée. Se tournant ensuite vers moi, il me demanda si je ne me souvenais pas que j'avais été malade dans sa maison, et si par suite de cette maladie je n'y avais pas pris un vomitif.

Il ne m'en fallut pas davantage pour connaître ce qu'il voulait. Il ne s'agissait plus que d'obtenir que je payasse une amende aussi légère que je pourrais, parce que j'étais sûr que le soba allait approuver sa demande. . . . .

... Je me rappelai que plusieurs fois pendant mon séjour dans cette banza, je m'étais enquis pourquoi tout homme quittait sa maison quand il prenait un médicament; on ne m'avait jamais donné une réponse, parce qu'on ne voulait pas que je prisse des précautions

pour me préserver du paiement de l'amende que je ne manquerais pas d'encourir.

Ma partie adverse, après avoir exposé avec chaleur combien j'étais criminel d'être tombé malade sur les terres du souverain auquel je devais une amende pour ce délit, ajouta : « Il serait injuste que, par la faute de « ce blanc, je perdisse mes maisons; il devait les « quitter la veille de sa maladie. A ce crime il a joint « celui de profaner ma demeure et la senzala même, « en prenant un vomitif dans son enceinte. Il a donc « commis un double crime; mais de plus, il est cause « que j'ai offensé le souverain à qui appartient la ville.

« Pour le premier des crimes, je réclame du blanc, « la valeur de deux esclaves; et pour le second, un « baril de tafia et la valeur d'un autre esclave. »

Le soba, prenant aussitôt la parole, me demanda si j'avouais les crimes dont j'étais accusé. Dans le cas contraire, le devin devait décider la question.

Ayant répondu que chacun savait que j'avais été malade, puisque je l'étais encore, et que je prenais tous les jours des médicamens pour me guérir, le soba me condamna à payer deux esclaves au plaignant, et il exigea un baril de tafia pour les frais du jugement. Il ajouta qu'il laissait à ma générosité de lui faire un cadeau pour la manière impartiale dont il avait rendu la justice.

Je fis apporter le ballot de marchandises dans la banza, et je me conformai à la sentence. Je donnai une pièce d'étoffe au souverain, et j'y joignis un baril

de tafia. Si j'avais connu la loi qui défend de prendre une médecine dans la maison d'autrui, je n'en aurais pas moins soigné ma santé, et je ne serais pas resté exposé à l'air pour éviter l'amende que je venais de subir. Je me consolai facilement de cette nouvelle avanie, bien persuadé que ce n'était pas la dernière épreuve de ce genre. Je pensais que sans doute, on deviendrait plus exigeant et plus impertinent à mesure que je m'éloignerais davantage des côtes de la mer.

Je n'emportais avec moi une grande quantité de marchandises, qu'afin de satisfaire aux demandes qui me seraient faites, et de me procurer les moyens de traverser les régions inconnues où j'avais le dessein de pénétrer. Il était évident que l'avidité insatiable des nègres me tendrait des pièges que fort souvent je ne pourrais éviter, et mon ignorance de leurs lois et de leurs usages devait souvent m'exposer à commettre des actions que ces peuples regardent comme coupables. Résigné à payer les amendes que l'on exigerait de moi, je ne voyais qu'un inconvénient dans cette spoliation de mon bien si elle devenait trop fréquente, c'est que je serais obligé d'abréger l'espace que je comptais parcourir.

Avant de sortir de la banza, je fus témoin du partage du butin fait à mes dépens. Le soba eut les deux tiers des marchandises; il les partagea entre ses femmes et quelques nobles, ne gardant que très peu de chose pour lui. Il eût été dangereux pour moi de ne pas me montrer généreux. J'avais de vastes forêts à tra-

verser avant de sortir des états de ce chef, on pouvait m'y piller et m'y assassiner. J'avais besoin de sa protection pendant plusieurs jours. Je savais que n'ayant aucun prétexte pour m'attaquer, il ne le ferait pas, dans la crainte qu'un souverain voisin ne prît ma défense et ne vînt l'assaillir. Je le quittai après avoir bu à sa santé et lui avoir souhaité toutes sortes de prospérités.

Quoique je souffrisse toujours des fièvres qui minaient ma constitution, je ne balançai pas à continuer mon voyage. Je ne pouvais être plus mal, nulle part, que dans cette ville, où j'éprouvais plusieurs fois le jour des vexations capables d'augmenter ma maladie. Je songeai à chercher un lieu plus commode, pour m'y rétablir en même temps que je pourrais faire de nouvelles observations.

Les habitans de Tamba sont grands et robustes. Ils ne mangent qu'une fois le jour, vers cinq heures du soir. Le matin, ils boivent du *oualo* pour leur déjeuner, et continuent ainsi jusqu'au soir. Le matin, leur maison ressemble à un de nos cabarets de campagne. Ces gens boivent l'eau-de-vie comme de l'eau, et en grande quantité, sans s'enivrer. Ils ont rarement moins de quatre femmes; mais ils ne les achètent pas, comme cela se pratique dans les possessions portugaises, il suffit qu'un homme demande une fille à ses parens; lorsque ceux-ci la lui accordent, elle lui appartient comme si c'était une esclave. Il peut vendre ses femmes s'il est mécontent d'elles. Il en est quitte, dans

ce cas, pour être réprimandé par leurs parens et pour s'acquérir une mauvaise réputation, qui empêche par la suite d'autres femmes de s'unir à lui.

Ces nègres ne parlent jamais debout; ils s'accroupissent, et en discourant ils font des signes sur la terre avec le bout du doigt, et sur leur corps quand ils veulent expliquer quelque chose qui les regarde personnellement. Par exemple, ils se mordent le doigt, pour exprimer qu'ils ont fait quelque chose qui emporte un châtiment. Ils font sur leur estomac deux lignes parallèles et une horizontale sur leur cou, pour marquer que telle action entraîne la peine de mort. Cependant il n'est question que de la mort civile, qui entraîne l'esclavage, la peine capitale n'étant pas connue chez eux.

Il existe parmi ces nègres une union remarquable. Ils partagent tout ce qu'ils ont. Ils seraient deux cents ensemble, qu'ils se passeraient les uns aux autres un seul verre de tafia qu'on leur donnerait. Chacun se contenterait de mouiller ses lèvres, afin qu'il en restât pour les autres.

Cet usage est sacré parmi eux, et quiconque y manquerait serait méprisé de toute la ville où il aurait montré cet égoïsme. Le souverain lui-même distribue au peuple les étoffes qu'il reçoit de la vente des esclaves, et le tafia se distribue aussi les jours de fêtes publiques. Alors on tue un porc en honneur des dieux, et on mange la chair de quelque bête fauve tuée à la chasse.

Les nègres mangent tous les animaux, sans excepter l'hippopotame. Ils aiment le poisson, mais ils sont trop paresseux pour aller à la pêche. Cependant, l'envie d'avoir quelques jolis morceaux d'étoffes les engageait à surmonter pour moi leur indolence. Ils me fournissaient ordinairement tout le poisson dont j'avais besoin.

Les nègres ne savent pas traire les chèvres. En général, ils ont autant de répugnance à boire du lait qu'à manger des œufs. Ils aiment beaucoup la chair de cochon et la volaille. Ils sont sobres pour la nourriture, mais ivrognes fieffés.

On adore dans ce canton un grand nombre d'idoles, parmi lesquelles Muta Calumbo, Quibuco et Zambi tiennent le premier rang. Au moindre malheur, ces nègres courent chez le magicien, qui leur fait boire une coupe contenant l'infusion d'une plante appelée quibechi. Elle cause une espèce d'ivresse : c'est le bonheur pour ces peuples. J'en ai bu plusieurs fois, et toujours j'ai ressenti une exaltation qui répandait dans tous mes membres une sensation agréable. J'oubliais tout souci, et je finissais par m'endormir.

J'ai déjà dépeint plusieurs peuples nègres du Congo comme très superstitieux. Aucun peut-être n'égale à cet égard celui de Tamba. Personne n'entreprend pas même le travail le plus léger, sans avoir d'abord sacrifié à ses dieux. Curieux de voir qui l'emporterait de la superstition ou de la gourmandise, j'eus recours à l'épreuve suivante.

Je fis appeler un maréchal férant qui demeurait tout près de mon camp pour qu'il vînt réparer tout de suite une chaîne en fer qui était cassée. Je lui dis que s'il terminait cette besogne dans une heure, je lui donnerais une bouteille de tafia en sus du prix qu'il me demandait. Le temps que je fixais était suffisant pour qu'il achevât l'ouvrage s'il le commençait sans délai.

Cet artisan me répondit qu'il ne pouvait me satisfaire, parce que le sacrifice d'usage en pareil cas exigeait plus d'une heure. Mes exhortations furent inutiles. Il préféra perdre la bouteille de tafia promise, et se prépara à faire les cérémonies accoutumées. Je l'accompagnai chez lui, où je l'attendis pendant qu'il était allé se procurer les herbes nécessaires au sacrifice.

A son retour, il prit une poule et l'égorgea sur l'endroit où il devait travailler. Il oignit ensuite ses marteaux et ses soufflets avec le sang, puis il la présenta à son fétiche qui était dans un coin de la maison, après quoi il la pluma et la fit bouillir dans une marmite pour son dîner. Il nettoya le sang qui était sur son enclume avec les herbes odoriférantes qu'il avait cueillies dans la forêt; il les hacha et les posa dans un petit vase qu'il plaça sur le seuil de la porte de sa forge.

Si un ouvrier devait entreprendre un travail d'une grande importance, il sacrifierait un chevreau et un cochon, et il ne commencerait sa tâche qu'après s'être bien régalé et diverti avec ses amis, sous le prétexte de fêter son dieu.

Avant d'ensemencer les terres, avant de faire la

moisson et avant d'entreprendre un voyage, le nègre fait également des sacrifices qui finissent par un festin. La personne qui emploie l'ouvrier paie toujours ces fêtes, parce qu'on exige d'elle un salaire proportionné à la dépense que les cérémonies occasionnent.

Dans ce pays comme dans beaucoup d'autres habités par les nègres, les actions des blancs sont sans cesse épiées, afin que s'il fait la moindre chose contraire aux lois, on puisse s'approprier ce qu'il possède, ou le lui faire racheter par la valeur d'un nombre quelconque d'esclaves.

Toucher aux morceaux de bois placés sur les tombeaux; annoncer à quelqu'un la mort d'un parent; laisser entrer un esclave chargé de chaînes, dans une ville; ne pas empêcher son esclave de toucher une personne libre; offrir à quelqu'un pour s'asseoir une boîte dans laquelle il y a du fer; entrer dans un temple quand le devin n'y est pas; regarder fixement quelqu'un que l'on rencontre dans un chemin, sont réputés des délits parmi les nègres, et ce sont ceux que le marchand blanc qui passe dans leur pays commet le plus ordinairement.

Je profitai de la maladie d'une de mes esclaves pour faire appeler un médecin, et pour connaître les moyens employés dans le traitement des maladies. Quand il vit la malade, il déclara comme je l'avais déjà vu pratiquer ailleurs, qu'il ne pouvait rien faire avant que l'on eût consulté le devin pour connaître la cause du mal. Je le suivis chez ce dernier à qui je fis le présent d'usage. Il commença son opération par

remplir une marmite d'une liqueur d'un jaune foncé. Ensuite après avoir fait des grimaces et des contorsions affreuses et prononcé des paroles magiques, il eut l'air de lire dans cette marmite, et prononça que la maladie de mon esclave venait du chagrin de quitter son pays où elle laissait un homme qu'elle aimait beaucoup. . . . .

J'avais payé le médecin avant que l'oracle eût parlé. De retour chez moi pour appliquer les remèdes nécessaires, il mit une marmite sur le feu, y versa de l'eau et un peu de farine de manioc. Quand ce mélange eut bouilli, il l'étala sur une pelle de fer rougie au feu pour le faire sécher, il dit à la malade de le manger; ensuite prenant des cornes de chevreau, il lui fit de nombreux signes sur l'estomac en suppliant les dieux de la guérir. . . . .

Le médecin qui va voir les malades apprend de ceux qui les entourent les circonstances de la maladie et les symptômes qui l'ont précédée, puis il a soin d'en informer le devin. Celui-ci rend son oracle, d'après ces informations, et en conséquence rencontre quelquefois la vérité. . . . .

Un blanc peut assister aux consultations chez le devin, mais le médecin doit seul communiquer avec lui. Cette précaution est très bonne, parce que si le blanc les consultait, l'art de ces sorciers serait bientôt dédaigné. J'avais dit au médecin mon opinion sur la feinte maladie de mon esclave; il avait répété au devin ce qu'il avait appris de moi; il était donc tout simple

qu'il devinât juste. Si tous les médicamens que ces jongleurs emploient étaient aussi innocens que celui qui fut administré dans cette occasion, leurs effets ne seraient pas à craindre.

Tamba est par 15° 42′ 17″ long., et 10° 43′ 10″ lat. sud, et à 667 toises au-dessus du niveau de l'Océan. La différence de hauteur entre cette ville et Pungo Andongo, n'est que de 400 et quelques pieds. Mais la pente du Gango entre Tamba et son confluent avec le Couenza est de plus de 333 toises, quoiqu'il n'y ait qu'une distance de moins de trente lieues du nord au sud, entre ces deux points, et qu'ils soient à peu-près sous le même degré de longitude. Pungo Andongo est à 166 toises au-dessus du Couenza. Quoique la distance ne soit en ligne directe que d'environ trois lieues, ce qui ne doit pas surprendre, parce que comme je l'ai déjà dit ce presidio est sur une ancienne montagne volcanique qui a couvert les environs des matières qu'elle a vomies.

Aussitôt que l'on a passé le Couenza, le terrein commence de nouveau à monter, ce qui me fit penser que Tamba est située sur la première terrasse des montagnes, qu'on rencontre plus loin dans le sud-est. La disposition des coteaux et des monticules, tous liés entre eux, montre que l'on est à l'extrémité des ramifications de cette chaîne. Le terrein, en s'éloignant de la côte, s'élève beaucoup plus sous les 13° de latitude sud que sous les 7° ou 8°.

La chaleur à Tamba est très forte, même en hiver.

Dans cette saison le terme moyen du thermomètre, à huit heures du matin, est de 22°, à midi 23°, à deux heures 24°, à huit heures du soir 21°, à minuit 14°.

En été on souffrirait beaucoup de la haute température, si un vent frais, qui souffle le matin de dix à onze heures, et l'après-midi de trois à quatre heures, ne venait rafraîchir l'atmosphère embrasée.

L'humidité des nuits est très grande; cependant elle ne peut compenser l'évaporation qui a lieu pendant le jour. La variation de la boussole était dans ce lieu de 14° ouest, tandis qu'à Trombetta elle n'était que de 13°.

Le Tamba est un pays très montueux : on n'y voit pas de grandes plaines. Les forêts qui le couvrent sont très vastes et fort touffues, remplies de gibier, surtout de viadis et de cerfs, et arrosées de nombreux ruisseaux. L'arbre le plus commun est le panda. Parmi les arbustes on distingue le sasa, qui produit le futili, graine blanche dont le nègre se sert comme d'un vomitif. Le sol est en général argileux. Les champs sont toujours éloignés des sentiers publics. Le pays ne produit qu'un seul fruit, la banane, qui d'ailleurs est peu abondante. On cultive les haricots, le maïs, le manioc et les ognons. La terre y est fertile. Il y a beaucoup de menu bétail.

En m'éloignant des bords du Couenza, j'ai retrouvé le roc à une très petite profondeur. Dans plusieurs espaces assez vastes on rencontre à quelques pouces de la surface une terre jaune très onctueuse.

Quand le beau temps me le permit, je me promenai dans les forêts voisines. On y trouve beaucoup de chats sauvages. Plusieurs nègres, qui allaient prendre du miel dans le creux des arbres, offrirent de m'accompagner. On ne revient jamais de ces excursions sans avoir trouvé quelques rayons de miel, parce qu'il est très abondant; mais les gens prévoyans, qui veulent s'en procurer, sans passer des journées entières à le chercher, font avec des écorces d'arbres des caisses, qui ont ordinairement de quatre à cinq pieds de long sur un de diamètre, et qu'ils suspendent aux branches. Les abeilles, qui trouvent les caisses plus commodes que les troncs d'arbre, y construisent leurs demeures.

Avant le temps des pluies, les nègres, pour chasser les abeilles, allument avec du bois vert du feu au pied de l'arbre. La fumée qui en résulte force ces insectes industrieux à abandonner leur habitation et à en aller bâtir une autre ailleurs. Le miel a un goût de fumée très désagréable. On en fait du migundo, boisson agréable, mais qui enivre facilement. La préparation de ce migundo n'est pas difficile. Il suffit de mettre dans un vase une quantité égale d'eau et de miel. On expose ce mélange au soleil pendant huit ou dix heures. La fermentation terminée, la liqueur devient très claire.

Les fourmis ne sont nulle part aussi nombreuses que dans cette partie du Congo; c'est dans les forêts de ce pays qu'on peut examiner à loisir ces insectes

laborieux. Les unes nichent en terre comme les nôtres, d'autres élèvent au-dessus du sol leurs habitations qui ont parfois jusqu'à dix pieds de hauteur; d'autres font sur les arbres leur nid, qui est disposé en cellules comme celles des abeilles, et recouvert d'une enveloppe, qui, de même que le nid, est faite en brins de paille; d'autres sont continuellement en chemin et semblent ne s'arrêter que pour dévorer ce qui leur convient. Il y en a une de couleur rougeâtre, qui attaque même les animaux endormis qu'elle trouve sur son passage, les mange et ne laisse que leur squelette. Les singes, malgré leur agilité extrême, ont l'air de redouter singulièrement cette fourmi. (1)

Parmi les autres insectes de cette contrée, le plus nuisible, et je crois aussi le plus nombreux, est la termite. On la trouve partout. Elle se bâtit dans la terre des chemins couverts avec des voûtes. Il suffit de poser sur le sol un objet quelconque; dans les endroits où l'on ne se doute pas que cet insecte existe, aussitôt il se montre. Quoiqu'il soit très petit, il ronge cependant les bois les plus durs. Lorsque je voulais en voir, il me suffisait d'étendre une natte sur la terre. Au bout de deux heures, il y en avait des milliers qui rongeaient cette natte.

Le 24 je partis, en me dirigeant vers le sud-est. Je n'arrivai que le second jour sur les rives du Culo,

(1) Voyez à la fin du 3e volume, la description de ces fourmis, n° 1.

qui assez près de là se réunit au Gango. Je ne parcourus pendant ces deux jours que des forêts de panda : il semble que la nature ait pensé à procurer au nègre, presqu'à chaque pas, un médicament qui lui est nécessaire. Le mauvais état de ma santé qui me faisait craindre de m'exposer au soleil, m'empêcha d'observer comme je l'aurais desiré l'intérieur de cette forêt.

Le 26 je n'étais pas encore levé quand une vingtaine d'hommes arrivèrent près de ma tente pour me demander à déjeuner, c'est-à-dire du tafia. Pour éviter toute altercation, je leur en fis donner deux bouteilles; ils en voulaient une troisième. Je n'y consentis pas tout de suite, afin qu'ils n'en exigeassent pas une quatrième. Ils partirent tranquillement après l'avoir vidée.

Je fis lever le camp peu de temps après qu'ils se furent retirés, et j'arrivai de bonne heure chez le soba Cusulo, qui m'attendait hors de sa banza, de crainte que je n'allasse camper plus loin. Je lui offris le cadeau d'usage et je me mis au lit. Toute la journée j'avais été tourmenté par la fièvre.

A peine le soba avait eu le temps de boire le tafia que je lui avais donné, qu'il revint en demander davantage. Il essaya, par ses cris et ses insultes, de forcer mes domestiques à m'annoncer qu'il voulait me parler; mais comme je leur avais défendu d'entrer dans ma tente sous quelque prétexte que ce fût, ils refusèrent positivement d'obtempérer à ses desirs.

L'orage qui nous menaçait depuis deux jours éclata le soir. Je le regardai comme l'avant-coureur des pe-

tites pluies, quoique la saison fût peu avancée; car elles ne commencent ordinairement que vers la fin de septembre.

Le soir, je reçus la visite d'un des nobles du soba. Celui-ci me faisait témoigner sa surprise de ce que je lui donnais si peu de tafia, puisque dans mon pays on m'en avait gratifié pour que je régalasse mes frères nègres. D'ailleurs peu lui importait comment je l'avais obtenu, puisque j'étais chez lui et que j'en avais, il avait droit à une partie : en conséquence, je devais lui en envoyer un baril; c'était la quantité que les souverains puissans avaient le droit de réclamer, tandis que je l'avais traité comme un petit soba ; il ajoutait que si je lui refusais ce qu'il pouvait légitimement s'approprier sans le demander, il me ferait voir qu'il était grand et fort.

Cette fanfaronnade ne me causa ni étonnement ni épouvante, car je savais bien à qui j'avais affaire. Je renvoyai le macota vers son maître, en lui disant : « Sans doute le soba est grand et puissant, si la grandeur et la puissance consistent à bien boire; mais, « quant à sa force réelle, je lui ferai voir qu'elle est « très petite, s'il essaie de me piller, l'armée de Baïlundo, qui est à Culo, me donnera aide et protection si je recours à elle. »

Ma réponse produisit l'effet que j'en attendais ; le soba me laissa fort tranquille. La crainte de l'armée de Baïlundo balança le desir d'avoir du tafia. Il savait que, dans cette troupe, il y avait un grand nombre de chefs qui, peu puissans par eux-mêmes, cherchaient

les occasions de s'enrichir aux dépens de leurs voisins, et rendaient tributaires tous les sobas qu'ils soumettaient. Il n'ignorait pas non plus qu'il avait été désigné comme un de ceux qui devaient perdre leur existence politique. Il craignait d'ailleurs fortement les soldats de Baïlundo, qui sont grands, robustes et très belliqueux. Ce corps d'armée n'était qu'à deux lieues et demie de la banza.

Comme je voulais me reposer un jour dans ce lieu, il m'importait que je pusse empêcher le soba de venir m'importuner avec la foule, dont le bruit m'incommodait beaucoup.

Ce chef, croyant que je devais partir le lendemain de bonne heure, vint avant le jour pour me dire adieu et recevoir le présent d'usage. Je lui appris que je resterais toute la journée; alors ils me demanda à déjeuner. Aussitôt je pensai que si je le grisais, il me laisserait en repos. Je lui fis donc donner deux bouteilles de tafia, une pour lui, et l'autre pour ses nobles et son peuple; mais je ne voulus point qu'il distribuât la seconde avant d'avoir bu la sienne. Tout joyeux de ma proposition, qui lui parut extrêmement agréable, il but en deux verres ce que contenait la bouteille. Il voulut ensuite partager l'autre à ses sujets; mais les mains lui tremblaient déjà. Il courut dans la banza, où il se coucha et dormit jusqu'au soir.

Le peuple bientôt instruit de l'état d'insensibilité dans lequel son soba était plongé, s'en irrita; on m'accusa de l'avoir empoisonné. On s'assembla autour de

ma tente et on commençait déjà à invoquer contre moi la loi du talion.

Je sortis sans me déconcerter, et j'annonçai à tout ce monde, que son chef n'était pas empoisonné, que seulement il était ivre pour avoir trop bu. J'ajoutai que si on voulait me suivre, nous irions tous ensemble le voir.

Cette démarche convainquit le peuple de son erreur, et d'un mouvement spontané, il s'écria : « vive le blanc, « il est beau et bon ». On a déjà vu que c'est la manière d'exprimer son contentement dans la langue bunda.

Je trouvai le soba dans un état d'ivresse qui le privait de tout sentiment. Je le fis couvrir d'une pagne, après lui avoir fait avaler quelques gouttes d'alcali volatil dans de l'eau. Quelques heures après, il reprit connaissance, et vint me demander à boire. On peut bien penser que j'avais une bonne raison pour ne pas condescendre à ses vœux. Je lui répondis que son peuple avait voulu me mettre à mort, parce que je lui avait donné du tafia. Il s'emporta contre ceux qui l'entouraient, leur adressa les injures les plus grossières, et en leur défendant de s'immiscer désormais dans ses affaires; il me quitta, non pas mécontent de moi, mais très courroucé contre ses nobles qui étaient cause que je lui refusais à souper.

Depuis deux jours, la température baissait considérablement. Aujourd'hui, à huit heures du matin, le thermomètre marquait 14°; à midi 16°, à deux heures 17°, à huit heures du soir 12°. Deux causes

contribuaient à cette diminution de chaleur, les pluies et l'élévation du terrein. Depuis mon départ de la banza de Tamba, j'avais observé que le pays s'élevait graduellement. Le Gango avait une pente de 17 toises par lieue. Je remarquai dans son cours beaucoup de cataractes, par-dessus lesquelles les eaux se précipitaient avec une vitesse étonnante et un fracas effrayant. Dans quelques endroits, elles s'étaient creusé un lit à travers des rochers très durs où elles coulaient à une profondeur de plus de 200 pieds. Les nègres avaient jeté un pont sur un de ces rochers, mais le nuage de vapeur humide qui s'élevait sans cesse du fond mouillait les pieds des passans.

Je suivis le cours du Gango; il coule dans une vallée coupée transversalement par une chaîne de collines rocailleuses, dont je mesurai la hauteur : elle est de 200 pieds au-dessus du lit de la rivière. Au-delà, je reconnus que la vallée en remontant s'élève beaucoup, mais graduellement.

J'observai d'ailleurs que, dans la partie la plus basse de la plaine, la rivière avant de couper la colline rocailleuse est très large, que les gros rochers entassés sur les bords ont été déplacés, et que son lit y est beaucoup plus profond qu'en remontant; ses eaux y forment un tournoiement qui les pousse au loin sur les deux rives; il doit y avoir, dans ce lieu, un gouffre où les eaux se précipitent, car leur surface présente une espèce d'entonnoir, à la vérité peu profond et sans bouillonnement.

Il était évident que l'étendue de pays, que j'avais parcourue depuis deux jours, formait la pente d'un dos de montagnes situé vers le sud-est. D'ailleurs, les rivières et les ruisseaux venaient tous de ce côté. En avançant dans cette direction, le terrein s'élève toujours davantage et atteint à une hauteur vraiment prodigieuse. La ville de Cusulo est à-peu-près à 1,000 toises au-dessus de celle de Tamba. Le Culo, qui, près de la première, se jette dans le Gango, coule avec une grande vitesse.

Après avoir passé une journée à examiner les environs de la banza de Culo, et à prendre une suite de hauteurs barométriques, pour connaître la pente des rivières et l'élévation du terrein, je me disposai à continuer mon voyage.

Quand les habitans virent que nous faisions nos préparatifs de départ, ils sortirent en foule de la banza et se dirigèrent vers mon camp. Les cris répétés de plus de deux cents personnes, m'assaillirent brusquement. Ces gens avaient l'air de vouloir s'opposer à ce que je m'en allasse, si je ne les gratifiais d'abord de quelques bouteilles de tafia. Toute la parenté du soba, hommes, femmes et enfans accrurent bientôt cette multitude. Enfin le soba et les nobles suivirent de près ces derniers. Je fis semblant de ne pas m'apercevoir de la présence de tout ce peuple. Je donnai mes ordres aux chefs d'escouade. Des pombeiros et mes interprètes se placèrent à la tête de la caravane qui défila en bon ordre. La réserve seule restait avec moi. Quand

tout le monde fut à son poste, je donnai le signal du départ et en même temps, mes gens régalèrent de quelques bouteilles de tafia les nobles et le soba, et je jetai au milieu du peuple des poignées de verroterie; pendant qu'il se les disputait, je m'éloignai dans mon tipoï. Je n'avais encore fait que quelques pas, lorsque les cris des femmes du soba, qui sortaient de la banza, me firent tourner la tête de ce côté; dans leur désespoir d'être arrivées trop tard, elles se lamentaient, puis elles coururent de toutes leurs forces sur mes pas, dans l'espoir de m'atteindre.

Je m'applaudis d'être échappé une fois aux cris importuns de ces femmes; ils m'avaient toujours fatigué, je n'avais pu encore m'en débarrasser malgré mes nombreux présens; tantôt c'était pour demander, tantôt pour me remercier : ils se prolongeaient de la manière la plus assourdissante, car elles semblaient vouloir essayer la force de leurs poumons, et se surpasser les unes les autres.

Les pluies avaient rendu les sentiers très glissans. Les porteurs ne pouvaient avancer. Les difficultés étaient encore augmentées par les troncs d'arbres renversés en travers des chemins, et par les branches qui forçaient à se baisser pour pouvoir passer. La voûte du ciel était cachée par l'épais feuillage des forêts. Les sinuosités continuelles de la route qui empêchaient les hommes de la caravane de se voir, les uns les autres, les exposaient à tomber dans des pièges qu'on leur aurait tendus.

Comme il convenait de se tenir sur ses gardes, je

dépêchai un de mes domestiques pour qu'il marchât en avant de la troupe; il entonna la chanson de marche et par ce moyen les nègres ne se séparèrent pas afin de pouvoir chanter ensemble. Il eût suffi à ceux qui auraient été attaqués, de pousser un cri; il eût aussitôt été répété par tous les autres qui se seraient portés à son secours. Cette précaution fut heureusement inutile. Nous traversâmes la forêt pendant quatre heures, sans rencontrer un seul être vivant, pas même des singes, quoique ceux que je menais avec moi eussent souvent caqueté d'une manière significative, probablement pour faire savoir à ceux de leur espèce, s'il s'en trouvait dans ces bois, qu'ils étaient parvenus à l'honneur d'être portés en voiture. Ils étaient enchaînés sur mon tipoï.

J'étais encore à plus d'une lieue de la banza de Gouengé, lorsque je rencontrai le soba, qui venait au-devant de moi. Instruit de mon intention de passer sur ses terres, il avait voulu profiter seul du présent auquel il s'attendait à notre première entrevue, surtout quand je verrais son empressement à me rendre des honneurs. En effet, je récompensai son zèle d'autant plus volontiers qu'il me parut moins grossier que ses confrères. Lorsqu'il eut bu quelques verres de tafia, je fis continuer la marche, et nous arrivâmes dans la banza, dont les habitans étaient fort inquiets de l'absence de leur chef. Celui-ci était sorti, accompagné d'un seul macota, sans avoir dit à personne où il allait.

Ces nègres sont grands et bien faits. Les femmes,

sans être jolies, ont plus d'agrémens que celles que j'avais vues précédemment.

Je remarquai que plus j'approchais de Baïlundo, plus la campagne devenait riante. De nombreux ruisseaux arrosaient les vallées, et la végétation était beaucoup plus riche que dans les cantons que j'avais déjà visités. La population paraissait être plus considérable, les villages étaient plus rapprochés, la terre était aussi mieux cultivée.

Le lendemain, en avançant vers Baïlundo, j'observai que le pays s'élevait assez rapidement. Il était plus haut que celui où j'avais voyagé récemment. On apercevait à l'est et à l'ouest des ramifications de montagnes qui semblaient aboutir à un point situé dans le sud-est de cette banza. Bientôt j'arrivai dans des bourgades bien peuplées. Les habitans, comme ceux de Gouengé, étaient grands et bien faits. Ils avaient l'air vif et martial. La curiosité qu'ils manifestaient en me voyant était accompagnée d'une sorte de fierté. Les femmes même ne montraient pas de frayeur. Ce n'était plus un peuple indolent, passant des journées entières sans changer de position, comme tous ceux qui s'étaient offerts à mes regards depuis que j'avais mis le pied sur le continent africain; c'étaient des hommes actifs, laborieux et intelligens. Plus j'approchai de Baïlundo, plus j'eus l'occasion de répéter la remarque, que plus l'élévation au-dessus du niveau de la mer augmentait, plus le terrein devenait fertile et plus la chaleur diminuait.

Quoique le soba de Baïlundo eût la réputation d'être fier et hautain, il ne vint pas moins à ma rencontre jusqu'aux portes de sa banza. Après les salutations et les complimens d'usage, il me conduisit dans les maisons qu'il m'avait fait préparer. Je lui envoyai en présent douze bouteilles de tafia et deux pièces d'indiennes très fines. Je l'en prévins, afin de l'engager à abréger sa première visite, et de me délivrer de la présence d'un grand concours du monde, qui fût resté près de ma demeure. Je le priai en même temps de donner l'ordre à son peuple de ne pas m'étourdir de ses cris pendant le reste de la journée, et de s'éloigner, parce que j'étais malade.

J'étais très fatigué, et quoique la chaleur ne fût pas très forte, j'avais beaucoup souffert. J'éprouvais un abattement général, et, bientôt après, des frissons très forts m'annoncèrent l'approche de la fièvre qui me tourmentait depuis que les fièvres d'Angola m'avaient attaqué pour la seconde fois. Le temps devint orageux; le tonnerre gronda dans le lointain, et la pluie tomba par torrens. La température s'abaissa; le thermomètre ne marquait que 10° à deux heures de l'après-midi; mais à six heures, quand je fus en état de prendre des notes, il était à 12°.

L'agitation que la fièvre m'avait laissée ne me permit pas de m'occuper long-temps. Je formai le dessein de rester quelques jours chez moi pour me rétablir entièrement si c'était possible, afin de continuer ensuite mon voyage.

Le soba n'apprit pas sans peine que j'étais malade, non par intérêt pour moi, mais parce que mon état le privait des présens continuels qu'il aurait exigés s'il avait pu me visiter. Enfin, le quatrième jour, il lui fut impossible de résister davantage au desir de boire; il ne se contenta plus d'envoyer vingt fois le jour quelqu'un s'informer de mes nouvelles, il vint lui-même. Il me trouva au lit, ce qui le contraria excessivement. Après les complimens habituels et une conversation indifférente, il finit par me dire : « Allons, mon frère, vivre ou mourir, c'est ce qu'il faut « faire. Souffrir est terrible; mille fois plutôt la mort. « Je reviendrai te voir ce soir ou demain matin. »

En effet, vivre ou mourir était le langage qu'il devait tenir. Dans l'un ou l'autre cas, je devais lui rapporter de grands avantages qu'il ne pouvait se promettre de ma maladie. Si je vivais, je lui ferais de nombreux présens; si je mourais, il s'emparerait de tout ce que je possédais.

Le temps, qui depuis quelques jours avait été pluvieux, ne me permettait pas de reprendre des forces en faisant de courtes promenades le matin et le soir; quand il s'éclaircit, je me levai et je portai mes pas dans l'avenue qui conduisait aux maisons du soba. Comme il avait sans cesse des espions autour de moi, il fut bientôt instruit de ma sortie, et vint à ma rencontre pour me féliciter de l'amélioration de ma santé. Je lui fis porter le présent d'usage dans de semblables circonstances, et je le priai de me

dispenser de converser avec lui. J'étais si abattu que je n'en avais pas la force. Je marchais appuyé sur les bras de deux nègres de ma garde; cependant, malgré leurs soins pour me soutenir, je fus obligé d'envoyer chercher mon tipoï pour regagner ma demeure.

Quoiqu'il ne plût pas, le thermomètre ne marquait que 11° à deux heures de l'après-midi, et vers six heures du soir, il descendit à 10°. Cette température basse m'incommodait, et je lui attribuai la lenteur de ma convalescence. La fièvre avait disparu entièrement. Je n'avais employé contre cette dernière attaque que la décoction de l'écorce du panda : je trouvai qu'elle avait plus d'efficacité que le quinquina que j'avais apporté d'Europe. Je continuai à en boire tous les jours, et bientôt je me trouvai en état de continuer mes observations.

Voulant connaître si les nègres de ce lieu étaient aussi superstitieux que leurs voisins, je profitai de ma convalescence pour m'en assurer.

Près des maisons que j'occupais, vivait un menuisier qui avait l'air très martial. Je lui avais déjà fait plusieurs visites, il m'avait paru assez spirituel et desireux de s'instruire. Je le choisis en conséquence pour mon épreuve.

J'allai chez lui, au moment qu'il ouvrait la porte de sa cabane, et je lui dis de me faire deux petits tabourets, mais j'exigeai qu'il les commençât en ma présence pour m'assurer qu'il ne me ferait pas attendre.

D'abord il me refusa, mais comme je le pressais, il me dit qu'il allait me satisfaire aussitôt qu'il aurait achevé les cérémonies nécessaires pour la réussite de son travail.

Il sortit pour chercher des herbes odoriférantes, qu'il pila avec de l'huile et en mit une partie dans un petit vase devant l'idole de son dieu, en prononçant des paroles par lesquelles il demandait qu'il ne lui arrivât aucun mal pendant son travail. Il en plaça une autre partie sur la porte de son atelier, pour empêcher les esprits malfaisans de l'interrompre, et le reste sur le bois qu'il devait employer et sur les outils dont il allait se servir. Lorsque son travail fut fini, il tua une poule devant son dieu; et avec le sang, il barbouilla les tabourets, afin de se préserver des maladies que pourrait avoir celui qui s'y asseyerait.

Les maisons de la capitale de Baïlundo et même celles de toutes les villes de ces contrées sont construites solidement en pieux recrépis avec de la terre, et garnies en dedans avec des roseaux. Elles sont couvertes en paille et ont une forme pyramidale. Le feu est allumé au milieu de la case, la fumée s'échappe à travers la couverture. Dans le fond il y a un châlit fait en roseaux. Le nègre y étend sa natte pour dormir.

Lorsque ma santé me permit de sortir, je parcourus les environs de la banza; quoique ce fût par la même porte que j'étais entré, je ne reconnaissais plus la campagne. La pluie, qui tombait depuis huit jours,

avait totalement changé les chemins. A mon arrivée, le terrein était nu, aride et sec; aujourd'hui la campagne ressemblait à un superbe parterre émaillé de fleurs. Les arbustes, précédemment desséchés par l'ardeur du soleil, verdissaient. Quelques-uns avaient déjà des feuilles assez grandes: toute la nature était riante. Les pyramides innombrables, élevées par les fourmis dans toute l'étendue des forêts, disparaissaient au milieu de la végétation abondante. Les sentiers peu fréquentés étaient devenus invisibles. L'herbe était déjà si haute, que les chevreaux pouvaient brouter celle qui naissait, sans craindre que les bêtes féroces pussent les découvrir de loin. Les poules n'osaient plus aller chercher leur nourriture à travers le labyrinthe touffu qui couvrait le sol. Le gros bétail annonçait sa joie par des beuglemens; le chasseur n'attendait plus en vain sa proie, parce que les animaux carnassiers s'éloignaient des forêts épaisses et se croyaient en sûreté au milieu des terres cultivées, à l'abri des tiges très élevées, où cependant une mort certaine les menaçait; la négresse travaillait gaîment.

Comme je voulais examiner de près les pyramides que les fourmis construisent dans les forêts, je me fis faire des vêtemens de peau, et, le visage défendu par un masque, je m'avançai sans rien craindre, pour faire cet examen. Ayant ouvert avec la lame d'un poignard une pyramide, toutes les fourmis quittèrent leurs cellules, et dans un moment je fus couvert de plusieurs milliers de ces insectes. Chaque cellule contenait

de la nourriture, des œufs et quelques petites fourmis de couleur blanche, encore incapables de suivre leurs mères.

Lorsque j'eus détruit complètement cette pyramide, je reconnus que les travaux se prolongeaient au-dessous du sol. J'enlevai avec soin la séparation, qui consistait en une croûte épaisse d'un pouce et formée de terre enduite d'une sorte de mastic. Je vis les mêmes cellules que dans la partie supérieure. Je remarquai que les fourmis de ce souterrain étaient plus grosses et plus fortes que celles de la pyramide. Sept pouces plus bas je trouvai une nouvelle séparation avec une petite ouverture, qui communiquait à d'autres habitations. Dans cette nouvelle demeure, les fourmis étaient couvertes de poils blancs et munies d'ailes. Elles marchaient lentement. Les parois intérieures de la fourmilière étaient enduites d'un mastic très compact, ce qui la préservait de l'humidité. Au centre de la demeure inférieure, il y avait une réunion de cellules, séparées entièrement des autres et bien plus grandes.

J'observai que les fourmis se dirigeaient vers un autre endroit. Je les suivis. Elles marchaient sur quatre ou cinq de front. A chaque vingtaine environ, il y avait une des grosses fourmis, semblables à celles que j'avais trouvées dans l'étage souterrain, et à chaque cinquantaine environ, il y en avait une couverte de duvet blanc et munie d'ailes.

Ces fourmis, au moment de l'attaque, s'étaient précipitées sur moi avec beaucoup de fureur et dans

le plus grand désordre. Chacune défendait sa vie et sa propriété ; mais, dans ce déménagement forcé, il régnait le plus grand ordre. Chaque fourmi occupait son rang et paraissait suivre son chef. A environ cent pas plus loin, je vis ces fourmis entrer dans une pyramide abandonnée. J'observai que les ailées restaient à l'entrée.

Un grand nombre était parvenu à s'introduire entre ma peau et mon habit. Elles me firent des piqûres, qui me causèrent de vives douleurs pendant plusieurs jours, et j'en aurais souffert assez long-temps sans le secours d'un nègre, qui me frotta avec une herbe médicinale.

Dans les mois d'août et de septembre, le passage des sauterelles a lieu; ces insectes volent en troupes si nombreuses que souvent elles éclipsent les rayons du soleil. Leur trajet dure à chaque fois de quatre à cinq jours, et ce court espace de temps suffit pour qu'elles dévastent toute la végétation qui se trouve sur leur route. Le soir elles s'abattent sur la terre où elles passent la nuit posées les unes sur les autres. Dans quelques endroits, elles forment des couches de 3 à 4 pouces d'épaisseur. L'époque de leur migration est sous un autre rapport très avantageuse pour le nègre. Il fait d'excellens repas avec ces insectes. C'est de tous les mets celui qu'il préfère.

Dans mes excursions j'eus occasion de me convaincre qu'il y a dans cette province beaucoup de mines de fer. La ville de Baïlundo est bâtie, à 1,166 toises de hau-

teur absolue, sur des rochers ferrugineux. Les habitans savent tirer parti de cette richesse que la nature leur a si libéralement offerte. Ils font des balles de fusil, qui leur servent pour commercer avec les pays voisins. Ils se contentent d'exploiter les fragmens ferrugineux épars sur le sol. Cette matière est si abondante qu'ils n'ont pas encore eu besoin d'ouvrir des galeries dans les rochers. Ils fabriquent aussi des houes et des haches qu'ils portent fort loin chez des peuples alliés pour les échanger contre des étoffes. Les nègres du Baïlundo sont les plus industrieux que j'aie vus jusqu'ici.

Les denrées sont abondantes dans le Baïlundo. Le bœuf, la vache, le mouton, la chèvre paissent aux environs de tous les lieux habités. Les basses-cours sont remplies de volaille de toute espèce. Le sanglier, le chevreau, le cerf et l'éléphant seraient bien plus nombreux dans les forêts si le lion et la panthère ne leur faisaient une guerre continuelle.

On cultive le manioc, les haricots, le millet, les lentilles et les ognons. On sème aussi du froment et du tabac. Le premier en très petite quantité, parce que le nègre ne sait pas en tirer parti pour sa nourriture : il ne l'emploie que pour faire la boisson appelée oualo. Quant au tabac, il n'en récolte que pour son usage, et comme il ne sait pas le soigner, il n'est pas bon. On attend que la graine soit mûre pour couper les feuilles. On les fait sécher au soleil, ensuite on les serre et on ne les réduit en poudre qu'à mesure que l'on en a besoin. Pour cette dernière opé-

ration on balaie les cendres du foyer, et on pose les feuilles sur la terre brûlante, afin de les sécher complètement; ensuite on les met dans un morceau de marmite de terre et on les pile avec une pierre ronde. Tous prennent le tabac en poudre, mais ils ne le fument pas, le trouvant trop fort. Ils lui préfèrent la feuille du pangué (chanvre), qui croît naturellement dans le pays. Leur manière de fumer est la même que les peuples de Tamba, de Mussendé, du Quingué et de beaucoup d'autres cantons voisins. Ils creusent à l'extrémité la plus petite d'une calebasse un trou qui n'a que la grandeur de la bouche. Ils en percent un moindre sur le côté, ils enfoncent un tuyau de pipe à la partie supérieure, et remplissent la moitié de la calebasse d'eau. Quand ils veulent fumer, ils posent un charbon ardent sur les feuilles du chanvre dans une pipe dont le tuyau entre dans la calebasse; ils placent le doigt sur l'ouverture pratiquée sur le côté, et ils aspirent par celle qui se trouve au bout le plus mince, une fumée qui est fraîche, parce qu'elle passe sur l'eau, et ils la laissent échapper par le petit trou sur lequel ils tiennent le pouce. (1)

Les nègres du Baïlundo reconnaissent qu'il y a un dieu qui a fait le ciel et la terre, et qui crée tous les jours les enfans venant au monde; mais il font peu de cas de lui, parce qu'il ne préside ni à la conservation, ni à la destruction des choses; qu'ils n'en entendent

(1) Voyez pl. 9.

jamais parler, et que de plus il paraît ne pas s'occuper d'eux. Ils respectent et vénèrent au contraire beaucoup leurs idoles qui tous les jours rendent des oracles; répondent quand on les consulte, et prédisent les maux futurs.

Gangazumba est le fétiche que ce peuple honore le plus. On le représente sous la forme d'un vieillard dans l'action de copulation avec un jeune homme. Le prêtre de ce dieu est un homme âgé, qui ne peut avoir de femmes, et qui vit avec un adolescent. Il rend des oracles. Le temple est petit, et ordinairement à côté de celui de Quibuco, qui est vaste et orné. Une jeune fille, qui dessert ce dernier, est l'organe des décisions du dieu, qui est aussi très vénéré.

Comme les prédictions des prêtres et des prêtresses sont quelquefois confirmées par l'évènement, le peuple y a une confiance si grande, qu'il croit que son bonheur dépend entièrement de la stricte et rigoureuse obéissance aux oracles.

Il y a d'un côté de la porte d'entrée de chaque maison une petite chapelle, nommée la maison des maladies; on y place les images des dieux qui en préservent, et de petits vases avec les médicamens employés pour les guérir. De l'autre côté, on fait également une petite chapelle en paille, supportée sur un bâton d'environ deux pieds et demi de haut, et renfermant deux vases avec des médicamens, ainsi que la figure du dieu qui préserve du scorbut, maladie trop commune dans toutes ces contrées.

Je crois qu'elle est causée par l'usage de la viande sèche ou salée, qui fait la nourriture journalière de ces peuples, et dont la préparation est fort simple. On découpe en longs morceaux, épais d'un pouce, la chair de tous les animaux tués à la chasse, ainsi que celle des bœufs, et on la fait sécher au soleil. Elle se conserve bien. On commence par ajouter un peu de sel à la chair de cochon.

Les funérailles, dans cette province, ne diffèrent de ce que j'avais observé dans le royaume d'Angola, que dans des particularités peu importantes. Par exemple, chaque parent ou ami du défunt doit tirer un coup de fusil à l'enterrement, et à la fin des fêtes retourner près de la tombe pour dire son éternel adieu en tirant encore un coup de fusil.

Quant aux danses usitées dans ces occasions, on forme un cercle, les femmes sont d'un côté et les hommes de l'autre; puis, au son de deux ou trois batoukes, ou tamtam, et en chantant, on bat des mains en se tournant les uns vers les autres; ensuite un homme et une femme, en commençant par les plus proches de la maison du défunt, s'avancent au milieu du cercle, en faisant les contorsions les plus grotesques avec les bras et tout le corps. Avant de retourner à sa place, chacun pirouette sur un pied. D'autres leur succèdent, et ainsi de suite jusqu'à ce que tous aient déployé leur agilité et leur adresse.

CHAPITRE XXV.

Caractère des habitans du Baïlundo. — Départ de ce pays. — Attaque de brigands.—Preuves d'attachement que me donne ma caravane.— Nouvelle attaque de brigands.—Arrivée chez Quibul.—Quissange.—Aspect du pays.

J'AI parlé précédemment des nègres du Baïlundo, comme étant très actifs, laborieux et industrieux. Ces bonnes qualités sont malheureusement obscurcies par de nombreux défauts. Ils sont fourbes, méchans et cruels, enclins au pillage, et, comme tous leurs voisins, ivrognes fieffés. En revanche, ils se signalent par leur bravoure; elle va jusqu'à la témérité. Ils attaquent toujours les premiers. Souvent un homme seul s'avance sur les terres d'un chef voisin pour piller; s'il y rencontre inopinément une douzaine d'ennemis, bien loin de chercher son salut dans la fuite, il se précipite sur ses adversaires, sans s'inquiéter de leur nombre.

Ceux-ci, surpris de tant d'audace, reculent fréquemment et s'enfuient. Quelquefois les entreprises de ces hommes si valeureux ne sont pas couronnées par le succès. Ils ont des rivaux terribles dans les habitans du Bihé, dont le territoire est au sud-est de Baïlundo, et qui l'emportent sur eux par la force corporelle et par le nombre. Néanmoins, le Baïlundo ne balança pas, en 1826, à déclarer la guerre au chef du Bihé, pour le forcer à lui rendre quelques hommes qu'il lui avait enlevés et vendus, contre la teneur du traité d'amitié existant entre les deux peuples. Le Baïlundo fit alliance avec un grand nombre de petits chefs voisins, qui fournirent tous les hommes capables de porter les armes, et marchèrent à leur tête contre l'ennemi commun. Chacun d'eux avait d'ailleurs une insulte particulière à venger : ayant recherché l'alliance du Bihé, celui-ci leur avait fièrement offert sa protection; ce qui les avait vivement offensés.

Le soba de Baïlundo commandait l'armée alliée, et comptait sur une victoire certaine. Le soba du Bihé l'attendit sur les confins de ses états, où il lui livra bataille. Elle se donna non pas dans une forêt, où la ruse pouvait l'emporter, mais dans une vaste plaine. Une valeur extrême fut déployée des deux côtés; on se battit avec un acharnement incroyable. Le Bihé montra un sang-froid imperturbable. Ses troupes défendirent pied à pied l'entrée du territoire pendant la plus grande partie de la journée.

L'ennemi, fatigué par des attaques continuelles,

commençait à se replier sur un village voisin. Les soldats du Bihé le cernèrent et en firent un carnage si effroyable qu'aucun des chefs n'échappa.

Cette terrible défaite, dans laquelle le soba de Baïlundo perdit la vie, ne découragea cependant pas ce peuple guerrier. Aussitôt que le nouveau souverain eut eu le temps d'organiser une autre armée, il rentra en campagne. Cette fois il se dirigea vers le nord-ouest. Il pénétra même sur les terres soumises au Portugal, où il ne trouva pas la même résistance que sur celles du Bihé.

L'ambition des hommes du Baïlundo est de s'emparer du pays qui s'étend entre leur territoire et le rivage de la mer. Ils ont déjà soumis plusieurs chefs ; mais il leur en reste à vaincre qu'il ne leur sera pas facile de subjuguer, puisque les Portugais, qui faisaient précéder leurs bataillons de plusieurs bouches à feu, furent autrefois forcés d'y renoncer.

Il n'est pas surprenant que les nègres du Baïlundo eussent inventé toutes sortes de moyens pour dépouiller les marchands que le trafic des esclaves attirait chez eux : ils en étaient venus au point de les obliger de se charger de recouvrer pour eux les amendes qui leur étaient dues. Voici un fait dont j'ai été témoin. Je devais dîner chez un marchand d'esclaves. Nous allions nous mettre à table, quand une quarantaine de nègres entrèrent de force dans sa maison et lui enlevèrent deux barils de tafia et deux ballots d'étoffes. Lorsqu'ils furent sortis, l'un d'eux lui dit : « Nous sommes d'une li-

« bata (bourg) voisine. Ces marchandises sont desti-
« nées à payer huit esclaves, qu'un nègre d'une sen-
« zala (petite ville) voisine me doit. Maintenant il
« devient ton débiteur, puisque je me suis remboursé
« par les marchandises que j'ai enlevées. »

Le marchand alla se plaindre au soba. Celui-ci répondit que ces nègres avaient dû se conduire de cette manière, puisqu'ils craignaient le débiteur, et qu'il était tout naturel qu'ils eussent mis quelqu'un plus fort qu'eux dans l'obligation de se faire payer; que cependant il allait charger quelques-uns de ses macotas de prendre des renseignemens sur cette affaire, et de vérifier s'ils avaient eu droit d'agir de la sorte. L'enquête finie, les macotas déclarèrent que ces nègres s'étaient conduits conformément à la loi, et demandèrent pour leur peine un baril de tafia et un ballot d'étoffes. Le souverain jugea que leurs prétentions étaient modérées. Ainsi le marchand perdit ce qui lui avait été enlevé, et de plus paya la moitié de la valeur du vol à la commission chargée d'examiner la validité de la saisie. Du reste sa créance sur le débiteur est constatée et reconnue devant les juges compétens; mais ce dernier ne s'acquittera jamais, et si le marchand élève des réclamations, il devra s'estimer très heureux si le nègre débiteur ne l'accuse pas de faire une demande injuste, et ne le force pas à payer quelque nouvelle amende ou à boire avec lui le bolungo ou la coupe d'épreuves.

Le territoire de Baïlundo est d'une vaste étendue.

De même que chez les autres peuples de ces contrées, le soba rend lui-même la justice, ce qui lui fournit le moyen de réduire à l'esclavage, pour des fautes très légères, ceux de ses sujets qui lui font ombrage, car la loi classe au nombre des crimes beaucoup d'actions qui méritent à peine le nom de fautes. Une maladresse fait encourir la peine de la servitude. J'avais un cuisinier qui avait été vendu pour avoir laissé tomber à terre de la poudre à tirer que le chef de Tamba lui avait donnée à tenir dans un mouchoir; à l'instant il fut garrotté.

Un matin, pendant que je conversais avec le soba, on vint lui apprendre qu'un nègre d'un pays voisin demandait la permission de trafiquer d'un esclave dans le marché. Le soba le fit venir, lui demanda comment il était devenu le maître de l'homme qu'il amenait; puis, sans attendre sa réponse, il lui dit : « Je lis sur ta figure que tu l'as volé » ; et à l'instant il ordonna qu'il fût lié et vendu avec l'autre pour son propre compte. Voilà le malheur auquel s'expose quiconque s'aventure sur les terres d'un chef étranger.

Un jour je m'occupais à couvrir plusieurs cahiers de papier d'un morceau de cuir, pour les garantir de la pluie, quand le soba entra soudainement chez moi. Il parut fort content de voir du cuir dans mes mains; il en conclut que je devais savoir faire des souliers; et aussitôt il me pria de lui en fabriquer deux paires. Je ne pus le persuader que je n'étais pas cordonnier ; il insista fortement, et il finit par me

déclarer que nous ne serions plus amis si je n'obtempérais pas à sa demande.

Voulant terminer cette conversation qui devenait fatigante, je me fis apporter une bouteille de tafia et une autre de genièvre. J'en goûtai, selon la coutume du pays, et je la donnai au soba. La liqueur produisit le résultat que j'en attendais : le soba prit la bouteille de genièvre, la vida, et partit fort content avec celle de tafia qu'il donna à un noble pour en avoir soin.

Lorsque j'eus commencé mes promenades dans les environs de la banza, le soba s'en formalisa, parce que mon absence de chez moi le privait des copieuses rasades qu'il venait y boire à chaque moment pendant ma convalescence. En conséquence, en dédommagement, il me demanda un baril entier de tafia. Comme je l'invitai à me procurer des porteurs pour que je pusse m'en aller, il me les refusa, disant qu'il ne pouvait consentir à perdre la société de quelqu'un qui lui était devenu nécessaire.

Plusieurs raisons contribuaient à presser mon départ : les vapeurs suffoquantes qui s'échappaient de la terre, près de ma maison, m'incommodaient beaucoup. Cependant, malgré mon desir de m'éloigner, j'éprouvai beaucoup de difficultés à trouver des porteurs, parce que personne ne voulait me suivre sans avoir préalablement obtenu le consentement du souverain. Pressé de surmonter les obstacles que l'on élevait pour me retenir, j'écrivis une lettre à un soba voisin, demeurant sur la route que je devais tenir, et

je le priai de m'envoyer les hommes dont j'avais besoin pour arriver chez lui. Le soba de Baïlundo ne tarda pas à savoir que quelques-uns de mes nègres et un interprète allaient partir avec cette lettre. Il vit alors que son obstination allait lui faire perdre le présent de départ, et qu'il ne pourrait plus me garder malgré moi. Il se détermina donc à m'accorder ma demande, et il me fit dire que le lendemain j'aurais le nombre d'hommes qu'il me fallait.

Le 4 août, après avoir donné six bouteilles de tafia et deux pièces d'étoffes au soba, je partis en assez bonne santé. Plusieurs des chefs, qui avaient fourni des porteurs, voulurent m'accompagner pendant assez long-temps, pour avoir l'occasion de boire encore de la liqueur délicieuse.

Ma caravane avait pris les devans, avec un de mes interprètes, des pombeiros et des domestiques. Je n'avais avec moi que quelques porteurs, des domestiques et huit hommes de garde bien armés. Je marchais assez tranquillement en observant la campagne, quand le bruit d'un coup de fusil éveilla mon attention. J'aperçus derrière des arbres quatre nègres qui nous couchaient en joue. Je pris mon grand fusil des mains de celui qui le portait et je le déchargeai dans les jambes d'un des brigands, qui tomba en poussant des cris aigus. Mes porteurs se précipitèrent vers les voleurs et ils les poursuivirent assez loin sans pouvoir en prendre aucun.

Ces bandits avaient supposé que mes nègres, ef-

frayés du premier coup de fusil, prendraient la fuite: ils n'étaient que sept et ils avaient l'audace d'en attaquer vingt-neuf, ayant avec eux un blanc, que tous les hommes de leur couleur regardent comme étant d'une adresse supérieure, soit pour l'attaque, soit pour la défense.

Nous laissâmes dans la forêt le nègre blessé, et nous continuâmes notre route sans autre encombre. A onze heures j'arrivai sur les bords d'un petit ruisseau où je trouvai ma caravane, attendant mes ordres. Elle avait déjà élevé des cases et s'occupait de préparer son dîner. Mon cuisinier même était aussi à l'œuvre, car on avait pensé que je camperais dans cet endroit, puisqu'il faudrait parcourir une distance trop considérable pour rencontrer un autre courant d'eau, dans la journée.

Aussitôt que je fus dans ma tente, mes porteurs m'entourèrent pour me raconter comment ils avaient été attaqués, et comment ils avaient défendu leurs charges. Ils ajoutèrent qu'un seul d'entre eux avait abandonné son ballot, parce qu'il était sans doute d'accord avec les voleurs, et pensait par son exemple engager les autres à l'imiter, mais qu'ils s'étaient partagé le fardeau pour éviter de le perdre.

Je sus apprécier une action si rare parmi les nègres, et je devinai pourquoi ils avaient préparé leurs cabanes avec tant de précipitation. Ils s'attendaient à une fête. Ils ne furent pas frustrés dans leurs espérances; je leur donnai quelques bouteilles de tafia et

un bœuf, que je fis acheter chez un chef voisin. Ma générosité les satisfit. Quelques-uns m'offrirent de m'accompagner dans tout mon voyage jusqu'au Bihé et même plus loin, si je le desirais.

Aussitôt que tout fut tranquille dans le camp, j'allai examiner une colline que l'on m'avait décrite comme très riche. Elle se trouvait à environ une demi-lieue de notre campement ; elle était formée de schistes micacés feuilletés, d'à-peu-près six lignes d'épaisseur. Elle montrait l'apparence de feuilles d'argent, lorsque le soleil l'éclairait : voilà ce qui avait frappé l'imagination de ces hommes grossiers. Cette colline est coupée à pic dans quelques endroits. Son flanc occidental est baigné par un ruisseau qui coule vers l'ouest, en s'échappant d'une vallée couverte d'arbres majestueux; l'aspect de ce site est magnifique.

On voit dans le lit de ce ruisseau, beaucoup de galets transparens susceptibles d'être taillés. L'eau est blanchâtre, quoique la terre des environs soit jaune et un peu amère. Dans cette petite excursion, je tuai une biche qui vint se désaltérer au ruisseau.

Le résultat de mes observations barométriques me causa de l'étonnement, quand je reconnus que la plaine où je me trouvais, était de plus de 300 pieds plus basse que celle que j'avais quittée le matin; cependant nous n'avions descendu aucune hauteur apparente.

L'après-midi je reçus la visite de quelques sobettas, des environs, qui n'avaient pas appris avec indiffé-

rence mon passage sur leur territoire; mais ils furent très modérés dans leurs demandes, où plutôt ils se contentèrent de ce que je leur donnai.

Le lendemain je fus assez surpris de voir ma caravane prête à se mettre en marche, au moment où j'ouvris les rideaux de ma tente, quoiqu'il ne fût pas encore cinq heures. Un de mes pombeiros vint me demander mes ordres pour le départ, parce qu'ils voulaient arriver de bonne heure sur les bords du Cuvo, afin de passer ce fleuve le jour même, s'il était possible. Il m'apprit qu'un des chefs était parti depuis plus de deux heures avec six nègres pour avertir les bateliers de se tenir prêts à commencer le trajet aussitôt que je paraîtrais.

Charmé du zèle de mes porteurs, je leur donnai l'ordre qu'ils attendaient, et je leur recommandai de ne pas passer avant que je les eusse rejoints.

Les nègres qui m'accompagnaient ordinairement, se dépêchèrent de plier ma tente pour suivre leurs camarades. Ils voulurent rivaliser de diligence et d'empressement avec eux.

Je résolus d'aller à pied pour jouir de la beauté du paysage et de la fraîcheur du matin. A une très petite distance, ayant rencontré dans le sentier un très beau morceau d'améthyste, je desirai naturellement savoir si j'en trouverais d'autres. Mais aucun de mes nègres n'en avait jamais vu. Ce ne fut qu'en arrivant sur les bords du Cuvo qu'un sobetta m'apprit qu'il y en avait beaucoup dans les montagnes que nous apercevions

au nord. Elles étaient trop éloignées pour que je pusse aller les examiner sans changer le plan que je m'étais tracé. Le passage du fleuve effectué, nous campâmes sur les terres du soba Quibul; c'est un des brigands les plus déterminés de ces contrées.

On alluma de grands feux. On entoura le camp d'une ceinture de pieux, et on plaça des sentinelles pour éviter toute surprise. Je m'attendais à la visite de quelque bande de voleurs, parce que mon arrivée et la quantité de marchandises qui m'accompagnaient ne pouvaient être ignorées. Cependant notre sommeil ne fut pas même interrompu par les bêtes féroces.

On se mit en marche de bonne heure, nous parcourûmes la partie septentrionale d'une forêt connue pour être la retraite des voleurs. Elle est fort épaisse et borne la vue de tous les côtés. Nous campâmes à onze heures du matin sur les bords d'un petit ruisseau, et les chasseurs parcoururent les bois pour chercher du gibier.

Nous vîmes encore paraître le jour suivant, sans avoir rencontré d'autre créature vivante, que quelques singes et deux serpens. Le troisième et le quatrième jour se passèrent de la même manière, mais au moment que la caravane se mettait en marche, le cinquième au matin, un de mes nègres tomba mort d'un coup de fusil, la balle lui avait fracassé le crâne.

A la vue de leur camarade tué, les autres porteurs déposèrent leurs fardeaux et poursuivirent les bandits qui fuyaient à toutes jambes. Ils en prirent deux

que je fis charger de chaînes. La proximité de la banza du soba Quibul me faisait penser qu'ils étaient ses sujets, quoiqu'ils le niassent positivement.

D'après la loi du pays, qui condamne à l'esclavage tout homme pris en flagrant délit, ceux qu'on venait de saisir étaient mes esclaves. Je projetai d'en faire cadeau au chef chez lequel j'allais. Aucun autre accident ne nous inquiéta pendant le reste du voyage, et nous arrivâmes chez le soba vers deux heures de l'après-midi.

Il refusa les deux esclaves que je lui offrais : « Si je « les recevais, dit-il, ce serait pour leur rendre la li- « berté, parce que ce sont mes sujets; mais cela n'est « plus en mon pouvoir, puisqu'ils ont les mains « chargés de chaînes, eux seuls peuvent redevenir li- « bres, soit en tuant, soit en fuyant leurs maîtres. »

Je lui fis donner quelques autres pièces d'étoffes et du tafia, ce qui lui plut beaucoup. Il me fit apporter des vivres pour ma table, et il m'offrit des guides pour m'accompagner partout où je voudrais aller pendant le temps de mon séjour chez lui.

En venant de Baïlundo à Quibul, je m'étais rapproché de la côte. Je remarquai que le terrein s'abaissait. La banza de Quibul n'est qu'à 340 toises au-dessus du niveau de l'Océan. La chaleur augmentait considérablement, quoique nous fussions dans l'hiver. (1)

Dans mes promenades aux environs de la banza de

(1) Le thermomètre marquait 20° à 8 heures du matin; 22° à midi; 23° à 2 heures; 20° à 4 heures et 16° à 8 heures du soir.

Quibul, je vis la source de l'Inhandagna, petit fleuve qui porte ses eaux à la mer. On trouve dans les collines voisines de cette source, beaucoup de pierres fines susceptibles d'être taillées. La plupart sont transparentes.

Les nuances innombrables des vastes forêts qui revêtent les montagnes voisines, donnent au paysage un aspect fort remarquable. Je les parcourus sans découvrir une plante ni un arbre dont les propriétés méritent d'être citées.

Je ne restai que trois jours chez Quibul, et je partis pour Quissange. Le terrein entre les deux banzas est couvert d'immenses forêts très épaisses, coupées de distance en distance par des ruisseaux qui vont grossir les eaux du Catumbela. Ils ne nous arriva aucun accident, nous n'avions même vu aucune bête sauvage, quand environ deux heures avant mon arrivée à Quissange, mes porteurs aperçurent dans la forêt, un éléphant femelle suivie d'un petit. Tous les hommes déposèrent leurs fardeaux simultanément, et le fusil à main, poursuivirent les animaux dans la forêt, où ils les eurent bientôt atteints. Ils marquèrent le lieu où ils les tuèrent, et revinrent reprendre leurs charges pour continuer la marche. La vue d'une bête fauve excite chez eux un desir si ardent de lui donner la chasse, qu'ils n'y peuvent résister.

Lorsque nous arrivâmes près de la banza de Quissange, une partie des porteurs s'occupa de construire les cabanes et de tout préparer; les autres retournè-

rent sur leurs pas pour aller chercher la chair des éléphans. Ils revinrent le soir, et s'occupèrent de l'échange de ce gibier contre des objets dont ils avaient besoin. Quant à moi, j'envoyai au soba la plus grande partie des morceaux qui m'appartenaient de droit.

Pendant deux jours, les habitans de la banza remplirent mon camp pour se procurer de la chair d'éléphant; mes conversations avec eux me donnèrent lieu de penser que la férocité et la fourberie étaient leurs traits caractéristiques; de plus, ils sont ingrats, car ils oublient un bienfait un moment après l'avoir reçu. D'ailleurs, très superstitieux, grands empoisonneurs, ils connaissent les plantes qui peuvent seconder leurs vues, et savent en faire usage; passionnés pour la chasse, ils y sont très habiles; polygames, de même que les autres nègres, ils ont assez de peine à maintenir le bon ordre parmi leurs femmes.

L'excès de la chaleur me gênait beaucoup dans mes observations; de plus, je fus incommodé par l'insalubrité de Quissange, qui est située entre un marais d'un côté et un désert de l'autre.

Toutes les hauteurs voisines de Quissange sont calcaires; elles offrent beaucoup de pétrifications, des ossemens fossiles, de jolies dendrites, des empreintes de poissons bien entières. On trouve dans des cavités des cristallisations remarquables et régulières. Les madrépores y sont assez nombreux; les couches semblent se diriger du sud au nord, et avoir été bouleversées. Les coquillages marins sont à côté de ceux

d'eau douce, des poissons à côté des ossemens d'animaux terrestres; tout indique de grandes convulsions de la nature. Les montagnes voisines que j'examinai montrent les mêmes apparences, et leurs flancs, presque partout dépouillés de verdure, facilitent les recherches de l'observateur.

Quoique de haute stature, les habitans sont en général languissans. Ils ont les cheveux moins épais que les autres nègres du Congo; ils les laissent croître, ils les tressent, et les ornent de faux corail et de verroterie.

CHAPITRE XXVI.

Départ pour Benguela. — Retour vers l'intérieur. — Désert. — Soba Nano. — Mœurs des habitans. — Manière de chasser le lion. — Départ pour Quiaca Quibanda. — Armée. — Arrivée dans la capitale du Bihé. — Habitans. — Manière de faire la guerre. — Animaux. — Description de la capitale. — Température. — Départ. — Histoire du Bihé.

AYANT fait l'inventaire des vivres qui me restaient, je reconnus que leur quantité ne serait pas suffisante pour subvenir à la consommation qu'exigerait la continuation de mon voyage. Je me décidai donc à laisser ma caravane à Quissange, tandis que j'irais à Benguela acheter les denrées dont j'avais besoin. Le soba me donna des maisons sûres dans lesquelles je déposai mes marchandises. Les porteurs qui devaient les garder logèrent dans des cases, sous la surveillance de mon principal interprète et de quelques domestiques. Je ne voulus emmener avec moi que le nombre d'hom-

mes qui m'étaient indispensables pour emporter ce que j'allais acheter.

Le neuvième jour de mon départ de Quissange, j'arrivai à Benguela, très fatigué, mais d'ailleurs bien portant, ce qui était pour moi le point le plus essentiel. Je reprenais des forces, et tout semblait me promettre l'heureux succès de mon entreprise.

En deux jours j'eus terminé l'affaire qui m'avait amené à Benguela ; puis je retournai à Quissange par le même chemin. J'aurais pu en prendre un autre, mais alors il aurait fallu passer chez un peuple que l'on me désignait comme méchant, féroce, enclin au brigandage, et ma troupe n'était pas assez forte pour lui résister.

Le pays entre Quissange et Benguela est peu boisé; le terrein s'abaisse continuellement vers l'ouest par une pente insensible. Le Catumbela en a une de douze à dix-huit toises par lieue dans quelques endroits ; dans d'autres elle est moins rapide, quelquefois de deux toises au plus. A peine si les eaux semblent couler, tandis qu'ailleurs elles se précipitent avec impétuosité. En général, l'abaissement vers la côte est d'environ seize toises par lieue.

Le terrein est sablonneux et peu fertile. On y voit beaucoup de joncs. Les nègres qui habitent cette contrée obéissent à différens chefs. Ces peuplades, ennemies les unes des autres, se feraient une guerre d'extermination si elles le pouvaient.

De retour à la banza de Quissange, je trouvai le

soba exact à tenir sa parole. Il me procura des porteurs. Je partis pour le Bihé, en me dirigeant vers le sud-est.

Le 24 août, après trois jours de fatigues, employés à traverser une forêt touffue où il n'y avait pas de chemin frayé, j'arrivai sur les bords du Catumbela, dont je suivis le cours, afin d'éviter un petit désert. Le sable y était brûlant et mobile. Un vent assez fort agitait sa surface quand je le découvris. Je passai un jour à le parcourir. Je n'y aperçus d'autres végétaux que quelques arbustes épineux, dont les feuilles étaient desséchées et noires.

Dans quelques endroits bas, on rencontre de l'eau à quatorze ou quinze pouces de profondeur. Quand j'en puisais dans un verre, elle faisait effervescence pendant plus d'une minute, et avait le goût d'une dissolution de chaux. Je crois que c'est celle du Catumbela qui s'infiltre à travers le sable; car partout où j'en ai vu, j'ai reconnu que le sol était plus bas que le niveau des eaux du fleuve.

En longeant le Catumbela, nous rencontrâmes, le deuxième jour, des femmes qui venaient puiser de l'eau. Elles étaient d'un village appartenant au soba Nano, et m'invitèrent à y aller passer la nuit, pour éviter l'attaque des panthères qui infestent les environs; mais comme c'était trop loin de la rivière, je me déterminai à camper près du lieu où on la passe, afin de la traverser le lendemain, et d'arriver de bonne heure chez le soba. D'ailleurs j'avais à redouter la dé-

bauche à laquelle les porteurs pourraient se livrer dans un lieu renommé pour la bonne qualité du oualo, suivant ce que les femmes nous apprirent.

On avait à peine fini d'établir le camp, lorsqu'une grande foule se montra sur la rive opposée. Un de mes interprètes, que j'envoyai accompagné de vingt hommes armés pour reconnaître ces nègres et les empêcher de débarquer sur notre rive s'ils paraissaient avoir des intentions hostiles, revint bientôt m'apprendre que c'était le soba Nano qui venait me faire visite, et qu'il était suivi de plusieurs de ses macotas et de ses sujets.

Je le fis prier de ne passer le fleuve qu'avec quelques-uns de ses nobles, afin d'éviter les disputes qui pourraient s'élever entre son peuple et mes porteurs, parce que, n'étant campé que pour la nuit, toutes les marchandises étaient éparses, et confiées au soin de chaque homme, qui ne manquerait pas de tuer quiconque essaierait de le voler. J'ajoutai que le lendemain j'irais coucher dans sa banza.

Il vint accompagné seulement de deux macotas. Il ne montra aucune défiance; d'ailleurs les blancs ont la réputation de respecter ceux qui ne les attaquent pas. Il ne resta qu'un moment, et lorsqu'il partit je lui fis donner deux bouteilles de tafia et quatre pièces d'indienne, ce qui le rendit fort gai. Il me quitta en me disant qu'il m'attendrait le lendemain. Quelque temps après il m'envoya un mouton gras, une binda (callebasse) de oualo et quatre pintades.

Les rugissemens des lions et des panthères nous tinrent continuellement sur l'alerte. Nous dormîmes peu; cependant la nuit se passa sans accident. Mais quand le jour parut, un nègre, s'étant écarté pour une cause quelconque dans une partie de la forêt très épaisse qui se dirigeait vers le sud, fut saisi par des panthères, qui le mirent en pièces avant qu'on eût pu le secourir.

Nous passâmes le Catumbela de très bonne heure, et dans le plus grand ordre, afin d'éviter toute surprise. A midi nous arrivâmes dans les maisons que le soba m'avait fait préparer. Elles étaient bien fournies de bois, d'eau et de oualo.

Les femmes étaient presque nues. Elles ornent leur chevelure de grains de verroterie et de rubans. Un morceau de pagne, attaché au sommet de la tête, leur pendait sur les épaules.

Ces nègres se frottent le corps avec la graisse des animaux qu'ils mangent. Cette coutume est nécessaire pour empêcher la peau de se gercer dans un pays où le soleil est si ardent.

Les hommes sont grands, robustes et bien faits. Ils portent autour des reins les peaux des animaux qu'ils tuent. Ils se couvrent le dos d'une autre peau dont ils nouent les pattes sous leur menton. Ils ont la tête rasée à l'exception d'une mèche de cheveux qu'ils laissent au-dessus de chaque oreille. Ils ont ordinairement le fusil sur l'épaule, la hache au côté droit, une giberne sur l'estomac, la tabatière à gauche; ils s'asseyent peu, parlant debout à ceux avec qui ils ont

quelque affaire à traiter, et s'occupant continuellement de la chasse.

Leur manière de chasser le lion est assez remarquable. Quand ils ont découvert les traces d'un de ces animaux, ils creusent des fosses très profondes au pied du tronc d'un arbre auquel ils attachent une chèvre ou un mouton. Ils recouvrent ensuite avec soin ces trous, et vont se cacher dans un lieu d'où ils peuvent épier le moment où le lion viendra pour enlever la proie; quand ils s'aperçoivent qu'il est tombé dans le piège, ils vont lui tirer quelques coups de fusil; mais ils ne se hasardent pas à descendre dans la fosse avant de s'être assurés qu'il est mort. Cependant ils ne s'éloignent pas de crainte que les hyènes n'accourent pour dévorer le cadavre. Il n'est pas étonnant que les nègres de cette banza, aiment beaucoup la chasse au lion, car on maintient scrupuleusement une loi ancienne qui oblige le soba à donner quatre pièces d'étoffe à l'homme qui lui apporte la peau d'un de ces animaux. Celui qui en tue huit acquiert le titre de noble.

Naturellement ces nègres vénèrent beaucoup le dieu de la chasse; ils lui sacrifient toutes les semaines quelques quadrupèdes ou au moins un oiseau. Ils croient à la métempsycose et à la fatalité. Ils mangent peu et boivent beaucoup. Ils ont un grand respect pour leur chef, et lui désobéissent rarement. Du reste, ils sont très irascibles et très vindicatifs. Ce sont des brigands fieffés. Ils saisissent toutes les occasions d'aller piller sur les terres de leurs voisins; ils attendent sur les

routes les marchands d'esclaves pour les dépouiller.

Malgré la brièveté de mon séjour dans cette banza, je pus me convaincre des mauvaises qualités des habitans. Le soba quitta peu ma tente, parce qu'il profitait des momens qu'il me voyait peu occupé pour me demander à boire. Je ne voulus pas l'avertir de mon départ afin d'éviter l'ennui des adieux. Nous levâmes le camp de grand matin, et avant qu'on ouvrît les portes de la banza nous étions déjà loin.

Le pays entre Nano et Quiaca est assez montueux, boisé et bien arrosé. Vis-à-vis de la banza de Quiaca qui est à 67 toises au-dessous de Nano, on aperçoit d'énormes blocs de granit isolés, et dont l'ensemble forme des masses assez considérables.

Les nègres de Quiaca l'emportent en malice sur ceux de Nano; de plus ils sont menteurs et insolens, mais ils compensent en quelque sorte ces mauvaises qualités par leur respect pour les morts. Ils observent pour les tombeaux les usages que j'ai décrits ailleurs. Beaucoup de famille ont leur cimetière particulier. Une veuve reste trois mois couverte de quelques lambeaux d'étoffe bleue; elle se montre peu pendant ce temps, et n'assiste à aucune fête. Elle doit sortir trois fois le jour, à des heures marquées, pour faire connaître à tout étranger qu'elle a perdu son mari, et qu'elle sera bientôt libre de son sort. Ce n'est qu'à l'expiration de ce terme qu'elle peut se donner à un autre homme.

De Quiaca j'allai à Quibandu, qui n'en est pas fort

éloigné. Quoique indépendans pour l'administration de leurs états, les sobas de ces petits territoires doivent fournir leur contingent d'hommes pour la guerre, quand le soba du Bihé le requiert.

J'arrivai de très bonne heure chez Quibandu qui m'attendait avec impatience; il espérait que ma présence le préserverait de la visite de l'armée de Baïlundo qui devait passer près de la banza, en retournant dans ses foyers. Aussitôt que je fus informé de l'approche d'une armée ennemie, je dépêchai vers le général qui la commandait, un interprète et dix hommes, pour lui demander sa protection; dès que ce chef eut reçu mon présent, il annonça à mon interprète qu'il avait intention de venir en personne me faire visite, mais il donna des ordres très positifs pour qu'on me respectât, ainsi que tout ce qui m'appartenait. Il m'envoya vingt de ses soldats pour accompagner et protéger ma caravane, et vingt autres pour me suivre partout et exécuter ce que je leur prescrirais. Cette précaution était d'autant plus nécessaire que la présence de ces soldats empêcha les maraudeurs de piller.

Le corps d'armée se dirigea sur Quibera où il ne s'arrêta que pour prendre des vivres frais, que chaque village ami doit fournir.

Les nègres de Quibandu me parurent en général beaucoup plus grands que ceux que j'avais vus jusqu'alors; comme ceux de Nano ils s'entourent les reins de peaux de bêtes qu'ils tuent. Leurs cheveux sont coupés en forme de casque; lorsqu'ils ont le fusil sur

l'épaule, ils doivent inspirer la terreur à leurs ennemis.

J'avais observé que plus je m'avançais vers la capitale du Bihé, plus je voyais des hommes de grande taille; bientôt je m'aperçus qu'en même temps ils devenaient de plus en plus farouches, ce qui ne doit pas surprendre quand on sait qu'ils passent leur vie dans les forêts à la poursuite des bêtes féroces, ou bien à se faire continuellement la guerre de peuplade à peuplade. L'air belliqueux qui les distingue des autres peuples est le résultat de ce genre de vie. Les femmes sont presque toujours en dispute entre elles, elles en viennent souvent aux voies de fait; elles ont dans le regard, le maintien et le geste, la même fierté que les hommes, et certes, elles ne leur cèdent pas en méchanceté. Je fus assez étonné de trouver le froment parmi les végétaux que ces nègres cultivent; il est vrai qu'ils ne savent pas en tirer un meilleur parti que ceux de Pungo Andongo; ils se servent d'un pilon pour l'écraser. Le travail nécessaire pour que le froment nourrisse convenablement est plus pénible que celui qu'exige le maïs. On se contente donc ici de ce dernier, quoique l'on reconnaisse que la farine de l'autre est plus délicate. Le produit de la petite quantité de froment récolté dans le Bihé, montre combien on pourrait en obtenir si l'on en semait des champs considérables. J'ai compté plusieurs épis qui avaient de quatre-vingts à quatre-vingt-dix grains. L'on peut regarder soixante-dix comme le terme moyen. C'est à la hauteur de plus de 700 toises au-dessus du

niveau de l'Océan que j'ai vu du froment pour la première fois dans ces contrées.

La banza de Quipeio, où j'allai ensuite, est à 656 toises au-dessus du niveau de la mer. L'air y est frais et la chaleur toujours modérée. Dans le mois de septembre, le thermomètre y marque ordinairement 17° à huit heures du matin, 19° à midi, 23 à deux heures après-midi, et 16° à huit heures du soir. Pendant la nuit, le froid y est sensible. La rosée y est si abondante, que le matin on pourrait croire qu'il est tombé de la pluie.

Je ne m'arrêtai pas long-temps chez ce soba; pendant trois jours je parcourus de vastes forêts très épaisses, dans lesquelles nous vîmes un assez grand nombre de zèbres et de traces d'éléphans. Nous y cheminâmes fort tranquillement, et les porteurs, malgré leur lassitude, étaient joyeux.

En y pénétrant, j'observai que le terrein s'élevait sensiblement; la rapidité de quelques ruisseaux l'annonçait. Le troisième jour de marche, la différence était d'environ 300 toises. La végétation était plus belle que dans les cantons voisins de la côte, le sol me parut plus fertile, un gazon verdoyant et touffu le couvrait.

Quand j'arrivai dans la banza du soba du Bihé, je vis avec satisfaction qu'il m'avait fait préparer quelques maisons pour me loger. Il avait très bien reçu mes envoyés, il les avait admis à sa cour, et leur avait indiqué une demeure chez un de ses principaux nobles.

Je fis donner à ce soba un baril de tafia, dix pièces d'étoffes et quelques ornemens pour ses femmes. Il m'envoya aussitôt un de ses nobles, pour me remercier en son nom et m'annoncer sa visite.

Il ne tarda pas à venir. Il était accompagné d'une grande foule, et de presque tous ses nobles. Il m'offrit des vivres, entre autres quelques pintades et un jeune taureau. Il fit ensuite un signal aux joueurs d'instrumens, qui exécutèrent des morceaux de leur composition. Le peuple se mit à danser. Lorsque la danse finit, le soba se leva et partit fort content de moi.

Mes barils de tafia me procurèrent la visite du souverain le matin et le soir. Il ne venait cependant jamais sans me faire demander préalablement si je pouvais le recevoir. Alors il choisissait l'heure de mes repas, s'asseyait à ma table, ne mangeait rien, mais buvait beaucoup.

Cependant il ne cessait de m'interroger en conversant avec moi; il desirait surtout connaître les lois européennes; il ne pouvait concevoir que mon pays fût assez peuplé pour qu'il fût nécessaire de cultiver toutes les terres; il s'étonnait davantage de ce que le nombre des propriétaires était moins considérable que celui des gens qui travaillaient. Il regardait cet ordre de choses comme injuste et blâmable. Il refusait de croire que les hommes se livrassent à des travaux pénibles, tandis que les femmes en étaient exemptes. Il ne pouvait non plus s'imaginer qu'un homme ne prît qu'une femme. « Pourquoi, me demandait-il, condamne-t-on

« une grande partie de la population à être malheu-« reuse? » Il resta fort surpris en apprenant que le nombre des individus dans les deux sexes était à-peu-près égal.

Lorsque je lui eus expliqué la grandeur des états européens, il m'accabla de questions. « Pourquoi, me « dit-il, vos nations sont-elles si puissantes? Pourquoi « vos rois sont-ils entourés de tant de pompe? Pour-« quoi règne-t-il chez vous plus d'ordre que dans nos « pays? Pourquoi avez-vous de nombreuses manufac-« tures? Pourquoi, possédant tant de biens, voulez-« vous encore acquérir des territoires dans nos « contrées? »

Ce chef multipliait les questions : plus je lui apprenais de choses nouvelles, plus il voulait connaître d'autres particularités et jusqu'aux moindres détails. Il ne paraissait jamais satisfait. Ce vif desir de s'instruire me prouva que ce n'était pas un homme ordinaire. Je finis par me persuader que si l'envie de boire du tafia entrait pour beaucoup dans les motifs qui l'amenaient chez moi, il ne souhaitait pas moins s'instruire que boire, car il ne négligeait aucune occasion de venir me trouver.

La banza du Bihé est un des deux grands marchés aux esclaves de ces contrées; l'autre est à Cassange. L'homme qui amène des captifs qu'il veut vendre, doit s'adresser d'abord au soba pour obtenir la permission de trafiquer. Ensuite il va au marché, qui est situé en dehors de la banza, et consiste en une centaine au

moins de maisons éparses à diverses distances de la palissade d'enceinte de la capitale. Ces maisons ont été bâties par les mulâtres qui viennent au Bihé faire la traite pour le compte des négocians portugais. Chacune est entourée de magasins pour y déposer les marchandises, de cabanes pour y loger les esclaves achetés, d'un jardin, où des plantes potagères sont cultivées, et d'une cour, où les affaires se terminent. La réunion des bâtimens et des dépendances de chaque maison porte le nom de *pombo*.

Le prix commun du plus bel esclave est de 80 pannos, équivalant à-peu-près à 80 francs. Le panno est une mesure de longueur, qui correspond à 30 pouces français; elle varie suivant les lieux. La valeur de l'esclave au Bihé est exprimée par 80 pannos de toile de coton; mais le paiement ne s'effectue pas seulement par cette sorte de marchandise. L'acheteur forme un assortiment dans lequel entrent ordinairement un fusil pour 10 pannos, un flacon de poudre pour 6, du tafia pour 10 à 15, suivant la volonté de l'acheteur; de la bayette, espèce de drap léger, pour 16; enfin, de la toile de coton pour le reste.

Toujours le vendeur reçoit en cadeau de l'acheteur une quantité d'aiguilles et de fil proportionnée au nombre des esclaves qu'il livre; un ami de ce dernier, qui a servi d'entremetteur pour conclure le marché, a pour sa peine un bonnet de laine rouge. Quelquefois du gros plomb, des couteaux, de la verroterie, plusieurs feuilles de papier, un gilet ou une casaque de

bayette entrent dans le marché pour un certain nombre de pannos, qui alors sont déduits de la quantité de bayettes ou de toile de coton.

Ces dernières sont ou blanches, ou bleues, ou rayées, ou à carreaux de différentes couleurs. Leur largeur est de 36 pouces; elles viennent d'Angleterre, où on les fabrique exprès, d'après un modèle que l'on suit avec une exactitude rigoureuse; car le nègre, qui examine chaque pièce séparément et très attentivement, rejetterait celle qui présenterait une ligne de différence dans la laisse. Il porte toujours avec lui une mesure consistant en un bout de corde, qu'il promène tout le long de l'étoffe qu'on lui propose. Il ne manque pas de demander quelques pannos d'indienne à fleurs, ou des mouchoirs : ordinairement, on lui en accorde quatre. L'indienne est l'espèce de toile qu'ils préfèrent; cependant elle est moins large que les autres. Les bayettes sont, ou bleues, ou rouges, ou jaunes, toujours unies.

Voici la manière d'entamer et de terminer le marché d'un esclave, n'importe son sexe. Le vendeur n'en offre jamais qu'un à-la-fois, à moins que ce ne soit une mère avec ses enfans en bas âge. Il arrive au *pombo,* accompagné de son ami ou entremetteur : l'un ou l'autre présente un captif, sans vanter sa marchandise, à moins que ce ne soit une jeune fille vierge. Dans ce cas, il fait valoir cette particularité au mulâtre, pour exiger un prix plus élevé. Celui-ci commence par verser aux deux nègres une ample rasade de son meilleur

tafia; c'est le préliminaire indispensable de la négociation; par fois elle dure très long-temps, et même une demi-journée. Quand on est d'accord sur le prix et sur l'assortiment des objets qui le représentent et qui sont inspectés, le mulâtre scelle le marché en donnant une bouteille de tafia, qui est encore du meilleur; elle est vidée à l'instant. Le mulâtre profite de l'ivresse des deux nègres pour glisser dans ce qu'il leur livre des marchandises de qualité inférieure; et s'il est convenu de donner du tafia, il le mélange de moitié d'eau au moins.

Pendant que le marché est en débat, le mulâtre a la faculté d'examiner aussi minutieusement qu'il le desire l'esclave qu'on lui offre, mais ce n'est qu'au moment où la livraison des objets donnés en échange est achevée, que le captif quitte les côtés du vendeur pour passer dans la possession de l'acheteur; cependant celui-ci n'a pas le droit de délier la corde qui garrotte les mains de l'esclave, sous peine de le voir devenir de nouveau la propriété du vendeur : c'est ce dernier qui doit faire cette opération. Alors l'esclave passe dans les magasins du mulâtre.

La quantité des captifs amenés annuellement au marché du Bihé est environ de six mille, dans la proportion de trois femmes contre deux hommes. On y compte toujours au moins une cinquantaine de mulâtres qui restent là pour les acheter. Ils les expédient pour Angola ou Benguela, en troupes plus ou moins nombreuses, sous la conduite de pombeiros accom-

pagnés d'une escorte de quelques nègres, qui se recrutent en chemin. On a vu des bandes de ces malheureux se révolter contre ceux qui les menaient, et recouvrer leur liberté en leur donnant la mort.

La plupart des captifs dont on trafique au marché du Bihé proviennent du pays même : ce que j'ai dit précédemment sur les cas nombreux que les lois punissent de l'esclavage explique ce fait. D'ailleurs, les nègres du Bihé se procurent un grand nombre d'esclaves par les excursions qu'ils font chez leurs voisins.

Quoique les cases des mulâtres soient assez éloignées les unes des autres, le soba ne manque jamais d'aller presque tous les jours faire visite à ces marchands; d'ailleurs, comme il perçoit un droit sur chaque tête d'esclave, il est bien aise de s'assurer par lui-même qu'on ne le fraude pas. Ses nobles ont aussi le plus grand soin de veiller à ce qu'on paie cet impôt, parce qu'il leur en revient une part considérable.

Quiconque est surpris essayant de s'exempter du paiement de ce droit est condamné à donner la valeur de dix esclaves, payable sur-le-champ. Les marchands sont très unis entre eux : ils ne cherchent pas à se supplanter dans leurs achats; ils se soutiennent mutuellement, et s'il s'élève quelque altercation entre eux et les habitans du Bihé, ils se réunissent pour imposer à ceux-ci. L'un d'eux a le titre de capitaine du marché, et il décide ordinairement les différends entre eux et le soba. . . .

La manière dont les Bihens font la guerre est com-

mandée par la nature du terrein. Comme on ne peut marcher qu'un à un, sur une seule ligne, dans des sentiers tortueux, les combats se livrent presque d'individu à individu ; d'ailleurs au premier cri d'attaque l'un des deux partis peut prendre la fuite, s'il n'est pas disposé à se battre ou s'il éprouve de la crainte. L'épaisseur des forêts et des herbes permet de se cacher impunément. Assez souvent les deux armées font simultanément cette manœuvre ; mais les attaques ordinaires, comme chez les autres nègres, se font par surprise et à la faveur de la nuit. On s'approche pendant le jour d'une banza, en évitant soigneusement d'être aperçu, et au milieu des ténèbres on escalade les remparts et on se précipite soudainement sur l'ennemi. On parvient toujours à saisir des femmes, des enfans et du bétail.

Quand, en approchant des remparts, on reconnaît que les habitans sont sur leurs gardes, on se prépare à livrer un assaut régulier ; on entoure la banza et on tâche d'y pénétrer par la force des armes. Ces nègres combattent avec courage et ne quittent le champ de bataille qu'à la dernière extrémité.

Quand les nègres du Bihé le peuvent, ils choisissent une plaine pour livrer bataille, se forment en bataillons carrés et tirent sur l'ennemi, dont ils reçoivent le feu avec un sang-froid imperturbable. Ils manœuvrent avec assez d'habileté, et j'avais pensé que, pour ces évolutions, ils avaient été instruits par des Européens ou des soldats déserteurs des possessions portugaises.

Cette conjecture fut confirmée ensuite par les renseignemens que j'obtins. Ces nègres manient le fusil avec une adresse remarquable, et le chargent avec plus de promptitude que les Européens.

Les Bihens passent ordinairement plus de six mois de l'année à la guerre. Chez eux ils vont tous les jours à la chasse. Le milieu de la journée est employé à boire avec des amis. Les femmes prennent aussi part à cette débauche. Assis à l'ombre, on raconte ou on écoute les histoires et les faits les plus remarquables des guerres. On parle des dangers auxquels on a échappé, des malheurs que l'on a éprouvés pendant long-temps; on vante les prouesses du souverain; on fait des projets pour l'avenir; on passe en revue l'histoire des temps passés, les actions illustres qui ont mérité aux ancêtres l'admiration, le respect de leurs voisins.

Les Bihens sont tout autant superstitieux que les autres. Le dieu Hendé (Amour) est l'objet de leur vénération particulière. Son temple, toujours placé à côté de celui du dieu de la chasse, est plus grand que celui-ci. Un jeune garçon et une jeune fille desservent ce temple. L'homme qui pense à prendre une femme va le consulter; la jeune fille qui veut un mari lui fait des présens, le supplie de la rendre féconde et l'adore. Si le dieu agrée son hommage, il le déclare par la bouche de son prêtre, ou de sa prêtresse si c'est un homme qui souhaite que son amie lui donne des enfans.

La jeune fille qui vient implorer le dieu entre seule dans le temple. Elle se couche dans le lit de la fécondité. C'est là que le prêtre lui fait toutes les frictions usitées. Après quelques heures passées dans ce lieu, elle rejoint son amant, qui l'attend à la porte du temple, et qui la reçoit avec des témoignages d'affection. Il entre ensuite, si c'est la première femme qu'il prend, dans la partie du temple où se tient la prêtresse pour recevoir d'elle les instructions nécessaires pour qu'il rende sa femme heureuse. Quand il a rejoint celle-ci, il entre avec elle dans le temple au son de la musique; la porte se ferme sur eux; ils consomment le mariage.

Lorsqu'ils reviennent vers leurs parens et leurs amis qui les attendaient, la musique recommence et les conduit chez eux. Tout le peuple les suit en dansant et en faisant les gestes les plus grotesques.

Tous les habitans du lieu où se fait le mariage sont invités à la fête. La journée se passe en divertissemens. A minuit, on sacrifie une victime aux esprits malfaisans, pour prévenir les maux qu'ils pourraient causer aux nouveau-mariés. Les fêtes durent huit jours, pendant lesquels on se livre à toutes sortes de débauches.

Comme ailleurs, les femmes se montrèrent assez curieuses de me voir, parce que ces peuples me prenaient pour un souverain très puissant. Du reste, elles sont accoutumées à la vue des mulâtres, qu'elles regardent comme blancs; mais elles ne les estiment pas autant qu'un blanc d'outre-mer.

La capitale (1) du Bihé est sur un plateau élevé qui semble appartenir à une terrasse des hautes montagnes que l'on voit dans l'est. J'ai déjà fait observer que depuis la côte le terrein monte continuellement. A Bihé, sa pente vers le nord est très prononcée. Les rivières coulent de ce côté avec rapidité, quoiqu'elles décrivent de nombreuses sinuosités dans un espace assez peu étendu.

Les maisons de la banza sont bâties en bois recrépi de mortier, et couvertes en paille. Leur forme est carrée; le foyer est au centre; la fumée s'échappe par le toit, qui est conique. Chaque femme a sa maison particulière, et chaque nègre a aussi une maison où il conserve son oualo, ses provisions et quelques bestiaux. On ne ferme ses maisons qu'avec une perche, pour empêcher les animaux d'y entrer. On ne craint pas les voleurs. Ils subissent la peine de l'esclavage, ce qui rend ce délit très rare entre les habitans du même village; mais voler un blanc passe pour un acte méritoire et digne d'éloges.

Les forêts des environs de la banza sont remplies de panda. J'y observai aussi un autre arbre, dont le bois jaune est employé pour teindre les pailles dont les nègres font des tissus. La végétation est brillante

(1) Cette banza est située par les 17° 14' 30" de longitude E. et les 13° 27' lat. S. La chaleur moyenne pendant les jours les plus chauds est de 16° à 8 heures du matin; 23° à midi; 27° à 2 heures; 21° à 8 heures du soir; 18° à 10 heures; 14° à 4 heures du matin. Dans les jours les plus froids, il y a environ 8 ou 10° en moins.

et le sol très fertile. La farine de maïs et la chair des bêtes sauvages, tuées à la chasse, composent le fond de la nourriture de ces nègres, quoiqu'ils aient des animaux domestiques. Bien que la chaleur ne soit pas très forte dans le Bihé, puisque ce canton est très élevé, le mouton, comme dans les pays voisins de la côte où le climat est brûlant, est couvert de poil. La chèvre est plus petite qu'en Europe, les boucs ont des cornes très petites, mais pointues. Le bœuf et la vache sont de taille médiocre. J'ai déjà dit que les nègres montent les bœufs comme les chevaux. Ces animaux marchent vite et ont le pas très sûr.

Les singes que j'ai rencontrés sont assez petits, ont le nez noir et le reste du visage bleu. Le chat sauvage est à peine de la grosseur des chats européens, mais extrêmement féroce. L'animal connu sous le nom de lion est de la grandeur de nos loups et n'a point de crinière. La panthère est aussi beaucoup plus petite que celle que j'ai vue dans le royaume d'Angola. Les rats seuls sont d'une grosseur prodigieuse et très nombreux; les cochons en sont très friands. L'éléphant ne diffère pas de ceux que j'avais vus dans les pays plus au nord. Les aigles sont très grands et de couleur grise, ils ont sur la tête une touffe de plumes. L'épervier est également très gros. Les poules communes sont d'une petitesse remarquable; les pintades sont fort grosses.

A mon arrivée au Bihé, mes porteurs étaient si las, qu'ils boitaient. Depuis quelques jours ils avaient

montré une soumission extrême à mes ordres, dans les marches forcées que j'avais ordonnées pour traverser les forêts. Je leur accordai volontiers le temps de se reposer. Pour les récompenser, je leur avais donné un demi-baril de tafia et un jeune taureau, dont le soba m'avait gratifié. Ils me témoignèrent leur reconnaissance par des acclamations.

Lorsqu'ils furent remis de leurs fatigues, je pensai à les congédier selon mes engagemens. Le soba me promit de m'en choisir parmi ses sujets, dont il répondrait. La suite m'a prouvé qu'il ne s'abusait pas.

La grande quantité de ballots de marchandises que je trouvai dans la banza, où je les avais envoyés depuis six mois avant mon départ de Loanda, exigeait beaucoup de porteurs. Je n'eus pas de peine à me les procurer. Comme ceux que je renvoyais s'étaient montrés très satisfaits, ce fut à qui, parmi les habitans de la banza, entrerait à mon service. Le soba n'eut que la peine de choisir.

J'avais lieu d'être très content de ce chef. A l'arrivée des nègres qui portaient mes marchandises, il leur avait indiqué des maisons pour les déposer, et il avait défendu à ses sujets de rien demander à mes pombeiros. Il avait veillé à ce que ceux que j'avais chargés du soin de cette caravane ne fissent pas des dépenses extraordinaires. Ses attentions et sa prévoyance méritaient d'être récompensées.

Je me réjouissais du choix des nouveaux porteurs. Grands, robustes, agiles, courageux, l'œil fier et le

regard intrépide, ils auraient inspiré de la confiance au voyageur le plus timide. Quelques peaux autour de leurs reins, la giberne devant l'estomac, la massue et la hache ou l'arc à la main, le fusil sur l'épaule, ils avaient réellement l'air martial. Avec de tels hommes j'augurai favorablement de mon entreprise. Voyant l'empressement de tout mon monde pour continuer le voyage, j'annonçai ma détermination au soba. Quoiqu'il éprouvât des regrets de me voir partir, il me souhaita toute espèce de prospérité en recevant mon présent d'adieu, il m'accompagna même à-peu-près à une demi-lieue pour boire une bouteille à ma santé.

En allant de Bihé vers le nord, on traverse de nombreux villages. Le mélange de la langue bunda avec la benguela indiquait que ce peuple avait eu des communications avec ceux qui habitent plus au nord.

Dans le quatrième village, j'aperçus des vieillards nègres qui, assis sous des arbres, ne témoignèrent aucune curiosité quand je passai. Ils avaient l'air rêveur et ne parlaient pas. Je fis arrêter ma caravane, et j'allai m'asseoir à côté d'eux.

Après une courte conversation, je leur offris un verre de tafia. Ce procédé parut leur causer une surprise qu'ils ne cachèrent pas. Je leur adressai quelques questions sur leur pays, et insensiblement sans avoir l'air de chercher des informations, parce qu'ils auraient craint de dire quelque chose qui aurait pu leur nuire, j'appris ce que je desirais savoir.

L'un d'eux me dit qu'à l'époque de la conquête du

pays d'Augola par les Portugais, le Bihé formait une partie du royaume du *Humbé Iénéné*, qui s'étend fort loin vers le sud-est.

Le Humbé Iénéné ne vit pas sans regret son allié, le roi d'Angola, en guerre avec les Portugais, et voulut même armer tous ses sujets pour voler à sa défense. Il prévoyait que la ruine de ce prince entraînerait celle de plusieurs autres, qui seuls ne pourraient résister aux Européens; mais il pensait que, réunis tous ensemble, ils pouvaient écraser ces étrangers.

Tous les habitans des provinces du Humbé, à l'exception de ceux du Bihé, prirent les armes et se mirent en marche, mais ils furent bientôt rappelés pour combattre leurs frères. En effet le chef qui gouvernait le Bihé avait répondu au nom du peuple, qu'il saurait faire respecter le territoire de son souverain si on voulait l'envahir, mais qu'il ne voulait pas s'exposer aux chances d'une guerre contre une nation qui ne les avait jamais attaqués, ni inquiétés. D'ailleurs, ajouta-t-il, elle vaincra probablement; alors fière de ses succès, elle fondra sans doute sur ceux qui auront provoqué les hostilités. Dans ce cas, on aura lieu de tout craindre de la part de ces hommes armés de la foudre, surtout lorsque le desir de la vengeance les animera. Ce gouverneur dit encore que les nègres auraient leurs dieux pour eux en se contentant de défendre leur pays, que s'ils s'éloignaient de ces protecteurs, ils devaient appréhender d'en être abandonnés, et seraient peut-être forcés d'aller mendier sur une terre étrangère un

terrein pour y vivre, et qu'ainsi n'appartenant plus à une nation, ils seraient regardés comme des vagabonds que chacun pourrait faire prisonniers.

Cette réponse déplut naturellement au humbé. Il voulut qu'on fît esclave quiconque refuserait de prendre les armes. Cette injonction sévère alluma la guerre civile. Les provinces du nord marchèrent contre celles du sud qui voulaient exécuter les ordres du humbé. Celui-ci vint même à la tête de son armée, pour encourager de sa présence ses partisans.

Quoiqu'il fût bien supérieur en nombre aux révoltés, il fut défait et forcé de demander la paix. Les vainqueurs qui se préparaient à le poursuivre et à le chasser de ses états, lui dictèrent les conditions.

Le Bihé comprenait les provinces septentrionales du royaume du Humbé; elles n'égalaient ni par leur étendue ni par leur population celles qui étaient restées fidèles à leur souverain : ainsi c'était par leur courage que les habitans avaient réussi à conquérir leur liberté. Ils se choisirent un chef qui, dès ce moment, fut indépendant et ne reçonnut pas de supérieur, et leur pays forma un état qui prit le nom de Bihé, d'après celui du territoire principal.

Le succès de cette entreprise excita chez ce peuple le desir des conquêtes, et, avant de mettre bas les armes, il voulut s'agrandir. Un différend entre deux petits cantons limitrophes, qui se déclarèrent la guerre, lui donna l'occasion de les conquérir l'un après l'autre.

Mais les Bihens, loin de réduire en esclavage les

peuples qu'ils soumettaient, leur conservèrent leur liberté et les incorporèrent à leur nation. Cette nouvelle manière de traiter les vaincus fit de nombreux amis aux Bihens. Plusieurs petits pays voisins ambitionnèrent l'honneur d'appartenir à ce nouvel état, qui devint puissant et fut universellement redouté et respecté.

Pendant quelques années, les Bihens eurent à soutenir des guerres continuelles, cependant les hostilités eurent leur terme, et enfin on ne prit plus les armes que pour aller à la chasse. Toutefois de temps en temps les Bihens montrent qu'ils n'ont pas oublié que leur puissance leur permet de se mesurer avec leurs ennemis; d'ailleurs le desir de se procurer des étoffes et du tafia les excite à attaquer des pays très éloignés, pour y faire des esclaves. Aujourd'hui ils ne cherchent plus à agrandir leur territoire, puisque cela ne les rendrait pas plus formidables. La seule nouvelle de l'approche de leurs armées met en fuite les peuples les plus courageux et les plus forts qui se cachent dans les forêts.

La conversation de ces nègres me fit naître l'envie de passer le reste de la journée parmi eux. Je les encourageai à parler en leur faisant verser de temps en temps quelques verres de tafia. Mon attention à les écouter les encouragea tellement, qu'ils répondirent sans réserve à mes questions. La causerie ne finit que quand les vieillards, à force de boire du tafia, devinrent complètement ivres.

CHAPITRE XXVII.

Départ pour Canjungas. — Forêts. — Départ pour le Guengué. — Productions. — Arrivée chez le soba Mena. — Rivière Cutato. — Habitans des bords de cette rivière. — Rencontre de nègres errans.

N'AYANT aucune raison de faire un plus long séjour dans ce lieu, je partis le lendemain de bonne heure, en me dirigeant vers le nord. Arrivé sur les bords d'un ruisseau bruyant qui se précipitait vers la plaine, je voulus y passer la nuit. J'étais sur une hauteur d'où l'œil, en dominant sur une immense étendue, apercevait à l'horizon de vastes forêts. Le soleil, qui éclairait ce beau tableau, était au milieu de sa course; aucun souffle de vent ne rafraîchissait l'air. La chaleur était très forte, et semblait inviter au repos. Cependant, ayant observé une grande variation dans la boussole, je voulus en rechercher la cause.

En suivant les bords du ruisseau, je ne tardai pas à rencontrer des pierres ferrugineuses, en si grande quantité, que celles qui étaient éparses sur la terre auraient suffi pendant long-temps aux travaux d'une usine importante.

L'air était tellement parfumé par les émanations de la sauge, du thym, du romarin, de la méla et du tonda, que je m'en sentis incommodé. Les nègres paraissent accoutumés à ces fortes odeurs; ils assaisonnent leurs mets d'une assez bonne dose de ces herbes et de piment. Mes gens en firent une provision abondante, pour le temps que nous devions employer à traverser les vastes forêts que nous avions devant nous.

Le zèle que mes porteurs montraient ne me permettait pas de penser aux difficultés qui se présenteraient; ils ne se les dissimulaient pas eux-mêmes, ce qui néanmoins ne les empêcha pas, le lendemain, de reprendre leurs fardeaux avec gaîté.

Nous fûmes obligés de nous frayer une route à travers l'épaisseur des bois. Le temps était chaud; nous ne trouvâmes aucun ruisseau pour nous désaltérer. Les arbres ne produisaient aucun fruit mangeable; mon singe ayant refusé de goûter à ceux dont les broussailles étaient couvertes, il était prudent de s'en abstenir.

Ce ne fut que le second jour que nous rencontrâmes quelques cabanes. Nous apprîmes alors que nous n'étions pas éloignés de la banza de Canjungas, soba dépendant du souverain du Bihé.

Malgré nos feux et nos décharges continuelles de mousqueterie, des hyènes et des panthères pénétrèrent plusieurs fois dans notre camp pendant la nuit.

La vue des premières maisons de la banza de Canjungas nous fit un grand plaisir, car nous eûmes alors la certitude de trouver de l'eau. Nous avions extrêmement souffert de la soif pendant toute la journée, qui avait été très fatigante.

Le soba de Canjungas ne fut pas exigeant. Il savait d'où je venais. Il n'ignorait pas non plus que son souverain m'avait traité avec amitié; il se contenta des présens que je lui fis. Il m'accabla de politesses et de prévenances; il ordonna à ses sujets de respecter ce qui m'appartenait, et de me fournir les vivres dont j'aurais besoin.

Des observations barométriques me firent connaître que Canjungas est un peu plus élevé que Bihé. Je marchai au nord pour aller ensuite au nord-est.

Je trouvai dans les environs beaucoup de bois fossile; j'aperçus des zèbres dans les forêts, et un grand nombre de viadis qui allaient manger la feuille du haricot et du manioc dans le voisinage de la banza.

Le beau temps me permit de faire quelques observations solaires. Je pris plusieurs hauteurs pour déterminer la latitude. Le soba avait un vif desir de savoir ce que je voulais faire quand je regardais dans mon horizon artificiel à travers la lunette de mon cercle à réflection. Il appliqua même son œil à cette lunette, mais il ne put rien voir. Il examina mon thermomètre et mon

baromètre, naturellement il ne pouvait concevoir l'usage de ces instrumens. Il me demanda ensuite d'un grand sang-froid si j'étais sorcier, et quel emploi je faisais de tout cet attirail.

Pour éviter, à l'avenir, toute espèce de question sur ce sujet, je lui répondis que j'avais la vue faible, et que je me servais d'un instrument pour reconnaître quelle heure il était en regardant le soleil, que je ne pouvais voir sans le verre dont il parlait, parce qu'il était trop loin, mais qu'au contraire je l'apercevais dans mon horizon artificiel. Quant au baromètre et au thermomètre, je lui dis qu'ils servaient à marquer mon âge, et que les blancs avaient recours à ces machines quand ils voyageaient, de même que les nègres se servaient d'arbres sur lesquels ils faisaient des entailles. Il se montra satisfait, et il abandonna l'idée que j'étais sorcier.

Le lendemain je partis pour Guengué. La route de Bihé à Canjungas avait été assez pénible, mais plus loin elle le devint bien davantage. Je trouvai des marais presque impraticables. Nous arrivâmes assez tard, et épuisés de fatigue, dans deux villages. Les habitans nous montrèrent de la bienveillance, et s'empressèrent, moyennant un faible salaire, d'aller chercher du bois et de faire du feu pour préparer notre souper. Ces villages sont peu peuplés; leurs habitans ont l'air languissans; ils ne ressemblaient nullement aux fiers nègres qui m'accompagnaient.

Je continuai ma route le lendemain et je rencontrai

les mêmes difficultés que la veille. Partout des marais qui doivent ressembler à un vaste lac dans la saison des pluies.

Je longeai les monts Cabérabéra, qui se dirigent du sud au nord. Je les laissai à l'ouest et je traversai la rivière Cubango avant d'arriver chez le soba Cabérabéra, qui dépend du chef du Bihé.

Les villages où je passai avant d'entrer dans la banza de Cabérabéra sont assez bien peuplés. La physionomie des habitans annonçait de la fierté. Ils me semblèrent montrer une certaine propension à nous piller; mais l'air décidé de mes porteurs, qu'ils reconnurent pour des sujets du souverain du Bihé les retint; cependant un grand nombre nous suivit pour voir quelle réception nous ferait le soba, afin de savoir comment ils en useraient avec nous.

Je fis camper hors de la banza, afin d'éviter toute surprise. La foule, qui marchait derrière nous, éveillait ma défiance. Je redoutais que le moindre incident n'occasionât des voies de fait.

Le soba sortit de sa banza aussitôt qu'il eut appris que j'étais campé, et vint me rendre visite. La suite nombreuse qui l'accompagnait redoubla mes appréhensions. Je consultai le chef de mes porteurs sur les intentions de cette troupe : il m'assura qu'il y avait plus de fanfaronnade que de vrai courage chez ces gens, et qu'il répondait qu'on n'oserait pas essayer d'exiger la moindre chose par violence.

Pendant qu'il parlait, le soba arriva près de ma

tente : il s'assit sur un tapis que je fis étendre par terre. Tout son monde se tint à une assez grande distance.

Le chef de mes porteurs ayant fait connaître au soba qu'il était sujet du Bihé, ce chef changea bientôt de procédés, devint très affable et déclara que j'étais un de ses amis. Je lui fis des cadeaux, et il m'envoya du bétail.

Le lendemain, j'allai camper sur les bords du Cuvo, qui n'est là qu'un assez petit ruisseau. Il sépare les possessions du Bihé de celles du Guengué, et a son embouchure dans la mer, au nord de Benguela. Les habitans de deux villages situés sur la rive méridionale ne manifestèrent pas des intentions amicales. S'ils avaient été en nombre, ils nous auraient certainement attaqués ; ils consentirent cependant à nous donner des vivres, parce que les femmes ne voulaient pas laisser échapper une si belle occasion de se procurer des ornemens.

Je pris des guides pour aller chez le soba de Guengué. Nous eûmes encore à traverser des marais où il était très difficile d'avancer. Dans un espace de six lieues, on n'aperçoit aucune trace qui annonce l'existence de l'homme. Ce n'est que dans le voisinage de la banza que l'on rencontre quelques cabanes, et que l'on voit des champs cultivés.

Le grand nombre de porteurs qui arrivèrent avant moi chez ce petit chef lui fit conjecturer qu'il recevrait des présens considérables. Mais la vue de mes barils de tafia lui fit penser qu'il serait très avantageux

pour lui de m'envoyer un cadeau à l'avance, afin d'avoir le droit de venir me demander à boire aussitôt après.

Je n'étais pas encore campé, que je le vis sortir de sa banza, suivi d'une multitude bruyante, et déployant toute la pompe possible, afin de me donner une haute idée de sa puissance. Celui de ses nobles qui accompagnait le présent qu'il m'expédiait, eut soin de m'apprendre que son maître était parent du soba du Bihé, dont à la vérité il se reconnaissait tributaire, mais que néanmoins il gouvernait sans recevoir d'ordre de personne.

Je ne tardai pas à savoir que ce soba était plus redouté qu'aimé; qu'il exerçait son autorité avec beaucoup de sévérité, et qu'on ne le respectait que par crainte du souverain du Bihé. On ajouta qu'il rendait ses femmes très malheureuses; que ses nobles étaient pauvres, parce qu'il ne leur faisait de présens que lorsqu'il ne pouvait s'en dispenser; et que d'ailleurs ils payaient fort cher l'honneur de leur rang, étant obligés de souffrir toutes les boutades de sa mauvaise humeur habituelle.

Lorsque ce chef se fut retiré, plusieurs nobles restèrent dans ma tente, et se plaignirent amèrement de leur sort. Leurs lamentations devaient être fondées, car ils étaient mal vêtus et avaient l'air misérable. Ils regrettaient de ne pas appartenir à un souverain plus puissant, plus riche et plus généreux. Ils rejetaient la cause de leur malheur sur leurs dieux, qui s'étaient

montrés inférieurs en pouvoir aux esprits malfaisans qui les contrariaient en tout.

Des observations barométriques me firent connaître que le terrein baissait. La pente avait été assez considérable en venant dans cette banza.

La terre des environs est aride. Déjà la chaleur desséchait l'herbe qui avait poussé dans la saison des pluies; on ne voyait d'autres espaces cultivés que des jardins au milieu des forêts. Les maisons sont bâties avec soin et de forme carrée; mais la couverture est conique. Devant la porte, des faisceaux de pieux portent les têtes des animaux tués à la chasse.

Quelques chèvres et des poules sont les seuls animaux domestiques. Le viadi est très commun dans les forêts. Les zèbres ne sont pas si nombreux que près du Bihé. L'éléphant est gigantesque et très farouche.

Les habitans de ce canton aiment la chasse; mais leur paresse les empêche de s'y livrer fréquemment. Chaque homme a un fusil. Ils savent réparer ces armes, lorsqu'il y a quelque chose de dérangé; ils les démontent avec adresse, et lorsqu'ils les ont nettoyées, ils remettent chaque pièce à sa place. Ils exploitent les roches ferrugineuses de leur pays, et fabriquent des balles en fer pour leurs fusils, des houes, des haches, des pointes pour leurs flèches, des chaînes, enfin des amulettes contre les maladies. Ils montrent de l'intelligence, mais ils sont cruels. Les femmes paraissent moins soumises qu'ailleurs aux ordres de leurs maris, et veulent souvent commander.

En allant de Guengué vers le Cutato, je fus obligé de me diriger vers l'ouest-nord, pour éviter de vastes forêts que l'on me dépeignit comme très dangereuses par le grand nombre de lions et de panthères qui les parcourent. D'ailleurs elles sont absolument inhabitées, et l'on ignorait s'il y coulait des ruisseaux.

Le soba de Guengué vint me conduire assez loin, et me donna deux de ses nobles pour guides. Nous allâmes coucher sur des montagnes peu éloignées. La forêt que nous traversâmes était si touffue qu'il fallut souvent nous servir de la hache, pour nous frayer un chemin au milieu des arbres entrelacés ensemble par de nombreuses lianes.

Aussitôt que j'eus donné ordre de faire halte, mes gens s'occupèrent les uns à dresser des cabanes, d'autres à nous procurer du gibier, dans les forêts voisines, car nos provisions étaient assez minces, et nous n'avions plus de viande.

La chasse fut heureuse. Mes nègres passèrent une soirée fort agréable, à rôtir la chair d'un buffle. Cependant ils étaient à peine couchés que les sentinelles appelèrent au secours; deux hyènes pénétraient dans nos retranchemens malgré les grands feux qui brûlaient. Nous continuâmes notre route le lendemain à travers les forêts, et nous arrivâmes de bonne heure à quatre villages peu éloignés les uns des autres. Ils relèvent du soba de Guengué, mais ils lui obéissent rarement, et agissent souvent comme s'ils étaient indépendans.

Plusieurs de mes porteurs trouvèrent dans ces sen-

salas plusieurs de leurs parens et de leurs amis dépendans du souverain du Bihé. Il en résulta que je fus sûr de n'être pas volé, parce que les habitans de ces lieux prévoyant qu'ils seraient connus s'ils nous causaient le moindre tort, s'abstinrent d'un délit qui leur aurait attiré l'esclavage.

Nous arrivâmes le lendemain chez le soba Mena, allié du souverain du Bihé. La journée fut belle; nous traversâmes une jolie plaine. Ma caravane marchait sans peine et avec gaîté au son de la musique; quelques-uns des amis de mes nègres avaient voulu les accompagner pour leur aider à porter leurs fardeaux.

Mena prévenu de mon arrivée m'attendait sous un grand arbre près d'un sentier qui conduit à sa banza. Il m'offrit du oualo, manière polie de demander du tafia; puis me suivit et resta avec moi jusqu'à ce que ma tente eût été dressée et que je lui eusse donné à boire. Ses sujets, quoique très grossiers, respectaient ses ordres; je pouvais craindre quelque tentative de pillage, parce que c'était la dernière ville alliée au soba du Bihé; mais tout se passa dans l'ordre. On s'empressa de nous apporter des vivres pour les échanger contre des marchandises, les femmes préférèrent la verroterie à tout.

En quittant Mena, nous nous dirigeâmes vers la banza du soba Quinhé qui relève du chef Cutato; nous avions le projet de traverser la rivière du même nom près de la senzala Cagnala. Sachant que nous devions d'abord voyager dans des forêts, nous avions

voulu engager des habitans de Mena à nous servir de guides, mais ils n'y consentirent pas ; forcés pour regagner leurs foyers de traverser un territoire ennemi, ils craignaient d'être pris et faits esclaves.

Ne connaissant pas les sentiers, nous fûmes bientôt égarés dans la forêt. Des lianes, des ronces et des épines fort grosses nous barraient le passage ; l'herbe, qui était très haute, empêchait de voir au loin. Les feuilles de quelques arbrisseaux, semblables aux orties de nos climats, causaient des sensations très cuisantes quand on les touchait. Les porteurs n'avançaient qu'à pas comptés et en tâtonnant avec leur bâton ; nous ne savions quand nous sortirions de ce labyrinthe.

Enfin, le deuxième jour, nous arrivâmes sur la rive orientale du Cutato. Les habitans de la senzala Cagnala située sur cette rive, sont farouches et méchans ; ils voulurent essayer d'inquiéter mes porteurs, mais les ayant trouvés résolus, ils eurent la prudence de ne rien faire qui pût les irriter. Ils nous offrirent d'échanger des vivres contre les objets qu'ils desiraient. Les femmes voulaient surtout des ornemens, et bientôt la verroterie de couleur écarlate remplaça, sur ces peaux noires, les graines des champs.

Quant aux hommes, ils souhaitaient des étoffes. Quelques-uns me proposèrent de m'accompagner, pour gagner, par leur travail, les choses qui leur faisaient envie. Ces gens m'apprirent qu'ils regardaient le souverain Cunhinga comme leur chef, mais que leur éloignement de sa banza et le voisinage d'un autre soba

les affranchissaient de l'obligation d'obéir à l'un et à l'autre.

De l'autre côté du Cutato, il y avait deux autres senzalas bien peuplées, mais aucun des habitans n'osa franchir le pont, tant la haine qui existe entre ces peuples est grande. Aussitôt je fis commencer le trajet, ils s'empressèrent alors de m'aider.

Le pont, situé précisément sur une chute du Cutato, était fait de quatre gros troncs d'arbres soutenus par des pieux, et liés fortement ensemble. Il ne pouvait porter qu'un nègre à-la-fois. L'impétuosité des eaux qui roulent avec fracas menaçait continuellement de renverser les pieux vermoulus et d'engloutir le téméraire qui s'aventurait sur ce gouffre. La chute de la rivière est si forte, qu'un nuage humide la couvre continuellement, et augmente le danger de celui qui, chargé d'un fardeau, s'avance sur cette construction chancelante. Les nègres sont si adroits, qu'ils passent sans s'émouvoir sur ces ponts fragiles, qui n'ont cependant que deux à trois pieds de largeur, et sont dépourvus de parapets.

Ce pont a été la cause d'un différend très sérieux entre les villages que baigne la rivière : aucun ne voulait le réparer. Une conférence eut lieu, on s'injuria mutuellement; une altercation s'ensuivit, on se sépara la rage dans le cœur. Les ressentimens se sont accrus dans le silence; l'animosité prend de nouvelles forces, et s'opposant dorénavant à toute tentative pour remettre le pont en bon état, il finira par tomber. Il est

probable qu'on ne le rétablira pas, et qu'alors toute communication cessera entre les deux rives.

Le soir de la première journée de marche, nous arrivâmes au pied du mont Cutato. Je m'y arrêtai pour donner un jour de repos à mes porteurs, très fatigués de nos marches pénibles.

Vers le coucher du soleil, une vingtaine de nègres descendirent de la montagne et entrèrent dans mon camp. Je crus en les voyant qu'il y avait quelque senzala dans les environs. Les ayant interrogés, ils me répondirent que, quoique nombreux, ils ne formaient pas de village, et ne reconnaissaient aucun chef; que chacun vivait indépendant ; qu'ils étaient dispersés dans la montagne sans avoir de demeures fixes, et pillaient les villages de la plaine.

La rencontre de ces hommes était pour moi un évènement remarquable, puisqu'il m'offrait l'occasion de connaître des mœurs et des coutumes différentes de celles des nègres vivant en société. Voici la substance de leurs réponses à mes questions. Quant à la religion, ils n'ont pas d'idées bien nettes, il ne leur est jamais venu dans la pensée de réfléchir sur ce qu'ils deviendront après leur mort. Il pensent que tout est fini lorsqu'on est enterré.

Ils craignent le tonnerre, non comme une divinité, mais comme un ennemi qui leur a déjà causé de grands maux en détruisant les provisions et le butin qu'ils ne s'étaient procurés qu'en tuant quelquefois leurs voisins et même leurs camarades. Enfin pressés de s'expli-

quer sur l'inimitié du tonnerre, ils dirent qu'ils croyaient que le bruit qu'ils entendaient quand la foudre éclatait venait du choc des esprits qui se battaient en haut, et que, quand il leur arrivait quelque mal, il était causé par les armes de ces esprits qui tombaient sur la terre. Cependant ils ajoutèrent qu'ils ne pouvaient dire comment les armes de ces esprits étaient faites parce qu'ils ne les avaient jamais vues.

Ces nègres construisent des cabanes où ils se retirent le soir; ils ont des troupeaux, et en confient le soin à leurs femmes et à leurs enfans.

Je leur donnai de la verroterie, mais j'évitai soigneusement de leur faire goûter mon tafia, de crainte qu'ils n'y prissent goût, et ne tentassent de m'enlever tout ce que je possédais.

Ils passèrent la nuit dans mon camp, afin d'être prêts à nous servir de guides le lendemain pour escalader la montagne. Ils en connaissaient toutes les parties et nous conduisirent avec tant d'exactitude, que loin d'éprouver des difficultés comme nous le supposions, nous montâmes par un sentier dont la pente était assez douce; à midi nous arrivâmes au sommet sans grande fatigue. Nous campâmes près d'un ravin où se précipitait un petit ruisseau très limpide.

Je causais avec nos guides quand mes porteurs m'annoncèrent que l'on voyait une grande foule sortir d'une forêt voisine. Mes sauvages m'apprirent que c'étaient leurs femmes et leurs enfans qui venaient les rejoindre.

Cette multitude entoura bientôt mon camp, mais se conduisit fort tranquillement. Ces gens échangèrent du bétail contre des verroteries et quelques morceaux d'étoffe. Ils ne montrèrent pas la moindre intention de voler. Ils allumèrent de grands feux, tuèrent quelques moutons, et célébrèrent ce jour comme une fête. Après avoir mangé la chair des animaux qu'ils avaient égorgés, ils commencèrent des danses qui se prolongèrent jusqu'au milieu de la nuit.

Pendant la journée, un accident troubla un moment la joie générale. Un enfant assis près du feu, renversa sur ses jambes une marmite remplie d'eau bouillante. Pendant que sa mère allait le secourir, plusieurs hommes s'enfoncèrent dans la forêt, d'où ils revinrent bientôt avec quelques feuilles d'une plante nommée *zoza*. On les pila, et on en enveloppa les brûlures de l'enfant. On changea ce cataplasme le soir. Le lendemain matin, on le renouvela encore, et le soir on l'enleva définitivement. Alors l'enfant ne ressentait plus aucune douleur, seulement ses jambes étaient rouges. On m'assura qu'une brûlure n'occasionait jamais de plaie quand on avait la précaution de se servir de zoza.

Aussitôt que l'aurore parut j'ordonnai le départ. Plusieurs nègres sauvages précédaient la caravane; d'autres, mêlés avec les porteurs, leur aidaient dans les passages les plus difficiles en descendant le revers de la montagne, qui était beaucoup plus escarpé que le côté opposé. Il fallait quelquefois sauter de rocher

en rocher, traverser des précipices, et traverser souvent des gouffres dangereux.

Cette montagne est calcaire. Dans les ravines on trouve beaucoup de galets de cristal. On passe quelquefois sous de vastes rochers qui semblent suspendus et menacer d'une mort certaine l'audacieux qui ose s'aventurer dans ces lieux. Dans les endroits les plus déserts, on rencontre des arbres qui paraissent aussi anciens que la terre qui les porte.

Les rugissemens et les hurlemens continuels des bêtes féroces qui habitent cette montagne doivent effrayer les voyageurs trop peu nombreux pour repousser leurs attaques. Ces animaux s'y sont beaucoup multipliés, parce que rarement on leur fait la guerre. Les nègres qui errent dans ce canton se contentent de les éloigner de leurs troupeaux.

Il ne nous arriva cependant aucun accident, car les nègres sont si adroits qu'ils se servent de leurs pieds comme les singes; ils s'accrochent aux troncs d'arbres qui tiennent lieu de pont sur les précipices, et ils les passent sans broncher.

Lorsque j'arrivai au pied de la montagne, je renvoyai mes guides après leur avoir fait de petits cadeaux. Ces hommes ne me quittèrent qu'à regret; quelques-uns même suivirent mes traces, et vinrent jusque chez le soba Quinhé, quoique sa banza fût assez éloignée et le chemin fatigant.

CHAPITRE XXVIII.

Quinhé. — Insurrection contre la famille du soba. — Quinjola. — Haine du peuple pour les blancs. — Rencontre des guides qui m'avaient déjà servi. — Attaque par une peuplade. — Grand nombre de prisonniers. — Villages de sauvages. — Soba Cassondé. — Tentative de m'assassiner. — Combat. — Aspect physique. — Arrivée chez Cunhinga. — Pierres fines. — Bois qui enivre. — Montagnes. — Arrivée près du Couenza. — Sorcier. — Je partage ma caravane.

Les marais qui nous séparaient du Quinhé étaient si difficiles à traverser que plusieurs fois mes porteurs furent tentés d'abandonner leurs charges pour sauver leur vie.

Le soba de Quinhé était malade, on désespérait même de sa vie. Cependant ses nobles ne manquèrent pas de me faire visite en son nom. Ils m'auraient volontiers pillé, s'ils n'avaient craint la vengeance du soba Cutato. Les habitans de cette banza passent pour être très méchans; ils essayèrent plusieurs fois de me

voler, mais ils furent contraints de reculer devant le sang-froid que mes porteurs leur opposèrent.

J'aurais desiré faire reposer mes gens, mais je préférai partir pour éviter les disputes qui devaient inévitablement s'élever entre eux et la population de Quinhé.

A une petite journée de ce lieu, je rencontrai dans un village deux macotas du chef de Quinhé. Ils allaient à la banza pour délibérer avec le peuple sur le choix du successeur à donner à ce soba, et lui démontrer la nécessité de prendre une nouvelle dynastie. Ils prétendaient que l'ancienne avait perdu ses droits à la souveraineté par ses injustices et sa cruauté. L'héritier en ligne directe ne promettait pas de se conduire d'une manière plus paternelle envers ses sujets. Ils ajoutaient qu'il était temps d'en finir avec les tyrans. Un de ces nobles était très aimé, et paraissait se flatter de l'espoir d'arriver au pouvoir. Il faisait de grandes promesses; il cajolait beaucoup le peuple, et paraissait compter sur l'oracle du dieu de la foudre, qui avait annoncé que l'on devait jeter les yeux sur lui; les autres dieux, que ses largesses lui rendaient favorables, s'étaient également déclarés en sa faveur.

Voulant connaître qui l'emporterait de l'ambition ou de la gourmandise, je fis un petit cadeau à ce macota; il le distribua aussitôt au peuple, en s'écriant très haut que les biens de l'état appartenaient au peuple. Les habitans du village, qui me parurent très doux, l'écoutaient et l'applaudissaient.

Le soir, selon la coutume, on voulut célébrer une fête en honneur des dieux. On entoura le temple en dansant et en faisant les contorsions les plus grotesques. A minuit, on égorgea une victime; on répandit le sang sur un grand feu, dans lequel on jeta en même temps des herbes odoriférantes. On fit entrer dans le temple, au moyen de branches d'arbres, les tourbillons de fumée qui s'élevaient du bûcher. On ne donnait au dieu que la fumée, qui en effet était suffisante pour lui; mais on gratifia les prêtres d'un quartier de l'animal. Quand on eut fini de manger le reste de la chair rôtie sur les charbons, on suspendit les os de la victime autour du temple; on plaça la tête au-dessus de la porte. La cérémonie achevée, le prêtre déclara que les dieux reconnaissaient le macota comme celui qui devait gouverner, et qu'ils regardaient l'ancienne famille comme déchue de tous ses droits. Tous les assistans poussèrent de grands cris, firent trois fois le tour du temple, et rentrèrent ensuite chacun dans leurs maisons. Une insurrection allait vraisemblablement exclure à jamais la famille régnante du pouvoir, dont il paraissait qu'elle avait abusé: Si l'oppression soulevait ce peuple, quoiqu'il fût encore au berceau de la civilisation, c'est que l'homme n'aime pas à être gouverné d'une manière arbitraire.

J'arrivai dans la journée chez le soba Quinjola. On m'avait dit que je ne le trouverais pas dans sa banza, parce qu'il se trouvait chez celui du Quinhé, d'où je venais, et qui était son parent.

Je n'avais nulle envie de le voir. Le récit que l'on m'avait fait de sa méchanceté ne me promettait que des difficultés si je le rencontrais. Cependant je n'appris pas sans plaisir qu'il craignait le soba Cutato, dont je traversais une partie des états. Suivant ce que l'on me raconta, ce Cutato était excessivement cruel et ennemi déclaré des blancs. Il les regardait comme nés pour le malheur des nègres, puisqu'ils étaient venus des pays d'au-delà des mers pour leur faire la guerre. Il les traitait de lâches, puisqu'ils n'osaient se mesurer homme à homme, et ne se confiaient que dans leur amitié avec le dieu de la foudre, qui les aidait de tout son pouvoir.

Le peuple imitait son souverain dans sa haine pour les blancs. Ils regardaient comme un honneur de dépouiller leurs voisins, et entraient sans scrupule dans les villages de leurs compatriotes, y enlevaient des vivres et tout le bétail qu'ils pouvaient y saisir, sans cependant tuer personne.

En quittant la banza de Quinjola, je m'enfonçai dans une forêt assez épaisse. Un sentier battu par des animaux sauvages nous offrit d'abord un chemin assez facile; mais il fallut bientôt le quitter, parce qu'il suivait une direction opposée à celle que je devais tenir.

Après beaucoup de difficultés, nous arrivâmes au pied de montagnes qui ressemblaient beaucoup à celles que j'avais passées plusieurs jours auparavant. Les sauvages qui m'avaient alors servi de guides pour les traverser, vinrent de nouveau m'offrir leurs bons offices.

Je reconnus en ce moment que les gens du village voisin de la rivière m'avaient trompé quand ils m'avaient fait aller par la route que je venais de parcourir. Nous campâmes au pied de la montagne. Les guides, qui la connaissaient parfaitement, allèrent à la chasse, et ils me rapportèrent plusieurs petits animaux.

On sera peut-être surpris de voir ces nègres sauvages si traitables, mais il faut se rappeler que leur petit nombre ne leur permettait point de m'attaquer avec apparence de succès.

Comme la première fois, les guides nous firent arriver aisément sur le haut des montagnes. Là, on m'apprit que sept de mes porteurs qui avaient pris les devans ne reparaissaient pas. Ils se montrèrent enfin vers les cinq heures de l'après-midi, ayant l'air fort triste en apparence; mais je reconnus qu'ils étaient ivres. Ils se plaignirent d'avoir été assaillis par une troupe nombreuse de nègres qui leur avaient enlevé leurs ballots, s'étaient partagé les marchandises, et s'étaient ensuite enivrés: qu'alors profitant de l'occasion, ils avaient repris leurs charges et s'étaient enfuis.

Mes guides m'assurèrent que ce récit n'était pas croyable : aucun de leurs camarades ne se trouvait dans cette partie de la montagne, tous étaient allés aux fêtes qui se célébraient en l'honneur du défunt soba du Quinhé; ils ne devaient revenir que lorsque le nouveau chef aurait été élu. Pour prouver la vérité de ce qu'ils disaient, ils offrirent d'accompagner les

porteurs dans l'endroit où ceux-ci avaient laissé les voleurs endormis. Mes drôles, qui étaient encore ivres, ne voulurent pas consentir à cette proposition. Ce refus me prouva qu'ils m'avaient débité un conte; je pensai qu'il importait de faire un exemple de sévérité. J'assemblai tout mon monde, et je fis expliquer ce qui venait de se passer; ensuite j'exprimai mon mécontentement. Je payai à ces sept porteurs ce que je leur devais, et je les chassai de mon service. Tous les nègres applaudirent à ma conduite, en déclarant que j'avais été très juste, et bientôt les coupables avouèrent leur faute. Je consentis, à leur prière, à les garder comme surnuméraires, pour aider leurs camarades, mais ils devaient ne gagner que la moitié du salaire.

Mes guides sauvages furent très contens, parce qu'ils tenaient beaucoup à conserver mon estime, dans l'espoir d'obtenir beaucoup de petits cadeaux. Nous couchâmes sur la montagne, et nous partîmes le lendemain de très bonne heure, afin d'arriver dans la journée à une senzala sur les bords du Cutato.

Nous n'y trouvâmes qu'un petit canot d'écorce d'arbre, dans lequel un seul homme pouvait passer à-la-fois avec le batelier, en sorte qu'il nous fut impossible d'être tous transportés de l'autre côté avant la fin du jour.

Je restai avec environ le quart de mes porteurs. Les habitans du village, qui d'abord n'avaient montré aucune intention hostile, parurent se disposer à nous piller quand ils virent notre nombre diminué. Je fis

faire autour de mon camp une palissade en branchages; on alluma de grands feux, des sentinelles furent posées, et j'envoyai quelques-uns de mes gens pour s'assurer de la force de ceux qui avaient l'air de nous menacer. Mes émissaires revinrent bientôt avec la nouvelle qu'il n'y avait dans le village que cent et quelques hommes capables de porter les armes, et qui n'avaient que des flèches, des haches et des massues. Satisfait de cet avis, j'exhortai mon monde à ne pas craindre de tels adversaires, quand même ils viendraient nous attaquer.

Je n'avais pas fini de parler qu'une nuée de flèches, accompagnée de hurlemens, nous annonça l'approche de l'ennemi. Mes porteurs chargèrent leurs fusils, se rangèrent en bon ordre, et restèrent à leur poste. Dès que les villageois furent à-peu-près à portée, une décharge de mousqueterie en coucha un assez grand nombre sur le carreau; les autres, qui ne s'étaient pas attendus à une si terrible réception, s'enfuirent à toutes jambes. Je fis bander les plaies des blessés, qui furent portés dans mon camp.

Le reste de la nuit se passa fort tranquillement. Avant le jour, on commença le passage de la rivière; les blessés furent emmenés avec nous, pour nous servir de sauve-garde en cas d'une seconde attaque. On transporta d'abord les marchandises. Quand il n'y eut plus qu'une vingtaine d'hommes, les habitans du village reparurent, et semblèrent vouloir recommencer les hostilités.

J'avais déjà traversé le Cutato. Je revins sur la rive où étaient les assaillans, et je leur fis déclarer que, s'ils essayaient une seconde fois des voies de fait contre nous, j'allais ordonner que l'on coupât la tête à tous les blessés, et qu'ensuite cent hommes repasseraient la rivière, brûleraient leurs habitations, et s'empareraient de leurs femmes et de leurs enfans.

Nos ennemis, devenus raisonnables, grâces à cette menace, se retirèrent; aussitôt que tout mon monde fut de l'autre côté, je renvoyai les prisonniers blessés.

Je regrettai beaucoup de n'avoir pas de guides pour traverser la vaste forêt qui se trouvait sur notre route, et dont je supposais que le trajet serait très difficile; mais par bonheur, et à notre grand étonnement, nous cheminâmes sur un sentier frayé et dégagé de toute espèce de lianes. Le second jour, nous arrivâmes de bonne heure dans plusieurs villages dont les habitans se montrèrent disposés à nous piller, mais l'amour de leur propre conservation l'emporta sur leur goût pour le vol. Ils apprirent avec effroi ce qui était arrivé aux nègres voisins des rives du Cutato; ils voyaient nos fusils, ils connaissaient les ravages terribles qui résultaient d'une décharge de ces armes. Le lendemain, nous passâmes par un village dont les habitans étaient peu nombreux et pas aussi farouches que ceux que nous quittions. Ils se contentèrent de quelques grains de verroterie que je leur fis donner en échange de vivres, et nous allâmes coucher sur les bords d'un petit ruisseau dans la forêt; ensuite j'allai à Cassondé.

Je trouvai que la pente du terrein depuis la banza du Bihé jusqu'à Cassondé, était de 280 toises. Evidemment nous avions suivi celle des montagnes dont le nœud est à l'est du Bihé. A peine si on rencontre quelque petit coin de terre cultivée; cependant on ne peut d'après cette circonstance juger de la population de ces contrées, car le nègre consomme pour sa subsistance quatre fois moins que le blanc.

Le soba Cassondé me témoigna de la bienveillance; il m'apprit qu'il dépendait du souverain Cunhinga, et qu'il lui payait un tribut en vivres et en animaux féroces. Ce chef avait de grands troupeaux de chèvres, et vivait fort paisiblement.

Moins nombreux que les habitans du Bihé, ceux du canton où je me trouvais ne paraissaient pas avoir l'humeur aussi martiale, mais leur air était plus sauvage. Leur langue diffère beaucoup de celle du Bihé, et offre des expressions qui lui sont particulières: j'appris qu'elles appartenaient à la langue d'un peuple vivant plus à l'est. Toutefois je comprenais leurs discours, et mes interprètes n'éprouvaient aucune difficulté à causer avec eux, quand ils voulaient répondre, car ils sont un peu taciturnes. Leur œil est vif et menaçant, ils ne se rasent que le haut de la tête; ils me parurent peu livrés à la superstition, et disposés à n'écouter les ordres de leurs dieux qu'en ce qui flattait leurs passions ou leurs caprices. Ils sont très vindicatifs; experts dans la connaissance des plantes vénéneuses, ils savent s'en servir contre leurs ennemis. Très inconstans dans

leurs goûts et leurs affections, de même que dans leurs habitudes, pour de simples contrariétés ils émigrent, d'une partie du territoire dans une autre. Adroits à attaquer les peuples voisins, ils vont souvent dans leurs villages pour enlever les femmes, mais ils ne les gardent pas long-temps; dès que le charme de la nouveauté est passé, ils les renvoient chez elles, où leurs maris peu inquiets sur leur sort attendent avec patience leur retour, et cherchent à se consoler de leur absence en enlevant celles des villages voisins.

Le soba Cassondé qui s'était montré très affable m'invita pour le lendemain à la fête du *Nanqui*: c'est le dieu protecteur de sa peuplade. Il vint me chercher avec beaucoup de pompe, me conduisit devant le temple, et me fit asseoir à son côté. Mon interprète seul se plaça près de moi, tous mes porteurs restèrent assez éloignés. J'étais comme eux sans défiance.

La fête commença, deux jeunes filles assez jolies qui étaient les prêtresses du dieu, s'assirent devant la porte du temple. Le soba leur adressa la parole, et les somma de déclarer si mon arrivée dans le pays était de bon ou de mauvais augure; si je venais pour faire du bien ou du mal; si on devait me laisser aller en avant ou me sacrifier.... Je vis tout de suite le danger de ma position, mes porteurs le comprirent également; ils étaient déjà debout et voulaient pénétrer jusqu'à moi: tout annonçait un tumulte sérieux. C'était le moment de montrer de la résolution, afin de prévenir

une catastrophe. Je recommandai à mes porteurs de se réunir, et de garder le silence.

Les jeunes filles eurent assez long-temps l'air troublé, elles ne proféraient pas une seule parole; enfin le calme reparut sur leur visage, et elles déclarèrent que l'étranger était l'ami du dieu, et que tout le mal qu'on lui ferait retomberait sur son auteur.

Tous les habitans des senzalas voisines étaient venus armés à ces fêtes, pour exécuter sur le champ l'ordre du dieu, parce qu'ils avaient supposé qu'il prononcerait la mort de l'étranger; ils furent très mécontens de l'oracle, murmurèrent très haut, mais ils finirent par s'apaiser en voyant que mes porteurs étaient disposés à leur opposer une défense vigoureuse.

Un heureux hasard avait amené la veille une des prêtresses près de ma tente; selon mon usage je lui fis un cadeau qui consistait en verroterie, en une pièce de mouchoirs et quelques aunes de rubans: ce fut probablement ce qui me sauva la vie. Depuis mon entrée dans les pays habités par les nègres indépendans, j'avais toujours eu la précaution de gagner l'amitié des ministres des dieux, sachant que leur protection me serait extrêmement utile chez des peuples plongés dans la superstition la plus grossière.

J'étais allé à la fête sans aucune défiance, je me reposais sur les témoignages d'amitié que ce soba m'avait donnés.

J'appris ensuite qu'aussitôt qu'il avait appris mon arrivée prochaine dans sa ville, il avait tout préparé pour

me sacrifier ; et que tout l'attirail que j'avais vu était destiné à mon supplice. On avait même sorti du temple les coupes pour recevoir mon sang ; elles étaient placées sur les billots des sacrifices ; enfin la fête devait être d'autant plus solennelle et plus magnifique que tous mes nègres devenaient esclaves et que l'on partagerait toutes mes marchandises. Il est vraisemblable que toute résistance aurait été inutile au milieu d'un village très peuplé, et dont la population était grossie par celle de tous les lieux voisins, attirée par le desir de prendre part au festin qui se ferait de ma chair et au partage de ce que je possédais. . . . . .

Rentré dans ma tente, j'envoyai en secret de nouveaux présens aux prêtresses, et je fis offrir de jolies verroteries au dieu, afin d'obtenir des oracles qui me protégeassent contre les attaques que l'on voudrait diriger contre moi, quand je partirais de la résidence de ce misérable soba, qui savait si bien dissimuler.

Je me mis en route d'assez bonne heure, le lendemain matin. Nous avions à peine parcouru deux lieues dans la forêt que nous rencontrâmes une troupe de nègres en embuscade, assez loin de leurs maisons. Ils attaquèrent les gens de notre avant-garde, qui, sans se déconcerter, déposèrent leurs charges et répondirent par une décharge de coups de fusil. Cependant comme ils étaient peu nombreux, ils auraient fini par succomber, si leurs camarades n'étaient arrivés à leur secours. Beaucoup de bandits furent blessés ; on fit prisonnières des femmes et des filles qui s'étaient cachées dans la forêt.

Deux de mes porteurs furent grièvement blessés par des flèches; heureusement les effets du poison furent bientôt arrêtés par l'application de plantes salutaires.

Arrivés aux habitations des nègres qui nous avaient assaillis, nous les trouvâmes entièrement abandonnées. Nous y prîmes les vivres dont nous avions besoin, mes porteurs voulaient y mettre le feu après avoir enlevé le bétail et la volaille, mais je réussis à leur persuader qu'il ne faut jamais pousser son ennemi au désespoir. On lia les mains des prisonniers, on les attacha ensemble avec des cordes et on les obligea de porter nos provisions; ils étaient au nombre de cinquante-deux, tant hommes que femmes et enfans. Je défendis qu'on les maltraitât, parce que je savais que le chef Cunhinga, chez qui je devais passer, ne manquerait pas d'être informé de notre aventure. Il était présumable que les circonstances seraient exagérées et défigurées; que vraisemblablement l'on me donnerait tort, et qu'il était important que les prisonniers confirmassent la vérité; je défendis qu'on les laissât converser avec personne; je plaçai même près d'eux un de mes interprètes qui devait me rapporter tout ce qu'ils diraient ou ce qu'ils essayeraient de faire. Ayant continué notre route, nous allâmes camper près d'un village, dont les habitans peu nombreux étaient passablement sauvages.

Le début de mon voyage dans le pays de Cunhinga n'était pas encourageant. J'avais lieu de craindre de fréquentes attaques. Je pris des informations sur l'é-

tendue du territoire de ce chef, afin de choisir la route la plus courte et la plus facile pour en sortir. Je connus bientôt que je suivais la bonne direction, puisque ses états, qui s'étendent très loin vers l'est, se terminent vers le nord aux rives du Couenza.

Nous avions à l'est et à l'ouest des montagnes qui se dirigeaient du nord-est au sud-ouest; et au nord, celles qui depuis plusieurs jours se dessinaient à l'horizon; elles étaient assez proches pour que nous pussions juger de leur hauteur. Nous allâmes camper à leur pied dans l'intention de les traverser le lendemain.

Je reconnus qu'elles étaient des ramifications de celles dont j'avais vu les cimes dans l'est, quand j'étais dans la banza du Bihé. Elles sont de formation primitive. Les gros blocs de granit qui se montraient à découvert, dans plusieurs endroits de la plaine, me parurent avoir été détachés des sommets et avoir roulé dans les lieux où je les apercevais.

En gravissant sur ces monts, nous découvrîmes deux buffles, qui, étonnés de notre approche, sautèrent, en fuyant, dans un précipice. Des nègres, que nous rencontrâmes, nous apprirent que nous n'étions pas très éloignés de la banza du soba Hango, qui habitait au milieu de la forêt, située de l'autre côté de la montagne. Ils s'offrirent à nous servir de guides, et me donnèrent des informations très utiles sur ce chef et sur son peuple, qu'ils me dépeignirent comme très enclins à attaquer un voyageur blanc et dont l'occupation ordinaire était d'aller attendre sur la route

du Bihé les marchands portugais, pour les piller. Malgré la distance à parcourir, l'idée du danger, loin de les effrayer, redoublait leur courage. Nous arrivâmes le lendemain d'assez bonne heure près de la banza de Hango. Je ne voulus pas y faire entrer ma caravane.

Ce chef était lieutenant-général et parent de Cunhinga, qui l'honorait de son amitié et le consultait dans toutes les affaires importantes. Je lui fis un cadeau assez considérable, afin d'éviter tout acte hostile, qui n'eût pas manqué de me coûter la vie. Il me reçut amicalement; mais, d'après les renseignemens que mes guides m'avaient donnés, je me tins sur mes gardes. Il me parla beaucoup de Cunhinga : il me le peignit comme un chef très puissant et il me représenta le danger que je courais, en me dirigeant vers sa banza, sans en avoir préalablement obtenu la permission, parce qu'il pourrait me regarder comme un ennemi, surtout après ce qui s'était passé avec les habitans d'un village de ses sujets, dont plusieurs étaient allés se plaindre.

Profitant de ces avis, je fis préparer un présent que j'envoyai à Cunhinga; mes émissaires devaient lui annoncer mon arrivée sur ses terres, et mon intention de passer dans sa banza, enfin de l'assurer de mon amitié. Je partis le lendemain pour la résidence de Cunhinga, sans attendre le retour de mes envoyés.

A peu de distance de la banza de Hango, je les rencontrai; ils avaient marché toute la nuit, et reve-

naient accompagnés de quelques nobles de Cunhinga, chargés de reconnaître la force de ma caravane, de s'informer du but de mon voyage, et de m'enjoindre d'attendre les ordres de leur maître. Je les chargeai de nouveaux présens pour lui, en leur déclarant que je venais en ami et lui demandais son amitié et sa protection durant mon séjour dans ses états, afin d'éviter le renouvellement des désordres qui m'avaient obligé de saisir cinquante-deux de ses sujets. Je leur contai l'histoire du combat que nous avions soutenu. J'ajoutai que je continuérais à m'avancer vers la banza, et que je m'arrêterais avant d'y arriver, parce que j'avais la certitude que leur chef ne refuserait pas de voir un ami qui lui apportait des cadeaux.

Ils partirent après avoir bu une bouteille de tafia, et le lendemain je les rencontrai assez près de la banza. Ils venaient m'annoncer que leur chef me permettait de parcourir ses états, et m'assurait de sa protection.

C'était bien ce que je desirais, mais je n'en restai pas moins sur mes gardes. Je savais combien je devais craindre un soba puissant dont la cupidité serait excitée par la vue de richesses qui lui sembleraient immenses, puisqu'il ne possède rien.

J'établis mon camp près de la ville, refusant les maisons que le soba m'avait fait préparer, parce qu'elles étaient si bien fortifiées qu'elles ressemblaient à des citadelles dans lesquelles j'aurais été comme prisonnier.

Ce puissant chef, aussi curieux de me voir que de recevoir des présens, ne tarda pas à venir me faire

visite. Il jugea qu'il pouvait mettre le cérémonial de côté pour arriver tout de suite au but qu'il se proposait.

Comme je savais que ces sobas ne se font aucun scrupule d'emporter ce qui leur convient, je le reçus à l'entrée de ma tente, sous une autre dressée pour l'occasion, afin de me garantir des rayons du soleil. Ce monarque noir me parut bouffi d'orgueil et infatué de sa petite puissance.

Je lui remis les prisonniers que j'avais amenés. Il approuva ma conduite lorsque je lui eus rapporté comment ils étaient tombés en mon pouvoir; il les déclara esclaves, et les confia aussitôt à la garde de quelques-uns des nobles qui l'entouraient.

Je lui fis des dons; il eut l'air assez content, cependant il promenait des regards d'envie sur les marchandises qu'il apercevait dans mon camp, et, en sortant, il parut ne s'éloigner qu'à regret. Peu de temps après, il m'envoya du bétail et du oualo, et me fit offrir de nouveau ses services et sa protection. Un de ses fils et son neveu arrivèrent ensuite de sa part, pour veiller à ce que chacun me traitât avec respect. La présence de ces deux personnages ôtait à quiconque aurait voulu me faire du tort l'espoir de n'être pas connu. Je fus satisfait de cette marque d'attention, qui garantissait ma sûreté. Quelques présens me gagnèrent la confiance des deux jeunes gens. Ils m'avouèrent que Cunhinga était réellement irrité contre les prêtresses du dieu *Nanqui*, pour avoir déclaré que sa volonté était que l'on me protégeât; cet oracle

avait obligé Cunhinga de s'abstenir de tout mauvais procédé envers moi, pour éviter que le peuple pût jamais l'accuser d'être la cause des malheurs qui dans la suite pourraient affliger le pays.

Ce peuple, excessivement superstitieux, est, comme d'autres dont j'ai déjà parlé, soumis aveuglément aux volontés des sorciers; il sacrifie des victimes humaines, tantôt pour apaiser la colère des dieux, tantôt pour étancher sa soif du sang. Regardant les blancs comme ses ennemis, parce qu'il a entendu dire que ses pères les haïssaient, il songe à leur faire du mal, non pour venger une injure particulière, mais parce qu'ils chassèrent jadis le roi d'Angola de ses états. Il les reconnaît néanmoins comme tellement supérieurs aux nègres, que deux de ceux-ci n'oseraient pas s'avancer contre un blanc.

Les nègres du Cunhinga sont plus petits et moins courageux que ceux du Bihé. Ils sont bien faits et robustes. Accoutumés à vivre au milieu des forêts, ils ne songent qu'au vol et à la rapine. Ils ne s'épargnent pas entre eux, pour s'approprier une bagatelle qui leur fait envie.

Les dieux ont des temples qui sont déserts. On les consulte plutôt par coutume que par respect. Ngnuvulu, le grand dieu de la foudre, inspire une terreur excessive à ces nègres, par les ravages qu'il cause fréquemment. Une des superstitions les plus remarquables est celle du tronc de la divination, ou vérité dévoilée, mais sur laquelle je n'ai pu recueillir que des notions très imparfaites.

Bandu est le dieu de la santé; mais, très souvent, tandis qu'on lui offre des sacrifices, le malade meurt avant qu'on ait eu le temps de lui appliquer des médicamens qui auraient pu lui sauver la vie.

De même que dans le royaume d'Angola, on ne balaie pas la maison pendant la durée des fêtes funèbres. Si c'est un homme qui est décédé, sa principale femme reste immobile dans le fond de la maison, et d'heure en heure elle entonne la chanson des morts. Quand la principale femme d'un homme meurt, le mari se tient assis près du corps sans proférer une parole. A minuit on sacrifie une victime aux esprits (Zambi); on apporte dans une moitié de calebasse le sang fumant, et on le place à côté du défunt. On prie les esprits de ses ancêtres que l'on suppose présens, de lui être favorables, et lorsque ce sang est froid on le fait cuire et on le donne au parent du mort. Il le mange en priant ses dieux de le faire passer dans le sien, et de lui procurer le bonheur pendant le reste de sa vie.

Les danses commencent autour de la maison. Tous les parens du défunt boivent et mangent en lui souhaitant une félicité éternelle. De temps en temps on l'appelle par son nom, et on le prie de se souvenir de ceux qu'il laisse sur la terre; d'intercéder pour eux, de leur préparer dans l'autre monde des maisons commodes, de jolies jardins et d'agréables compagnes, et surtout de leur procurer des habitations situées sur les bords des rivières limpides et ombragées.

Le lendemain on pose le mort sur une natte neuve,

au milieu de la maison; on range ses dieux autour de lui; on place de la nourriture et du oualo sur un petit banc à côté de lui; on l'invite à manger, et on prie les esprits de ses ancêtres d'être témoins, qu'il n'a manqué de rien pendant sa vie, puisqu'il a tout en abondance après la mort. Si c'est un homme, toutes ses femmes, excepté la première, vont s'asseoir à la porte et chantent de temps en temps la chanson des morts.

A minuit du second jour, on sacrifie la seconde victime, et on jette au feu les vivres que l'on avait servis au défunt. On offre le sang de la seconde victime aux dieux protecteurs qui entourent le cadavre. On rôtit la chair de l'animal, puis chacun boit une goutte de son sang, et on mange sa chair rôtie. On laisse figer ce qui reste du sang, et on le fait sécher au soleil, le lendemain à midi on éloigne les idoles, et on place devant eux le sang séché dont on a fait une boule, et l'on approche le corps de la porte de la maison. L'odeur qu'il répand ne permet plus alors de rester dans son voisinage. On allume un grand feu au milieu de l'habitation, et l'on jette de temps en temps des herbes odoriférantes dans les flammes, pour que le parent qui est dans le fond de la maison ne soit pas incommodé.

Lorsque la nuit vient, on suppose que l'esprit a entièrement abandonné le corps et qu'il se prépare à partir pour l'autre monde. Les danses redoublent, les cris de joie se font entendre à tout moment. Le lendemain matin on enveloppe le cadavre d'un morceau de toile bleue. On lui met dans les mains des hari-

cots et du maïs. On lui plie les jambes en arrière, on lui croise les bras sur la poitrine, on pose ses idoles à côté de lui, et après lui avoir coupé tout le poil que l'on renferme avec soin dans une feuille d'arbre et que l'on donne au plus proche parent, on noue la toile bleue et on place le tout dans une natte attachée à un grand bâton qui sert à le porter à sa sépulture.

On égorge un animal, on le rôtit, et après s'être bien diverti pendant quelques heures, les hommes prennent le corps et le portent au lieu destiné pour la sépulture, et au même moment la principale amie du défunt, accompagnée des autres femmes, quitte la maison, va au plus proche ruisseau, où elle pratique la cérémonie dont j'ai déjà parlé. De plus elle se lave la bouche; boit de l'eau du ruisseau, et reste au milieu du courant jusqu'à ce que les herbes dont elle a bu une infusion produisent leur effet.

Alors se regardant comme entièrement purifiée, elle se couvre d'un morceau d'étoffe bleue et dénuée de tout ornement, puis elle va occuper pendant deux lunes une cabane que l'on a construite durant les jours de fête, en face de son habitation précédente; celle-ci reste tout ce temps dans le même état qu'au moment du décès du maître, parce qu'on est persuadé qu'il y revient toutes les fois qu'elle chante la chanson des morts, ce qu'elle fait trois fois le jour.

Les hommes qui sont allés enterrer le corps de leur parent lui élèvent un monument qu'ils accompagnent de la manière que j'ai déjà décrite ailleurs; ils passent

le reste de la journée à danser et à chanter autour de la tombe. A la nuit, ils disent ADIEU au défunt, et retournent vers son ancienne demeure, qui, jusqu'au matin, offre une scène non interrompue de débauches et de désordres.

Pendant le temps du veuvage, la principale femme ne travaille pas; les autres lui apportent sa nourriture. Ce n'est qu'après l'expiration de deux lunes, qu'elle peut accepter un autre mari. Ce terme arrivé, les neveux du défunt se partagent ses biens. Les fils n'héritent de rien. Lorsque les neveux ont enlevé ce qui leur convient, on brûle la maison, ainsi que celle qu'a occupée la principale veuve. Les parens se réunissent ordinairement; chacun apporte quelque chose pour la fête à laquelle prennent part toutes les veuves, qui communément reprennent un nouveau mari. On s'enivre à cette fête, et c'est pour cela qu'on l'a nommée la fête d'*oubli*. Dans les pays civilisés de l'Europe, une veuve chargée d'enfans trouve rarement à se remarier. A Cunhinga c'est tout le contraire; elle rencontre d'autant plus facilement un mari, qu'elle a plus d'enfans, parce que ceux-ci sont obligés de travailler pour leur beau-père et deviennent responsables de ses crimes.

Dans le pays de Cunhinga, un enfant est circoncis une heure après sa naissance; on recueille le sang qui découle de la plaie, le père l'offre aux dieux protecteurs de sa maison. Il en verse sur le seuil de la porte et dans le feu, et en frotte la marmite qui doit servir

à cuire la nourriture de son fils. Lorsque la plaie est guérie, le père porte l'enfant au temple de NGNUVULU IENÉNÉ, et le prie de le prendre sous sa protection; dès ce moment, il ne s'occupe plus de lui jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge d'aller à la chasse.

Ce peuple ne déclare jamais la guerre sans consulter d'abord son dieu. Le souverain, revêtu de ses habits de cérémonie et des marques distinctives de sa dignité, suivi de ses nobles et de toute la multitude, se rend au temple de *Ngnuvulu ienéné*; on sacrifie une victime, quelquefois un homme, selon l'occasion, ou lorsque l'on croit que le dieu l'exige. Le prêtre se place sur une grande pierre qui est au milieu du temple; s'agite beaucoup pendant quelque temps, puis prenant un air grave, il prononce quelques mots entrecoupés et insignifians, que l'on recueille avec soin. Lorsque le dieu a cessé de parler par la bouche de son ministre, celui-ci explique l'oracle. C'est d'après son discours que l'on se décide pour la paix ou pour la guerre.

L'habitude a rendu ce peuple tellement habile à connaître les différentes heures du jour, qu'une montre très bien réglée n'indique pas plus sûrement la marche du temps. La hauteur du soleil, la direction et la longueur de l'ombre des plantes pendant le jour, la place des étoiles pendant la nuit, sont ses guides; ces nègres regardent la lune comme l'emblème de la vie de l'homme. Il grandit, disent-ils, et prend des forces pendant quelque temps, puis dépérit et disparaît entièrement de la surface de la terre, pour reparaître ensuite

dans un corps nouveau. Ils ont en conséquence un grand respect pour cette planète, la regardent comme la protectrice de la vie, et lui offrent une victime à chaque fois qu'elle reparaît.

La température de ce canton est très variable et peu favorable aux Européens. La différence du jour à la nuit est si grande, que le nègre même en est incommodé. (1)

La banza de Cunhinga, située par les 9° 48′ 40″, latitude sud, et les 12° 12′ 15″, longitude est, est au milieu d'une plaine arrosée par le ruisseau Cubango, entre deux rangées de montagnes qui se dirigent du nord-est vers le sud-ouest.

Le soba ne manqua jamais de me faire de nombreuses visites, et se montra empressé à me servir. Ses sujets n'essayèrent jamais de m'insulter. Me voyant ramasser des pierres assez ordinaires, le soba m'offrit de me faire conduire dans un lieu où j'en trouverais de plus jolies, à condition que je le paierais. J'y consentis, et il me donna un guide, qui me mena dans les montagnes au nord-ouest de la banza.

Je parcourus pendant un jour la partie inférieure de ces hauteurs, et je trouvai une grande quantité d'améthystes, de belles agathes, de pétrifications, de dendrites fort jolies.

(1) Thermomètre à 4 heures du matin 10°, à 8 heures 13° ; à midi 18° ; à 2 heures 23° ; à 8 heures 19°, terme moyen les jours d'orage. A 4 heures du matin 9° ; à 8 heures 16° ; à 12 heures 24° ; à 2 heures 27°, terme moyen les beaux jours.

Étant parvenu sur une terrasse assez élevée, je voulus descendre dans une vallée. La nature du terrein changea complètement. Dans quelques endroits, c'était un calcaire très compacte; ailleurs je rencontrai des conglomérations; des couches de granit très fin se dirigeaient du sud au nord; entre chaque couche il y a un lit de terre jaune qui, quoique dure, n'a cependant pas la consistance de la pierre. La roche est coupée à pic.

Le soir, nous dressâmes des cabanes pour passer la nuit dans ces montagnes.

Mes guides, pour gagner mon amitié, me montrèrent la plante avec laquelle ils empoisonnaient leurs flèches; ils s'empressèrent même de m'apprendre comment ils s'en servaient. Le suc que l'on exprime des feuilles ne communique aucun goût désagréable au oualo ou à l'eau; mais il occasionne une mort presque subite. Ce poison cause aux parties vitales un engourdissement qui paralyse leurs fonctions.

A l'insu des nègres, je ramassai plusieurs feuilles de cette plante, afin de m'assurer de la propriété qu'ils lui attribuaient. De retour chez moi, j'en exprimai le suc dans un ragoût de viande que mon cuisinier m'avait préparé, et je le donnai à des chiens. Ils n'avaient pas encore fini de manger, qu'ils tombèrent sans mouvement.

Le fils et le neveu du soba, qui entrèrent dans ma tente au même moment, connurent par le genre de mort de ces animaux qu'ils avaient été empoisonnés

avec le suc du nangué. Ils devinrent furieux, et m'adressèrent des menaces terribles.

Je sentis alors les conséquences que mon expérience pouvait entraîner chez un peuple méchant, et qui profiterait avec joie de cette circonstance pour m'assassiner. Il me restait un seul moyen de salut, je l'employai.

Je présentai aux deux jeunes gens un verre de tafia, après en avoir bu la moitié. Je me fis apporter quelques pièces d'étoffe, et les leur offrant, je les engageai à les accepter comme une marque de souvenir des services qu'ils m'avaient rendus. Je vis leur colère diminuer, et j'ajoutai que je n'avais donné ce ragoût aux chiens que pour connaître la vertu du nangué, à laquelle je ne croyais pas.

L'un d'eux se leva aussitôt, et prenant les deux chiens, il les précipita dans la rivière, pour que leurs maîtres ignorassent comment ils étaient morts, et ne pussent même pas me soupçonner. Je versai ensuite à boire à mes hôtes, et je vis qu'ils étaient très satisfaits de moi.

Je voulus ensuite connaître la vertu d'un bois appelé *inka*, qui a la propriété d'enivrer. Je mis une once de ce bois, coupé très menu, infuser dans une demi-pinte d'eau bouillante. Quatre heures après, cette eau avait le goût de l'esprit-de-vin très fort. Je donnai environ deux onces de cette infusion à mon cuisinier, sur qui j'avais déjà fait plusieurs essais, et qui ne s'y refusait pas.

Un quart d'heure après, il chanta comme un homme qui commence à ressentir les effets du vin ou d'une liqueur spiritueuse, bientôt il fut obligé de se coucher; il s'endormit, et son ivresse dura jusqu'au lendemain matin.

Je voulus aussi faire moi-même l'épreuve. Je bus une cuillerée de l'infusion; quelques minutes après, je ressentis un grand étourdissement, tout paraissait danser autour de moi; j'éprouvais un malaise général, et je restai dans cet état pendant environ deux heures. Je voyais tout ce qui m'entourait avec indifférence, et je ne me serais pas défendu, si l'on était venu m'attaquer. Quand je repris mes sens, je conservai pendant plusieurs heures une pesanteur qui engourdissait mes facultés intellectuelles.

Cependant je ne perdais pas de vue la continuation de mon voyage; je demandai des porteurs au soba, afin de renvoyer ceux que j'avais pris au Bihé, le souverain de ce pays ne me les ayant donnés que pour aller jusque chez Cunhinga.

Ce dernier m'envoya un bon nombre d'hommes. Je fis un choix; mais au moment de renvoyer ceux du Bihé, vingt-sept de ceux-ci me proposèrent de rester avec moi jusqu'au temps où je reviendrais dans leur pays.

Cette marque d'amitié était d'un heureux présage pour le succès de mon entreprise. J'étais sûr d'avoir de zélés défenseurs en cas d'attaque, puisque le sort de ces nègres dépendrait désormais du mien. Ceux qui m'avaient suivi depuis le Haco étaient certaine-

ment satisfaits, puisqu'ils ne parlaient pas de retourner chez eux.

Je renvoyai les autres nègres du Bihé sous la sauvegarde de deux nobles de Cunhinga, qui les escortèrent, et je les chargeai d'un présent pour leur souverain. Je n'eus pas de peine à organiser mes nouveaux porteurs; les nègres qui restaient avec moi m'aidèrent dans cette besogne. D'ailleurs, mes pombeiros et mes domestiques, auxquels ce soin était confié, s'en acquittèrent avec beaucoup d'intelligence. Il ne me restait que l'embarras de terminer les différends qui s'élevaient de temps en temps entre ces nègres.

Le 1er octobre, je sortis de la banza de Cunhinga. Les femmes de ce chef l'accompagnèrent quand il vint me dire adieu : c'était pour avoir quelques cadeaux. Lorsque la caravane fut en marche, le soba m'exprima combien il regrettait de voir tant de richesses s'éloigner de son pays. Il suivait mes nègres des yeux et je le vis plusieurs fois tenté de donner l'ordre de les faire rester.

Nous avions devant nous les montagnes dont j'avais visité une partie quelques jours avant. Après quatre heures de marche dans une épaisse forêt, nous arrivâmes près d'un petit ruisseau qui se précipite avec grand fracas d'une hauteur, appartenant au chaînon que je devais traverser pour atteindre les rives du Couenza.

Quand je rejoignis mes porteurs, je les trouvai couchés à terre et presque épuisés de fatigue. Ils n'a-

vaient pas construit de cabanes pour se garantir de l'humidité de la nuit. Aucun ne voulait travailler à préparer le souper pour les autres.

Je pensai que ces nègres s'accoutumeraient insensiblement à la fatigue. J'ordonnai que le lendemain on partît de bonne heure. Nos guides étaient intelligens, ils nous assuraient que nous pourrions, avant la nuit, parvenir aux bords du Couenza. Comme il n'était pas tard, je parcourus la montagne avec mes porteurs du Bihé, sur lesquels je pouvais compter.

En marchant vers l'est, j'avais devant moi des rochers blancs assez considérables. Je trouvai, dans la direction que je suivais, des grünsteins porphyritiques très colorés; çà et là des pointes perçaient à travers la terre qui couvrait ces roches. En général, ce terrein paraît avoir été bouleversé.

Les rochers blancs que j'avais aperçus étaient de quarz à cassure grenue. Ces masses quarzeuses sont très épaisses. Elles me parurent former une couche immense au milieu du grünstein porphyritique que je voyais partout. Pour retourner dans mon camp, je descendis dans une petite vallée sur le revers des hauteurs que je visitais, et j'y rencontrai des micaschistes contenant des cristaux de feldspath. Plus loin, j'observai des calcaires fissibles à cassure grenue; ensuite des calcaires schisteux grisâtres à cassure transversale.

Je crus reconnaître que les roches calcaires allaient passer sous le grünstein porphyritique, que j'avais vu sur les hauteurs où j'avais passé d'abord.

Le lendemain, nous arrivâmes en peu de temps sur le revers de la montagne, en suivant des ravins que mes guides connaissaient bien. A dix heures, nous étions à deux lieues du Couenza. Je voulais aller coucher dans un village bien peuplé, et situé sur sa rive méridionale. Je laissai prendre le devant à la caravane qui semblait n'avancer qu'à regret, et je parcourus la pente de la montagne. Je remarquai que les vallées sont profondes et très escarpées; leurs parois ne présentent partout que des calcaires rougeâtres.

Mes porteurs étaient si épuisés de fatigue, qu'aucun ne parut prendre garde à moi quand j'arrivai au milieu d'eux. Ceux du Bihé, qui voulaient m'accompagner jusqu'à la fin de mon voyage, m'assurèrent que ceux de Cunhinga ne pourraient pas continuer à me servir, et que dans peu de jours ils ne seraient pas en état de marcher. Ils avaient eu beaucoup de peine à les faire avancer.

Je résolus donc de m'en procurer d'autres, et j'envoyai deux de mes interprètes avec huit nègres chez les chefs voisins qui demeurent au nord du Couenza et ne sont pas soumis à Cunhinga; je ne me croyais pas en sûreté tant que mes marchandises seraient dans ses états; et le lendemain de bonne heure, nous commençâmes à passer le fleuve.

En attendant mes nouveaux porteurs, je traversai plusieurs fois le Couenza pour examiner sa rive méridionale. Les habitans du village dont j'ai parlé n'avaient point le caractère porvers des nègres de Cunhinga. Ils

ne cherchèrent ni à me voler ni à me causer le moindre dommage; ils m'accompagnèrent même dans mes excursions, et me conduisirent chez le sorcier le plus fameux de ces contrées, qui demeure à une petite distance de chez eux.

C'est dans sa maison que tous les nègres du royaume d'Angola, de Benguela, des états de Humbé Icnéné, Bihé, Baïlundo, Cunhinga, Cutato, Tamba, Quigné, et autres, vont faire l'épreuve des coupes pour reconnaître la vérité. Cela s'appelle *boire le bolungo.* La réputation de cet homme s'étend dans tout le Congo, et n'est égalée que par celle du devin de Cassange. Tous deux passent pour converser familièrement avec les dieux qui leur révèlent la vérité.

J'étais entré chez lui; mais il ne me permit pas d'y rester pour assister à l'opération qui allait commencer. Il m'appela profane et ennemi des nègres; il conseilla même à ceux qui m'accompagnaient de m'assassiner.

Je retournai chez lui le lendemain; mais instruit de ce que j'avais à craindre de ses insinuations perfides, je lui fis un joli présent, dans lequel entra une casaque de bayette rouge bordée de jaune. Il devint alors très complaisant. Il me permit de voir les coupes qu'il avait préparées pour deux nègres qui étaient venus le consulter. Je les goûtai. L'une contenait une décoction de l'écorce du panda sans aucun mélange; mais quoique je reconnusse la même liqueur dans l'autre coupe, la petite quantité que j'avalai me causa

dans la gorge une chaleur et une irritation qui m'occasionèrent une toux violente pendant quelques minutes.

Cependant les nègres qui devaient subir l'épreuve arrivèrent, et prirent les coupes avec beaucoup de courage; mais ils avaient à peine bu ce qu'elles contenaient que l'un d'eux tomba, et parut agité de convulsions terribles. Ses parens donnèrent aussitôt quelques pièces d'étoffes au magicien, qui lui administra un contre-poison. Environ deux heures après, le malheureux reprit connaissance; mais il avait l'air de souffrir beaucoup.

En retournant dans mon camp, je traversai un petit ruisseau, dans lequel je trouvai des topazes et des morceaux de cristal de roche. Les forêts étaient remplies d'herbes aromatiques.

Mon interprète arriva le troisième jour au matin, avec une troupe de porteurs. Comme je voulais retourner dans le royaume d'Angola pour en visiter les provinces méridionales, je fis partir le plus grand nombre de mes gens pour Cassange, sous la conduite d'un interprète dont j'avais reconnu l'intelligence et la fidélité. Je lui donnai mes meilleurs pombeiros et les nègres du Bihé, sur lesquels je pouvais compter, ne réservant pour me suivre que ceux dont j'avais un besoin indispensable.

Après avoir recommandé le plus grand soin des marchandises aux pombeiros et aux porteurs, je leur souhaitai un bon et heureux voyage. Quant à moi, je

congédiai d'abord les nègres de Cunhinga; puis je me dirigeai vers l'ouest. Les hommes qui restaient avec moi devaient me conduire jusque chez Hola Bambi, demeurant à plus de trente lieues dans cette direction.

CHAPITRE XXIX.

Départ pour Hola Bambi. — Difficultés pour former une caravane. — Fêtes chez le soba Bomba Catenda. —Voyage chez divers chefs. — Arrivée chez Bambia Cavungi. — On essaie de m'assassiner. — Départ pour le Zambi, mont volcanique.

En quittant le lieu où j'étais campé, je me dirigeai vers l'ouest, tandis que la plus grande partie de la caravane marcha vers l'est-quart-nord, pour atteindre à Cassange. J'évitai, en suivant les bords du Couenza, de passer dans des lieux dont les habitans auraient pu essayer de me voler.

Je traversai une forêt assez touffue pour empêcher les rayons du soleil d'arriver jusqu'à la terre. Elle est absolument déserte, car j'y cheminai pendant six jours sans rencontrer même des traces de pas d'hommes. Des chats sauvages, des éléphans, des rhinocéros, des gazelles, des serpens, des hiboux, des aigles

et quelques insectes furent les seuls êtres vivans que nous y vîmes ou dont nous y aperçûmes les vestiges.

La nuit, rien ne troublait notre repos; pendant le jour, le plus grand ordre régnait dans ma petite caravane. Les nègres, satisfaits de leur salaire, ne cherchaient pas à piller. Il est vrai que je ne les fatiguais point par de longues journées. Nous passâmes à l'extrémité de deux branches de montagnes venant du nord-est; elles me parurent se prolonger vers le sud-ouest; mais elles étaient coupées par le cours du Couenza.

En arrivant près de la banza de Hola Bambi, nous rencontrâmes tous les habitans des environs qui s'y étaient rassemblés. Mes porteurs craignirent avec raison d'être tombés dans un piège, et obligés de défendre leur liberté. Je soupçonnai, de mon côté, que ces gens, instruits de mon intention de passer dans ce lieu, s'étaient réunis pour nous piller. Heureusement ces appréhensions furent vaines. Tous ces nègres avaient été attirés par une fête; s'ils montrèrent beaucoup de fierté, du moins ils ne manifestèrent aucune disposition hostile.

Mes porteurs ne voulurent pas s'exposer à être faits esclaves en m'accompagnant chez des chefs qu'ils ne connaissaient pas. Je les congédiai donc, et j'expédiai des émissaires pour m'en chercher d'autres dans le territoire voisin que je devais traverser. Si mes gens avaient été sujets de quelque soba puissant, ils n'auraient pas balancé à me suivre, parce que le nom de

leur pays aurait suffi pour imposer du respect; mais tous les nègres dépendans de petits chefs se craignent mutuellement.

Ce ne fut pas sans difficulté que je formai de nouveau ma mince caravane; on savait que j'avais un besoin indispensable de bras, on me demandait un prix si exorbitant que je ne pus l'accorder. Enfin, après que j'eus renvoyé par trois fois des nègres venus de divers cantons, le bruit se répandit qu'il était impossible de me tromper, et bientôt plusieurs de ceux qui s'étaient présentés avec des prétentions extravagantes offrirent d'eux-mêmes leurs services aux conditions que j'avais proposées.

Pendant mon séjour dans la banza de Hola Bambi, ce soba ne cessa de me tourmenter. A la vérité, il se montra satisfait des étoffes que je lui donnai; mais pour le tafia, ce fut autre chose : aussitôt qu'il avait bu ce que je lui avais versé, sa soif revenait de plus belle, et il voulait boire de nouveau. Je soupirais après le jour où je pourrais partir de ce lieu, car rien ne m'y intéressait.

La peine que j'avais eue à me procurer des porteurs me fit songer à tâcher de m'attacher ceux que je pris à Hola Bambi. Je leur fis donner quelques bouteilles de tafia, des moutons, des chèvres et des poules, pour célébrer une fête en honneur du dieu des voyages, dont ils sollicitèrent la protection. Ces largesses leur plurent beaucoup, et le temps que je leur permis de consacrer à se divertir fut bien employé; ils m'assu-

rèrent que rien ne pourrait les engager à me dérober la moindre chose, et certainement ils n'y auraient pas manqué, si préalablement je ne leur avais pas fait ces cadeaux.

Avant de se mettre en route, ils sacrifièrent la chèvre qu'ils avaient gardée exprès; ils en répandirent le sang sur un grand feu avec des herbes odoriférantes. Ils présagèrent que le voyage serait heureux, parce que les tourbillons de fumée s'élevèrent en tournoyant. Lorsque le brasier fut éteint, chaque nègre se frotta la plante des pieds, le front, le menton et les tempes avec la cendre humide du sang versé sur les charbons ardens.

Cette cérémonie achevée, tous prirent gaîment leur fardeau en entonnant la chanson des jours de fête, et ces chants nationaux continuèrent jusqu'à la banza de Bola Casache.

Quel bonheur pour moi que ces hommes fussent de si bonne humeur, car la route fut extrêmement pénible. Nous avions le Couenza à notre gauche, la forêt qui se prolongeait jusque sur les bords était fort épaisse, nous suivions des sentiers fort étroits et glissans, traversant un terrein marneux et marécageux. Des herbes très hautes arrêtaient quelquefois notre marche, et nous obligeaient à décrire de longs détours. Plusieurs ruisseaux étaient si profonds, que nous ne pûmes les franchir qu'en coupant des troncs d'arbres qui nous servirent de ponts. Cependant, malgré ces difficultés, l'humeur enjouée de mes gens ne

se démentit pas, et à une heure de l'après-midi nous avions parcouru une distance de cinq lieues et demie.

Aussitôt que je fus campé, le soba Bola Casache vint me faire une visite. Quelques-uns de ses sujets se trouvaient parmi mes porteurs. Les prétentions de ce chef furent d'abord assez élevées; il s'imaginait avoir un droit réel à ce qu'il demandait. Un peu de fermeté de ma part l'eut bientôt ramené à la raison, et il se contenta de ce que je lui donnai.

La pente du terrein où nous avions passé doit être très considérable, car les ruisseaux qui se déchargent dans le Couenza s'y précipitent avec une extrême vitesse. Ils entraînent dans leurs cours des blocs de rocher, déracinent des arbres, et rendraient la navigation du fleuve difficile. A leur confluent, on voit ses eaux reculer devant ces torrens fougueux, et remonter vers la partie supérieure de son cours.

Le lendemain, j'arrivai à Bumba Catenda. Le chef était mort, et tout le peuple réuni pour les cérémonies de la sépulture et l'élection de son successeur. Ma présence occasiona une joie générale, parce que l'on ne pouvait s'imaginer que je partisse sans assister à de si belles fêtes, que je contribuerais certainement à rendre plus solennelles. La vue de mes barils de tafia réjouissait d'avance ces nègres. Les nobles vinrent m'inviter en me priant instamment de ne pas les refuser. Ils ajoutèrent que l'esprit du défunt devait lui-même, dans l'autre monde, célébrer ma venue, parce qu'il allait causer de la jalousie à ses prédécesseurs, et

qu'alors tous les esprits s'empresseraient de lui rendre leurs hommages et leurs respects.

Je leur promis de rester à l'enterrement, et j'ajoutai que mes porteurs y assisteraient quand ils auraient mis tout mon bagage en sûreté. Les habitans s'empressèrent aussitôt de les aider, de sorte qu'ils furent prêts de bonne heure à commencer les réjouissances.

Le soir, au coucher du soleil, le son lugubre d'un tambour couvert d'un morceau d'étoffe, annonça la fin des danses joyeuses; et l'on commença les cérémonies tristes. Chacun se revêtit de lianes, entoura sa tête de feuilles et de branchages, s'arma ensuite de roseaux longs de près de douze pieds, et marcha lentement en prononçant des mots à haute voix et d'une manière entrecoupée. Tous ces gens paraissaient hurler plutôt que crier.

Un bûcher était préparé devant la maison du défunt: on égorgea une chèvre dont on recueillit le sang dans une marmite. On y ajouta une quantité suffisante d'eau à laquelle on mêla du maluvi (vin de palmier), et on plaça le vase sur le feu. Le magicien s'avança, examina le mélange au moment qu'il bouillait, marmota quelques paroles, fit des signes sur la marmite et sur la terre. Bientôt on le vit frissonner, ses cheveux se dressèrent, ses regards devinrent hagards; alors les assistans jetèrent dans le feu des herbes odoriférantes. La fumée fut poussée par le vent sur le magicien, et entra dans la maison, ce qui en purifia l'air déjà infecté par la putréfaction du corps du défunt.

Lorsque l'on distingua de nouveau le magicien qui avait disparu dans les tourbillons de fumée, il avait l'air tranquille; il dit qu'il avait vu l'esprit du défunt entouré de mille autres; qu'il était satisfait; que tous les autres lui rendaient hommage; il ajouta qu'il remerciait ses anciens sujets des honneurs qu'ils lui procuraient par ces fêtes, et qu'il espérait que cette cérémonie allait être aussi brillante que l'occasion semblait l'annoncer; je compris que la fin de ce discours me concernait. On coupa les cheveux du défunt, et on les distribua au peuple, pour qu'il les conservât. Le poil des parties génitales fut donné comme reliques à ses femmes, pour les consoler de leur veuvage, et comme une preuve que tout le peuple les jugeait dignes d'avoir appartenu à ce chef. On pratiqua ensuite les cérémonies que j'ai décrites en parlant des dembos. (1) On lui ôta son bonnet de soba pour le suspendre sur sa tombe; on lui ferma les yeux, et on lui attacha les paupières avec des épines. Les gouttes de sang qui sortirent des blessures furent essuyées soigneusement avec des feuilles d'arbres pour les joindre aux ongles. La terre blanchâtre et gluante, dont on fait les boules qui contiennent ces dépouilles, se ramasse près de la sépulture des souverains de ce canton.

Lorsque ces cérémonies préliminaires furent terminées, on plia les bras du défunt, de manière à placer les mains de chaque côté de la tête, le pouce sous le

(1) Tome 1, page 246.

menton et le petit doigt à côté de l'œil. On posa sur le milieu de son corps, les dieux qu'il avait le plus vénérés. Les jambes furent recourbées, jusqu'à ce que les talons vinssent toucher le derrière. On lui entoura le cou du poil des parties sexuelles de ses femmes, enfermé dans une feuille d'arbre, et on attacha ensuite au milieu de son corps, avec des épines, les deux côtés du morceau de toile bleue, sur lequel on l'avait étendu. Quatre nègres saisirent les bouts des perches auxquelles on avait suspendu un filet dans lequel on devait le porter à sa sépulture. On y coucha le corps tel qu'on l'avait arrangé. On alluma les flambeaux faits de bois sec, enduit d'une résine inflammable. Les tambours ouvrirent la marche, la musique les suivit; ensuite venaient un grand nombre de nègres armés seulement de lances semblables à celles des anciens Romains; puis les nobles s'avançaient d'un pas lent, couronnés de feuilles d'arbres et de lianes, ensuite une grande troupe de pleureurs précédés des neveux et des fils du défunt.

Pendant l'enterrement, les femmes accompagnèrent les veuves du soba, qui allèrent à un ruisseau voisin se laver tout le corps, et précipitèrent dans ses eaux la tête d'un cochon noir vivant, qu'elles coupèrent elles-mêmes.

Tous ceux qui avaient accompagné le convoi, aussitôt que le corps eût été descendu dans la fosse, en firent trois fois le tour en poussant de grands cris, et chacun, en passant devant les extrémités, jetait de

la terre, avec une pelle, sur le corps; ensuite on forma, avec des pierres apportées la veille, une masse carrée sur la tombe, et on suspendit à une perche plantée au milieu le bonnet du défunt soba. Lorsque tout fut fini, on enleva le morceau d'étoffe qui était sur les tambours; les musiciens jouèrent des airs gais, et on retourna vers la banza en dansant, pour s'y réjouir et pour élire un nouveau chef. A minuit, la chair de la chèvre et du cochon que l'on avait tués fut mangée; on dansa jusqu'au lendemain matin, et à la pointe du jour chacun se retira dans sa cabane.

Le lendemain à midi, les nobles et le peuple s'assemblèrent dans la banza, et, d'un commun accord, on élut un de ses neveux pour lui succéder. De même que chez les dembos, le plus ancien des nobles lui passa au cou le collier fait des dépouilles du défunt et de terre blanche; on lui présenta ensuite une coupe remplie de poison, il jura de ne jamais s'en servir contre ses sujets. Ce serment prononcé, il prit lui-même son sceptre, et promit de défendre les états qu'on lui confiait, et le peuple qui les habitait. Le serment fut proféré d'un ton si résolu, que je crus voir dans ce nègre un guerrier. On m'apprit, en effet, que plus d'une fois il s'était mesuré avec des ennemis, et leur avait fait sentir son courage. La foule poussa des cris de joie, la musique joua, et les danses recommencèrent pour ne finir que le huitième jour.

J'envoyai un présent de tafia et une jolie casaque rouge au nouveau soba; je lui fis dire en même temps

que je partirais le surlendemain, mais il me pria de rester un jour de plus, pour assister à une fête qui se donnerait en mon honneur. J'y consentis à regret, mais il fallait satisfaire mes porteurs.

Enfin je partis; après trois lieues et demie de marche à travers les forêts, j'arrivai chez le soba Quitache Canginga. Je ne m'y arrêtai qu'un moment, et j'allai coucher sur les bords du Cobigé. Comme j'étais souffrant, je desirais me rapprocher du royaume d'Angola, où je pensais trouver quelques secours.

Ayant fait avertir les bateliers pour qu'ils se tinssent prêts le lendemain de bonne heure, j'allai me reposer, laissant le soin de diriger le passage à mon interprète et à un nègre du Bihé, qui me suivait. Quand tout fut prêt, je m'embarquai le premier, et j'allai dans la maison du soba Quibinda, qui me fit cadeau de poules, d'une chèvre et de gibier. Je pris quelques rafraîchissemens, je me couchai, et un sommeil tranquille répara un peu mes forces. Depuis longtemps je n'osais dormir, parce que je ne pouvais me fier entièrement aux nègres qui m'accompagnaient; ils pouvaient être tentés de m'assassiner pour me voler, car ils étaient certains de l'impunité; j'avais quelques esclaves dans lesquels je commençais à avoir de la confiance, à cause du vif attachement qu'ils me montraient depuis que je leur avais promis la liberté en arrivant à Loanda, ajoutant qu'alors, s'ils voulaient rester avec moi, ils gagneraient un salaire comme tout autre nègre libre. Malheureusement, on ne peut

compter sur les marques d'affection de ces gens, parce que la moindre chose en fait des ennemis dangereux tandis que l'on croit encore à leur amitié.

Le passage s'effectua avec ordre. Ma troupe fut très satisfaite de l'abondance de vivres qu'elle trouva préparés pour elle, car elle desirait surtout bien manger et bien boire. Passer une rivière procurait une journée de repos aux porteurs, et ils gagnaient cependant le même salaire que s'ils eussent marché.

Le lendemain, je continuai à me diriger à l'ouest, et après une journée fatigante, employée à parcourir des sentiers tortueux, j'arrivai chez Muta Lucala, un de ces sobas indépendans qui ont sous leurs ordres plusieurs villages gouvernés par quelques-uns de leurs nobles. Parmi ces sobas, les uns commandent à deux ou trois mille hommes, d'autres à moins, d'autres à un plus grand nombre. Heureusement que je n'étais pas obligé de changer de porteurs souvent, car indépendamment de la difficulté de me les procurer, j'aurais été obligé de faire de gros présens à ces petits chefs, tandis qu'ils étaient forcés, quand je n'avais pas besoin de leurs services, de se contenter des bagatelles que je leur donnais, lorsqu'ils venaient me faire visite.

Je parcourus sept lieues le lendemain pour arriver chez Cabolo. Mes porteurs se plaignirent; mais un verre de tafia fait cesser les doléances du nègre; aussi se montrèrent-ils disposés à aller le jour suivant jusque chez Golambambé, qui était à six lieues de distance.

Les chemins raboteux et montueux ne les rebutèrent pas, quoique ces montées et ces descentes continuelles soient très fatigantes pour un homme chargé. Golambambé était malade; perclus des deux jambes, et attaqué du scorbut, il souffrait horriblement; mais pour s'étourdir sur son mal, il buvait, aussitôt qu'il ouvrait les yeux, une grande quantité de oualo, qui le plongeait bientôt dans une ivresse semblable à la mort. Ses noblés me demandèrent une bouteille de tafia pour leur chef. Je la leur donnai; mais ils eurent soin d'en boire la moitié et de remplir le vide avec de l'eau.

En arrivant chez Gola Quituche le lendemain, je fis faire des cabanes pour nous y reposer un jour. D'ailleurs, il fallait attendre les bateliers, qui étaient allés à la chasse. Je voulais traverser de nouveau le Couenza dans cet endroit, pour aller chez le soba Quigné. C'était, me disait-on, la route la plus directe pour parvenir au mont *Zambi*, ou des esprits, qui jette des flammes jour et nuit.

Quoique depuis plusieurs jours mes nègres fissent des journées très fatigantes, ils étaient toujours prêts à danser partout où nous nous arrêtions. Le son du tamtam met toutes les fibres de ce peuple en mouvement. On célébrait chez Gola Quituche une fête en l'honneur d'un mort. Aussitôt mes porteurs décampèrent pour y assister; ceux que je gardai avec moi, loin de se reposer, passèrent, pour se consoler, la plus grande partie de la nuit à danser entre eux au son de la musique, que l'on entendait à cette distance.

Ils se livrèrent au repos le lendemain; mais ils auraient préféré danser. Contens de leur sort, ils se montrèrent disposés à m'obéir lorsqu'il fallut passer le fleuve, et ils allèrent camper sur la rive opposée dans le plus grand ordre, et prêts à marcher les jours suivans le long des rives du Gango, vers la banza du Haco, à travers des forêts infestées par les panthères, les rhinocéros et les éléphans. On regarde ce côté de la rivière comme inhabitable, à cause des bêtes sauvages. Nous n'en rencontrâmes cependant aucune, et le second jour, après avoir traversé le Gango sur un pont, nous entrâmes chez Bambia Cavungi, chef suprême du Haco.

Je connaissais déjà ce chef. Il est assez puissant, et doit compter plus de quarante mille sujets, d'après le calcul approximatif que j'ai fait de la population de tous les lieux qui lui obéissent. J'ai déjà parlé de lui dans le récit de mon voyage au Bihé. (1)

J'allai loger à cinquante pas de la banza, dans une vaste maison construite par un marchand venu dans ce pays pour acheter des esclaves. Je projetai d'y rester trois ou quatre jours, pour faire reposer ma troupe et pour me procurer de nouveaux porteurs, destinés à en remplacer quelques-uns qui voulaient retourner dans leurs foyers. J'avais fait dresser ma tente en face de cette maison, où je voulais placer mes marchandises, mes esclaves, mon pombeiro, mon interprète,

(1) Voy. t. II, pl. 16.

et mon nègre du Bihé. Celui-ci m'accompagnait comme ami; je le payais comme les autres; mais si je ne lui avais rien donné, il ne m'aurait rien demandé. Son fils, qui avait passé quelque temps à Loanda, au service des marchands qui vont dans ces contrées acheter des esclaves, était mon cuisinier. J'en étais content; d'ailleurs, pour faire cuire des haricots, griller une poule sur les charbons, ou rôtir quelques racines, il n'était pas besoin d'un homme bien instruit dans l'art de la cuisine.

Les habitans de la banza entouraient ma tente du matin au soir, quoiqu'ils m'eussent déjà vu; mais les moindres actions d'un blanc excitent toujours la curiosité et l'attention de ces nègres. Ils voulaient absolument regarder tout ce que je faisais, ils assistaient à mes repas et à ma toilette. Quand j'écrivais ou que je traçais mes cartes, ils ouvraient de grands yeux, et quoiqu'ils n'entendissent rien à ces opérations, elles leur semblaient sans doute très intéressantes. Je ne cherchais pas à les contrarier en les forçant à s'éloigner, et ils avaient l'air de s'amuser beaucoup de ce spectacle singulier, car ils ne bougeaient pas.

Le soba refusa de me fournir des porteurs, en me disant : « Tu dois aller chez un chef très méchant, il « pourrait saisir mes sujets et les faire esclaves ». Mais cette sollicitude apparente cachait uniquement le desir très réel de me retenir long-temps chez lui, afin d'exiger ensuite une récompense plus considérable.

Un habitant de ce lieu ayant célébré une fête en

l'honneur d'un parent mort depuis plusieurs mois, je permis à mes porteurs d'aller se divertir, ne gardant avec moi que mon pombeiro, mon interprète et mon nègre du Bihé, avec dix-huit esclaves qui m'appartenaient. Les fers avaient été mis aux pieds des esclaves, suivant la coutume du pays. Bientôt le son du tam-tam produisit un tel effet sur les trois nègres libres demeurés près de moi, qu'ils me demandèrent également la permission de prendre part aux divertissemens. Je ne me souciais pas de rester seul, non que j'eusse peur des voleurs dans cet endroit, mais je frémissais involontairement à l'idée de me trouver avec mes esclaves. Je consentis cependant à la requête de mes gens, en leur recommandant de ne pas tarder à revenir.

Je continuai mon travail à côté du grand feu que j'avais fait allumer dans ma tente. Je pensais comme les nègres que, malgré la chaleur du climat, le feu est bien agréable pendant la nuit dans ces contrées, où l'humidité est alors excessive.

Quelques minutes s'étaient écoulées depuis le départ de mon interprète et de ses compagnons, lorsque mes esclaves m'appelèrent pour m'informer que les poules et quelques animaux domestiques qui nous accompagnaient, étaient entrés dans la partie de la maison où se trouvaient mes marchandises. Pensant que ces nègres ignoraient que je fusse seul, je passai sans aucune défiance dans la maison, en traversant le lieu où ils étaient. J'enjambai même par-dessus un de leurs

feux, pour arriver à mon magasin, quand l'un de ces noirs me saisit le pied et me fit tomber dans le foyer. Aussitôt, tous sautèrent sur moi, malgré la barre de fer à laquelle le bas de leur jambe était attaché, puis s'armant de gros tisons, ils me firent onze blessures graves à la tête; je sentis mes forces m'abandonner en en recevant sur le front une qui m'étourdit un moment. Mais la vue d'une mort qui me parut certaine, par mes propres esclaves, ranima le reste de ma vigueur. J'empoignai la main d'un de ceux qui me tenaient à la gorge, je le mordis et lui coupai presqu'un des doigts, puis donnant un coup de pied dans le ventre d'une femme, je l'envoyai culbuter loin de moi; dans sa chute, elle entraîna vers elle les autres nègres qui avaient le pied pris à la même barre de fer. Je profitai de cet instant pour me relever, je courus vers la banza où j'arrivai dans un clin-d'œil, et bientôt je revins avec le secours qui m'était nécessaire.

Depuis long-temps je regrettais d'être obligé de me servir d'esclaves, parce que je devais les enchaîner tous les soirs; mais ils m'étaient nécessaires pour le service que les porteurs ne voulaient pas faire. Dans cette circonstance, je desirais plus que jamais n'en pas avoir; cependant, je fus contraint d'en acheter d'autres pour remplacer près de moi ceux qui avaient attenté à ma vie, et que je condamnai à porter une double charge pendant le reste du voyage jusqu'à Loanda.

Ces malheureux avouèrent quinze jours après mon départ du Haco, que c'était le soba de ce lieu qui les

avait engagés à me tuer en leur promettant la liberté s'ils réussissaient. Il devait s'approprier toutes mes marchandises. J'appris aussi que la fête n'avait été donnée que pour procurer à mes esclaves l'occasion de m'assassiner pendant l'absence de mes pombeiros et de mon interprète. Ceux-ci n'étaient allés à la fête que parce qu'un des nobles du soba était venu les presser d'y assister, et ce scélérat avait fait un signe aux esclaves, pour qu'ils exécutassent le complot aussitôt qu'il aurait emmené mes domestiques.

Le lendemain matin de cette nuit affreuse, le soba vint me faire visite, et il m'offrit les porteurs qu'il m'avait jusqu'alors refusés, mais en y mettant la condition qu'ils ne passeraient pas le Couenza. Il craignit que mes esclaves ne confessassent la vérité, et qu'il ne s'attirât la guerre de la part du *moüené poutou*. En effet dans les cantons que je parcourais, on me regardait comme attaché au service du roi de Portugal. Quoiqu'il n'inspire plus aucune crainte, cependant on sait qu'il peut causer beaucoup de tort, et ces nègres sont prêts à faire des sacrifices plutôt que d'en venir aux mains avec les soldats. Le soba du Haco l'a prouvé récemment. Le régent de la province de Pungo Andongo eut un petit différend avec lui, et pour le contraindre à céder, il envoya une pièce de canon de campagne avec une vingtaine d'hommes qui devaient détruire toutes les habitations du Haco. Le régent oubliait que l'on n'est plus au temps où l'odeur de la poudre à canon suffisait pour disperser les

nègres. Ceux-ci s'avancèrent contre les Portugais, leur enlevèrent la pièce d'artillerie, et firent plusieurs prisonniers. Ils se trouvèrent ainsi possesseurs de l'objet qu'ils desiraient le plus, *une pièce de canon*. Mais le soba sachant qu'on ne manquerait pas de revenir et de lui déclarer la guerre pour la reprendre, se détermina à la renvoyer volontairement sans qu'on la lui demandât.

Lorsque tous les porteurs furent réunis, je serais parti si les nombreuses blessures que j'avais reçues me l'eussent permis, mais ce ne fut qu'au bout de quatre jours que je pus me remettre en route pour aller coucher chez Calunga Cavungi. Le lendemain j'arrivai à Biringa.

Là quittant le chemin que j'avais parcouru en allant au Bihé, je voyageai au sud-ouest à travers une vallée fort triste et insalubre. De distance en distance l'on y rencontre des eaux bourbeuses et puantes cachées sous des joncs épais; mais nous fûmes dédommagés de ce désagrément par une chasse aux cochons sauvages. Le soir nous arrivâmes au pied d'une montagne que nous apercevions de très loin, et que nous devions franchir.

La base était d'un granit grossier sur lequel on voyait des schistes et ensuite une couche de petites coquilles. Les arbres et les couches de terre m'empêchèrent d'examiner davantage la nature du terrein. Un côté de cette montagne était entièrement pelé et comme décharné.

Nous gravîmes la première terrasse, le lendemain nous allâmes coucher à une lieue de distance de l'autre côté de deux petits villages qui appartiennent au soba du Quigné. Les habitans semblaient être disposés à me piller. Quand ils venaient m'offrir à acheter des œufs et des poules, ce n'était que pour tâcher de s'approprier tout ce qu'ils verraient; mais ils ne tentèrent rien de vive force, et nous les quittâmes sans qu'ils nous eussent causé le moindre dommage.

Le terrein que je parcourus pour arriver à deux autres villages éloignés seulement de trois lieues, était fort aride, les sentiers très raboteux passaient par des collines couvertes de forêts presque impraticables. Six heures suffirent à peine pour achever notre route qui cependant n'était pas bien longue.

Une petite montagne sembla nous fermer le chemin, mais son peu de hauteur nous faisait penser qu'elle ne nous arrêterait pas long-temps; néanmoins elle nous présenta tant de difficultés que nous n'arrivâmes sur la première terrasse qu'à six heures du soir, quoique nous nous fussions mis en marche à la pointe du jour.

Nous trouvâmes un village dont les habitans crurent avoir le droit de s'emparer de tout mon bagage, de sorte qu'il fallut recourir à la menace de faire feu sur eux, s'ils ne restaient tranquilles. Le soba du Quigné dont la banza n'était pas éloignée avait envoyé des nègres au-devant de moi. Ils étaient dans ce village et j'attribuai à leur présence les actes de violence auxquels la population avait voulu se porter. Instruit

depuis long-temps de mon arrivée sur son territoire, ce chef brûlait d'envie de posséder le reste de mes marchandises, mais il voulait savoir d'avance jusqu'à quel point je les défendrais; et c'était pour faire observer ma contenance qu'il avait expédié des émissaires à ma rencontre. Je distribuai du tafia à mes porteurs en les engageant à être braves. Je leur représentai que si Quigné me volait mon bien, il les réduirait en esclavage. Il devenait urgent pour moi de leur faire sentir le triste résultat qu'entraînerait pour eux, leur mollesse dans cette conjoncture; car ils étaient sur le point de m'abandonner et de fuir à travers les forêts pour regagner leurs demeures. Quand j'eus fini mon discours, le nègre du Bihé leur parla avec tant de force qu'ils reprirent courage et se montrèrent disposés à me suivre et à défendre mes intérêts.

Le lendemain, nous arrivâmes chez le soba du Quigné. Son air fier et méchant ne m'intimida pas, et je lui donnai à entendre, que la moindre insulte qu'il me ferait serait punie sévèrement et sur-le-champ. Il parut satisfait des présens que je lui fis, puisqu'il me promit des guides sûrs pour arriver à la terrible montagne qui était en vue et que je voulais examiner.

Pendant la nuit qui suivit, j'aperçus plus distinctement les flammes et la fumée qui sortaient de l'immense sommet du mont Zambi. Un volcan toujours imposant, même pour l'homme instruit, est pour les grossiers habitans de ces contrées un objet de terreur et de respect. Je ne restai que deux jours chez Quigné.

Je ne pus rien m'y procurer, parce qu'il avait fait défendre à ses sujets d'échanger avec moi la moindre chose. Son but était d'exciter parmi mes porteurs quelque révolte dont il espérait profiter pour s'emparer de mes marchandises. Il fut trompé dans son calcul, et je m'éloignai sans accident. Cependant, comme je ne me souciais pas que la subsistance de ma troupe dépendît des caprices des chefs chez lesquels je voyageais, je déclarai, en arrivant dans deux villages à trois lieues de la banza, que je prendrais de force les vivres dont j'avais besoin, si l'on refusait de me les donner volontairement en échange de marchandises. J'en achetai autant que les porteurs purent en prendre, parce que l'on nous dit que nous ne trouverions plus aucun lieu habité avant d'arriver au mont Zambi. Ce renseignement était faux, mais ces nègres voulaient profiter de l'occasion pour se procurer des ornemens qui leur faisaient envie.

CHAPITRE XXX.

Arrivée au Zambi. — Description de cette montagne volcanique. — Passage du Couenza. —Vexations du régent de Pungo Andongo. — Aspect physique de cette province. — Souveraineté héréditaire dans la race féminine.

En quittant les villages dont j'ai pàrlé, nous parcourûmes pendant trois jours de vastes forêts où je n'aperçus aucun rocher. Partout le sol était revêtu de gazon. Les collines que nous suivions sont très rapprochées les unes des autres. Le terrein s'élève continuellement en pente douce. Le quatrième jour, au matin, je trouvai des masses de pierre ponce entassées les unes sur les autres, sans pouvoir déterminer si elles appartenaient à une couche qui s'étendait vers la montagne ; mais bientôt je reconnus que les collines étaient formées de conglomérats de cette substance,

et plus loin je découvris des roches blanches, dans lesquelles on voit des lamelles transparentes. Dans des collines voisines de celles que je parcourais, on trouve beaucoup de sable mêlé à des conglomérats de pierre ponce. Vers le soir, nous arrivâmes dans un village qui n'est qu'à quatre lieues du pied du mont Zambi. Les habitans regardaient ce volcan comme l'habitation de l'esprit malin, ennemi du dieu bienfaisant. Ils croient que ce mauvais génie prend dans cette montagne la foudre qu'il lance sur les hommes; c'est de là qu'il tire tous les maux qu'il leur envoie; c'est de là que sortent les armes qui servent aux blancs contre les nègres.

Chaque habitant avait dans sa maison des morceaux de lave noire. Ces gens les respectent, et pensent que ce sont les déjections de ce méchant dieu, qui existe là de toute antiquité, et que les pères de leurs pères ont vu. La tradition ne rapporte pas qu'aucun homme ait été victime de sa colère; mais elle raconte qu'en lançant le tonnerre il avait une fois incendié les forêts voisines et des villages peu éloignés, et avait semblé menacer la terre d'une destruction totale. Ensuite s'apaisant peu après, la sérénité avait remplacé ce moment de fureur, et il s'était borné à gronder de temps en temps.

Nous arrivâmes bientôt dans d'autres villages, dont les habitans regardent la bouche du volcan comme l'entrée des esprits dans l'autre monde; c'est de là que lui vient le nom de *Moulondou Zambi*, Mont des esprits.

Je laissai mes porteurs au pied de la montagne, et, suivi seulement de mon interprète et du nègre du Bihé, je commençai à monter, opération d'autant plus difficile, qu'il n'y a aucun sentier frayé dans la forêt qui couvre le pied du Moulondou Zambi; nous y rencontrâmes un vieillard qui coupait des morceaux de bois sec. Il était natif du village voisin; il avait toujours vu les flammes sortir de la montagne. Ses pères les avaient aperçues aussi, mais personne n'avait eu le courage de monter au sommet. Quelquefois un bruit souterrain remplissait les habitans d'effroi : ils supposaient que la partie vomissant du feu était l'entrée de l'autre monde; ils croyaient que le fracas était causé par le mouvement des esprits en se rendant dans leurs demeures futures. Ce vieillard me raconta aussi que tous les nègres des environs regardaient la lave comme un préservatif contre les accidens fâcheux; et qu'en conséquence ils en gardaient des morceaux dans leurs maisons. Il me conduisit à un village dont tous les habitans confirmèrent ses récits par leurs réponses.

Ils pensaient que les flammes sortant de la bouche du volcan indiquaient qu'il était défendu aux vivans d'en approcher, et qu'ils devaient respecter ce lieu comme le séjour des esprits. Ils me racontèrent plusieurs histoires d'individus qui avaient eu la témérité de grimper sur la montagne, et dont ensuite on n'avait plus entendu parler, parce qu'ils avaient été engloutis tout vivans, pour les punir de leur curiosité. D'autres nègres, plus superstitieux, me dirent qu'ils

avaient vu, à la mort de leurs parens, des tourbillons de flammes sortir avec impétuosité, pour leur laisser l'entrée libre, puis se précipiter de nouveau dans le cratère aussitôt après.

D'après le témoignage et les traditions des habitans du voisinage, il paraît que ce volcan n'a pas eu récemment d'éruptions. Ainsi la lave que l'on rencontre dans les environs doit être très ancienne. Ils ne vont jamais couper du bois au-delà de la première terrasse, et ne poursuivent pas les bêtes sauvages qui fuient plus loin. Il est probable que les gens qui ont disparu dans leurs tentatives d'aller plus haut, seront devenus la proie des animaux féroces.

En montant sur cette montagne, j'excitai l'admiration de ces nègres; mais il n'en fut pas de même de ceux de ma suite, qui devinrent pour ces hommes grossiers un objet de scandale, pour oser troubler la demeure de leurs aïeux. Un blanc était à leurs yeux un être d'une nature différente et bien supérieure à eux; sa visite ne pouvait, en conséquence, que faire un grand plaisir aux esprits.

Quand je commençai à gravir sur le Zambi, je reconnus bientôt que les couches qui en formaient la base n'étaient pas de formation primitive, et ne se composaient pas toutes de matières volcaniques; cependant beaucoup de morceaux de laves épars renfermaient des roches qui avaient été entraînées par des courans de matières fondues; plusieurs fragmens n'avaient subi que faiblement l'action du feu; d'autres,

au contraire, en étaient tellement altérés, que l'on ne pouvait reconnaître leur nature primitive.

Sur la première terrasse, la végétation n'était pas aussi belle qu'à la base, quoique le climat fût plus tempéré; mais cette particularité tenait à la nature du terrein. Les arbres étaient plus petits, la surface du sol était fort remarquable par des tertres pyramidaux qui s'élevaient partout.

Sur la seconde terrasse, la végétation diminuait encore. A la troisième, on ne trouvait plus que des broussailles; une petite mousse jaune et comme flétrie tapissait la terre. Je ramassai sur la seconde terrasse des morceaux de pierres calcaires, un marbre lave composé de lave grisâtre à grains très fins, et de petits fragmens de schorl blanc. Je distinguai aussi, dans une cavité assez profonde, du granit avec des cristaux rhomboïdaux, du feldspath, et au-dessus, des roches à demi décomposées.

Parvenu à la troisième terrasse, le sommet du Moulondou Zambi me présenta un pic si difficile à gravir, que je me déterminai à ne pas aller plus loin. Aucun de mes nègres ne m'avait suivi jusque-là. Indépendamment de mes instrumens, j'avais été forcé d'y porter des provisions de bouche; elles étaient presque épuisées. Deux jours au moins m'auraient encore été nécessaires pour grimper sur le pic. Je bornai donc mon excursion à cette troisième terrasse. Suivant mes observations, elle est à 1780 toises au-dessus du niveau de l'Océan. La température était froide; le thermo-

mètre ne marquait que 4° à dix heures du matin.

Les ramifications du Moulondou Zambi vont joindre celles qui partent du mont Muria. Ces deux montagnes me parurent être deux points culminans dans la chaîne qui se dirige du sud-est vers l'ouest, et dont les nombreux rameaux s'abaissent en approchant de la côte.

Aucun ruisseau ne coule du Moulondou Zambi, qui devient fort aride à mesure qu'on s'avance vers la troisième terrasse, où il n'y a plus de terre végétale; ce n'est qu'un sable de lave qui est même assez dur; cependant il se sépare facilement en petits grains, aussitôt qu'on frappe un coup de marteau sur un fragment de la roche.

Sur un des flancs de cette montagne, on croit apercevoir le lit d'un torrent; mais, en l'examinant avec attention, et en le suivant jusqu'en bas où se trouve une grande quantité de pierres volcaniques, on reconnaît qu'elles ont pu creuser ce ravin en se précipitant du haut de la cime. La pouzolane est abondante dans une partie du Zambi. On sent, en enfonçant la main dans des crevasses de la troisième terrasse, que le feu souterrain ne doit pas être bien éloigné de la croûte extérieure.

Quelques coquillages marins mêlés à des substances volcaniques font voir que, dans ses éruptions, ce volcan avait vomi des matières marines.

Etant à la troisième terrasse, je remarquai que les petits nuages blanchâtres qui couronnent sans cesse le

Moulondou Zambi sont formés par la fumée qui s'échappe de la bouche de ce volcan. Je jugeai que la cime du pic pouvait être à sept ou huit cents toises au-dessus du point où je me trouvais.

Chargé de mes instrumens et d'échantillons de minéraux, je commençai à redescendre pour rejoindre mes trois compagnons, qui n'avaient pu me suivre, parce que l'air était trop raréfié pour eux. Ils m'attendaient avec beaucoup d'impatience, car ils commençaient à craindre qu'il ne me fût arrivé quelque malheur. Leurs vivres étaient consommés, et ils pensaient sérieusement à retourner vers les lieux où nous avions laissé la caravane. Ils éprouvèrent un vif plaisir en me revoyant, et nous prîmes un autre chemin pour examiner l'autre côté du Moulondou Zambi. Mon nègre du Bihé se chargea d'aller avertir mes porteurs et de les conduire chez le soba Camberiaquina, dont on m'avait dit que la banza, sur l'autre flanc de la montagne, était voisine des rives du Couenza. Je me dirigeai vers ce lieu pour les y attendre. J'étais sûr de les trouver en bon ordre, parce que je les avais laissés sous le commandement du fils de l'homme du Bihé, jeune homme intelligent et vraiment digne de ma confiance. Ces gens ne tardèrent pas à me rejoindre; ils desiraient retourner dans leurs familles; ils s'ennuyaient d'en rester si long-temps éloignés.

Ce ne fut qu'au bout de huit jours que nous arrivâmes au port Hunga. Notre marche fut très fatigante à travers des forêts, des collines, des terreins maréca-

geux. Je regrettais de revenir sur mes pas, mais j'avais promis de retourner dans la province du Golungo Alto, pour m'assurer si les mines d'or que j'y avais découvertes valaient la peine d'être exploitées. D'ailleurs, j'avais déposé beaucoup d'effets dans les magasins du gouvernement à Pungo Andongo : je ne voulais pas les perdre; et je savais que si je les laissais dans cette province, il était probable que je ne les reverrais jamais. Le deuxième jour de voyage, en retournant vers l'est, je traversai un terrein où l'on voit percer à la surface, quelques pointes de calcaire compacte, grisâtre, qui offre des veines de même couleur. Le sommet des coteaux était aussi terminé par des masses calcaires.

Dans quelques endroits, on trouve des calcaires rougeâtres fort grossiers, qui renferment des fragmens de calcaire grisâtre très fin. Les couches me parurent incliner au nord, sous un angle d'environ 16 degrés.

Dans une montagne éloignée d'environ huit lieues du Moulondon Zambi, on rencontre du sable assez grossier, dans lequel on remarque une grande quantité de fragmens de pierre ponce, mais en s'avançant vers son sommet, on voit des masses de grès très fin qui percent la surface du sol. Après ces diverses sortes de grès, on découvre des granits et des gneiss qui composent tous les groupes de monticules que l'on aperçoit en approchant du port Hunga.

Nous manquâmes de tout pendant les deux derniers jours de voyage. Des racines et quelques haricots dont

mes porteurs avaient fait provision, furent notre seule nourriture, ce qui augmenta le plaisir que j'éprouvais à arriver au port Hunga; mais j'étais loin de prévoir les aventures qui m'y attendaient. Conformément à ma promesse au soba du Haco, je renvoyai mes porteurs, croyant que je m'en procurerais facilement d'autres dans un pays gouverné par les Portugais. Je fis d'abord passer tout mon bagage, et je restai le dernier avec mon interprète.

Lorsque j'eus traversé le Couenza, nous allâmes loger dans la banza du petit soba qui est chargé du soin des bateaux de passage. Aussitôt que le régent du Pungo Andongo, où je venais de rentrer, apprit mon retour, il me fit remettre une lettre par un émissaire; il me mandait qu'il avait ordre de ne pas me laisser traverser le presidio, et que de plus, le capitaine-général lui avait ordonné de me notifier que je devais me rendre le plus tôt possible dans la capitale.

Ayant demandé des porteurs, le régent me les refusa, disant que j'avais fait des découvertes précieuses que je tenais cachées, et que l'on craignait que je n'en fisse d'autres dont je ne donnerais pas connaissance.

J'attribuai les procédés de cet homme au desir de me vexer en abusant de son autorité. Il aurait bien voulu m'empêcher de retourner à Loanda, où il savait que je dévoilerais sa conduite infâme à mon égard : sous plusieurs prétextes, il avait toujours refusé de faire partir mes lettres pour le capitaine-gé-

néral. Cependant, je me trouvais dans un embarras extrême, car il avait expressément enjoint au soba de veiller à ce que je ne retournasse pas dans le pays des nègres indépendans; et je ne pouvais pas non plus aller à Loanda, faute de porteurs.

Enfin, à force de présens et de rasades de tafia, je déterminai quelques nègres à m'accompagner, sauf à s'attirer la haine du régent. Mais leur nombre n'était pas suffisant, or, comme je ne voulais laisser aucun objet chez le soba, parce que je savais que le régent s'en serait emparé et ne me l'aurait jamais rendu, je précipitai dans le Couenza tous les squelettes, les têtes et les peaux d'animaux, les échantillons des bois, et un gros livre rempli de plantes. Je ne gardai que les minéraux auxquels j'attachais plus de prix, afin de les comparer un jour à ceux des autres parties du monde. Moins embarrassé pour des porteurs, parce que j'avais réduit mon bagage à leur nombre, je me mis gaîment en marche; c'était bien le cas de dire que je faisais bonne mine contre mauvaise fortune ou malheur.

Les coutumes des habitans de cette province offrent quelques singularités. Dans le canton du soba Hunga, un veuf ne peut aller puiser de l'eau au fleuve, ni en boire pendant les trois premiers mois après la mort de la principale de ses femmes, s'il en a plusieurs.

La manière générale de compter est par poules. Chacune représente autant de centaines de reis (12 sous). Comme les gens n'ont pas toujours de l'argent

monnayé pour payer les impôts ou les amendes, on leur prend leurs poules, que l'on estime à cette valeur. C'est ce qui a introduit cette méthode.

Toute la route du port Hunga à la banza du soba Nganga Macamba est facile et agréable; les sentiers sont frayés, les perspectives riantes, les forêts médiocrement épaisses. On traverse de temps en temps des terreins cultivés; l'on aperçoit même quelques bestiaux; mais depuis cette banza jusqu'à celle d'Andala Quiosa, le chemin est très pénible; ce ne sont que vallées et collines tortueuses, âpres et de difficile accès. D'ailleurs tout cela est très pittoresque. J'ai vu plus d'un paysage propre à inspirer le génie du poète ou du peintre.

Je rencontrai dans divers endroits des conglomérats de débris de diverses roches, qui forment des blocs assez considérables, très solides, et fortement agglutinés entre eux. Cependant on ne remarque aucune pâte ou ciment apparent. Ils semblent fondus les uns dans les autres. Toutes les collines me parurent être des ramifications venant du point où est situé le presidio du Pungo Andongo, lieu que j'ai déjà décrit et que je regarde comme offrant les restes d'un ancien volcan. (1)

J'observai surtout dans les collines des fragmens de pierre ponce au milieu des conglomérats; dans quelques endroits, ces conglomérats en étaient entière-

(1) Voyez t. 1er, p. 320.

ment composés. Ces collines présentent des escarpemens assez considérables.

A peine arrivé chez Andala Quiosa, je partis pour examiner les environs, et je descendis sur les bords du Couenza. Je remarquai, dans des cavités circulaires de la roche, des cristaux arrondis. Dans plusieurs grottes, je trouvai des stalactites d'un violet clair, ce qui me fit supposer que dans les environs l'on devait trouver quelque substance minérale qui avait donné à l'eau cette jolie teinte. Ces concrétions pierreuses, suspendues aux voûtes des grottes, présentaient un coup d'œil charmant; mais malgré mes recherches, je ne pus rien découvrir qui m'indiquât où existait la cause de la couleur des stalactites. A peu de distance, je rencontrai un petit banc de craie entièrement isolé. Partout ce n'étaient que rochers; tout annonçait une espèce de bouleversement. Je goûtai de l'eau qui suintait des fentes d'un rocher; sa saveur décelait la présence du cuivre; cependant je ne distinguai aucun vestige de ce métal. Je rappórtai quelques agathes : je les avais recueillies dans une ouverture que je fis faire dans le banc de craie.

A mon retour chez Andala Quiosa, rien n'était préparé. Mon cuisinier n'avait pu se procurer la moindre chose. En général, les sobas sont des gens extrêmement égoïstes; ils semblent n'exister que pour eux seuls. Celui-ci avait reçu mon présent, mais il n'avait voulu donner ni vendre rien qu'à un prix exorbitant. Ainsi, je fus forcé de me coucher sans manger, quoi-

que très fatigué de mes courses de la journée. Je partis le lendemain pour aller chez le soba Dombo Angongo.

Le pays entre les deux banzas est tellement uni, qu'il n'offre aucun écoulement aux eaux. Presque partout elles couvrent le terrein où l'on marche; il n'est donc pas surprenant que la campagne ne présente rien d'intéressant. Le bétail y est abondant, on y cultive le coton, les haricots et le riz. Mais tout cela n'est pas pittoresque.

Dans ce canton, les sobas et leurs sujets ont l'air excessivement misérables. Ils sont, pour la plupart, rongés du scorbut, couverts de plaies, et pour quiconque les voit, un objet hideux et repoussant. Cependant ils ne veulent pas cesser de boire du oualo. « Plutôt mourir que de ne pas boire! » s'écrient-ils quand on leur adresse quelque remontrance sur cette funeste habitude.

Le nombre des porteurs dont j'avais besoin diminuait tous les jours, parce que chez tous les sobas où je passais, on me volait quelques ballots. Ces nègres ne se seraient pas permis d'en user ainsi à mon égard, si le régent n'eût donné à entendre : « que non-« seulement le capitaine-général ne me protégeait « plus, mais qu'il voyait avec peine que je parcou-« russe les provinces contre sa volonté, et que j'au-« rais à lui en rendre compte. » Se croyant asssurés de l'impunité, ces nègres me dérobaient tout ce qu'ils pouvaient, et dans quelques endroits ils poussèrent

l'outrage jusqu'à me laisser tomber volontairement, quand ils portaient mon tipoï, et que ma faiblesse m'empêchait de les châtier. C'était, disaient-ils, afin de se venger sur moi des maux que mes semblables leur avaient causés.

Le soba Dombo Angongo me vola toute ma batterie de cuisine, ma table de campagne, un petit baril de sucre, une dame-jeanne de vin et beaucoup de bagatelles; il me privait ainsi d'ustensiles dont j'avais un besoin réel, et de provisions que je ne pourrais remplacer qu'à Loanda. Un nègre qui m'avait aussi dérobé une bouteille d'encre mêlée avec mon vin, la but d'un seul trait selon la coutume de ces gens, et la trouva excellente, parce qu'il croyait avoir bu du jus de la treille. Le malheureux paya cher son méfait; après des souffrances cruelles, il mourut le lendemain matin. Il avait avoué le vol, mais en accusant ses dieux d'injustice, puisqu'ils le punissaient d'un acte méritoire; car c'était un blanc qu'il dépouillait. Ce ne fut qu'après sa mort que je sus qu'il avait bu mon encre; ce qui me fit connaître que, sans m'en douter, j'avais fait entrer une plante vénéneuse dans sa composition.

Depuis Hunga j'étais contraint de changer de porteurs à chaque banza. Tous ces sobas se croyaient obligés d'après une ancienne coutume dont j'ai déjà parlé, de transporter les effets du blanc de chez eux chez leur voisin. Mais comme le temps pour effectuer cette opération n'est pas fixé, ils peuvent la différer huit

ou vingt jours selon leur caprice, quand ils savent que le blanc n'a pas de crédit auprès des autorités.

La province de Pungo Andongo est dépeuplée; la petite-vérole y a récemment exercé des ravages si terribles que plusieurs sobas au lieu de quelques milliers de cabanes qu'ils avaient auparavant sous leur domination n'en ont plus que quelques-unes.

Je rencontrai dans la campagne les mêmes roches que la veille. Plus de la moitié des plus grosses étaient d'un très beau jaspe dont on pourrait faire de très beaux vases, tant les blocs sont de forte dimension. La végétation était entièrement desséchée par la chaleur; tout présentait la triste image de l'aridité.

Cependant les petites pluies avaient déjà commencé depuis deux jours, et j'étais avec raison étonné de ne pas voir encore des végétaux renaître à côté de ceux que l'ardeur du soleil avait privés de la vie, mais le lendemain, les jeunes plantes sortaient à peine de la terre et déjà une atmosphère brûlante semblait vouloir les flétrir et les anéantir; elles avaient l'air languissant pendant le jour. Plusieurs naissaient et mouraient avant la nuit.

Je vis le soir des phalènes, je n'en avais pas encore aperçu depuis que j'étais dans le Congo. Ils étaient petits et blancs, avec des taches bleues à l'extrémité des ailes.

Depuis le moment de mon arrivée dans cette province, j'avais été en butte à des vexations de tous les genres; je voyais avec plaisir approcher le moment de

la quitter. La fièvre qui m'avait constamment tourmenté, avait augmenté par les privations de tous genres auxquelles j'avais été exposé; malgré le vif desir de ces nègres de posséder des marchandises et de boire du tafia, ils avaient toujours refusé de rien me vendre quand ils me voyaient très malade, parce qu'ils espéraient que ma mort livrerait au pillage les restes de mon bien qu'ils n'osaient s'approprier par la force.

En arrivant chez Quisaquina, je trouvai ce chef plus disposé à me servir qu'à me nuire. Il gouverne un canton à l'extrémité du Pungo Andongo. Toutes les contrariétés que j'y avais souffertes, et que je pouvais encore redouter dans ce territoire, allaient cesser, puisque je devais entrer dans une autre province, dont le régent ne penserait pas à me tracasser. D'ailleurs j'avais l'intention de passer dans le Libolo qui n'est pas soumis aux Portugais, et où les nègres indépendans me serviraient volontiers moyennant un salaire.

Quisaquina me fournit les porteurs dont j'avais besoin; il mit même de l'empressement à me procurer tout ce que je demandais. Ses sujets me conduisirent chez Nganga Quembi, premier soba de la juridiction de Cambambé. J'allai loger chez un marchand d'esclaves établi dans ce lieu; ce mulâtre me donna tout ce qui m'était nécessaire, et me traita en ami. Je restai quelques jours chez lui pour bien me rétablir, et lorsque ma santé me le permit, je me remis en marche. Ici, tous les chemins allant d'un soba chez l'autre, sont

fréquentés et ne présentent aucune difficulté. Il n'y a pas de forêts à traverser. La terre est absolument inculte.

En quittant Nganga Quembi, le terrein que l'on parcourt, pour arriver chez Dumbo, est formé de galets accumulés les uns sur les autres. On trouve des roches de toute espèce, on traverse des buttes composées en totalité de fragmens, parmi lesquels on aperçoit des blocs considérables; à gauche du chemin, on voit des collines de granit et de gneiss qui se dirigent vers le Couenza. Les ruisseaux charient dans ce fleuve une grande quantité de cailloux roulés, qui sont sans doute descendus des montagnes que l'on voit à droite. Tous ces cailloux sont de granit et de gneiss.

Je remarquai dans plusieurs endroits des débris de couleur rosâtre qui renfermaient des cristaux de feld-spath lamelleux; quelques morceaux contenaient une si grande quantité de mica, que je les regardai comme des fragmens de gneiss et même de micaschite. Ne pouvant aller examiner les montagnes, je me contentai de ces observations.

Arrivé dans la banza de Dumbo, l'un des plus puissans sobas de la province du Cambambé, je fus surpris de voir qu'une femme gouvernait cet état. J'appris bientôt que la souveraineté appartenait à la ligne féminine, en récompense de la valeur qu'une négresse de ce lieu avait montrée dans la guerre contre les peuples indépendans.

Cette princesse habite une maison bâtie en pierres, et plus jolie que celle d'aucun soba du royaume d'An-

gola. Elle est très riche. Ses esclaves sont très nombreux, et occupent plusieurs gros villages où ils vivent comme des hommes libres, mais ils sont exposés à être vendus, soit qu'ils offensent leur maîtresse, soit que les besoins de celle-ci l'exigent.

Cette femme est très bien vêtue, quoique nu-pieds, comme tous les chefs du royaume d'Angola et ceux des pays indépendans. Partout, sur son territoire, on rencontre des maisons de riches nègres, et des villages dont les habitans semblent aisés; ils ont beaucoup de poules et de bétail; ils cultivent les haricots, le maïs et le manioc, et se nourrissent assez bien. Paresseux comme tous leurs compatriotes, ils préfèrent rester assis des journées entières sous un arbre, plutôt que de se livrer à un léger travail qui leur procurerait divers objets dont ils apprécient l'utilité; ils n'aiment que les liqueurs spiritueuses.

Dans toute la province du Pungo Andongo, je ne trouvai aucun fruit, pas même des bananes; mais dans le presidio et les environs, toutes sortes de fruits abondent. Aucun canton du royaume n'est aussi peu favorisé de la nature; au contraire, depuis mon arrivée dans la province de Cambambé, je trouvais toujours quelque fruit comestible.

CHAPITRE XXXI.

Arrivée chez le régent de Cambambé. — Ses bons procédés. — Arrivée à Massangano. — Exhalaisons sulfureuses. — Départ. — Accident. — Mines de sel gemme. — Muxima.

Au bout de quelques jours de voyage, j'arrivai chez le régent de la province de Cambambé. J'avais passé chez les sobas Gola Calunga et Cambambé Calunga. Je parcourus avec plaisir cette campagne dont l'aspect est très varié ; les vallées que l'on parcourt sont d'autant plus intéressantes que, dans plusieurs endroits, les rochers dépouillés montrent à découvert leur structure. Une grande variété de roches, l'amiante avec ses filets flexibles, des pierres calcaires, des pierres précieuses, vinrent successivement s'offrir à ma vue. Ailleurs, le sol est revêtu de la plus riche vé-

gétation, qui sert d'asile et de nourriture à des animaux de toutes les classes.

Le capitaine Pedro José de Bensa, qui gouvernait cette province, était un homme estimable et d'une loyauté à toute épreuve. Il me reçut amicalement, me fit donner tout ce dont j'avais besoin, et me procura des porteurs pour aller à Dondo, où il avait donné l'ordre de me préparer les bateaux qui m'étaient nécessaires pour porter mon bagage jusqu'à Calumbo, port du Couenza, près de l'embouchure de ce fleuve.

Le nom de Cambambé, qui est celui de la province, désigne principalement la ville où réside le régent. On y a bâti un presidio, ou redoute, muni d'un canon à chacun de ses quatre angles. On voit au milieu une petite église. Je ne sais de quelle utilité ce fortin peut être aujourd'hui dans ce lieu, à moins que ce ne soit pour servir de retraite à des soldats s'ils étaient poursuivis par des nègres; mais les murs sont si bas, qu'il ne serait pas difficile de les enjamber; d'ailleurs, les canons sont démontés, il n'y a qu'une vingtaine de soldats tant nègres que blancs, et quelques miliciens. Si les nègres des provinces situées de l'autre côté du Couenza voulaient ravager la province, ce ne seraient pas les quatre canons de la redoute qui pourraient les en empêcher.

La ville ou presidio ne renferme qu'une cinquantaine de maisons dont cinq ou six sont en pierres; mais plusieurs petits villages dans les environs pourraient être regardés comme des faubourgs. L'on dé-

couvre de ce lieu le Zambi, que j'avais visité. Cette montagne volcanique est située sur les confins du Libolo et du Quisama.

Cambambé a été autrefois fameux par le marché du Dondo. Les nègres indépendans venaient y vendre des esclaves; mais l'appât du gain ayant engagé les Portugais à envoyer des agens chez ces peuples pour y faire les achats, ceux-ci restèrent alors tranquillement chez eux, et se crurent des gens bien plus importans qu'auparavant, puisque les blancs les recherchaient dans leurs villages; ils devinrent même insolens, ils maltraitèrent ces gens qui accouraient dans leur pays, et conçurent du mépris pour les hommes que précédemment ils craignaient. Ainsi, par sa cupidité, le blanc affaiblit la haute opinion qu'il avait inspirée au nègre.

La province de Cambambé offre de jolis sites, elle ne produit d'autres denrées que du maïs, des haricots et du manioc. On y voit des orangers, des citronniers et des tamariniers, surtout dans le canton appelé Dondo, où les arbres fruitiers sont communs. M. Pedro Jose de Bensa régent de Cambambé, non-seulement me traita avec amitié, mais aussi remplaça les provisions que j'avais perdues; il me donna quelques-unes des siennes, et refusa d'en recevoir le paiement. Grâces à l'obligeance de ce brave homme je me remis un peu des mauvais traitemens que j'avais essuyés dans la province de Pungo Andongo. Puis je partis pour Dondo où j'arrivai dans une journée.

Là je fis embarquer tout mon bagage dans cinq canots, j'en pris un pour moi, et je voguai vers le presidio de Massangano. Le chef qui gouvernait ce canton me donna des bateliers expérimentés, et je m'abandonnai à la rapidité du courant qui nous porta avec beaucoup de vitesse. Le second jour de voyage un vent du sud-est souleva les eaux avec tant de force que, malgré l'expérience de l'équipage, nous ne gagnâmes le rivage qu'avec beaucoup de peine. Nous fûmes trop heureux de pouvoir débarquer sur les bords d'une petite forêt. Bientôt des nègres des environs vinrent nous faire visite et tâchèrent pendant la nuit de détacher un des canots pour l'emmener avec eux, mais un coup de pistolet que je tirai à l'un d'eux que j'aperçus au clair de la lune, effraya les autres; ils prirent la fuite, et se cachèrent dans les bois.

Arrivé à Massangano, le régent M. Manuel Lorenzo, m'invita à loger chez lui, et me témoigna beaucoup d'amitié. Cette province est également qualifiée presidio, parce qu'elle a un petit fort défendu par quelques vieux canons démontés et à moitié enterrés. Il y a aussi une mince garnison de soldats blancs et noirs, et quelques miliciens nègres, mais ceux-ci ne servent comme partout ailleurs que pour aller saisir un nègre qui a encouru la colère du régent.

Ne pouvant dormir pendant la nuit, je me levai à trois heures du matin et j'ouvris la croisée pour jouir de la vue de la campagne, mais je fus forcé de la refermer aussitôt, parce qu'il sortait de la terre une

exhalaison sulfureuse, si forte que ma respiration en était gênée. J'appris le lendemain que l'on sentait cette odeur aussitôt après le coucher du soleil, et qu'elle ne cessait que le lendemain après son lever; on ajouta que le soir les gens qui se promenaient dans la campagne paraissaient comme si les rayons d'un fourneau ardent où l'on brûlerait du soufre se réfléchissaient sur leur visage, et que le matin avant le jour, ils semblaient avoir la figure d'une couleur verte tirant sur le jaune.

J'aurais sans doute fait tout mon possible pour découvrir s'il existait quelque mine de soufre dans les environs, comme tout semblait l'annoncer, mais les entraves que l'on avait mises à mon vogage, en me refusant des porteurs à Pungo Andongo, m'ôtèrent le desir de solliciter dans cette occasion ce que l'on ne m'eût probablement pas refusé si l'on eût eu l'espoir d'un gain quelconque. Je me rappelais que si je n'avais pas continué mon voyage vers le nord, c'était uniquement parce que j'avais promis au capitaine général de revenir l'année suivante avant la saison des pluies, afin de chercher les mines d'or que l'on croit exister dans le royaume d'Angola. Cependant quoique j'eusse fait ce sacrifice, je n'avais trouvé dans les autorités du Pungo Andongo, lieu que je devais traverser pour aller sur les bords du Lombigé, que des dispositions peu bienveillantes. J'aurais pu alors au lieu de retourner dans le royaume d'Angola m'avancer vers Cassange. Chez Cunhinga je n'en étais qu'à huit ou dix journées

de marche, tandis qu'il me fallait deux mois pour y retourner en partant de la côte. Je pouvais même craindre que l'on ne me permît plus de traverser de nouveau le royaume. Dans ce cas je serais obligé de prendre un chemin détourné pour parvenir à Cassange où deux motifs m'appelaient; d'abord je ne voulais pas perdre les marchandises que j'y avais envoyées, puis je tenais à passer dans ce lieu le Couango, car on m'avait dit que c'était le seul lieu où j'étais sûr de trouver le moyen d'effectuer ce trajet pour aller ensuite chez les Molouas.

Le régent de la province de Massangano m'engagea à rester quelques jours chez lui. Il desirait beaucoup que je fisse des recherches pour connaître la cause de l'odeur sulfureuse dont j'ai parlé; sans lui rien promettre positivement, je fis sonder dans quelques endroits au sud du presidio, et je trouvai à une profondeur de 6 pieds une terre dont le goût indiquait que l'objet que je cherchais n'était pas éloigné. Je m'en tins là, et après déjeuner, je me rembarquai dans l'intention d'aller examiner la province de Quisama.

Les productions de la province de Massangano sont les mêmes que celles de Cambambé, et de Pungo Andongo. On y élève beaucoup de poules; le gros bétail ne peut prospérer et y meurt à cause de la grande quantité d'herbes vénéneuses qui croissent dans la campagne. Il enfle le premier jour, et dévoré de soif il ne résiste que peu de temps. Ses beuglemens

fréquens et ses mouvemens désordonnés en se roulant sur l'herbe annoncent l'excès de ses souffrances.

Ayant quitté les bords du Couenza, quelques heures après mon départ de Massangano, je parcourus pendant trois jours une partie de cette province, et surtout les environs du presidio. En faisant abattre un petit tas de terre qui me paraissait avoir été élevé par les attérissemens du fleuve quand il déborde, je trouvai au-dessous un limon disposé en couches, qui ressemblaient aux feuillets de l'ardoise et entre lesquelles j'observai des restes d'animaux et de végétaux très bien conservés. Je fis creuser plus profondément et je découvris des couches de schiste, avec de nombreuses impressions de végétaux et d'insectes, ou plutôt les individus mêmes qui y avaient été apportés par les eaux. Je remarquai l'impression d'un poisson, mais elle était trop délicate pour que je pusse l'emporter. Dans un autre endroit, je rencontrai dans des bancs ou lits de terre crayeuse, de petites agates avec des insectes et des végétaux. Je vis même un zoolite dans une roche sur les bords du Couenza; je ne pus réussir à l'enlever, parce qu'il se brisa lorsque l'on cassa à coups de gros marteaux, le rocher auquel il était attaché. Je ne pus même reconnaître l'animal, dont on ne distinguait que la partie postérieure, jusqu'aux premières côtes, mais on n'en voyait pas les pieds. Dans cette occasion il m'arriva un accident extrêmement fâcheux, et que je déplore encore; un éclat du rocher frappa le fils du nègre du

Bihé avec tant de violence que le malheureux jeune homme fut tué du coup.

Je me rembarquai, et deux jours après je débarquai une seconde fois pour aller chez le soba Cutala qui habite le Quisama. J'avais avec moi des porteurs, mon interprète et mon nègre du Bihé. Celui-ci était d'une tristesse extrême depuis la mort de son fils, l'affliction l'accablait; tout m'annonçait que je le perdrais bientôt : un nègre qui devient mélancolique ne tarde pas à mourir.

Le deuxième jour du voyage j'arrivai chez le soba Cutala, que je trouvai assis au milieu d'une douzaine de femmes et jouant avec elles. Il fut surpris de ma venue, qui ne lui avait été annoncée par personne. Il me regarda long-temps avec attention avant de m'adresser la parole. Il ne pouvait revenir de son étonnement. Enfin il donna ordre qu'on m'apportât un tabouret, et il m'offrit sa ganja, ou calebasse de oualo, après en avoir avalé une gorgée. Je dois remarquer à ce sujet qu'un nègre ne s'assied jamais nulle part sans avoir sa calebasse pleine devant lui. Je bus à longs traits, car j'étais encore à jeun, et la journée avait été très chaude.

Depuis long-temps j'étais accoutumé aux usages des nègres, et je ne faisais aucune difficulté de boire après eux dans le même vase. D'ailleurs, j'aurais refusé celui que l'on m'eût offert, si le chef n'en avait pas goûté en ma présence, pour me prouver qu'il n'y avait pas de poison.

Cutala garda ensuite le silence assez long-temps, mais enfin il le rompit, en s'écriant : « Comment, tu « aimes donc le oualo?... Cependant les blancs ne s'en « soucient pas ». Je ne lui répondis rien, car toute parole eût été inutile. Comme j'avais vécu plus mal que les nègres, tout ce qu'ils apprêtaient pour eux me paraissait délicieux, et bien préférable aux racines auxquelles j'avais été souvent réduit. Je fis donner à ce soba une bouteille de tafia, qu'il vida avec ses femmes, et qu'il trouva parfait. Je fis acheter du oualo pour mes nègres, qui allèrent préparer leur repas et le mien, et je restai à l'ombre à converser avec Cutala. Il m'apprit que toute sa richesse consistait en une certaine quantité de sel qu'il avait le droit d'extraire des mines voisines de sa banza, et qu'il vendait aux habitans du royaume d'Angola. Puis, s'arrêtant tout-à-coup au milieu de son discours, il me dit que la personne que je considérais attentivement, était sa fille, et qu'elle m'accompagnerait le soir dans ma maison.

Il est vrai que j'avais regardé cette jeune négresse au moment où il m'adressa la parole, mais il n'avait pas deviné le motif de ma curiosité. Cette fille, âgée d'environ douze ans, était grande et jolie; cependant son visage offrait une inégalité singulière : son nez paraissait être formé de deux moitiés entièrement différentes, collées l'une contre l'autre; malgré cette bizarrerie, cette négresse plaisait au premier coup-d'œil. Le même disparate se remarquait dans toute sa personne. Un de ses seins était plus petit que

l'autre, et son corps était plus maigre d'un côté que de l'autre. J'avais les yeux fixés sur ces singularités quand le soba me fit l'offre dont je viens de parler.

Je n'eus garde de la refuser, parce que c'est toujours dangereux; car on offense en même temps le père, qui est souverain du lieu où l'on se trouve, et sa fille, qui, en Afrique comme en Europe, ne pardonnerait pas l'apparence même du mépris.

On m'avait dit, avant d'arriver à Massangano, que je parviendrais plus aisément aux mines de sel en suivant les bords du Couenza, qu'en traversant les forêts et les territoires des différens chefs de la province de Libolo, tous soupçonneux et méchans. Ces informations étaient exactes. En effet, j'étais près de ces mines. Cutala m'apprit que leur produit suffisait à *tous* ses besoins.

Je laissai chez ce soba tout mon bagage, et je me mis en route pour les fameuses mines de sel gemme dont j'avais tant entendu parler, et que les Portugais n'avaient jamais pu conserver. Huit nègres bien armés m'accompagnaient, nous nous dirigeâmes vers le sud. A plus d'une lieue de distance des mines, les sentiers sont remplis de débris de sel. Il est impossible de calculer la quantité qui est jetée de côté comme inutile; les nègres le taillent en morceaux longs d'environ dix pouces sur un de diamètre, et terminés par deux pointes. On les lie avec des joncs pour les porter au loin. Il est évident que l'opération de tailler ainsi le sel en doit faire perdre une quantité prodigieuse.

A peu de distance des mines, on voit les ruines d'un petit fort que les Portugais bâtirent lorsqu'ils s'emparèrent de ce lieu, mais d'où ils furent bientôt chassés. Les habitans de cette province ont l'humeur belliqueuse, ils insultent le blanc qui ose s'aventurer sur les confins de leur pays. Ils regardent même les Portugais comme leur étant très inférieurs, parce qu'ils n'ont pu les subjuguer.

Ces mines, ou plutôt ces montagnes de sel, sont immenses. Tous les chefs voisins peuvent y prendre la quantité qu'il leur plaît d'en tirer, Ce qui est pour eux une source de richesse inépuisable; car ils ont par-là le moyen de pourvoir à leurs dépenses, sans vendre leurs sujets, excepté quand ceux-ci commettent des crimes qui encourent la peine de l'esclavage. Les paquets de sel en bâton servent de monnaie courante dans tout l'intérieur de l'Afrique.

Je ne restai que quelques heures près de ses mines, car j'avais lieu de craindre que l'un des chefs voisins, instruit de mon arrivée dans ce canton, ne profitât de cette circonstance pour exiger de moi une rançon énorme, s'il ne m'eût pas mis à mort.

Les habitans de cette contrée, qui n'ont pas oublié leurs guerres avec les Portugais, au sujet de ces mines, m'auraient cru leur ennemi, et dans la crainte que je ne fusse venu pour leur tendre quelque piège, il est probable qu'ils auraient commencé par me sacrifier à leurs soupçons.

Je revins par le même chemin que celui que j'avais

suivi en venant, et je regrettai de n'avoir pas eu avec moi toute ma caravane, dont la présence eût imposé aux habitans et m'eût ainsi procuré la facilité de faire des observations.

Revenu chez Cutala, je partis bientôt pour Muxima. Chemin faisant, je passai chez le soba Quisama. A une lieue et demie du presidio de Muxima, j'aperçus sur le Couenza, mes bateaux qui se rendaient dans le port.

Cette province est comme d'autres qualifiée presidio, parce que quelques canons sont à-peu-près enterrés dans un petit fort, placé sur le haut d'un rocher voisin du Couenza. Elle était gouvernée par un mince sous-lieutenant, nommé Joao Evarista de Goveia, homme détesté généralement à cause de ses vexations. L'on m'avait si mal parlé de lui, que je n'allai le voir, afin d'éviter tout désagrément, que pour l'avertir conformément aux lois portugaises, que je devais descendre le fleuve. Je lui fis dire par le soldat qui était à la porte que j'allais à Loanda, et sans attendre sa réponse, je regagnai mes bateaux.

CHAPITRE XXXII.

Soba Muxima. — Impertinence d'un petit chef. — Imbondero servant de réservoir et de prison. — Muené Ruugé. — Maladie. — Je perds mon interprète et mon nègre du Bihé. — Arrivée sur les bords du Couenza, puis à Loanda. — Préparatifs pour un second voyage dans les pays indépendans. — Considérations générales sur les peuples du Congo que j'avais visités.

Je débarquai à deux lieues de Muxima, dans un endroit où les roches me parurent être des brèches. Leur masse de couleur jaunâtre est siliceuse, à cassure terreuse, unie et celluleuse ; on y remarque des taches noires, ayant la forme d'un triangle irrégulier.

En approchant de la banza du soba de Muxima, on trouve un poudingue calcaire, jaunâtre, à cassure grenue. La banza de Muxima est placée sur un rocher de calcaire blanc, à cassure saccharoïde, d'un aspect un peu grossier, et la masse est remplie de cavités cylindriques, dont les parois sont garnies de petits cailloux.

Muxima est vassal des Portugais. Je le quittai le lendemain, et j'allai chez Quimané. Aussitôt que j'arrivai près de la banza, ce chef me fit demander ce que je desirais.

Je lui dis que le desir seul de voyager m'avait conduit dans sa ville. Alors j'excitai sa défiance; il me regarda comme un émissaire des Portugais, chargé d'examiner la force de la province, afin qu'ils pussent lui déclarer la guerre dans un temps opportun. Son visage se rembrunit, ses yeux s'animèrent, et il se contenta de me répondre que mes projets seraient déçus, parce qu'il ne me laisserait pas partir. Ayant réussi à diminuer un peu ses soupçons, je profitai de cet heureux commencement pour lui offrir une bouteille de tafia. Bientôt nous fûmes très bons amis. Je passai quelques heures avec lui. Il me fit donner ce dont j'avais besoin, parce que je l'enivrais; mais il fallut remettre au lendemain toute espèce de conversation. Quoique je prévisse des difficultés, il convenait de ne rien brusquer et d'attendre du temps ce que je ne pouvais obtenir autrement.

Ce chef, quoique soumis au soba Malaya, souverain de la province Quisama, n'est cependant pas son vassal; il n'est considéré que comme son allié. En temps de guerre, il est obligé de fournir un certain nombre d'hommes pour défendre l'intérêt commun.

Quimané voulut me retenir chez lui pour assister à l'enterrement de sa sœur, jeune fille de douze ans, non mariée. Elle était morte faute du secours de la

médecine. Depuis quelque temps elle se plaignait de maux de reins et de tête. On l'avait tenue couchée, et on lui avait donné quelques médicamens très innocens, mais ridicules, que les sorciers et les magiciens avaient prescrits. L'on me dit qu'à son décès elle n'était pas encore sujette à l'écoulement périodique particulier à son sexe. L'inaction dans laquelle on l'avait forcée de rester, loin de la soulager, avait dû augmenter son mal. L'on peut juger, par ce nouvel exemple, de l'ignorance de ces peuples en médecine.

Comme j'avais déjà vu un grand nombre d'enterremens, je ne balançai pas à partir pour la banza de Bumbi, soba qui demeurait à quatre lieues plus loin. Mais je ne m'y arrêtai pas, et je campai près d'un ruisseau qui en est éloigné de deux lieues.

Je passai le lendemain dans un village dont les habitans me fournirent tout ce qui m'était nécessaire, et échangèrent même leurs moutons contre des colliers et d'autres ornemens. J'allai coucher quatre lieues au-delà dans un autre village habité par des nègres méchans et de mauvaise foi. Le chef m'accabla de demandes exorbitantes; il prétendit que je lui devais un droit pour avoir passé sur ses terres, et que d'ailleurs comme blanc ou ennemi, je ne pouvais sauver ma vie qu'en payant une grosse rançon. Il fit ensuite une longue énumération de ce que j'étais obligé de donner comme tribut. J'en conclus que quand même je sacrifierais tout ce que je possédais sans en excepter même mes habits, je ne pourrais satisfaire son avidité.

Résolu à ne rien répondre, j'enjoignis à mon interprète de garder également le silence; puis je m'assis et j'écrivis. Le chef rodomont sentant que je n'avais pour lui que du mépris se tint tranquille et ne dit plus mot. Une demi-heure après je pris une bouteille de tafia, et je la lui donnai en le priant de retourner chez lui, sinon que j'irais camper une lieue plus loin. Mes nègres qui jusque-là s'étaient occupés à préparer leur repas, craignant que je ne voulusse continuer à marcher, déclarèrent à cet impertinent qu'il ferait bien de regagner sa demeure, parce que j'étais d'une force et d'une adresse incroyable, que mes armes à feu différentes de celles dont ils faisaient usage, portaient sans être munies de pierres et tuaient plus d'une douzaine d'hommes à-la-fois.

Ces gens parlaient de bonne foi, il m'avaient vu faire usage plusieurs fois d'un fusil à piston que j'avais tiré avec de très petit plomb sur des oiseaux. Surpris de ce qu'il en tombait un si grand nombre, ils pensaient que mon fusil pourrait produire le même effet contre des hommes, car ils ne connaissaient pas le petit plomb. Le chef plus effrayé qu'émerveillé de ce qu'il venait d'entendre, se retira avec tout son monde et nous pûmes manger et reposer tranquillement.

Le lendemain je traversai la ville de Muené Bumbi, éloignée d'une lieue. Elle est grande et bien peuplée; mais je ne m'arrêtai que trois heures plus loin dans un village.

Les habitans de cette province comptent leur

richesse par pied d'imbondero. Ils coupent la cime de ces arbres à environ 60 pieds de haut; puis ils creusent le tronc jusqu'à une profondeur de 20 à 30 pieds. Ils ferment la partie supérieure avec des planches, ne laissant qu'une très petite ouverture. L'écorce et la partie du bois qui restent suffisent pour que l'arbre conserve sa verdure, et ne pourrisse pas. On creuse une fosse autour du tronc, et au moyen d'échelons que l'on y pratique en y enfonçant des piquets de distance en distance, on monte pour verser dans ce réservoir de nouvelle espèce, l'eau qui se rassemble dans le fossé au temps des pluies. Lorsque l'arbre est entièrement plein, on ferme l'ouverture. On a ainsi des citernes d'un genre particulier. Elles sont d'autant plus nécessaires que cette province est entièrement dépourvue d'eau courante. Les habitans vendent leur eau aux passans. Les imbonderos et le produit des mines de sel composent toute la richesse du pays.

L'imbondero sert aussi de prison. Quiconque a un ennemi dont il veut se venger, s'empare de lui, a soin de lui lier les pieds et les mains, le descend dans ces arbres creusés, et l'y laisse mourir. Quelquefois il l'y précipite, et alors ce malheureux doit se briser quelques membres en tombant de si haut, parce qu'on le jette la tête la première. Dans ce cas, la mort met promptement un terme aux tourmens de l'infortuné, qui souffre sans doute beaucoup si on le descend avec précaution.

Deux mulâtres, que les nègres avaient renfermés pieds et poings liés dans un de ces imbonderos, eurent le bonheur de se sauver. Voici comment cela arriva. Les nègres, après les avoir descendus au fond de l'arbre, s'amusèrent à leur tirer des flèches, en leur demandant continuellement si cela les amusait. Heureusement pour eux que les nègres les lancèrent du côté opposé à celui où ils étaient. Après s'être bien divertis des souffrances qu'ils croyaient causer à leurs prisonniers, les nègres se retirèrent, les croyant près de rendre le dernier soupir; mais les mulâtres réussirent à délier mutuellement les cordes qui les tenaient attachés, et au moyen des flèches qu'ils fichèrent contre les parois de leur cachot, parvinrent au haut de l'arbre; puis en passant de branches en branches et d'un imbondero à un autre, ils en trouvèrent un moins gros. Ils y firent avec l'écorce des branches des cordes qui leur servirent pour descendre jusqu'à terre. Les imbonderos sont, comme je l'ai déjà dit, d'une dimension étonnante.

Je quittai ce village pour aller chez le soba Muené Rungé, qui habite sur le haut d'une montagne du même nom. Elle mérite de fixer l'attention, car l'on y trouve des améthystes, des cornalines et des agates. On voit dans des ravins beaucoup d'ossemens fossiles, tels que des fragmens de tête d'éléphans et d'autres animaux, des empreintes de poissons d'environ quatre pieds de longueur sur des feuillets de schiste. Les arbres ne croissent sur cette montagne qu'à la hauteur

des arbustes; un seul ruisseau se précipite de ses flancs. Dans le temps des pluies, ses bords offrent un sable fin, et l'on rencontre dans son lit beaucoup de fragmens de cristaux, de petites améthystes, des agates. Cette montagne ne présente aucune masse de rocher très dur; le premier coup de marteau la faisait éclater. La roche ressemblait à une lave blanche d'un grain très fin. Elle me parut susceptible d'être polie et de recevoir des dessins.

Assis sur un rocher, j'écrivis machinalement avec un crayon mon nom et le mois de l'année; passant ensuite le doigt dessus pour effacer ce que j'avais tracé, je ne pus y réussir, quoique j'eusse mouillé la place. Je crus m'apercevoir que l'empreinte du crayon s'attachait encore plus fortement à cette pierre, qui naturellement excita ma curiosité. L'ayant bien examinée, je reconnus qu'elle n'était pas de la nature de celles qui servent à la lithographie. J'exécutai un petit croquis, que peut-être d'autres voyageurs verront un jour avec surprise.

Muené Rungé fut très étonné de ma visite. Éloigné de tous les chemins de passage, il ne pouvait deviner quel motif me conduisait chez lui; mais il était fort inquiet, parce qu'il pensait que j'étais suivi de beaucoup d'autres blancs, et que mon apparition n'était probablement que l'annonce d'une guerre prochaine. Il vint à ma rencontre; mais tout en m'assurant qu'il se réjouissait de ma venue, il tremblait. Il m'avoua qu'il ne pouvait imaginer pourquoi j'avais pu

me décider à gravir sur cette montagne, si haute (1) et de si difficile accès. Je lui donnai un verre de tafia pour toute réponse. Il me conduisit dans sa banza, et m'offrit de partager son oualo pendant qu'on apprêterait mon dîner. Mon interprète était malade; heureusement je pouvais me passer de lui; je comprenais assez la langue du pays pour soutenir une conversation.

Bientôt Muené Rungé laissa apercevoir l'inquiétude qui le tourmentait, mais la gaîté avec laquelle je lui contai mes diverses excursions dans l'intérieur de ce pays, mon ton de franchise et surtout l'usage de la langue maternelle, dissipèrent ses appréhensions; il ajouta foi à ce que je lui disais. En effet, aucun Portugais de Loanda ne parle la langue abunda. J'appris à ce soba qu'après avoir visité des peuples très éloignés, j'avais aussi voulu voir mes voisins, et que je venais de chez les autres sobas du Quisama, qui m'avaient très bien accueilli. Alors il se montra satisfait, et il m'offrit ses services.

Je passai quelques jours à parcourir la montagne; enfin, je songeai à me rendre à Loanda. Le soir de la veille de mon départ, je trouvai des grains d'argent dans le ravin où un ruisseau coule durant la saison des pluies; mais je ne poussai pas mes observations plus

(1) Le baromètre marquait 20°.
Le thermomètre attaché 10°.
Id. libre 10° 3/12.

loin, parce que je ressentis de nouvelles attaques de fièvres.

Lorsque je fus dans la plaine, je m'acheminai vers mes bateaux qui devaient être arrivés au port de Couenza, et je pris le chemin qui mène chez le soba Camongoa; j'y arrivai trois jours après, n'ayant parcouru qu'environ quinze lieues, parce que les sentiers étaient mauvais et peu fréquentés. Ce soba voulut me chercher querelle, sous prétexte que je voyageais dans la province pour l'examiner, et revenir ensuite y apporter la guerre. Il ajouta qu'il avait reçu de son chef, l'ordre de me retenir, de m'interroger et d'attendre ses instructions avant de rien décider sur mon compte.

Je ne fus pas fâché de cette nouvelle, qui me donnait la facilité de rester quelques jours dans ce lieu, sans qu'on pût croire que ce fût avec des desseins cachés. J'avais besoin de repos pour me rétablir des fièvres qui minaient continuellement ma santé.

L'ordre de me laisser partir sans me faire aucun mal arriva trop tôt. J'étais si souffrant, que je demeurai encore cinq jours dans cette banza, au grand contentement du soba. Quelle bonne fortune pour lui, de posséder un hôte qui le régalait chaque jour de plusieurs verres de tafia!

J'étais encore très malade, quand un accident très fâcheux me contraignit de partir. Mon interprète et mon nègre du Bihé furent atteints des fièvres, l'excès des fatigues avait détruit leurs forces, ils ne purent résister à la seconde crise; ils moururent chez Ca-

mongoa. Je les fis enterrer, mais le kitouche de mort et l'achat de la terre où ils furent inhumés, me coûtèrent le reste des marchandises que j'avais encore. Je ne pus me procurer de vivres pour mes porteurs, jusqu'au Couenza, qu'en donnant mon gilet et ma cravate; enfin, pour avoir un guide, je livrai un pistolet au soba. N'ayant plus rien, il fallut bien que je partisse quoique malade; d'ailleurs, il ne me restait plus d'interprète ni de nègre auquel je pusse me fier.

Deux jours après j'arrivai sur les bords du Couenza où je trouvai mes bateaux avec des marchandises. Je renvoyai mes porteurs comme j'en étais convenu, après les avoir bien régalés. J'espérais que ces peuples se souvenant de ma générosité se montreraient fidèles et dévoués au service de tout voyageur qui pourrait dans la suite explorer ces contrées.

Aussitôt que je fus un peu remis de mes fatigues, je songeai à partir pour Loanda. Je n'en étais plus qu'à deux journées de chemin. Le régent de la Barra do Calumbo me fournit des porteurs qui, j'en étais sûr, ne me causeraient aucun désagrément, car ils craignaient singulièrement de paraître devant les juges de la capitale.

Du port Calumbo à Loanda, on voyage dans un bois taillis, au milieu duquel, de distance en distance, s'élèvent des arbres assez hauts. Cette route fort triste est fréquentée par les nègres qui portent, des bords du Couenza à Loanda, des légumes et de la volaille pour

la consommation de cette ville, où les denrées sont très chères, tandis qu'elles sont à bon marché sur les rives du fleuve.

Je couchai à moitié chemin, mes porteurs peureux comme tous les nègres des environs de Loanda me racontèrent des histoires effrayantes de gens qui avaient été dévorées pendant la nuit, par les lions très nombreux dans ces bois. La difficulté que l'on éprouve pour y allumer de grands feux faute de gros arbres, augmente encore les craintes de ces pauvres diables, car ils n'ont aucun moyen de se défendre.

Comme ils s'arrêtent tous dans le même endroit, il y a quelquefois une centaine de personnes et plus, réunies pour se reposer dans un espace de deux cents pas carrés.

J'arrivai de bonne heure le second jour à Loanda, n'ayant vu dans la route qu'un lion qui peut-être eut plus de peur de nous que mes porteurs n'en eurent de lui. Je fis aussitôt part de mon retour au capitaine-général en lui annonçant que je ne pouvais à cause de ma maladie aller lui présenter mes respects.

Je logeai chez M. José Manuel Viera da Silva; ce négociant s'était attiré l'inimitié du capitaine-général, parce que dans la junte dont il était membre, il ne partageait pas toujours l'avis de son excellence. Le gouverneur me fit répondre qu'il me souhaitait une meilleure santé, et mon émissaire ajouta qu'il avait paru surpris de ce que je demeurais chez M. Viera.

J'y restai quelques jours, mais quand j'appris que

le gouverneur était son ennemi mortel, je quittai sa maison pour une autre qu'il me prêta, et où je pouvais vivre sans m'exposer à l'inimitié de personne. Ce négociant la fit garnir de tous les objets qu'il jugea devoir m'être utiles. Il me donna aussi des esclaves pour me servir, et se chargea de me faire acheter des provisions par son pourvoyeur.

Pendant un mois je fus très souffrant, je perdis même la vue par l'excès de la chaleur. Cependant ma santé finit par se rétablir, et dès ce moment je ne songeai plus qu'aux préparatifs de mon second voyage.

Par les soins de M. Viera, j'expédiai pour Ambriz diverses marchandises. J'avais l'air de ne pas me mêler de ces envois, parce que j'étais à-peu-près certain que non-seulement le capitaine-général ne favoriserait pas, mais même empêcherait toute tentative de ma part pour m'avancer une seconde fois dans d'intérieur du pays. Il me dit à la première visite que je lui fis après ma maladie qu'il voudrait pour 40,000 *crusados* (environ 120,000 francs) ne m'avoir pas permis de visiter les contrées que j'avais parcourues puisque maintenant je les connaissais mieux qu'aucun blanc.

Cependant il apprit indirectement que M. Viera faisait partir des marchandises pour mon compte, ou bien il le soupçonna seulement, en voyant que ce négociant expédiait beaucoup d'objets pour un lieu où il n'avait pas coutume d'envoyer ses commis pour faire la traite. Toutefois, il ne put probablement pas croire que je pensasse à entreprendre un second voyage, après

tout ce que j'avais souffert dans le premier. En effet, il ne m'en parla jamais. Un jour cependant il tourna adroitement la conversation sur les dangers qui attendent les voyageurs dans l'intérieur des terres. J'observai avec plaisir son air de satisfaction quand je dis, que celui qui avait le bonheur de revenir d'une entreprise aussi périlleuse ne devait pas hasarder une seconde tentative du même genre. Néanmoins il paraît que l'on jasait encore sur les expéditions de M. Viera, puisque ce dernier m'apprit que l'on me prêtait l'intention de retourner dans le centre de l'Afrique, et que le général avait dit qu'il s'y opposerait; alors je jugeai que je devais donner complètement le change à ceux qui avaient deviné la vérité.

En conséquence, je vendis le reste des marchandises que j'avais rapportées de mon voyage, et beaucoup de choses à mon usage, tels que des livres, du papier à dessiner, et quelques gravures; car tout cela m'était inutile et ne pouvait que m'embarrasser; et afin de ne rien laisser à Loanda, je fis charger sur un navire allant au Brésil tout ce que je voulais envoyer dans ce pays. Lorsque ma santé fut entièrement rétablie, j'arrêtai mon passage à bord d'un négrier destiné pour Rio Janeiro. On ignorait à Loanda que ce navire devait toucher à Ambriz, le capitaine n'en ayant rien dit, afin de pouvoir y prendre trente-cinq esclaves qui lui appartenaient.

Avant de quitter le royaume d'Angola, je vais présenter quelques observations générales sur les habi-

tans de ce pays, et sur ceux des contrées indépendantes qui sont situées à l'est et au sud.

Les nègres du royaume d'Angola et ceux de Benguela, de Quisama, de Libolo, de Tamba, de Cunhinga, de Bihé, de Baïlundo, offrent entre eux de nombreuses ressemblances dans les mœurs, les coutumes, les habitudes. Ces mêmes particularités les font aisément distinguer de ceux qui vivent au nord ou à l'est, et dont j'aurai occasion de parler dans la suite.

Les nègres dont je m'occupe peuvent être considérés comme appartenant à la même souche. Ils sont grands et bien faits; ils ont les épaules larges, le crâne très épais, les hanches contractées, ce qui leur donne une grande force de reins. Cependant il est facile de reconnaître les habitans du royaume conquis de ceux des autres pays nommés plus haut. L'attitude de ceux-ci est fière; ils marchent la tête levée, la poitrine effacée; ils ont un certain air d'audace qui sied au courage. Leurs fesses sont assez bien formées, leurs mollets bien marqués; leurs muscles se dessinent bien et indiquent une constitution vigoureuse. Les habitans du Bihé et de Baïlundo, ainsi que je l'ai déjà dit, l'emportent sur tous les autres par leur haute taille, et ont leurs cheveux taillés comme la crinière d'un casque.

L'habitant des royaumes d'Angola et de Benguela marche comme s'il était éreinté. Il porte la tête un peu inclinée. Son œil noir manque de vivacité. Il a, comme les nègres des autres pays, l'estomac arrondi; mais toute sa personne annonce une nonchalance ex-

trême. Il n'a point de mollets; ses genoux semblent fléchir sous le poids de son corps. . . . . .

La mâchoire de tous ces peuples n'est pas beaucoup plus allongée que celle des blancs. Leurs muscles n'annoncent pas qu'ils aient plus de vigueur. A l'âge de dix-huit ou vingt ans au plus tard, la barbe leur pousse. Leur chevelure est laineuse, leur estomac un peu plus arrondi que chez le blanc, leur nez large, leur front déprimé; ils réfléchissent peu, et semblent être plutôt guidés dans leurs actions par leurs appétits que par aucune opération de leur raison. Ils ont peu de capacité intellectuelle, quoiqu'il s'en trouve parmi eux qui ont des prétentions à l'esprit. Les habitans de Baïlundo, de Bihé et de Tamba sont plus intelligens, plus intrépides et plus courageux que les autres, mais en même temps plus méchans. Toujours prêts à affronter les plus grands périls, ils ne calculent les dangers que lorsqu'ils ont accompli leur dessein. Turbulens à l'excès, ils restent à peine un moment à la même place, tandis que ceux des pays conquis passent des journées entières, assis à la porte de leurs cabanes, sans changer de position, ni même détourner les yeux d'un objet sur un autre.

Tous ces peuples sont polygames. Si quelques-uns, surtout dans le royaume d'Angola, sont monogames, ce n'est que par l'impossibilité de pouvoir se procurer plusieurs femmes. Ils observent régulièrement leurs cérémonies religieuses envers leurs fétiches. Ces pratiques varient dans les diverses contrées; mais le fé-

tiche ou dieu est partout le même. Dans le royaume d'Angola, il y a des nègres qui ont reçu le baptême; mais j'ai déjà dit que c'est à quoi se borne leur christianisme. D'ailleurs, adorateurs d'idoles et mariés à plusieurs femmes, ils trouvent ce genre de vie plus convenable à leur nature et aux coutumes qu'ils ont héritées de leurs pères.

Indépendamment des dieux nombreux que les nègres adorent, ils leur ont consacré des insectes et des animaux sous la figure desquels ils pensent qu'ils se cachent souvent, et que par cette raison ils nourrissent soigneusement. On conçoit que ceux des pays soumis aux Portugais ne peuvent avoir de temples publics; chaque individu a chez lui ses fétiches. Dans toutes les provinces que j'ai parcourues, je n'ai vu nulle part de sacrifice humain; cependant on se souvient de ce qui manqua de m'arriver chez Cassundé. De plus chez Baca soba, au sud de Novo Rodondo, et à l'ouest du Quisama, j'ai vu l'emplacement où l'on immole des hommes : voici ce que les habitans me racontèrent. Lorsque l'on célèbre une grande fête, on conduit tous les criminels près du rivage de la mer, à une petite distance de la banza. Ensuite, le soba vêtu de ses plus beaux habits et entouré de ses macotas, arrive et s'assied sur une grande pierre plate taillée en forme circulaire; ses macotas prennent place autour de lui par terre; le plus grand silence règne dans l'assemblée, le peuple se tient assez loin en face du souverain. Un des avocats des criminels qui sont

également placés vis-à-vis et plus près du soba, se lève et prononce un discours pour la défense de son client, en déployant toute son habileté pour prouver qu'il est innocent, ou du moins qu'il mérite le pardon; l'accusé ne peut se défendre lui-même, il a seulement la faculté de suggérer ses moyens de défense, mais à voix basse, à son avocat. Jamais celui-ci n'est interrompu ni exposé à aucune poursuite pour son discours, quand même on reconnaîtrait qu'il avance des faits évidemment faux.

Quand il a terminé son plaidoyer, le soba fait un signe aux macotas qui s'approchent et délibèrent si l'accusé est ou n'est pas coupable; la décision est prise à la majorité des voix. La consultation finie, chacun reprend sa place sans dire un mot. Un autre avocat prend ensuite la parole. Lorsque tous ont parlé et que le soba a délibéré avec les macotas, sur chaque criminel, il se lève et déclare que le plus coupable, qu'il désigne, a encouru la peine capitale. Les bourreaux le saisissent aussitôt, l'enveloppent dans un filet préparé pour l'occasion, et où il est si serré, qu'il ne peut bouger. On le suspend à deux branches d'arbre où il reste jusqu'au lendemain. Alors on le délie. Le soba paraît précédé des musiciens, et suivi de ses nobles et du peuple. Il prend place comme la veille, on fait silence, le criminel est amené près du fatal billot, le soba donne le signal, et en un moment, les membres du malheureux roulent à terre.

Les macotas détachent un morceau des chairs pal-

pitantes, l'offrent au soba, en coupent un autre pour chacun d'eux, au milieu des démonstrations de la joie bruyante de la foule qui bientôt se dispute ces restes sanglans. Ceux qui en obtiennent un lambeau s'estiment heureux et conçoivent l'espoir de devenir macotas. On retourne ensuite à la banza où le reste de la journée est consacré à la débauche. Chacun fait griller le morceau de chair qu'il s'est procuré, et le mange en poussant des cris de joie.

Ces fêtes atroces montrent jusqu'à quel point ces nègres portent la cruauté. Cependant, la banza du soba Baca est à peu de distance de Novo Redondo, où les Portugais ont bâti un petit fort.

Le nègre souffre avec une patience incroyable; il pousse rarement un soupir, même au milieu des plus terribles tourmens. Il se détruit pour se venger de celui qui l'achète, ou même avant d'être vendu, afin de priver le soba du profit qu'il espère en le réduisant à l'esclavage. Quand il est résolu de périr, il invite son ennemi à se réconcilier, lui donne du poison, et en avale lui-même, afin d'arriver ensemble dans l'autre monde, et de terminer leurs différends en présence des personnes qui les ont connus pendant leur vie. Se venger d'un ennemi est un titre de gloire chez les sauvages, et y passe pour une action méritoire et courageuse.

Ce que le nègre craint le plus est d'être transporté au-delà des mers, parce qu'il est persuadé que le blanc le tuera et le mangera. Dans les premiers

temps de la traite, les mères racontaient à leurs enfans des histoires pour les effrayer ; à force d'être répétés, ces récits ont passé pour des vérités.

Les herbes, l'écorce ou la racine de certains arbres, sont les remèdes employés par les nègres pour toutes les maladies. Quand ils ne se trompent pas sur la nature du mal, ils sont assez heureux dans leurs cures. Leur ivrognerie est la cause de la plupart de leurs maux ; ils ne vivent pas long-temps : on pourrait dire qu'ils ne font en quelque sorte que paraître et mourir. Ils s'enivrent presque tous les jours avec du tafia ou du oualo. Cette dernière boisson est extrêmement rafraîchissante, et cause un dévoiement très fort. La première irrite et enflamme les intestins. Toutes deux, également pernicieuses, minent peu-à-peu la santé de ces hommes, et abrègent leurs jours. Ils savent cependant qu'une décoction de l'écorce du panda arrête les effets d'une diarrhée, et quand ils la prennent à temps, elle leur sauve la vie.

Ils ne savent rien garder pour le lendemain; ils consomment en un jour toutes leurs provisions, quand même ils sauraient que la mort doit être le résultat de cet excès. Le oualo, leur boisson ordinaire, est bien approprié à leurs habitudes, car il ne peut se conserver que trois jours. On ne peut le boire les deux premiers, parce qu'il n'a pas fermenté; il n'atteint sa perfection que le troisième, et il s'aigrit le quatrième.

Le nègre ne se sert ni de couteau, ni de fourchette, ni de cuillère pour manger : il déchire la

viande, il mange les haricots et l'infungi, ou bouillie de farine de manioc, avec les doigts; il boit les liqueurs à même du vase qui les contient. Il mène, dans son opinion, une vie heureuse. En effet, il ne manque de rien. Ses besoins comme ses desirs sont très bornés. Si deux ou trois femmes ne lui suffisent pas, il en prend une quatrième, une cinquième, et même un plus grand nombre s'il en trouve. Il passe le jour à causer avec ses amis, et la nuit dans les bras d'une de ses femmes. Il boit quand il a soif, il mange quand il a faim, il dort quand la force de la chaleur l'assoupit. Il se couche de bonne heure, et à la pointe du jour il est à la chasse. Il en revient à neuf heures du matin. Il se trouve bien comme il est; la civilisation pourrait-elle ajouter à sa félicité *telle* qu'il la conçoit?

Pour semer le millet, les haricots et les ognons, le nègre se contente de remuer la terre avec une houe, à la profondeur de deux ou trois pouces. Il ne sème qu'une fois l'an; cependant il pourrait faire trois récoltes. Les nègres ne cultivent jamais les champs voisins d'une banza, pour éviter que les animaux domestiques ne détruisent la moisson.

De même que les peuples civilisés, ils se réunissent dans des villages, pour pouvoir se défendre plus aisément. La ville où habite le souverain est toujours beaucoup plus grande que les autres. Le chef converse avec tout le monde, entretient chacun de ses affaires particulières, et semble compatir aux malheurs de

ceux qui en éprouvent. Il fait distribuer quelques calebasses de oualo à ceux qui lui font visite; il boit avec eux, et se conduit en père de famille; personne cependant ne lui manque de respect. J'ai assisté plusieurs fois à ces audiences, où tout se passe dans la plus grande harmonie.

Mais ce souverain qui se montre si bon, est inexorable pour les gens qui commettent des fautes. Il fait charger leurs mains de chaînes, ce qui les rend esclaves à jamais. S'il reconnaît ensuite que les accusateurs ont agi par malice et à tort, il les fait prendre, et ils sont esclaves de droit.

CHAPITRE XXXIII.

Arrivée à Ambriz. — Climat. — Formation d'une caravane. — Le soba Mani Luaïnica. — Tentative de me piller. — Accident. — Samba. — Divertissemens.

Arrivé à l'embouchure du fleuve Ambriz, à trente lieues de Loanda, je fus surpris de ne pas voir la ville dont j'avais entendu parler. Je savais qu'il n'y avait aucun blanc dans ce lieu si fameux pour la traite des nègres; mais j'imaginais y trouver quelque chef puissant. Je n'y rencontrai que quelques misérables cabanes qui avaient servi à des capitaines de navires venus pour faire la traite. J'étais presque dans le port et prêt à mouiller avant d'avoir distingué la terre.

A l'exception du Sombrero de Benguela, rocher rond qui a à-peu-près la forme d'un chapeau, et que par un temps serein on découvre à la distance de 10 ou 12 milles, la côte, entre les 5 et 14° sud, est partout

si basse qu'on ne l'aperçoit qu'à 6 ou 8 milles de distance. Quelques cocotiers semblent ajouter à la tristesse de l'aspect qu'elle présente.

On sait que dans toutes les terres comprises entre l'équateur et les tropiques on divise l'année en deux saisons principales : celle des pluies et celle de la sécheresse. Ici, la saison pluvieuse commence en octobre, et finit dans le mois de novembre : c'est ce qu'on nomme les petites pluies. Il pleut de temps en temps et peu à-la-fois. Mais vers la fin de février commencent les grandes pluies, qui durent jusqu'à la fin d'avril. Alors des orages troublent l'atmosphère, le tonnerre ne cesse de se faire entendre, et l'horizon semble être en feu. La pluie tombe continuellement et par torrens, toutes les rivières débordent, et la terre qui, pendant neuf mois, a été échauffée par les rayons du soleil, exhale les vapeurs insalubres qui causent les maladies ordinaires dans cette partie du Congo. La fièvre dite d'Angola, qui est une fièvre cérébrale, donne ordinairement la mort au malheureux blanc que le desir d'amasser des richesses conduit sur cette côte; la dyssenterie et le tétanos y sont également à redouter.

C'est pendant le temps des pluies que les maladies se développent à la côte, mais c'est pendant les chaleurs qu'elles désolent l'intérieur du pays. Les eaux que le débordement des fleuves répand dans les campagnes restent dans les fonds, et forment des marais qui, en se desséchant, répandent au loin des exhalaisons malfaisantes. Pendant les mois de janvier et de

février, la chaleur est presque insupportable sur cette côte, durant le jour ; les nuits sont froides. Cette brusque transition d'une température très élevée à une très basse est fort dangereuse. Cependant quand le blanc arrivé sur ces côtes franchit la saison pluvieuse sans maladies, il est rare qu'il en éprouve de graves dans la saison sèche, mais il doit se garder de se livrer à la débauche. Sur la côte, la brise de terre et la brise du large, se font régulièrement sentir. La brise de terre commence ordinairement le matin à neuf ou dix heures et dure jusqu'à deux heures. La brise du large s'élève vers les quatre heures. C'est à cette dernière que l'on doit la possibilité de vivre sur cette côte. Plus la brise du large a été forte, plus celle de terre l'est aussi.

Les courans sur cette côte se dirigent du sud vers le nord avec tant de force, qu'un navire est ordinairement quatre ou cinq jours pour aller de Benguela à Angola, et que, pour retourner, il emploie de vingt-cinq à trente-cinq jours. Les courans seuls suffisent presque aux navires qui vont vers le nord, lorsqu'ils ne s'éloignent pas de plus de six ou huit milles de la côte.

Aussitôt que je fus débarqué, je partis pour la banza du soba Mani, situé au nord du Logé, pour prendre les marchandises que j'y avais expédiées de Loanda, et pour me procurer des porteurs et des interprètes. J'y trouvai deux de ces derniers que l'on y avait envoyés de Loanda et des pombeiros qui parlaient bien le portugais. Des deux interprètes, l'un était de Cassange, l'autre de Muchingi; ils avaient été esclaves

des blancs, mais avaient recouvré leur liberté; tout était en bon ordre. Je me procurai assez facilement tous les porteurs dont j'avais besoin pour arriver jusqu'à Sambo, où j'avais l'intention de prendre des bateaux pour remonter le Logé jusqu'à une assez grande distance.

Le soba Mani me fit prendre possession d'une excellente maison construite exprès pour moi. Il s'était acquis des droits à ma reconnaissance en respectant tout ce qui m'appartenait. Ses sujets me fournirent tout ce qui m'était nécessaire, il me traita en ami. Il avait appris de mes pombeiros que je n'étais pas marchand d'esclaves, que j'appartenais au *moüené poutou*, dont j'étais probablement l'ami, parce que j'étais très riche et que je dépensais beaucoup, sans autre but que de me promener; enfin que je donnais et que je ne prenais jamais rien. Donner et ne prendre rien est une grande qualité aux yeux d'un chef nègre qui ordinairement prend autant qu'il peut et ne donne rien. Celui-ci espéra tirer un grand profit de ma présence chez lui; cependant il me trouva vaisemblablement très généreux, car il fut satisfait de ce que je lui donnai, et n'exigea rien autre chose. Il est assez superstitieux, mais l'habitude qu'il avait de voir des blancs l'empêchait d'être scrupuleux sur plusieurs points. Il aimait beaucoup à boire, et il s'était créé un dieu du tafia pour avoir lieu d'en demander. Lorsque quelque chose troublait son humeur, il disait que c'était son dieu qui, fatigué de ce qu'il ne lui faisait aucune offrande, mon-

trait son mécontentement, en l'affligeant. On ne pouvait les apaiser l'un et l'autre qu'en lui donnant à boire; encore sous ce rapport était-il impossible de le satisfaire, plus il buvait, plus sa soif augmentait. je ne sais comment il résistait à la quantité des liqueurs fortes qui entraient dans son corps.

Les chefs de cette contrée, quoique Muchicongos, obéissent à Holo Ho; ils se regardent cependant comme indépendans eux et leurs sujets. Bien loin de se croire au-dessus des blancs, ils les servent volontiers, et dans les fonctions les plus abjectes. Les nègres de cette contrée sont très malpropres : j'ai vu des nobles et d'autres nègres malades, qui, près du châlit en roseaux sur lequel ils étendaient leur natte pour se coucher, avaient fait un trou qui contenait leurs excrémens, et qu'on ne bouchait que lorsque le malade était mort ou guéri.

Les Européens qui fréquentent cette côte où la traite n'était soumise à aucun droit, y ont apporté beaucoup de vases en cuivre dont l'usage, devenu commun parmi les nègres, peut les empoisonner, car ils ne sont point étamés; d'ailleurs, cette précaution serait inutile, parce que la couche d'étain une fois usée, ne pourrait être remplacée. J'ai vu de ces vases entièrement couverts de vert-de-gris; mais, comme les nègres ont appris par expérience que cet oxide est un poison très actif, ils nettoient ces vases avant de s'en servir, en ayant grand soin de le ramasser pour en faire usage au besoin. Les marmites de terre ou de fer seraient les

meilleures pour ces peuples; mais ils aiment ce qui brille, et, faute de bassins en cuivre, un capitaine de navire manquerait souvent les achats qu'il veut effectuer.

Les nègres de cette côte sont très méchans, fourbes et menteurs. Ils tiennent à honneur de voler; s'ils pouvaient, ils dépouilleraient volontiers de tout ce qu'il possède, le blanc qui aborde chez eux. Ils sont tous armés de fusils et de poignards; il serait dangereux de se trouver seul avec eux dans un lieu désert. Leur férocité ne s'exerce pas seulement sur les blancs; ils tueraient leur parent le plus proche, leur père, leur mère, pour lui enlever le moindre vêtement ou une bagatelle qui leur plairait. Tout ce qu'ils voient ils veulent le posséder, et se regardent comme privés d'une chose qu'ils ne peuvent enlever. Chez eux, il n'y a d'autre loi que celle du plus fort, d'autre honte que celle de se laisser vaincre.

Les nègres traitent assez bien leurs femmes, et, quand ils en ont, leur donnent de petits morceaux d'étoffe pour se couvrir les parties sexuelles. Ils montrèrent beaucoup d'étonnement de me voir chercher des herbes, fouiller la terre, disséquer des animaux, couper et serrer avec soin des morceaux de bois, dessiner des plantes et d'autres objets; ils ne pouvaient s'imaginer à quoi cela me servirait, car, dans leur opinion, les blancs n'ont d'autre occupation que celle de faire la traite, et comme parmi eux les magiciens, les sorciers et les devins cueillent des plantes, ils me crurent un magicien blanc. Cette idée leur fit craindre

que je ne jetasse quelque sort sur eux ; cependant, soit par crainte, soit par respect, ils ne me firent aucun mal.

Mes porteurs partirent gaîment pour la banza du soba Mani Luaïnica, éloignée de dix lieues. La campagne est aride, sablonneuse et nue ; de temps en temps on rencontre quelques arbres. Les herbes vénéneuses sont très communes. On n'y voit pas de bétail ; les poules même y sont très rares. Les seules denrées que l'on y trouve sont des haricots et de la farine de manioc.

Je traversai deux petits villages dont les habitans sont très insolens. Ils voulurent me forcer à leur acheter un esclave. Ils ne pouvaient consentir à voir passer chez eux des ballots de marchandises et des barils de tafia sans en avoir leur part. Ils se croyaient réellement lésés ; le chef d'un de ces villages vint au nom de ses compatriotes m'adresser des remontrances sur mon injustice, et me solliciter de leur donner quelque chose, sans quoi il ne répondait pas de ce qui pouvait arriver. Je ne fis que rire de ce discours ; cependant je gratifiai cet homme de quelques bagatelles pour l'empêcher de se fâcher sérieusement ; il s'en retourna fort content. J'eus à essuyer bien d'autres importunités de ce genre pendant le reste de la journée. Chacun croyait obtenir une récompense en venant m'ennuyer. La nuit mit fin aux sollicitations, et le lendemain je partis de bonne heure. En route nous rencontrâmes deux panthères, qui se précipitèrent sur nous avec une vitesse étonnante. Mais les nègres sont si habiles à se mesurer avec ces animaux, que l'homme attaqué en avait déjà ter-

rassé une et avait mis l'autre en fuite avant que j'eusse pu le secourir.

J'arrivai chez Mani Luaïnica, que je trouvai très disposé à me voler. Il voulut me faire donner près de sa propre demeure toutes les maisons dont j'avais besoin pour y déposer mes marchandises en sûreté; mais connaissant la fourberie de ces nègres, je refusai même d'aller loger dans l'enceinte de la banza. Luaïnica en parut fort contrarié, m'exposa les dangers que je courrais en demeurant hors de la banza. Je ne changeai rien à ma première résolution, et j'eus lieu de m'en applaudir. Le lendemain il vint me présenter une longue kyrielle de quitouches ou amendes qui, disait-il, lui étaient dus par des capitaines des navires négriers, pour des esclaves qui ne lui avaient pas été payés; il finit par la demande de deux quitouches, que je lui devais, l'un pour être entré sur ses terres sans sa permission, et l'autre pour avoir refusé la jeune fille qu'il m'avait envoyée le soir précédent.

Un début si impérieux de la part d'un chef si chétif me fit craindre de rencontrer des difficultés plus sérieuses chez des sobas plus puissans. Mais j'étais embarrassé sur le parti que je devais prendre, car je ne pouvais compter sur mes porteurs. Si je montrais de la faiblesse il s'enhardirait peut-être et m'enlèverait toutes mes marchandises, ce qui me mettrait dans l'impossibilité de continuer mon voyage. Je résolus de garder un milieu, et je lui dis dans sa langue : « Les blancs que tu appelles mes frères, sont des marchands; mais je ne

suis venu dans ce pays, que pour visiter les sobas, les traiter comme mes amis, et partager avec eux mes biens; c'est ce que je ferai avec toi avant de te quitter. Quant aux dettes des blancs, attends qu'un marchand arrive pour te faire payer, parce que tous partagent les profits de la traite. Du reste je ne suis pas entré sur tes terres sans ta permission, puisque je t'ai fait demander des porteurs, et que tu me les a envoyés, ce qui indiquait que tu me permettais de venir. Je n'ai pas non plus refusé la jeune fille par mépris, mais plutôt par devoir, parce qu'un étranger ne doit pas en recevoir une sans être d'abord convenu avec le soba du présent qu'il doit lui faire; si tu me traites comme un étranger qui ne connaît pas les coutumes, tu as tort, parce que j'arrive du pays au sud où j'ai demeuré long-temps avec les nègres.»

Le soba, très surpris de m'entendre lui répondre sans interprète, jugea par mon discours que je connaissais bien les usages de ces contrées. Aussi, un instant après il m'offrit la main en signe d'amitié, m'assura que je pouvais compter sur lui; qu'il reconnaissait que j'étais incapable de le tromper, comme avaient fait les marchands mes frères; qu'il n'exigerait point les quitouches dont il m'avait parlé, et qu'il serait prêt à me protéger, pendant le temps que je resterais chez lui, contre tous ceux qui pourraient essayer de me voler, et il insista de nouveau pour que j'allasse demeurer dans sa banza, où il pourrait mieux me porter secours si j'en avais besoin.

La fin de ce discours me prouva que j'avais affaire à un homme déterminé à me nuire, et que s'il n'y réussissait pas, ce serait seulement faute de le pouvoir. Je fis partir un de mes pombeiros avec un des nègres de Mani, pour aller me chercher des porteurs chez le soba Samba, où je devais passer ensuite, voulant laisser ceux de Mani Luaïnica, qui pouvaient fuir avec leurs fardeaux; dans ce cas, je ne pouvais espérer de rien retrouver par l'autorité du soba, qui serait sans doute l'auteur du vol.

Pendant la nuit suivante, Mani Luaïnica envoya un assez grand nombre de ses sujets pour me voler; parmi eux se trouvaient plusieurs des porteurs venus avec moi, et qui depuis mon arrivée étaient retournés dans leurs familles pour y attendre mon départ. Les porteurs que j'avais pris chez Mani n'avaient pas été prévenus; plusieurs ne dormaient pas encore, et se chauffaient. Ayant aperçu les larrons, ils m'en donnèrent avis; aussitôt les autres porteurs furent réveillés tout doucement, et lorsque les brigands furent près du camp, nous fîmes sur eux une décharge qui en blessa sept. Le bruit des coups de fusil fit bientôt accourir le soba et le peuple avec des flambeaux, comme pour nous secourir. Le chef était loin de s'attendre à la vue des voleurs que je fis amener devant lui; il fut tellement déconcerté, que l'air de son visage me prouva sa perfidie; mais je fis semblant de rien.

Je lui dis cependant : « Il est évident que les voleurs « sont tes sujets, puisque parmi ceux qui sont blessés

«je reconnais deux des porteurs que tu m'avais don-«nés». Néanmoins, comme il eût été dangereux de lui laisser entrevoir que je le soupçonnais, je lui annonçai que je le récompenserais de la sollicitude qu'il m'avait témoignée en venant à mon aide à la première alarme, mais que je n'avais plus de confiance dans son peuple, et que je ferais venir des porteurs d'ailleurs. Il se retira satisfait en apparence, quoiqu'il eût espéré un autre résultat de ses manœuvres.

Je fis distribuer du tafia à mes porteurs avant de les renvoyer se coucher, et je leur promis à chacun deux mouchoirs pour les récompenser de s'être si bien acquittés de leur devoir. Je voulais tâcher de m'attacher quelques-uns de ces hommes, et les engager à me suivre dans mon voyage, comme avaient fait les nègres du Bihé. Le lendemain fut un jour de fête dans mon camp, tous eurent double ration et une grande quantité de oualo. Ils dansèrent et se divertirent pendant toute la journée. Les porteurs que j'attendais arrivèrent le surlendemain, et nous partîmes. Je fis quelques présens à ce misérable chef, pour le détourner de chercher à me causer quelque mésaventure dans la forêt que je devais traverser. Je fus surpris qu'il ne tentât rien de semblable, parce qu'il lui eût été facile de m'attaquer et de m'enlever quelques ballots au milieu de ces hautes herbes desséchées où l'on peut se cacher sans courir risque d'être aperçu ; peut-être je dois mon salut dans cette occasion à la conduite que j'avais tenue après l'attaque nocturne. J'avais donné la

liberté aux prisonniers blessés, quoique, d'après la loi, ils fussent mes esclaves; mais je les avais renvoyés en jurant que je ne pardonnerais à personne si on m'attaquait une seconde fois : il est possible que le peuple n'ait pas voulu s'exposer de nouveau à ma colère en secondant les desseins hostiles de son chef.

Nous eûmes de la peine à franchir une petite montagne distante d'une lieue de Sambo. Les sentiers à pic qu'il fallut escalader, car on n'en sait pas faire d'autres dans ces contrées, me causèrent beaucoup de difficultés. Plusieurs de mes nègres tombèrent et se blessèrent assez grièvement. Un surtout reçut à la tête une contusion si violente qu'il ne pouvait continuer à marcher, même sans rien porter. Je le fis mettre dans mon tipoï, ce qui étonna beaucoup ses camarades, et j'allai à pied; mais comme la chaleur était extrême, je restai en arrière avec seulement huit noirs qui composaient ma garde et portaient quelques-uns de mes instrumens.

Je n'avais encore parcouru que la moitié du chemin, quand je rencontrai quelques-uns de mes porteurs, qui revenaient avec mon tipoï pour me chercher; ils avaient été si frappés d'un acte d'humanité dont leurs chefs étaient incapables, qu'ils étaient revenus de leur propre mouvement au-devant de moi, sans que mon interprète ou mes pombeiros le leur eussent ordonné. Cette marque de gratitude me prouva que le nègre est capable de sentir les actions généreuses, et qu'il sait les apprécier.

Arrivé chez le soba, je le trouvai assis au milieu de

mes porteurs et de mes effets; ses sujets se tenaient un peu à l'écart, afin qu'ils ne pussent être accusés d'avoir rien dérobé. Le chef, qui s'était informé de moi, et de ce que j'allais faire dans l'intérieur du pays, ne pouvait croire que j'y fusse conduit par un autre motif que celui d'acheter des esclaves. La quantité d'objets qu'il voyait lui paraissait une fortune dont je ne pourrais jamais voir la fin. Il était fort content que je passasse chez lui, parce qu'il espérait tirer avantage de ma visite, et garder une partie de ce que j'avais, puisque j'en faisais présent à mes amis les sobas. Il se trouvait aussi fort honoré d'être appelé l'ami d'un homme qu'il regardait comme riche et puissant, tant il est vrai que la richesse est partout regardée comme une espèce de puissance!

Aussitôt mon arrivée, je m'occupai de me procurer des bateaux; Sambo me promit que j'en aurais sous peu de jours. Je voulus renvoyer les porteurs que j'avais pris chez Mani; mais huit me proposèrent de me suivre jusqu'à Cassange, et à leur exemple, trois de chez Sambo me firent la même offre. J'en fus bien aise, parce que c'était autant d'hommes sur lesquels je pourrais compter, et qui s'attacheraient à mon service.

Les hommes de Sambo passent la journée à boire; mais le matin et le soir ils s'exercent au maniement des armes, et y déploient toute leur adresse. Armés de longs sabres, qu'ils conservent fort luisans, deux s'avancent l'un contre l'autre en se portant de grands

coups, qu'ils savent bien parer. Il est facile cependant de voir que ce n'est qu'un jeu, et qu'ils ne cherchent pas à se blesser. Leurs mouvemens sont très agiles. Je m'étonnais de ce qu'ils n'approchaient jamais beaucoup l'un de l'autre; mais en observant attentivement, je vis qu'ils ne pouvaient dépasser des bornes marquées, et que, par cette raison, ils ne devaient jamais se blesser, parce que les armes pouvaient se toucher sans jamais atteindre le corps. Ces jeux, continués pendant deux ou trois heures chaque fois, rendent ces nègres très adroits à se servir de l'arme blanche. De même, ils tirent bien le fusil; mais ils sont plus habiles avec la flèche. Rarement ils manquent le but. J'attachai à un arbre une marque de la grandeur d'un écu; puis mesurant cinquante pas, je promis deux mouchoirs à celui qui l'atteindrait. Dix-neuf l'essayèrent; onze réussirent; les autres frappèrent à côté, mais tous assez près. Je donnai le prix convenu à chacun des onze. Ensuite, mesurant une autre distance de quatre-vingts pas, je promis la même récompense aux vainqueurs. Deux seulement atteignirent le but; les autres s'en éloignèrent plus ou moins. A cent pas aucun n'y parvint. Avec le fusil, aucun ne toucha la marque à quarante pas; à vingt seulement, il y en eut un qui effleura le côté. Il n'est pas étonnant que ces hommes ne soient pas aussi habiles avec le fusil qu'avec l'arc et la flèche; ils ne peuvent s'exercer souvent, faute de poudre; quand ils en ont, ils l'emploient à chasser, et non à se divertir. Ils ont le coup-d'œil très

juste, et sont meilleurs chasseurs que les blancs. Leur sagacité pour suivre un animal à la piste est étonnante. Un naturaliste dit : « Montrez-moi une dent, je vous « dirai à quel animal elle a appartenu ». Un de ces nègres peut dire : « Montrez-moi des vestiges empreints « sur la terre, et je vous dirai quel animal a passé là, « et depuis quel temps ». Je les ai vus courir après des animaux là où je ne pouvais découvrir le moindre indice, et cependant il les avaient aperçus.

Ces nègres aiment passionnément les singes, ils ne leur font pas de mal; ils en ont chez eux qu'ils apprivoisent. On voit beaucoup de ces animaux sur les bords du Logé; ils jouent dans les arbres; mais je ne sais de quoi ils vivent, car je n'ai pas aperçu de fruits dans ces forêts.

L'eau de ce fleuve est trouble, charrie une grande quantité de troncs d'arbres, de feuilles, d'herbes sèches et toutes sortes de saletés; elle cause des obstructions qui deviennent très douloureuses. La terre des bords est jaune, le lit est d'un sable gris très fin, mêlé de sable noir. Le courant n'est pas très rapide; les panthères et les lions le passent facilement à la nage : du premier bond ils s'élancent à plus de la moitié de sa largeur.

Les habitans de Sambo ont pour fétiche principal le serpent. Ils croient que le dieu de la fourberie est caché sous la forme de ce reptile. Heureusement je fus instruit de cette particularité dès le commencement de mon séjour dans ce pays; autrement j'aurais probablement été coupable de déicide, tant les ser-

pens y sont nombreux. J'étais continuellement exposé à être mordu; mais malgré le respect qu'inspirent ces reptiles, je ne les manquais pas quand j'en trouvais dans ma maison; j'en ai tué plus d'une fois qui dévoraient mes vivres. Les habitans les laissent monter partout, et manger ce qu'ils veulent. J'ai rencontré dans la campagne un énorme boa en train d'avaler un agneau, dont une partie était déjà dans son corps et l'autre dans sa gueule. Je le tuai, et je fus très surpris en le dépouillant de trouver la chair de l'agneau en grande partie putréfiée, tandis que la partie arrêtée dans les mâchoires, quoiqu'elle ne fût pas séparée du reste, était saine. Les nègres qui m'accompagnaient mangèrent l'agneau, sans qu'il leur fît aucun mal.

Mes nègres, qui n'adoraient pas les serpens, enterrèrent le corps du vaste reptile qui leur avait fourni pour déjeuner, au moment où ils s'y attendaient le moins, une viande qu'ils aiment beaucoup et dont ils mangent rarement, parce que le mouton est un dieu très vénéré qu'on ne tue jamais dans ces cantons; mais mes nègres n'hésitèrent pas à se régaler de celui-ci, parce que ce n'était pas eux qui l'avaient tué, et que d'ailleurs ils n'étaient pas scrupuleux.

Les femmes de ce pays sont très paresseuses. Elles élèvent leurs enfans avec peu de soin, les laissant aller seuls aussitôt qu'ils ont quelques mois. Ces marmots grimpent partout, et acquièrent beaucoup de force en jouissant ainsi d'une pleine liberté. Les garçons ne couchent plus dans la maison paternelle aussitôt qu'ils

ont cinq ans; ils se joignent à quelques camarades plus âgés qui ont déjà fait une cabane, et ils dorment la nuit avec eux en attendant que l'âge leur permette d'en construire une pour eux-mêmes. Quant aux filles, elles restent près de leur mère, jusqu'à ce que l'âge leur ait appris les secrets de la nature; alors elles ne se font pas scrupule de demander un mari à leurs parens, qui les donnent à ceux auxquels ils les ont promises, et qui les ont même payées. Quelquefois cependant, quand une d'elles est jolie, ses parens la conduisent à l'embouchure du fleuve, où ils ont coutume de trouver des capitaines qui leur paient fort cher de tels prémices. Revenue de ce voyage, la jeune fille se marie avec celui qui l'avait demandée, et qui l'estime davantage, puisque c'est une preuve qu'elle est jolie, ayant plu à un blanc. S'il la croit enceinte, il lui donne un breuvage pour la faire avorter, parce que l'enfant d'un blanc est difficile à élever dans ces contrées, et presque toujours meurt fort jeune, en sorte qu'il n'augmente pas la richesse du nègre.

L'arrivée de mes bateaux me détermina à partir. Mes nègres et ceux que Sambo me procura portèrent mes marchandises à bord; ils les couvrirent avec beaucoup de soin, et lorsque tout fut prêt, je me rendis sur le bord du Logé, accompagné du soba, qui regrettait que je ne restasse pas plus long-temps chez lui. Il trouvait très doux de satisfaire son goût pour le tafia sans qu'il lui en coûtât rien, et de recevoir journellement des présens. Depuis mon arrivée, son

peuple avait toujours été en fêtes; il n'y avait eu aucune dispute : tous étaient contens. Ceux qui avaient remporté des prix s'en paraient avec orgueil aux yeux des nouvelles amies qu'ils devaient à leur triomphe; ceux qui n'avaient pas eu le même avantage s'efforçaient de gagner l'affection des femmes par quelque tour d'adresse. En tout pays, la femme s'attache avec plaisir à l'homme qui se distingue; elle semble reconnaître sa faiblesse et la supériorité de l'homme en général; mais elle recherche davantage celui qui a su l'emporter sur ses pareils.

Le soba me quitta quand je m'embarquai. Les bateliers se mirent aussitôt au travail. Je n'avais avec moi qu'un jeune homme qui m'accompagnait, un interprète, un cuisinier, deux gardes. Je m'étais approvisionné de quelques vivres afin de ne manquer de rien, si je voulais débarquer quelque part. Nous avançâmes en assez bon ordre pendant toute la journée, après nous être arrêtés pour prendre un dîner frugal sur la lisière d'une forêt, où nous aperçûmes quelques habitations. Nous étions assez nombreux pour ne craindre ni les voleurs ni les animaux féroces.

Les bords du Logé sont assez tristes, ils n'offrent souvent qu'une vaste plaine aride, où l'on n'aperçoit pas un arbuste; quelquefois des broussailles bornent la vue; dans quelques endroits on voit de petits villages de nègres, chez lesquels nous ne voulûmes pas aller de crainte de disputes, et pour ne pas nous exposer à être volés. Nous employâmes cinq jours à parcourir environ

vingt lieues. Comme le fleuve cessait d'être navigable à cause de la quantité de roches et d'arbres qui embarrassaient son cours, je quittai les bateaux, à environ huit lieues de chez le soba Zala, chez qui j'envoyai chercher des porteurs.

Je fis prendre un chemin tracé, au travers de forêts peu épaisses, et où la chasse est abondante. Une panthère que nous blessâmes lorsqu'elle sortait de sa tanière nous offrit un exemple touchant de tendresse maternelle. Aussitôt qu'elle se sentit blessée, elle se précipita dans son trou, et reparut bientôt ayant à la gueule son petit, avec lequel elle voulut fuir, un coup de fusil atteignit le petit, dont le rugissement fit comprendre à la mère qu'il était frappé, elle le posa aussitôt à terre et s'élança sur les chasseurs; mais elle reçut une troisième balle qui l'arrêta, alors se voyant hors d'état de combattre, elle retourna sur son petit, et mourut en le couvrant de son corps.

Le soba Zala voulut comme ses confrères tirer parti de mon passage chez lui; il avait des prétentions exorbitantes, mais il se contenta de peu, parce qu'il craignit que je ne me plaignisse de lui au marquis de Pemba, de qui il dépendait. Il n'aurait pas cédé aussi facilement, s'il n'avait connu mon intention d'aller chez ce chef. Tous ces cantons font partie des états du Ngana Bamba; les chefs, indépendans chez eux, paient un faible tribut à ce souverain, mais ils sont obligés de le défendre en temps de guerre, et en reçoivent à leur tour protection quand l'occasion l'exige.

Zala se croit un soba très puissant, parce qu'il ne sort jamais sans être accompagné de plusieurs nobles, de tous ses domestiques, et de *quicongos* qui le précèdent, pour écarter de son chemin jusqu'au moindre petit caillou. Deux nègres avec de grands éventails agitent l'air autour de lui. Il croit augmenter son importance par la quantité de personnes qui le suivent. Il a sous ses ordres un assez grand nombre de petits villages dont les chefs viennent de temps en temps lui rendre leurs hommages; alors il se donne des airs de grandeur et s'imagine qu'il est important.

Les habitans de ce lieu ont beaucoup de fétiches, consistant en des figures plus ou moins bien faites d'hommes et d'animaux, qui sont renfermées dans un coffre, et conservées dans la chapelle publique, où l'on se rassemble pour consulter et prier le dieu afin d'en obtenir l'objet desiré. Aussitôt qu'une calamité arrive à ces hommes crédules, ils courent chez les devins; quelquefois s'ils ne réussissent pas dans leurs entreprises, ils se créent de nouveaux dieux, qu'ils implorent; mais souvent ils retournent aux anciens quand ils voient que les nouveaux ne les protègent pas.

A la mort de quelqu'un, on lui met dans la main le morceau d'étoffe sur lequel sont peints ses dieux, ce qui prouve qu'il n'a jamais manqué de leur être fidèle, et lui sert de passeport dans l'autre monde. Il mérite donc de passer dans le corps d'un homme destiné à être plus heureux qu'il ne l'a été pendant sa vie. On peint aussi sur son corps l'image de ses dieux

domestiques, pour empêcher les esprits malfaisans de s'attacher à aucun membre de sa famille; on place comme ailleurs sur sa tombe des signes qui annoncent son rang et sa condition pendant qu'il vivait. S'il était chasseur, on y voit des mâchoires d'animaux; sur celle d'un noble, son bâton; sur celle d'un marchand, des morceaux d'étoffe; sur celle d'un sorcier, une petite chapelle avec la figure d'un dieu; sur celle d'un quicongo, ou serviteur du souverain, une pelle en fer avec laquelle il nettoyait les sentiers, etc. Tout individu peut mettre sur une tombe un emblème quelconque, sans que les parens du mort aient le droit de les enlever, à moins qu'il ne refuse d'expliquer lui-même le sens de ces symboles, s'il est cité à cet effet par quelqu'un de la famille du défunt.

Une figure de serpent en bois marque la fourberie; une tête de lion, la force et le courage; une tête de singe, la méchanceté; celle de la panthère, la férocité : la trompe de l'éléphant désigne un homme spirituel; la fourmi, le voleur; l'abeille, l'homme industrieux; la chienne ou le chien montrent qu'il était disposé à enlever les femmes d'autrui.

Chaque bourg ou village a établi un cimetière près du sentier le plus fréquenté. Ces lieux sont intéressans par la diversité des ornemens des tombes. Un grand nombre est même entouré de petits arbres.

La maison du gouvernement, destinée à conserver les archives de la souveraineté, renferme un grand nombre de peaux de lions, de panthères, de singes,

enfin de toutes sortes d'animaux. Le chasseur qui tue un animal est obligé d'en porter la dépouille au soba, qui la lui paie, et elle reste la propriété de la souveraineté. A la porte et aux environs des maisons du chef, on voit toutes les têtes des divers animaux que les chefs ont tués; ils doivent à la postérité cette marque de leur vaillance. Beaucoup ont été presque entièrement détruites par le temps. On prendrait ces défenses d'éléphans plutôt pour des ossemens qui auraient été long-temps enfouis dans la terre, et rongés par les insectes, que pour des tronçons d'ivoire. Tous les chefs ont coutume d'en mettre deux croisées devant la porte de leurs habitations, pour signifier qu'ils sont aussi puissans parmi les hommes que ce grand quadrupède parmi les animaux.

J'employai trois jours à aller de chez Zala chez le marquis de Pemba, qui est beaucoup plus considérable. Les arbres des forêts que je traversai ne sont pas très grands, ce que j'attribuai à la nature du sol. Je fis sonder, et à quelques pieds je trouvai des rochers. Le terrein, d'ailleurs, est sablonneux et salé. Je vis quelques citronniers près d'un ruisseau; les fruits en étaient bons. Le panda est commun dans ces forêts; son écorce sert, comme partout ailleurs, de plats et d'assiettes aux nègres quand ils voyagent.

CHAPITRE XXXIV.

Pemba. — Caractère des habitans. — Panthères et hyènes qui dévorent un cadavre. — Aspect physique. — Description géologique des montagnes. — Duc de Quina. — Pompe déployée à mon arrivée.

Le marquis de Pemba a pris ce titre, parce qu'il a su que nous avions en Europe des nobles qui le portaient, qui étaient de grands personnages, et qui dépendaient d'un autre chef plus puissant qu'eux; il est sujet de Bamba, qui est le *ngana* ou potentat principal de toutes ces contrées.

Pemba régit une vaste étendue de pays bien peuplé. Il gouverne despotiquement, fait des incursions sur les terres de ses voisins pour y enlever du monde. Je n'ai vu nulle part d'homme plus méchant.

Quand j'arrivai chez ce marquis, il voulut me don-

ner une idée de sa grandeur. A l'entrée de sa banza, deux esclaves, vêtus élégamment, me dirent qu'ils étaient ses pages, et m'annoncèrent que je ne pouvais aller plus avant sans la permission du chef. Je fis camper dans l'endroit où je me trouvais. Bientôt Pemba vint me recevoir, accompagné d'une grande foule de ses nobles et de toute sa maison, précédé de ses musiciens et de tous ses ministres, comme dans les jours de grande cérémonie.

Ma tente était déjà plantée. Je l'y fis entrer et je lui dis de s'asseoir sur un tapis étendu exprès. Cette marque de distinction le rendit tout fier. Je lui fis verser du tafia ainsi qu'à ses nobles; mais ceux-ci me dirent qu'ils ne pouvaient dans les jours d'apparat boire en présence de leur souverain. Il paraît qu'il fut très contrarié de ce que le temps qu'il avait employé à venir chez moi m'avait suffi pour m'établir, car il fit son possible pour m'engager à aller loger dans sa banza. J'étais trop content de n'y pas être; rien n'aurait pu me décider à aller m'y renfermer.

Il retourna chez lui en grand cortège et content de mon présent. La foule ne s'éloigna pas; ces nègres étaient curieux de me voir, et voulaient tâcher d'obtenir quelques verroteries. Ils voyaient avec admiration le corail que j'avais donné à mes porteurs; et lorsqu'ils surent qu'ils pourraient en avoir en échange de poules, d'œufs, en un mot de vivres quelconques, ils coururent à leurs habitations chercher des provisions. Ce fut pour le soba un nouveau sujet de contrariété,

parce qu'il voulait s'attribuer exclusivement le profit de me fournir des subsistances.

Cette contrée est brûlante, car elle est peu boisée et située à l'est d'un désert sur lequel l'air s'échauffe en y passant. Les femmes y sont plus fécondes que dans d'autres pays du Congo.

Elles sont assez petites et mal faites; mais elles aiment beaucoup les ornemens. Elles clignotent continuellement, sont presque toujours chargées de leurs enfans; leur nonchalance est telle, qu'elles se laissent souvent incommoder par les mouches, plutôt que de prendre la peine de les chasser. Sales et puantes, elles sont plutôt faites pour inspirer du dégoût que des desirs.

Les hommes sont également paresseux, mais ils ont l'air courageux et sont cruels. Ils se font un jeu de tourmenter les chats sauvages, ils leur enfoncent dans le corps les pointes aiguës d'une énorme épine qui croît dans les forêts, et qui s'attache dans la chair comme un crampon; ensuite ils leur attachent les quatre pattes à deux poteaux, de manière que le derrière pose à terre, et les laissent dans cette posture pendant quatre ou cinq jours, ne leur donnnant rien à manger; comme ils ont soin de ne percer avec les épines aucune partie vitale, l'animal meurt plutôt de faim que de ses blessures. Cependant avànt qu'il expire ces barbares se placent à une distance de cent ou cent vingt pas et lui tirent des flèches; celui qui l'atteint le plus près du cœur a le droit de le manger. Il faut que le som-

meil ait un bien grand empire sur les sens; j'ai vu de ces malheureux chats s'endormir profondément pendant leur supplice affreux, et perdre ainsi de temps en temps la sensation de leur souffrance.

Un jour de fête, sans être aperçu, j'entrai dans le temple, où je vis tous les dieux et les mystères renfermés dans un petit coffre autour duquel il y avait beaucoup de cornes d'animaux remplies de diverses substances grasses et d'herbes médicinales; il y avait aussi deux petits tabourets bien travaillés, sur lesquels les prêtres montent ou s'asseyent quand ils veulent rendre un oracle ou répondre aux questions qu'on leur adresse.

Pour aller de chez le marquis de Pemba chez le duc de Quina, à une distance de trente lieues, j'avais à choisir entre me frayer un chemin direct au travers de forêts vierges, et de hautes montagnes; ou suivre une route frayée le long du Logé. Je ne voulus pas prendre celle-ci, parce que j'aurais été obligé de passer dans un grand nombre de villages et de bourgs dont les habitans m'auraient importuné et peut-être volé. Je savais par expérience que les chefs de la côte sont plus méchans, plus fourbes et plus avides que ceux de l'intérieur.

Me voilà donc enfoncé avec ma caravane dans des forêts désertes. Le second jour de notre voyage, un de mes porteurs mourut. Je m'arrêtai afin que ses amis lui rendissent les honneurs accoutumés. La nuit qui suivit l'enterrement, j'étais assis au clair de la lune sur un tronc d'arbre à moitié coupé; tout mon monde

dormait, le plus profond silence régnait autour de moi ; des feux étaient allumés de distance en distance autour du camp : je découvris sept panthères qui, attirées par l'odeur du cadavre, se dirigeaient vers la fosse du nègre ; elles commencèrent à creuser la terre; en peu de temps je les vis en tirer le corps, et bientôt les os du crâne craquèrent sous leurs dents. Elles se disputèrent la cervelle avant de manger le reste. Des hyènes attendaient à une certaine distance que les panthères se fussent éloignées. Elles léchèrent d'abord les os du crâne ; puis, comme il ne restait que peu de choses des membres, je jugeai qu'elles allaient se précipiter au milieu du camp. Aussitôt je donnai l'alarme, et je leur tirai le premier coup de fusil qui en fit tomber une. Mes nègres, réveillés en sursaut, déchargèrent leurs fusils du même côté, mais les bêtes féroces étaient déjà loin. Avant de me coucher, je posai des sentinelles : il ne fut pas difficile de faire sentir la nécessité de cette mesure, mes porteurs craignaient autant que moi le retour de ces animaux.

L'épervier unicorne est le plus singulier des oiseaux que j'ai vus dans cette contrée. Il se sert avec une adresse incroyable de la corne dont sa tête est armée. Son bec est petit, ses serres sont longues ; quoiqu'il soit gros et paraisse avoir beaucoup de force, il ne pourrait, sans sa corne, se défendre ni attaquer les petits singes dont il fait sa principale nourriture. Il s'en approche sans bruit lorsqu'ils dorment sur les branches, la tête tapie sous leur corps, il leur enfonce

sa corne dans le dos. D'après ce que l'on me dit; au moment où le singe redresse la tête, il lui crève les yeux avec ses serres; puis, à coups de corne, il tue le malheureux petit animal, qui, anéanti par la douleur, n'oppose aucune résistance; ensuite il l'emporte dans le trou de l'arbre où il a établi sa demeure, pour le dévorer à son aise. Il se défend aussi contre l'aigle qui est plus fort que lui; il tourne la tête avec tant de prestesse, qu'il le blesse au moment où il veut le saisir avec ses serres.

Le troisième jour de voyage, nous arrivâmes au pied de hautes montagnes taillées à pic, qui semblaient nous opposer un obstacle insurmontable. Nous employâmes un jour entier à chercher un passage. Je n'avais pas de guide qui connût ces forêts; cependant elles sont fréquentées, comme l'indiquaient les sentiers que nous rencontrions de distance en distance. Un ruisseau limpide qui coule au pied des montagnes, est alimenté par des milliers de sources qui se précipitent des hauteurs. Son eau est bonne à boire, quoique celle de plusieurs des sources qu'il reçoit soient mauvaises. J'en ai analysé quelques-unes, imparfaitement il est vrai, mais suffisamment pour reconnaître la substance qui y dominait. D'ailleurs, je conservais ces eaux dans des bouteilles bien bouchées, jusqu'à ce que je pusse m'en occuper.

J'ai été surpris de voir de l'eau de chaux couler d'un lieu où je ne voyais que des pétrifications argileuses, et même des feuilles de schiste; d'autres, qui offraient l'apparence d'un sulfure cuivreux, jaillissaient de ro-

chers de granit. Dans un endroit, mes nègres firent provision d'une terre qui se trouvait sous une vaste étendue de rochers. Ils me dirent que c'était un remède souverain dans le commencement d'une diarrhée. Ils la font sécher au soleil et la conservent dans des vases bien secs. Pour s'en servir, ils en prennent une cuillerée, qu'ils font délayer dans une pinte d'eau en la remuant soigneusement ; lorsqu'elle est bien dissoute, ils la boivent : une seule dose suffit pour rétablir le malade.

Depuis la côte jusqu'à la banza du marquis de Pemba, le terrein s'élève insensiblement ; les monticules et les collines qui sont assez élevés viennent de l'est. Le sol est sablonneux et peu fertile. Les arbres ne sont ni très gros ni très hauts. La pente de la rivière Logé est de 6 à 8 toises par lieue ; on la remonte avec assez de facilité, en ayant soin d'éviter le courant. Elle est peu profonde, et on peut faire avancer le canot au moyen de perches que l'on appuie sur un fonds sablonneux.

En quittant la banza du marquis de Pemba, on parcourt des collines dans lesquelles ainsi que dans tous les ravins qui vont de l'est à l'ouest, on rencontre une grande quantité de fragmens anguleux de diverses roches.

Je remarquai surtout, parmi ces fragmens, des micaschistes de couleur jaune, et des schistes argileux dans lesquels des parties d'une couleur grise forment des petites bandes parallèles et leur donnent l'aspect de roches rubanées.

Après avoir suivi cette vallée pendant assez long-

temps, j'arrivai sur des hauteurs où des roches en place étaient disposées de la manière suivante : d'abord des micaschistes, ensuite des schistes argileux de couleur grise, puis des micaschistes jaunes. J'observai au milieu du mica du quarz disséminé en particules très fines, quoiqu'il parût difficile de le reconnaître d'abord.

Je trouvai dans un ravin assez bas, une poussière jaune foncé, dont je n'aurais pu reconnaître l'origine si je n'avais vu le lieu d'où elle venait indubitablement.

Sur le revers de ces montagnes, j'observai un calcaire de transition, qui, quelquefois rougeâtre, renfermait des nids de matière siliceuse; ensuite un voit des collines et des monticules de grès. En examinant le lit d'un ruisseau qui sort de ces montagnes, je découvris des galets de silex noir, et d'autres d'une matière noire ferrugineuse.

Dans toutes les collines et les vallées que je parcourus en quittant les montagnes pour aller à la banza du duc de Quina, je trouvai des masses de roches à structure sacharoïde, composées de petits cristaux entassés les uns sur les autres, et d'une teinte rosâtre.

La partie la plus haute de la montagne où je passai n'est qu'à 451 toises au-dessus du niveau de l'Océan. Nous n'éprouvâmes aucune difficulté sérieuse; la chaleur était assez forte (1) sans être accablante; le

(1) Moyenne du résultat des observations faites six jours de suite à la même heure.

Therm. att.	26
Id. libre	26 3/12

temps était beau, je voyageais fort agréablement.

Lorsque je fus à une journée de distance de la banza du duc de Quina, j'envoyai un de mes interprètes avec quatre nègres, pour l'informer de mon arrivée et du sujet de mon voyage. Je ne redoutais rien de ce chef, son voisinage de la province d'Encogé, dépendante du royaume d'Angola, me garantissait qu'il n'essaierait pas de me nuire; il devait supposer que j'étais un officier du *mouené poutou* (roi de Portugal).

Le duc de Quina, instruit de mon voyage par le marquis de Pemba, se flattait que je serais plus généreux envers lui que je ne l'avais été envers un chef son inférieur. En conséquence, il m'avait préparé une réception brillante; mais comme il ignorait par quel chemin je devais arriver, il avait envoyé ses sujets de tous côtés pour lui en donner avis.

A un quart de lieue de la banza du duc de Quina, je rencontrai un noble, suivi d'une grande foule, il me salua de la part de son souverain et m'assura de sa protection, puis se plaça derrière mon tipoï; un musicien qui me précédait sonnait continuellement d'une corne percée par le petit bout. Bientôt une musique nombreuse annonça le cortège. Nous aperçûmes les premiers nobles qui marchaient en avant portant leurs marques de distinction. Chaque noble était suivi d'un nègre chargé de la natte sur laquelle il s'asseyait. Une tête de mort au bout d'une pique, et une dent d'éléphant posée sur un filet que supportaient quatre hommes, étaient autant d'emblèmes. La

première signifiait la terreur qu'ils voulaient inspirer à leurs ennemis, la dent d'éléphant était le signe distinctif de la souveraineté du duc. Les nobles me saluèrent, en me disant que leur souverain venait en personne au devant de moi, pour me témoigner combien il était satisfait de mon arrivée.

Nous continuâmes la marche au son de la musique; partout on voyait des groupes d'habitans sortis de leurs villages, pour voir un grand du *mouené poutou.* Bientôt le chef parut, précédé de ses musiciens, et de toutes les lances, les piques, les arcs qu'on avait pu rassembler; les dieux de l'état étaient portés au milieu de cet appareil guerrier; un grand concours de peuple marchait aussi en avant, portant des dents d'éléphant et chantant la chanson de guerre et de fête. Le duc était ombragé d'un énorme parasol en soie rouge, porté par deux nègres. Le second personnage de l'état était un peu en avant, sous un parasol bleu, que portaient également deux nègres. Deux hommes, munis de grandes plumes d'oiseaux, chassaient les mouches qui tentaient de se reposer sur la tête du chef. Deux autres agitaient l'air avec des éventails, d'autres écartaient de son chemin jusqu'aux plus petites pierres, d'autres avaient le tapis et la natte sur lesquels il s'asseyait. Les musiciens marchaient des deux côtés, les gardes suivaient tous dans le meilleur ordre. A mon approche la foule s'ouvrit, le duc vint à moi, me donna la main et m'assura qu'il était charmé de me voir. Il m'appela son frère, et me faisant arrêter un moment,

je me trouvai sous son parasol à côté de lui. Nous marchâmes ainsi, jusqu'à la banza, qui était peu éloignée. Un grand tapis était placé sur une vaste natte, sous un arbre. Il m'invita à m'y asseoir avec lui. La musique joua, et le peuple commença les danses. On apporta une grande calebasse de oualo, le soba la prit après que son échanson l'eût goûtée, il en but à longs traits, puis me l'offrit, selon la coutume du pays. Il en fit servir au jeune homme qui m'accompagnait, en même temps qu'au second de ses états, puis à ses nobles, qui l'entouraient à une certaine distance. Lorsque je me fus un peu reposé, je priai le duc de me permettre de me retirer; il me conduisit à la maison qu'il m'avait fait préparer. Mes porteurs, mes pombeiros, et mes interprètes, étaient couchés à l'ombre des arbres formant la grande avenue qui conduit à la demeure des femmes du soba. Ils se régalaient de oualo qu'on leur avait distribué en abondance. Mes cuisiniers avaient reçu des vivres, et tout en buvant ils préparaient le dîner. Tous mes effets étaient déposés dans les maisons, et chacun paraissait avoir eu soin de les bien placer.

Je fis préparer pour le duc un présent que je lui envoyai par un de mes interprètes. Il en fut si content que, prenant une des peaux suspendues à sa ceinture, il la donna à l'interprète. C'était le présent le plus distingué qu'il pût lui faire; il n'accordait une telle faveur qu'à ses nobles, lorsqu'ils s'étaient signalés par quelque action d'éclat. J'expédiai aussi un joli présent

au grand devin, pour me le rendre favorable, si quelque accident venait troubler les divertissemens que l'on me préparait.

Dès l'aurore du lendemain, des coups de fusil, accompagnés de grands cris, annoncèrent une fête, et devinrent plus fréquens à mesure que le jour augmentait. Au lever du soleil, une salve complète annonça la joie générale. Comme il était évident que ce peuple aime beaucoup à brûler de la poudre, j'en fis porter dix livres au souverain, avec trois cents balles, et je le priai de les distribuer à ses sujets, pour qu'ils se réjouissent. J'y joignis quatre mains de papier pour faire des cartouches. Ce présent, qui fut reçu avec un très grand plaisir, vint à propos dans un jour qui allait être consacré aux réjouissances.

Des poules, des chèvres et de la viande de chasse sèche arrivèrent pour moi et pour mon monde. Bientôt la fête commença ; la foule s'assembla devant ma maison ; on dansa et on but. Personne ne s'en tira mieux que mes porteurs, qui étaient ravis de se voir ainsi fêtés par des peuples qu'ils redoutaient. Très satisfaits de m'avoir accompagné, ils se promettaient de ne pas me quitter de sitôt ; ils étaient comme enorgueillis des honneurs qu'on me rendait.

On ne commença pas les jeux sans avoir fait un sacrifice à Maffula ou dieu du plaisir, et l'on arrosa l'endroit où l'on voulait danser avec le sang d'une poule que l'on immola. L'on m'en envoya la chair, comme une marque de haute distinction, parce que le devin

qui avait fait le sacrifice, et qui était celui auquel j'avais envoyé un présent la veille, avait déclaré que la poule en mourant s'était continuellement tournée vers ma maison, comme marque de la protection qu'elle demandait qu'on m'accordât.

Ce peuple n'est pas très superstitieux; cependant il a beaucoup d'arbres consacrés aux dieux. Ce serait un crime de s'asseoir et même de se reposer sous leur ombre. Ces arbres sont marqués de signes qui les font reconnaître; leur écorce offre la figure du dieu auquel ils sont consacrés. Dans les jours de fête, on les dépouille d'une grande quantité de leurs feuilles; on s'en entoure la tête ou le cou.

Les cérémonies funèbres sont les mêmes que chez les peuples d'Angola; mais lorsque le souverain meurt, il ne peut être remplacé que par celui qui est élu du consentement de tout le peuple. Le choix tombe souvent sur le second de l'état.

CHAPITRE XXXV.

Passage de la rivière Ho.— Désert. — Description géologique des montagnes Pemba. — Départ de mes émissaires pour Ginga. — Fête. — Méchanceté des sorciers. — Je les apaise. — Départ pour Matamba. — Arrivée. — Mœurs. — Bon sens des nègres. — Reine Ginga. — Description de Matamba. — Aspect physique des environs.

Lorsque je me disposai à partir, mes porteurs, loin de vouloir me quitter pour retourner chez eux, me proposèrent de m'accompagner jusque chez le roi Ginga. J'y consentis volontiers. Le duc de Quina me donna des guides, et reçut avec joie mes présens d'adieu. Pendant les deux premiers jours, nous voyageâmes dans une forêt très épaisse qui nous conduisit à un désert aride. Plus de deux lieues avant d'y arriver, un vent chaud nous apprit que nous en approchions. Un petit sable fin, que le vent élève, cause l'ophtalmie à quelques peuplades qui vivent dans le

voisinage. Nous le traversâmes en un jour, non sans beaucoup de peine, à cause de l'air brûlant qu'on y respirait.

Nos guides trouvèrent de l'eau en creusant à une profondeur d'environ un pied et demi; elle n'était pas bonne, quoique fraîche et assez abondante pour nous désaltérer. Ma caravane ne me donnait aucun embarras; obéissant à leurs pombeiros, qui prenaient les ordres de mes interprètes, tous les nègres se montraient prêts à faire ce qu'on leur commandait. L'éloignement où ils se trouvaient de chez eux leur ôtait le desir de me voler; si quelques-uns restaient par fois en arrière, je ne craignais jamais qu'ils prissent la fuite.

Arrivés sur les bords de la rivière Ho, à un bourg très peuplé et appelé Lucango, les habitans firent mine de me refuser le passage. Je n'y voyais pas de bateaux, quoiquon m'eût dit que j'en trouverais trois dans ce lieu. Le chef commença par m'assurer qu'il n'en avait pas. Je dis alors à mes porteurs que nous remonterions le Ho jusqu'au point où nous pourrions le traverser; aucun ne murmura. Ce chef, qui espérait profiter de nos divisions pour me voler, témoin de l'union qui régnait parmi ma caravane, m'annonça que quelques-uns de ses sujets avaient des bateaux qu'ils prêtaient moyennant récompense. Bientôt il me fit dire qu'il y en aurait trois de prêts quand je voudrais. Je restai chez lui toute la journée; au moment de mon départ, il hésita de nouveau. Jugeant sans doute

mon présent chétif, il prétendit que les bateaux avaient besoin de quelques réparations, qui occasioneraient du retard; néanmoins les bateliers vinrent, et le trajet commença.

De l'autre côté du Ho, le pays habité par les Muchicongos, obéit à un souverain nommé Holo Ho. Ces gens s'emparèrent des premiers ballots que l'on débarqua; mais aussitôt que mes nègres furent passés en nombre suffisant, ils saisirent par mon ordre tous les curieux qui étaient venus sur le bord de la rivière, et je fis déclarer au chef que je ne rendrais les prisonniers que lorsque l'on me restituerait ce qui m'avait été volé. Bientôt tout me fut rapporté; je remis les prisonniers. Je ne voulus pas séjourner chez des hommes qui m'avaient donné une preuve de leur inclination au vol, et j'allai camper à la distance d'une lieue et demie, dans une forêt très épaisse, où il était difficile d'avancer.

Le lendemain, après trois heures de marche, nous entrâmes dans une jolie plaine, bornée au nord par de hautes montagnes; à l'est on en découvrait, à une grande distance, d'autres qui se perdaient dans les nues. Plus loin nous campâmes dans une campagne aride; puis nous traversâmes pendant deux jours un désert. La première journée surtout fut très pénible. Un petit vent d'est soulevait le sable en forme de vagues; plusieurs fois nous fûmes obligés de nous arrêter. Il n'y avait aucune source. Nous ne savions pas jusqu'où s'étendait cette affreuse solitude, quand

nous vîmes tout-à-coup d'immenses marais desséchés. Nous avions autour de nous une étendue de plus de dix lieues où l'on n'aperçoit pas un arbre. Ensuite nous parcourûmes des plaines couvertes de plantes desséchées par l'ardeur du soleil, et agitées par le vent. Le sol était un fonds de marais desséché.

Nous souffrîmes beaucoup de la soif dans ces cantons arides, où nous passâmes quatre jours ne sachant pas exactement quelle direction nous devions suivre. Heureusement nous découvrîmes une hyène courant vers l'est, ce qui nous fit juger qu'elle voulait gagner les bords d'une rivière. Ayant donc marché du même côté, nous ne trouvâmes dans cette plaine d'environ douze lieues qu'un petit ruisseau où coulait à peine quelque peu d'eau. Quoiqu'une épaisse forêt en fût assez voisine pour être signalée dans le lointain, la nécessité nous fit recueillir toute l'eau qui coula dans le ruisseau pendant un jour et une nuit. Ensuite nous nous dirigeâmes vers la forêt, que nous traversâmes en deux jours, et nous parvînmes au bord du Logé, rivière large et profonde en cet endroit. Le village de Quiana est habité par des nègres qui ne vivent presque que de poissons crus. Ne se croyant pas assez forts pour s'opposer à mon passage, ils me fournirent des bateaux. Le trajet s'opéra sans difficulté, près du confluent du Cacango.

Les habitans de Cacango, village de la rive opposée du Logé, montrèrent d'abord de l'empressement à me servir; mais ce n'était qu'une feinte pour me

voler. N'ayant pas accepté leurs services, ils cherchèrent à m'enlever divers objets, et ils auraient probablement pris les moyens d'y réussir s'ils avaient su que je n'avais pas l'intention de passer alors chez Holo Ho, leur souverain, dont ils redoutaient la sévérité. Nous marchâmes pendant deux jours dans d'épaisses forêts, difficiles à traverser; puis nous arrivâmes au pied des monts Pemba. Nous les suivîmes pendant environ sept lieues, les ayant toujours au nord; c'était afin de ne pas nous enfoncer dans les bois que nous avions au sud : ensuite, allant vers le sud-est, nous arrivâmes au pied des monts Zala, éloignés de huit lieues des premiers. Ces montagnes séparent les états de Ginga, qui sont au sud, de ceux de Holo Ho, qui sont au nord.

Les monts Pemba m'offrirent un dépôt de conglomérats ponceux. Dans une cavité assez profonde, je trouvai une roche alumifère; dans d'autres, un dégagement de vapeurs sulfureuses.

J'observai des dépôts de grès et ensuite des collines blanchâtres, que l'on peut regarder comme de transition. Dans quelques ruisseaux je ne vis que des cailloux calcaires.

Ces montagnes me parurent appartenir aux terreins de transition. Plusieurs parties sont composées de brèche grossière formée de fragmens de quarz, de schiste argileux et de calcaire, réunis par un grès fin. Au pied des monts Pemba, en approchant des monts Zala, on rencontre des blocs de calcaire gris et

rougeâtres; ailleurs, je remarquai des calcaires sableux.

La surface du terrein présente des alluvions modernes, dans lesquelles il y a des fragmens d'ossemens de mammifères.

Les monts Zala, qui se dirigent vers le sud-ouest, sont de micaschites, tantôt simples, tantôt remplis de grenats. Sur la pente d'une des montagnes je rencontrai des sables, au milieu desquels je découvris les restes d'un éléphant et des débris de bois pétrifiés.

Les collines se lient avec une série de montagnes peu élevées; mais elles sont composés de conglomérats ponceux. On trouve dans quelques ravins des perlites qui offrent de nombreuses variétés.

Les parties élevées de ces montagnes présentent des perlites en place. Toutes ces roches sont escarpées, et montrent un grand nombre de couches qui se distinguent les unes des autres par des teintes particulières.

Je remarquai dans ces perlites des cristaux de quarz d'un jaune très clair, logés entre les globules de la roche; ils sont infusibles au chalumeau.

Le terrein, de même que dans les contrées situées plus au sud que j'avais déjà visitées, s'élève insensiblement par une pente de sept à huit toises par lieue, suivant un grand nombre d'observations faites dans la plaine.

Le cours des rivières est assez lent. Toutes le chaînes de montagnes viennent de l'est. Les informations

que je recueillis me firent connaître que le pays était peu peuplé. La chaleur était modérée. (1)

Le trajet de ces montagnes fut très difficile. Enfin, après deux jours de fatigue, nous arrivâmes au village de Mazenzala. J'envoyai de là des émissaires au roi Ginga pour réclamer sa protection pendant que je passerais sur ses terres; l'assurer que, n'étant point marchand, je ne voulais pas être traité comme tel, et lui déclarer que s'il me donnait sujet de me plaindre, j'irais dans les états de Holo Ho.

Les habitans de Mazenzala semblaient nous vendre leurs vivres à regret; la crainte que nous ne les prissions de force les décidait seule à faire avec nous des échanges. Ils me regardaient avec une espèce d'effroi mêlé d'horreur. C'étaient les premiers nègres soumis à Ginga que je visitais. Depuis long-temps ils ont juré haine aux blancs : la vivacité de leur ressentiment ferait conjecturer qu'ils n'ont été que récemment chassés de la côte d'Angola.

On devait fêter un mort pendant la nuit qui suivit mon arrivée. On aurait remis cette cérémonie à un temps plus opportun, si elle avait pu se différer. Mes

(1) Résultats de sept observations faites aux mêmes heures pendant sept jours.

Moyenne	th. att.	26 4/12	à 2 heures après midi,	à l'ombre
Id.	*Id.*	35	*Id.*	au soleil.
Hygromètre		12	à 2 heures après midi.	
Id.		69	à 9 heures du soir.	

Hauteur de la plaine à Mazenzala 463 toises au-dessus du niveau de l'Océan.

porteurs y furent invités. Afin de me rendre ce peuple favorable, je fis donner du tafia et du bétail, demandant seulement des maisons pour y déposer mes marchandises en sûreté. Elles me furent accordées.

L'on se divertit bien jusqu'à minuit. Mais j'avais négligé de faire un présent au magicien; il voulut s'en venger. Au moment où la marmite commençait à bouillir, elle éclata; le sang et l'eau dont elle était remplie éteignirent presque le feu, et la fumée, poussée par un vent contraire, s'éloigna de la maison du mort, au lieu d'y entrer. A la vue d'un si funeste incident, qui annonçait que le mort refusait l'hommage de la fête, le peuple se retira consterné. Les sorciers, restés seuls autour du feu, firent une nouvelle conjuration, et déclarèrent que le mort avait repoussé la fête, parce que des étrangers y avaient pris part; ces étrangers, quoique noirs, étaient réprouvés des dieux du pays, puisqu'ils accompagnaient un blanc, qui en était l'ennemi juré.

Mes porteurs revinrent assez tristes, ils craignaient des suites fâcheuses de ce qui venait d'arriver. Ils m'éveillèrent pour me l'apprendre; mon air calme les rassura; je leur dis de ne rien appréhender, et de dormir tranquilles. Le lendemain à sept heures du matin, le plus profond silence régnait dans la banza, les habitans s'étaient rendus près de la maison du chef où l'on tenait conseil avec les sorciers, sur le parti à prendre. J'envoyai un présent au principal magicien, une de ses femmes le reçut et l'en fit avertir

en secret. Aussitôt il dit au soba qu'il convenait de consulter une seconde fois les dieux. On y consentit : bientôt lorsque la marmite bouillit, il déclara que l'étranger, quoique blanc, n'était pas un de ces hommes ennemis de la nation. Il ajouta que les dieux le reconnaissaient pour leur ami, parce qu'il voyageait depuis long-temps parmi les noirs; que, si pendant la nuit, ils s'étaient montrés ses ennemis, c'était pour éprouver son courage, mais que son intrépidité, en ne partant pas, après un ordre apparent des dieux, qui aurait pu lui faire craindre une mort violente, prouvait leur affection pour lui.

Le peuple applaudit, et se retira content, parce que cet oracle lui permettait d'échanger des vivres contre des ornemens. La journée se passa gaîment. Le lendemain mes émissaires revinrent avec un fils du roi Ginga, quelques nobles et un interprète. Ce prince m'assurait de sa protection, et de son vif desir de me voir; car un blanc qui parcourt les pays des nègres en leur faisant des présens ne peut être leur ennemi, et ne doit pas être traité comme un marchand : en m'accordant son amitié il me garantirait celle de ses voisins.

Je partis le lendemain pour Cobigé. Le fils du roi Ginga devait m'accompagner, mais la fatigue l'obligea de rester un jour à se reposer. A Cobigé, les habitans s'étant montrés disposés à me tromper dans les échanges que je faisais avec eux, je fis saisir un nègre, qui, après avoir reçu la valeur de sa viande, la reprenait.

Il fut attaché à un arbre, et d'heure en heure, à quatre reprises, frappé de douze coups de nerfs de bœuf, par le plus fort de mes porteurs. Cet exemple de sévérité était nécessaire dans un pays connu par sa haine mortelle pour les blancs. Les autres habitans du bourg effrayés de ce châtiment, prirent la fuite, sans attendre le paiement de leurs denrées; je les fis appeler et ils le reçurent; alors leur crainte se tourna en joie; ils adressèrent des insultes au coupable, parce que chez eux le déshonneur consiste non pas à tromper, mais à se laisser surprendre. Ces nègres, que j'avais rendus traitables, chantaient en approchant de mon camp: *Point de fraude avec le blanc, parce qu'il la châtie quand il la découvre, et il a de bons yeux.*

Je m'enfonçai le lendemain dans une épaisse forêt, que j'aurais eu de la peine à traverser, si je n'avais eu des guides qui la connaissaient bien. Elle abonde en bêtes fauves, les insectes y fourmillent. J'y tuai un serpent qui avait dix-sept pieds cinq pouces de long. Il s'était entortillé autour du tronc d'un petit arbre pour saisir un animal qui s'était réfugié sur le sommet, et qui disparut au coup de fusil que je tirai au reptile: je crois que c'était un petit singe.

Quand j'arrivai dans la banza de Muénesa, le fils de Ginga m'y attendait; il avait parcouru dans cette journée les dix lieues qui séparent Cobigé de Muénesa. Je partis le lendemain pour Riala, bourg où je ne fis que passer; Matamba, où réside le roi Ginga, est à quatre lieues plus loin. Je campai près de cette ville.

Connaissant la haine de ce roi et de sa nation pour les blancs, je ne voulus pas y entrer, malgré ses sollicitations; mais je lui envoyai quelques présens, remettant ma visite au lendemain. Quoique mon cadeau lui parût mesquin, l'espoir d'en obtenir d'autres le lui fit accepter, et le desir de s'enivrer chez moi l'amena aussitôt. Il m'offrit un petit présent de bétail, en entrant précipitamment dans ma tente, où il comptait trouver quelque chose de valeur pour s'en servir comme de siège. N'y apercevant rien, il comprit que, connaissant ses ruses, je savais m'en garantir.

Les sujets de Ginga ont plus de morgue que de bravoure, plus de pétulance que de vivacité. Malgré leur grande taille, ils sont faibles. Tout homme est soldat, et obligé au service militaire quand le pays est menacé ou que le souverain veut attaquer ses voisins. Le mérite est le seul titre aux dignités; chacun peut y prétendre. Le roi a toujours de trois à quatre cents gardes autour de son palais; tous les nobles doivent, à tour de rôle, se rendre auprès de lui pour le servir et exécuter ses ordres. Ses gardes sont nourris par leurs femmes, qui leur apportent leurs vivres. Le roi a de deux cent cinquante à trois cents femmes. Les garçons quittent l'enceinte du palais à quatre ou cinq ans. Les filles restent avec leurs mères jusqu'à ce qu'elles se marient.

Le roi seul peut faire usage de peaux de panthères; il en porte ordinairement en forme de manteau dans les jours de cérémonie.

Ils ont pour les morts le même respect que les nègres d'Angola. Insulter à leur mémoire, ou même parler d'eux légèrement, troubler la tranquillité de quelqu'un en lui apprenant le décès d'un de ses parens, causer des désagrémens à la parenté d'un défunt, pour les fautes qu'il aurait commises pendant sa vie, sont des délits que la loi punit d'une forte amende, ou même de l'esclavage. Les vivans, me dit un vieillard qui me fournit ces renseignemens, doivent regarder les morts comme des êtres qui, après avoir existé, sont passés parmi les esprits qui peuvent nous nuire ou nous servir. Ils ne sont plus parmi nous; ce qu'ils ont fait pendant leur vie s'anéantit avec le corps; vouloir s'en occuper, c'est vouloir assimiler les esprits à notre misérable condition. Les hommes ne commettent de mauvaises actions que par l'impulsion des méchans esprits, ils doivent en être responsables tant qu'ils existent, afin que cette idée les engage à résister avec force aux tentations qui les excitent à braver les lois du pays. Quelquefois celles-ci sont injustes. L'abus que l'on en fait prouve bien l'imperfection de notre nature, puisque nous sommes continuellement exposés à être condamnés par les lois que nous-mêmes avons faites.

J'étais surpris de trouver de telles idées et tant de bon sens dans la cervelle d'un nègre; mais ce vieillard me dit que, né dans le pays des Muchingi, il avait été vendu comme esclave, dès sa première jeunesse, pour un crime commis par son père; qu'un heureux

hasard l'avait fait rester pendant long-temps chez le jaga de Cassange, où frappé de la condition à laquelle la faute de son père l'avait réduit, il avait passé sa jeunesse à réfléchir; qu'ayant enfin obtenu sa liberté, il avait fui les lieux où il avait subi l'esclavage; qu'il était venu à Matamba, où il avait appris le portugais d'un mulâtre qui faisait la traite des esclaves; qu'il avait ensuite appris à lire chez d'autres marchands où il travaillait; ils lui avaient donné quelques livres; il ne lui en restait qu'un seul, qu'il était parvenu à soustraire aux recherches des magiciens. Ceux-ci, jaloux de lui voir posséder des connaissances qui leur étaient absolument étrangères, l'avaient accusé d'être un sorcier malfaisant, évoquant les malins esprits pour nuire au peuple.

Les souverains de ce pays ont toujours déployé beaucoup de résolution, même du temps de la conquête d'Angola. Celui qui régnait alors montra une sagacité et une tactique assez rare parmi les nègres. Ses successeurs suivirent son exemple. Une reine, qui régnait il y a quelques années, alla à Loanda pour y discuter les intérêts politiques de ses états, relativement aux Portugais. Arrivée avec sa suite, qui était nombreuse, le vice-roi l'attendit dans la grande salle de réception; et pour montrer dans cette occasion la supériorité des blancs, ne lui fit pas donner de siège. Aussitôt deux des esclaves de la reine accoururent à un signe; l'une se mit à genoux, et courbant le dos, s'appuya sur ses mains; l'autre s'agenouilla, et bais-

sant la tête, elle fit un bras au siège que sa compagne formait avec son corps. La reine s'y assit, et s'appuyant sur l'épaule de sa suivante, sans paraître offensée de cette négligence du vice-roi, elle soutint avec force les droits de son pays; et après une longue conférence, où les intérêts respectifs des deux états furent discutés et réglés, elle se leva majestueusement. Elle quittait la salle quand le vice-roi aperçut les deux esclaves qui avaient servi de siège, et restaient dans la même position. Il leur fit dire de se lever et de suivre leur reine; mais elles répondirent que sans l'ordre de leur souveraine, elles ne pouvaient quitter la place. La reine, informée de cette particularité, répondit que ces femmes ne lui appartenaient plus depuis qu'elles lui avaient servi de chaise, parce qu'elle n'avait pas coutume d'emporter son siège quand elle rendait visite à un souverain. Malgré les instances du vice-roi, elle partit sans emmener les deux esclaves, qui moururent peu de temps après du chagrin de se voir abandonnées par leur ancienne maîtresse. Pendant tout son voyage, cette reine ne voulut rien recevoir des habitans du royaume d'Angola. Elle trouva partout des nègres de son pays qui lui apportaient ce dont elle avait besoin. Elle déploya dans ce long voyage la pompe et le faste de la souveraine d'une nation puissante. Elle fit à Loanda des emplettes considérables avec le prix d'un grand nombre d'esclaves qu'elle y vendit.

Matamba, capitale des états de Ginga, est peu peu-

plée, quoique très étendue. Sa situation dans un fond, au milieu de marais, la rend insalubre. Les habitans y fabriquent, avec l'écorce de plusieurs arbres, des étoffes assez fines, qui annoncent un certain degré d'industrie. La banza du souverain est très vaste, défendue par un rang de pieux serrés. La salle de réception est surtout bien bâtie; elle est lambrissée de roseaux fortement serrés les uns contre les autres. Le plancher est formé de la même manière. Les magasins, très grands, n'étaient pas bien garnis. Je remarquai, près de la ville, des pierres qui, me dit-on, étaient les restes d'une chapelle catholique. Il y a aussi, près de cet endroit, beaucoup de monumens élevés en l'honneur des rois du pays.

Voulant connaître les montagnes qui s'élèvent au nord de Matamba et se dirigent de l'est à l'ouest, j'y allai avec des guides expérimentés. Elles forment une partie de la chaîne du Zala et du Pemba, et sont composées de grünstein porphyrique. La cime la plus élevée est un pic au nord de Mazenzala; il a 1030 toises au-dessus de l'Atlantique.

A mesure que l'on monte, on observe diverses modifications de grünstein porphyrique. Dans quelques endroits, la pâte ne présente qu'un feldspath compact; alors plus celui-ci devient distinct, plus l'amphibole se réunit en cristaux, disséminés dans la pâte. On raie facilement ces cristaux avec une pointe d'acier; réduits en poudre, ils sont onctueux au toucher.

Vers le sommet de ces monts, les roches sont plus

solides. On y remarque du feldspath compact grisâtre, et çà et là des cristaux d'amphibole très brillans quand on les casse. Les cristaux sont onctueux sous la pointe de l'acier. Dans quelques endroits, j'ai vu des cristaux d'amphibole noir très durs.

Toutes les roches de ces montagnes ne sont que des modifications de celles que j'avais déjà remarquées dans les monts Pemba. D'ailleurs elles paraissent peu distinctes les unes des autres.

L'élévation du sol est peu sensible; dans la plaine, on s'en aperçoit à peine. Plusieurs observations barométriques me prouvèrent que Matamba était beaucoup plus bas qu'aucun point à la même distance de la côte, à l'est du royaume de Benguela. (1)

La principale rivière de ce pays est la Vamba, qui coule au nord, et va se joindre au Couango; son cours est peu rapide.

Les environs de Matamba offrent beaucoup de bananiers et de palmiers. Plus à l'est, on ne voit aucun de ces derniers, parce que le pays, en s'élevant, devient trop froid.

Dans les forêts voisines, on trouve l'arbrisseau qui porte la maniguette, ou poivre de guinée. Le condé,

(1) Mesure barométrique 507 toises au-dessus de l'Océan.
Résultat de quatre observations thermométriques.

Moyenne	27° à 2 heures de l'après-midi, à l'ombre.		
Id.	35° à 2	*Id.*	au soleil.
Hygromètre	4° à 2	*Id.*	
Id.	77° à 9 heures du soir.		

fruit qui ressemble à une poire et dont le goût est agréable, est peu estimé des nègres, peut-être à cause de sa qualité apéritive. Ils n'aiment que ce qui apaise la soif. J'ai vu avec surprise que les nègres ne cueillent jamais les fruits du tamarinier; ils les laissent sécher et pourir sur l'arbre.

Dans les plaines, j'ai vu entre autres fleurs des tubéreuses de couleurs très variées.

Les cochons, les poules et les chèvres sont les seuls animaux domestiques de ce pays. Le roi en a une très grande quantité.

Les animaux que l'on rencontre en plus grand nombre dans les forêts sont : l'éléphant, le buffle, le viadi, la panthère, la hyène et le chacal. Les dents d'éléphant de ces contrées pèsent de quatre-vingts à cent livres. Les nègres de Matamba ont une sorte de respect pour la queue de cet animal.

Je vis dans les forêts au nord, un animal que les nègres tuèrent à la chasse. Il est gros comme un bœuf; mais il a le cou long. Ses cornes tortillées sont très droites; sa chair est excellente. La peau de son cou est si épaisse que les nègres la préfèrent pour faire des gibernes. Ils me dirent qu'ils en tuaient souvent, et que c'est un animal fort doux. La peau de celui que l'on m'apporta était d'un rouge tirant sur le brun et tachetée de blanc. J'offris aux chasseurs une assez forte récompense pour la tête et la peau; mais la superstition les empêcha de consentir à cet échange, parce que les os des animaux qu'ils tuent doivent

être suspendus à la porte de leurs cabanes, en forme de trophées, et la peau appartient au souverain, qui doit la déposer dans le temple du dieu de la chasse.

Je fus surpris de trouver dans ce pays de petites gazelles semblables à celles dont j'ai parlé en décrivant la province de Dembos.

Le roi Ginga, qui était présent quand je fis mes observations pour déterminer la position de sa ville, fut très surpris de me voir regarder le soleil. S'étant servi d'une longue vue, il fut si satisfait de son expérience, que j'eus de la peine à lui faire laisser cet instrument. Il voulait absolument le garder. Il n'y attachait aucune idée de superstition, parce qu'il voyait que j'avais des lunettes, dont je lui avais expliqué l'usage.

CHAPITRE XXXVI.

Départ de Matamba.—Conduite de Quitua.—Bambi Séné.— Course dans les montagnes. — Envoyés de Dalla Quiçua. — On attaque ma caravane. — Combat. — Arrivée sur le territoire de Cassange. — J'envoie des émissaires vers le jaga de Cassange.

Le 4 mai, décidé à partir, j'envoyai un présent à Ginga, qui me donna du bétail en échange. Quoiqu'il montrât un grand desir de voir mes marchandises, je ne jugeai pas à propos de le satisfaire. Il me fournit des guides, et j'arrivai de bonne heure chez le soba Mungo, en traversant une épaisse forêt. Le jour suivant, je continuai à marcher dans cette forêt, et j'entrai dans la banza de Quitua, soba très puissant, et vassal de Ginga. Ce chef, avec un de ses nobles, m'attendait à quelque distance de sa ville depuis plus de deux heures. Du plus loin qu'il m'aperçut, il s'avança, me complimenta, m'assura de sa protection, et promit

de ne rien négliger pour que mon séjour dans sa banza me fût agréable. Il y avait fait préparer des maisons pour me recevoir. Je lui envoyai quelques présens, puis je dis à mon interprète que je voulais être tranquille, et je me couchai; depuis long-temps je ne dormais plus, je ne me sentais pas le courage de faire mes observations.

Le soba étant venu avec un présent de bétail qu'il me destinait, respecta les ordres que j'avais donnés, et remit sa visite au lendemain. Alors, instruit par ses espions que j'avais toujours dormi depuis mon arrivée, il envoya un agneau à mon cuisinier, pour mon déjeuner. Ces prévenances avaient pour but de gagner mon amitié, afin d'obtenir des présens plus considérables : donner pour recevoir est une maxime en vogue chez ces peuples barbares, qui pourtant ne se sont pas formés à l'école des Européens.

Le long sommeil que je venais de goûter m'avait rendu quelque force; en me levant j'avais un peu d'appétit, tout annonçait de l'amélioration dans mon état. Aussitôt que le soba sut que j'étais levé, il vint avec son présent, mais il ne resta qu'un moment, parce qu'on vint lui apprendre qu'une de ses favorites venait d'avoir les jambes brûlées, une grande marmite d'eau bouillante qui était au feu ayant éclaté. Ce chef, d'une taille majestueuse, avait l'air vif et vigoureux; il aimait la guerre, il était orgueilleux; très entier dans ses opinions, il consultait peu ses nobles, et agissait toujours comme il le jugeait à propos.

Les nègres de ce lieu sont très indolens. Ils sèment peu de haricots; ils cultivent de préférence le maïs, parce qu'il est l'ingrédient principal qui entre dans la composition de leur boisson. Le manioc, quoique ce soit une production de ces contrées, est amer, faute des soins nécessaires. Ce ne fut que par un vif desir de posséder de nouvelles étoffes pour se parer, qu'ils se décidèrent à m'accompagner, et dès qu'ils ressentaient la moindre fatigue, ils mettaient leurs fardeaux à terre, et se couchaient auprès. Du reste, ils sont extrêmement féroces; si un ennemi tombe vivant entre leurs mains, ils lui font souffrir les plus affreux tourmens, pour voir s'il sait mourir : ils lui coupent toutes les jointures des membres les uns après les autres, arrêtent le sang avec un fer rouge, et se repaissent de ses angoisses. Un prisonnier n'échappe vivant de leurs mains que quand une urgente nécessité les oblige à l'échanger pour des objets qui leur sont indispensables. Leur chef encourage leur disposition naturelle à la cruauté; il croirait manquer à son devoir s'il agissait autrement. Instruit de ces particularités, je craignais que le bon accueil qu'il me faisait ne cachât le dessein de m'assassiner pour s'emparer de ce que je possédais. J'en fus quitte pour la peur. Il me dit adieu d'un ton très amical. Je le quittai au bout de quatre jours, pour aller chez le soba Mana, à six lieues plus à l'est.

Nous eûmes bien de la peine à traverser les forêts, et nous n'arrivâmes que le soir chez Mana. Je campai hors de sa banza. Très content de mon cadeau, il me

conduisit le lendemain à une demi-lieue de distance, et me donna des porteurs et des guides. Après six lieues d'une marche pénible, nous arrivâmes dans un village dont les habitans farouches se disposaient à nous attaquer; mais, reconnaissant parmi mes porteurs quelques-uns de leurs compatriotes, ils se montrèrent empressés à nous servir, et nous apportèrent des vivres en abondance.

Le lendemain je finis de traverser la forêt dont le silence et la solitude m'avaient rendu mélancolique, et j'arrivai dans un village dont les habitans me parurent, comme plusieurs de ceux que j'avais vus précédemment, enclins à me piller. Ils nous importunèrent; mais, quoiqu'ils eussent l'air de méditer quelque projet sinistre, ils se bornèrent à me demander un présent pour leur chef. Ils m'apprirent que nous n'étions qu'à une très petite distance de la banza de Bambi Séné, et que nous pourrions y arriver le lendemain vers le lever du soleil.

Près de la banza de Bambi Séné, un envoyé de ce chef m'annonça de sa part que je ne pouvais entrer dans la ville avant de lui envoyer un baril de tafia. Je ne répondis rien. Je dis à mes porteurs de reprendre leurs charges, et je m'éloignai. J'établis mon camp à quelque distance, au milieu de la campagne, sur un terrein que je fis nettoyer.

Bambi Séné réfléchissant que par ses prétentions exagérées, il se privait de l'occasion sans doute unique de recevoir sans donner, envoya le soir me faire des

excuses. Son émissaire rejeta ce qui s'était passé sur un mal-entendu; loin de me défendre l'entrée de sa banza, le soba desirait que j'allasse l'habiter. Malgré son desir de me faire une visite, il ne pouvait entreprendre cette course à cause du scorbut dont ses jambes étaient affectées. Mais je me trouvais si bien où j'étais, que je ne bougeai pas.

Le lendemain, un nègre s'étant fait donner une assiette par mon cuisinier, il m'envoya quatre morceaux de rayons de miel, couverts d'une feuille d'arbre; il avait appris que je n'aimais pas à être importuné, il resta à la porte de ma tente. Mon domestique demanda ce qu'il voulait pour ce miel; il répondit qu'il était venu non pour le vendre, mais pour avoir l'honneur de me l'offrir. Mais le rusé compère savait bien que je ne manquerais pas de le récompenser. Pour le confirmer dans l'opinion que ces peuples ont de la grandeur et de la puissance des blancs, je lui fis donner de la poudre à canon, un collier de verroterie et du tafia. Je songeais peu, en faisant ce présent, que j'allais causer la ruine de plus d'une ruche paisible. Tous les habitans de la banza, croyant déjà tenir de fortes récompenses, s'enfoncèrent aussitôt dans les forêts voisines, et en rapportèrent des charges de miel, qu'ils vinrent m'offrir. Je les refusai. Je promis cependant de les acheter, s'ils voulaient exprimer le miel et le mettre dans des bouteilles que je donnerais, et de plus, s'ils fondaient la cire et la mettaient en pain.

Le soba finit par venir, et reçut un présent dont il

parut content. Je l'accompagnai à son retour dans sa banza, qui n'était qu'un amas confus de maisons avec des jardins.

Mes conversations avec les nègres de ce lieu me firent connaître qu'ils étaient superstitieux, méchans, voleurs, belliqueux, bons chasseurs, ivrognes, et toujours prêts à tout entreprendre pour satisfaire leurs passions.

Le 13 mai, nous éprouvâmes d'étonnans changemens de température. Au milieu de la nuit la chaleur devint excessive (1) et augmenta toujours jusqu'à cinq heures du matin; à six heures l'air se rafraîchit tout-à-coup; bientôt après un violent orage éclata, et dura jusqu'à onze heures, ensuite la chaleur redevint promptement très forte, je ne sais à quoi attribuer cette brusque variation; le calorique qui s'élève continuellement de la terre étant toujours remplacé par un air plus pesant et par là plus froid, doit produire une grande différence dans la température, mais je n'en fus pas moins surpris de transitions aussi subites.

Je partis à trois heures du matin, sans dire adieu au soba, et le jour suivant j'arrivai de très bonne heure chez le soba Quiçua dont la banza est au pied d'une montagne. Je la parcourus: des torrens qui ravagent ses flancs entraînent tout ce qui se trouve sur leur

(1) A minuit le thermomètre marquait 28°; à 4 heures 29°; à 5 heures 28°; à 6 heures, moment où l'orage éclata, il tomba à 17°. L'orage dura jusqu'à 11 heures; à midi, le thermomètre marquait 24°; à 2 heures 28°.

passage, et laissent sur leurs bords des fragmens confus. Je rencontrai parmi ces débris beaucoup de cristaux, de petits morceaux d'argent, quelques pierres ferrugineuses, et une grande quantité de morceaux d'une gomme jaune et dure comme la pierre.

Dans un ravin coupé à pic, la montagne semblait n'être formée que de terre argileuse; partout, c'étaient des schistes, et chaque couche était coupée d'une autre composée de mica, de terre jaune et de spath. Toutes ces couches se dirigeaient du sud vers le nord. Dans le fond d'une gorge fort étroite, j'aperçus une grotte très vaste; en approchant je vis que l'entrée en était défendue par une forêt de stalactites, que le temps y avait déposés. Mon apparition dans le ravin avait sans doute forcé deux énormes serpens à se réfugier dans ce lieu; quand je m'avançai vers la grotte, ils en sortirent. Comme je craignais de les manquer, du premier coup de fusil, je les suivis jusque dans un endroit où le ravin, s'élargissant un peu, me permettrait de fuir s'ils m'attaquaient. Mais ils trouvèrent bientôt leurs trous, où ils s'enfoncèrent, en me laissant le regret de n'avoir pas essayé de les tuer. Ils étaient d'un bleu violet, avec des écailles rouges sur le dos. Ils pouvaient avoir 12 pieds de long; leur tête était d'une grosseur étonnante; ils rampaient assez lentement, la gueule ouverte, et regardant souvent derrière eux. Ils semblaient se défier de moi, sans paraître cependant me craindre.

La différence qui existe entre les reptiles de ces

contrées désertes, et ceux des pays habités, semble indiquer que la nature ne leur a pas donné l'instinct de nuire et de dévorer. Assis sur un énorme rocher, près du trou où l'un des serpens s'était caché, je vis bientôt à mes pieds une multitude de caméléons, et d'autres petits animaux, qui ressemblaient un peu au lézard.

Ils ont quatre pattes et la queue très courte; ils sont jaunes et ont deux dents fort longues en forme de défenses; leurs pattes ont cinq doigts, le pouce est très court. De même que les caméléons, ils jouaient et me laissèrent approcher sans paraître marquer aucune crainte. J'en pris plusieurs dans un filet. D'abord, je les avais pris pour les femelles du caméléon, mais je me convainquis bientôt que c'était une espèce distincte.

Fatigué de ma course dans la montagne, je ne fis pas une longue journée le lendemain, d'ailleurs la chaleur était étouffante. Après avoir voyagé dans une forêt assez épaisse, j'arrivai de bonne heure chez le soba Sala, dont la banza est entre le territoire de Ginga et celui de Dalla Quiçua; je campai sur le bord du Malebu, rivière qui sépare les états de ces deux souverains, et au nord, ceux du dernier du pays de Cassange. Les monts Magnumen forment la limite entre Ginga à l'est et Cassange à l'ouest.

Nous traversâmes le Malebu sur un mauvais pont fait avec quelques troncs d'arbres à moitié pourris : nous étions le lendemain sur les bords du Cobigé. La résidence de Dalla Quiçua, étant très éloignée, nous

espérions pouvoir passer sur les confins des états de ce souverain, sans qu'il en eût connaissance. Mais la profondeur de la rivière ne nous permettait pas de la traverser à gué. Mes porteurs qui ne se souciaient pas d'aller chercher un passage près d'un village, coupèrent de longs troncs d'arbres qu'ils jetèrent en travers du Cobigé, dans un endroit où il se rétrécissait, entre des rochers; le lendemain le trajet fut effectué. Deux morceaux de bois suffisent aux nègres pour franchir le précipice le plus profond, ils se cramponnent avec les pieds; par un effet de l'habitude, ils ne tombent pas.

Bientôt après avoir traversé une autre rivière, le Culunga, nous allâmes coucher dans un village dont les habitans obéissent à Dalla Quiçua. Ils firent tout ce qu'ils purent pour me dérober quelque chose; leur petit nombre ne leur permettait d'employer que la ruse; il nous dirent que ce ne serait qu'après trois grandes journées de voyage, à travers une épaisse forêt, que nous rencontrerions d'autres villages.

Ayant pris chez eux des guides qui prétendaient connaître parfaitement la forêt, je me disposais à partir quand on m'apprit que deux nègres de Dalla Quiçua venaient m'inviter de sa part, à aller dans sa banza; dans le cas où je refuserais, ils étaient chargés d'exiger la rétribution due pour passer sur son territoire. Je ne jugeai pas qu'il fût nécessaire de donner quelque chose à un chef que je ne devais pas voir, et je continuai ma route; le troisième jour nous campâmes près le bourg Ocuendessa (Agiles). Les habitans

ont la réputation d'être voleurs et méchans. Ils s'étaient mis en devoir de nous attaquer, mais la vue d'un si grand nombre d'hommes appartenant à un blanc, qui sait tuer les nègres avec la fumée et le feu qu'il porte dans ses fusils, leur fit peur; ces nègres n'ont pas d'armes à feu.

Le lendemain, nous arrivâmes au bourg Cutucumuquissila (qui menace). La physionomie belliqueuse des habitans justifie ce nom. Leur regard est terrible; nous étions à peine campés, que les habitans du bourg Ocuendessa, que nous avions quitté le matin, parurent armés de manière à ne pas me laisser indécis sur le sujet de leur visite. Je commençai à appréhender quelque catastrophe, car j'ignorais si mes gens me défendraient ou s'ils tourneraient leurs armes contre moi.

Comme il m'importait de savoir avant la nuit, à quoi m'en tenir sur leurs dispositions et sur celles des nègres qui nous avaient suivis, je fis demander à ceux-ci le motif de leur venue. Ils restèrent un moment interdits, puis un des chefs prenant la parole, dit à mon interprète, que c'était pour visiter leurs voisins les Cutucumuquissila, et échanger avec nous quelques denrées contre des verroteries. La présence de nègres, si bien nommés agiles, qu'ils dépasseraient un cerf à la course, ne pouvait guère m'être agréable. Je leur fis dire de retourner chez eux, et de quitter les environs de mon camp, ou de m'envoyer vingt otages pour répondre de leur bonne conduite; ajoutant que

s'ils ne consentaient pas à ces conditions j'allais leur tirer des coups de fusil, et que les prisonniers seraient mes esclaves. Mon discours les fit rire, et au lieu de partir ils s'approchèrent davantage.

Gardant près de moi les porteurs de Mani, auxquels je faisais faire tous les jours l'exercice des armes, je commandai à cinquante de mes porteurs, qui étaient armés de fusils, de tirer. La première décharge jeta par terre une vingtaine d'ennemis, qui poussèrent des cris affreux, alors les autres plus animés se précipitèrent vers mon camp, la hache ou la massue à la main; je les reçus avec mes hommes de Mani, et j'en blessai un grand nombre. Mes autres nègres armés de couteaux ou de haches, tombèrent sur ceux qui restaient, avec une telle fureur, qu'ils les obligèrent à quitter la place. Mes gens qui avaient eu le temps de recharger leurs fusils, firent une nouvelle décharge sur les fuyards. Il me resta cinquante deux prisonniers, dont plusieurs blessés. Douze de mes hommes avaient des blessures. Deux ballots de marchandises et trois barils de tafia furent volés pendant l'action. Je donnai à mes porteurs six chèvres, et un baril de tafia, comme première récompense de leur courage.

Je fis soigner mes blessés. Les habitans de Cutucumuquissila qui n'avaient pris aucune part à l'action m'offrirent ensuite leurs services. Je pris parmi eux vingt hommes pour porter mes blessés. Quant à ceux des ennemis, je les laissai sur le champ de bataille, et j'emmenai trente-sept femmes et enfans. La nuit fut

tranquille et le jour suivant à neuf heures du matin, j'arrivai chez Culunga.

Informé par les porteurs que j'avais pris à Cutucumuquissila de ce qui s'était passé dans ce bourg, ce soba vint d'un air suffisant, comme pour prendre des informations. Je ne lui répondis pas, et je m'enquis de la force de sa ville; puis, comme il continuait son bavardage, et semblait interroger mes interprètes, je le priai de vouloir bien se retirer dans sa banza, où je lui enverrais le présent que je lui destinais. Mon ton en prononçant cette injonction l'interdit un moment; mais bientôt reprenant la parole, il me dit que Dalla Quiçua me saurait gré de ma conduite, que les hommes que j'avais battus étaient des brigands qui n'obéissaient pas à leur souverain, et que depuis longtemps on voulait détruire, mais que leur agilité les avait toujours préservés.

Lorsque ce bavard eut fini, il se rendit dans sa banza avec toute sa suite; et ils ne revinrent plus. La peur s'était emparée d'eux à la vue des prisonniers que j'emmenais.

Le lendemain, je longeai pendant quatre heures la lisière d'une forêt, et j'arrivai de bonne heure chez Cambaria, dernier soba soumis à Dalla Quiçua, sur les possessions duquel je passais. Ses sujets, très unis entre eux, se font redouter de leurs voisins. Ils vont souvent enlever des femmes et des enfans sur les terres du jaga de Cassange. Quoique très éloignés du lieu où réside leur souverain, ils lui envoient toujours sa part de leurs captures.

Le soba vint me voir, et m'offrit ses services. Ses femmes, au nombre de dix-sept, étaient jeunes et bien faites. Elles se montrèrent charmées de ma compagnie. Quelques-unes osèrent s'avancer très près de moi, et du bout du doigt me touchèrent, mais retirèrent la main, comme si elles s'étaient brûlées. J'étais pour elles un être très singulier. Le soba, ses femmes et son peuple, restèrent pendant la plus grande partie du jour devant ma tente à me regarder. D'ailleurs, ils se comportèrent avec beaucoup de réserve pour des nègres, ne demandèrent rien, et ne m'étourdirent pas de leurs cris.

Le jour suivant, je parcourus pendant quatre lieues une vaste plaine, et j'arrivai à Cuvundessa, village où je ne m'arrêtai qu'un moment, et j'allai coucher à Magnumen. Les habitans montrèrent d'abord le desir de nous piller; mais, déconcertés à la vue des vingt-sept prisonniers que je conduisais enchaînés, et auxquels je faisais porter de pesans fardeaux, ils craignirent que quelqu'un d'entre eux n'en augmentât le nombre. Le bruit de la victoire que j'avais remportée sur une peuplade qui, depuis des siècles, était la terreur de ses voisins, fit trembler nos hôtes farouches. Ils nous vendirent des vivres pour des colliers et quelques morceaux d'étoffe. Je pris dans ce bourg quatre guides pour nous conduire chez Mutueria Mulundu. C'était le premier soba obéissant au jaga de Cassange, chez qui je dusse passer. La journée fut pénible; il fallut traverser une plaine coupée de distance en distance par de petits

marais, dans lesquels les porteurs enfonçaient jusqu'aux genoux. Il était quatre heures de l'après-midi quand mon arrivée dans la banza de Mutueria Mulundu mit fin à l'inquiétude que je n'avais cessé d'éprouver sur les terres de Dalla Quiçua, depuis le moment où j'avais fait mes prisonniers. Leurs compatriotes pouvaient me suivre, m'attaquer à l'improviste à quelque passage difficile, où l'avantage du terrein leur eût procuré une victoire certaine.

Je donnai deux jours de repos à mes porteurs, à qui je promis de vendre mes prisonniers à Cassange, et de leur donner les deux tiers du produit, l'autre tiers étant réservé à mes porteurs du Bihé, que je devais trouver dans cette ville. La joie fut générale; les hommes de Mani me montrèrent leur gratitude par le feu qui animait leurs regards. Je proposai en même temps à ceux de mes porteurs qui voulaient retourner chez eux de me quitter. Beaucoup acceptèrent. J'en fus bien aise. Je préférais en avoir de différentes nations, afin qu'ils ne pussent pas s'entendre pour me nuire. Je voulais, autant que cela se pouvait, qu'ils me suivissent volontairement, afin qu'ils me fussent attachés, et me défendissent avec courage dans l'occasion, puisque leur propre sûreté dépendait de la mienne.

J'expédiai deux émissaires au jaga de Cassange, pour lui annoncer mon arrivée, et l'assurer que j'entrais en ami sur son territoire. Je remarquai que les nègres du bourg de Mutueria Mulundu étaient plus intelligens

que ceux que j'avais vus précédemment; ils me parurent paisibles et obligeans. Le sobetta se conduisit à mon égard avec toute la bienveillance qu'on peut attendre d'hommes étrangers à la civilisation. Il me procura les porteurs dont j'avais besoin, des interprètes et des guides. En quittant sa senzala, je suivis la plaine pendant deux heures, puis j'arrivai au pied d'une petite montagne; grâces à nos guides, nous la franchîmes sans difficulté, et nous continuâmes notre route jusqu'au village de Quissunghila, à trois lieues plus loin, où nous prîmes des provisions. Les nègres de ces pays semblaient ne desirer que d'échanger tout ce qu'ils possédaient pour ce que nous avions. Bien qu'ils passent pour des brigands, ils ne tentèrent pas de nous voler : sans doute le nombre de mes porteurs leur imposa.

De très bonne heure le lendemain, nous passâmes à Mubenga, village situé au milieu d'une forêt. Le chef fit tout ce qu'il put pour me retenir chez lui le reste de la journée. Il me fit offrir du oualo, que mes porteurs trouvèrent excellent, et me donna des guides pour traverser la forêt, afin d'éviter les circuits inutiles. Nous nous arrêtâmes, vers midi, sur les bords du Ngombi, ruisseau le long duquel nous passâmes le reste de la journée à fortifier notre camp contre les bêtes féroces.

Le lendemain, étant à-peu-près à une lieue de la banza de Gusu, nous nous aperçûmes que nous étions suivis par un grand nombre de nègres. Lorsqu'ils furent à portée, ils firent sur nous une décharge de

flèches qui blessa deux de mes porteurs; les autres déposèrent leurs charges près de moi, et, prenant leurs fusils, ils poursuivirent les brigands. Une heure après ils revinrent avec quatre prisonniers, qui refusèrent d'abord de dire à quelle peuplade ils appartenaient; bientôt, m'apercevant qu'ils étaient de connaissance avec ceux que nous traînions avec nous, je jugeai qu'ils ne pouvaient être que des Ocuendessa : ils m'avouèrent en effet qu'eux et leurs camarades, après la défaite qu'ils avaient essuyée, s'étaient rendus chez trois peuplades avec lesquelles ils étaient en relation d'amitié, les avaient engagées à embrasser leur querelle, et qu'avec ce renfort, ils nous avaient suivis dans l'intention de nous surprendre au milieu de la forêt, de nous massacrer pendant la nuit, et de s'emparer de notre bagage; mais que ma marche précipitée, qu'ils n'avaient pas prévue, avait déjoué leurs projets.

Le soba Gusu fit poursuivre les fuyards; mais ils couraient si bien que l'on ne put les atteindre. Je trouvai dans la banza de ce chef les deux hommes que j'avais dépêchés au jaga de Cassange; ce souverain les avait fait accompagner de deux de ses sobas, chargés de me remercier du présent que je lui avais envoyé, de m'assurer de sa protection, et de me servir de guides.

Le soba Gusu me fit fournir des vivres, et m'offrit même un présent de bétail et de oualo. Ses sujets étaient d'une douceur admirable, et lui obéissaient avec toute la docilité dont le nègre est susceptible. Une heureuse union régnait entre ce peuple et son chef.

La campagne n'offrait que des forêts sauvages souvent impraticables, et d'une étendue prodigieuse; dans plusieurs endroits, les arbres et les roseaux étaient desséchés par l'ardeur du soleil.

CHAPITRE XXXVII.

Arrivée à Cassanci. — Réception. — Visite du jaga. — Puissance de ce chef. — Sacrifice humain. — Description de Cassanci. — On prend les femmes à l'épreuve. — Mœurs et coutumes. — Le jaga refuse de me laisser traverser le Couango. — Informations que me donna le fils du jaga pour passer le Couango. — Sources du Couango et du Couenza. — Signification du mot jaga, etc.

QUAND mes porteurs se furent reposés chez le soba Gusu, je partis pour Cassanci, où réside le jaga de Cassange. En arrivant, je fis faire une décharge de vingt coups de fusil pour saluer ce souverain, qui ne tarda pas à me faire visite. Mes porteurs, rangés sur deux files, tirèrent chacun un coup de fusil lorsqu'il parut. Il fut sensible à cette marque d'honneur, et passa gaîment au milieu de mes hommes, accompagné seulement de quelques nobles, laissant sa garde et la foule à une assez grande distance de mon camp. Je ne devais rien négliger pour gagner la bienveillance de ce chef puissant, dont allait peut-être dépendre le succès du reste de mon voyage.

Angongo Hiala, jaga de Cassange, était vieux, mais d'humeur enjouée; il avait avec lui un interprète qui parlait fort bien le portugais, et qui jouissait de sa confiance; il lui était nécessaire, pour causer avec les commis des négocians de Loanda qui pénètrent jusque chez lui pour acheter des esclaves.

Le jaga s'assit sur une chaise portative, et consentit volontiers à boire de la liqueur de rose très forte. Il vida la bouteille en deux grands gobelets; je lui tenais compagnie avec un petit verre. J'avais fait donner une bouteille semblable aux nobles et à l'interprète; mais ils l'emportèrent, ne pouvant boire en présence de leur souverain.

Il m'importait d'obtenir l'amitié de ce chef; je lui offris un habit de général avec ses épaulettes, un sabre de chasseur, et un joli manteau de drap bleu. Il se montra fort satisfait, et mit aussitôt l'habit et le ceinturon. Il attacha le manteau sur ses épaules, et le laissa tomber négligemment, pour qu'on pût voir son habit. Au moment où il sortit, mes porteurs le saluèrent d'une nouvelle salve, et se remirent sur deux rangs pour le laisser passer au milieu. En le voyant vêtu de son nouveau costume, le peuple poussa des cris de joie, et l'accompagna ainsi jusqu'à la banza. Le jaga ne tarda pas à m'envoyer les présens qu'il jugea m'être agréables. Je lui avais fait donner une chemise, un gilet et une cravate, pour compléter la métamorphose.

Ma visite lui fut annoncée pour le lendemain. Il me reçut avec tous les grands honneurs qu'un souverain

nègre puisse rendre. Après une courte conversation, il voulut me faire voir ses richesses, et me conduisit dans son arsenal, où il pouvait y avoir environ deux mille fusils portugais sans baïonnettes. Sa poudrière contenait deux ou trois cents barils de poudre à tirer, et plus de quarante mille cartouches. Ses magasins étaient remplis de tafia, d'étoffes et de verroterie de toute espèce. Des gardes veillaient nuit et jour autour des magasins.

A notre retour dans son palais, je fus surpris de voir une petite table bien servie, avec de l'argenterie et de jolies assiettes. Il m'invita à déjeuner. Cela m'étonnait; mais bientôt j'appris que pour faire ce repas il s'était procuré le cuisinier d'un marchand qui était dans la banza.

La renommée du jaga de Cassange s'étend très loin. Tous les peuples de la côte occidentale ont entendu parler de lui comme d'un guerrier redoutable, et comme du souverain qui vend le plus d'esclaves. Ils savent que ses états s'étendent le long du Couango, qui est le terme de leurs connaissances en géographie.

Ce souverain est en effet très puissant. Un grand nombre de chefs dont plusieurs comptent une quantité considérable de sujets, reconnaissent son autorité, lui paient tribut, et font cause commune avec lui en cas de guerre.

Autrefois le jaga de Cassange n'était qu'un général d'armée du souverain des Regas, nation belliqueuse dont le pays est au sud-est. Ce jaga ayant été chargé

de conquérir des cantons qui s'étendaient fort loin au nord-est et à l'ouest, réussit dans cette entreprise, et, par ses exploits, rendit son nom célèbre chez tous les peuples voisins. Enorgueilli de ses succès, il se déclara indépendant de son souverain. Les guerriers qui l'avaient accompagné restèrent avec lui, et les nations qu'il avait soumises obéirent volontiers à ce nouveau maître, espérant que sous ses ordres elles pourraient se venger des Regas, qui avaient voulu les réduire en esclavage. D'autres tribus se joignirent à celles-là, et l'ensemble de ce nouvel état prit le nom de celui du chef, Cassanci; les Européens l'ont transformé en Cassange.

Pendant long-temps les Cassanci firent la guerre aux Regas qui avaient refusé de leur rendre leurs femmes et leurs enfans laissés dans le pays, quand ils étaient partis et qui les vendirent. Enfin la paix se fit, chacun conserva son territoire : alors les Cassanci envahirent les terres des peuples de l'ouest, pour se procurer des femmes. Leurs exploits rendirent leur nom terrible chez tous leurs voisins, mais depuis une longue suite d'années ils sont paisibles. S'ils prennent les armes, s'est pour repousser l'aggression d'un voisin qu'ils provoquent quelquefois en allant saisir chez lui un individu qui est destiné à être sacrifié.

Le nom des Cassanci est également connu et respecté des peuples au nord et à l'est du Couango, parce qu'ils ont repoussé toutes les tentatives faites par ceux-ci, de s'avancer au-delà de ce fleuve. Lorsque les Portugais, après

s'être emparés des contrées baignées à l'ouest par l'Océan, achetèrent tous les esclaves qu'on leur amenait, le trafic qui, auparavant n'existait pas entre les différentes nations nègres, prit naissance. Les esclaves qui précédemment étaient attachés au service d'un maître ayant la faculté de les livrer à un autre dans le même pays, devinrent une marchandise qui fut échangée contre des étoffes, des verroteries, du tafia et des armes. Ces objets ayant tenté, de proche en proche, la cupidité des peuples grossiers qui les virent, le commerce des esclaves prit une très grande extension. Chaque peuple tâcha de s'en procurer le plus qu'il lui fut possible, afin d'acquérir des marchandises auxquelles il attachait du prix. Tantôt on faisait des incursions chez un voisin faible, et l'on enlevait hommes, femmes et enfans; tantôt on allait chez un voisin puissant, et on y achetait les individus réduits à l'esclavage. Les Cassanges séparés par le Couango des nations auxquelles ils ne se souciaient pas de faire la guerre, qui en Afrique comme en Europe est également dispendieuse pour les deux parties, et offre souvent des chances douteuses, franchirent le fleuve, et allèrent échanger à l'amiable des marchandises européennes, contre des hommes de leur couleur qu'ils vendaient ensuite aux peuples des pays voisins, et ceux-ci les conduisaient sur le territoire portugais.

Les nègres vivant au nord du Couango voulurent passer ce fleuve pour savoir d'où les Cassanci tiraient toutes les belles choses qu'ils leur avaient apportées;

mais ceux-ci surent faire respecter leur territoire. Jusqu'à ce jour ils n'ont jamais permis à qui que ce fût de traverser ce fleuve sans leur permission.

Leur souverain s'est ainsi conservé le monopole des esclaves sur la rive droite du Couango. Il ne les paie que le prix qu'il veut en donner, et les vend très cher aux mulâtres qui viennent trafiquer chez lui. Ce monopole auquel il attache naturellement une grande importance, l'a rendu fort riche. Ses magasins sont remplis d'une quantité très considérable de barils de tafia, de poudre à tirer, de fusils, d'étoffes et de verroterie.

Le lieu appelé la Feira de Cassange, ou marché aux esclaves, est très vaste, ayant au moins une lieue de circonférence. Tous les marchands portugais s'y rassemblent; en général, ils traitent directement avec le jaga qui a continuellement plus de mille esclaves dans sa banza, et à qui de temps à autre, il arrive des troupes nombreuses de la rive droite du Couango.

Quand les mulâtres achètent d'un autre que du jaga, ils doivent payer à celui-ci un droit. Durant mon séjour à Cassange, je ne vis qu'un seul marchand mulâtre, les autres s'étaient retirés à cause de la loi qui prohibait le commerce des nègres entre l'Afrique et le Brésil.

Le prix d'un esclave à Cassange, était de 50 beiramés, équivalant à-peu-près à 60 francs. Une seule caravane d'esclaves arriva pendant les quinze jours que je passai à Cassanci; elle était composée d'environ sept cents individus.

Quand le jaga sort de chez lui, il est toujours ac-

compagné d'un grand cortège; plusieurs hommes le précèdent pour ôter les pierres et les cailloux des sentiers; d'autres avec des drapeaux chassent l'air que le peuple a respiré, afin de le purifier. D'autres portent les faisceaux, les marques distinctives de l'empire; les grands marchent derrière lui ou à ses côtés. Il a une garde assez nombreuse d'hommes armés de piques, d'arcs, de flèches, et quelques-uns de fusils. Quand il va à la chasse, les uns portent ses fusils, d'autres ne s'occupent qu'à les charger. Il donne audience tous les jours. Quand il ne va pas à la chasse, il consulte ses nobles sur les requêtes qu'on lui présente, et prononce. Ses femmes sont vendues quand elles ont commis un délit qui entraîne cette peine. Souvent elles-mêmes demandent à l'être lorsqu'elles sont négligées ou maltraitées. Je n'ai jamais pu en savoir le nombre exact. D'après les informations que j'ai recueillies, il en a plus de six cents. Leur grande quantité compose, dans ces contrées barbares, l'éclat de la souveraineté.

Il y a des espèces de courriers qui partent tous les jours ou tous les deux jours pour donner avis aux différens chefs des déterminations du jaga, ou pour répondre aux questions sur lesquelles ils l'ont consulté. Comme les ordres se transmettent verbalement et que le porteur est souvent obligé d'en discuter ou d'en démontrer l'importance, ces courriers sont des hommes choisis, qui ont déployé de grands talens, et qui sont accoutumés à traiter les affaires publiques. Avant d'arrêter une résolution, le souverain prend l'avis de

ses nobles, et le suit lorsqu'il le croit utile ou avantageux.

Lorsque le souverain veut faire exécuter un ouvrage d'utilité publique, il convoque ses sujets, qui travaillent volontiers et d'assez bon cœur. Il y préside souvent en personne.

Tous les habitans du pays sont également soumis aux lois; c'est ce qui empêche les nobles de vexer le peuple. D'ailleurs chacun peut librement approcher tous les jours du souverain, et lui adresser ses plaintes.

Vers la fin de mon séjour à Cassanci, le jaga, qui devait faire bientôt un sacrifice à l'esprit de ses prédécesseurs, parce qu'il approchait de sa fin, choisit à dessein le moment où j'étais chez lui, afin de me donner une haute idée de la pompe avec laquelle ces cérémonies avaient lieu. Il en fixa le jour, et le fit annoncer dans tous ses états.

Les habitans des villes les plus éloignées, aussi bien que ceux des lieux voisins, accoururent dans la capitale. Tout y était en mouvement. Un échafaudage fut dressé sur la place publique; on plaça à côté les dieux du pays; on orna les temples; on fit des offrandes : tout le monde était occupé des préparatifs de la fête.

Le jour arrivé, le jaga vint me chercher. Instruit par l'expérience, je me fis suivre de ma garde et de la plus grande partie de mes porteurs.

Nous allâmes d'abord au temple du dieu de la foudre, qui promit des succès au jaga, et le félicita de mon arrivée dans le pays. Un immense concours en-

tourait le temple et encombrait les rues. Après cette première station, les prêtres, suivis de la musique, se mirent en marche et nous conduisirent au temple de Lianguli, dieu protecteur de l'état. La garde du souverain l'attendait devant ce temple, où il commença à déployer toute sa pompe. Il avait dû paraître devant le dieu de la foudre sans suite et sans garde. Arrivé dans le temple de Lianguli, un de ses nobles lui présenta l'habit de général dont je lui avais fait cadeau. Il se revêtit de son manteau, puis il s'assit dans un fauteuil, au milieu d'une foule de nobles élégamment vêtus. Les grands de l'état portaient les insignes de l'empire et les objets les plus précieux appartenant au souverain.

Un des prêtres du dieu, adressant la parole au jaga, lui enjoignit de suivre et de faire observer les lois de l'état, particulièrement en ce qui concernait la solennité que l'on célébrait. Aussitôt après, le cortège se mit en marche vers la place publique.

J'avoue que je me serais volontiers dispensé d'assister à cette fête. Les paroles du prêtre de Lianguli retentissaient continuellement à mes oreilles. J'ignorais quelles étaient les lois qu'il avait recommandé d'observer. Le sacrifice que l'on allait faire, et dont j'avais en vain desiré connaître la victime, me donnait de l'inquiétude; cependant je ne voulais pas qu'on s'aperçût du trouble que j'éprouvais.

A l'arrivée du souverain, un jeune nègre monta sur l'estrade; le jaga s'assit à droite : je me plaçai à

côté de lui. Alors le jeune nègre prononça un discours; pendant qu'il parlait, deux hommes qui se tenaient derrière lui le frappèrent d'un coup de sabre qui lui abattit presque entièrement la tête. Son corps fut aussitôt coupé en quatre. Un quartier fut offert au jaga, pour lui, ses femmes et ses amis; le second était pour les nobles, le troisième pour le peuple, et le dernier pour les prêtres, qui recueillirent le sang avec précaution, afin de l'offrir plus tard aux dieux. Le jaga alla ensuite dans son palais, où toute la multitude fut invitée à un festin. D'abord les membres de la victime furent rôtis et dévorés avec une joie qui ressemblait à de l'ivresse; puis on but, et on mangea beaucoup de viande de plusieurs animaux : enfin on dansa jusqu'au milieu de la nuit. Alors les prêtres firent allumer un grand feu au milieu d'un carré; on versa sur les charbons ardens, avec une quantité de résines odoriférantes, le sang de la victime humaine. Le vent poussa la fumée vers le temple; le peuple poussa des cris de joie à cet heureux augure, qui promettait au monarque une heureuse fin de règne : lui-même en parut satisfait.

Le jaga fut de très bonne humeur pendant toute la fête, surtout au moment où l'on servit le repas, auquel je fus contraint de m'asseoir. Je ne pus goûter de rien, malgré mes efforts pour surmonter la révolution que la vue du sacrifice humain m'avait causée. Le jaga me plaisanta en avalant des morceaux de chair humaine; mais rien ne put vaincre la répugnance que m'occasionait même la viande des animaux.

J'épargue au lecteur le récit détaillé de ce banquet atroce. D'ailleurs comment peindre la joie de ces cannibales en léchant le sang de la victime au moment du sacrifice, et en faisant rôtir ses membres encore palpitans. Le souvenir du moment où les prêtres jetèrent dans la marmite des divinations le cœur du malheureux nègre, produit encore en moi un frisson d'horreur.

L'eau était bouillante; au moment où ils l'y plongèrent, il fit un saut au-dessus de l'eau. Le peuple poussa des cris d'allégresse, regardant ce bond comme une marque de la joie que la victime éprouvait d'avoir été choisie pour cette fête.

Lorsque je fus rentré chez moi, après cette journée qui me fut si affreuse, j'appris la raison pour laquelle, jusqu'au moment du sacrifice, je n'avais pu connaître la victime qui devait être immolée. Un noble me dit que les grandes fêtes ne se célèbrent que pour certaines occasions, telles que le gain d'une bataille, l'avènement d'un jaga au pouvoir, une épidémie, la crainte d'un malheur qui menace la nation.

Alors on fait une incursion sur les états d'un chef étranger; on y saisit un adolescent ou une jeune fille, qui doit être conduit dans la ville du jaga par persuasion, et non par force. Si c'est une fille, on lui annonce qu'elle a été choisie pour être une des femmes du souverain; si c'est un garçon, on lui dit qu'il deviendra un noble puissant. Pour persuader ces malheureux de la vérité de ces discours, on les comble de présens magnifiques, on ne les quitte pas un instant,

et sur toute la route on leur rend de grands honneurs.

Quand la victime désignée est arrivée dans la capitale, on continue de la traiter avec les mêmes égards, on la nourrit bien et on évite de la contrarier. Le jour du sacrifice, on la conduit au lieu où elle doit périr; on lui a appris une harangue qu'elle doit prononcer avant de prendre possession des dignités qu'on lui a promises, et c'est pendant qu'elle parle qu'on tranche le fil de ses jours, comme je viens de le raconter.

La peine de mort attend quiconque ferait connaître à cet être infortuné le sort qui l'attend, ou même en parlerait à l'avance. C'est ce qui m'avait empêché de rien savoir.

Les nobles m'apprirent que l'on n'admettait jamais de blancs à ces fêtes, et que le jaga m'avait donné une marque bien éclatante de son amitié en m'invitant à celle-ci. Je regrettai beaucoup d'avoir été honoré de cette distinction, qui m'avait laissé des impressions si pénibles. J'avais passé de la crainte d'être la victime qu'on allait immoler à l'horreur que m'inspira la vue du sacrifice et du détestable festin qui le suivit.

Comme on croit qu'après ces atroces cérémonies les dieux sont plus propices, on célèbre alors beaucoup de mariages, dont les fêtes se prolongent ordinairement pendant huit jours.

Le jaga fixe les dépenses des fêtes publiques; il désigne les objets qui doivent sortir des magasins, soit pour acheter du bétail, soit pour toute autre nécessité relative aux fêtes.

La ville de Cassanci est dans une plaine à 370 toises au-dessus du niveau de l'Océan. Elle est par les 21° 11′ 30″, longitude est de Paris, et les 5° 57′ 4″ latitude sud. Elle occupe une vaste étendue sur la rive droite du Cassanci, rivière qui, à huit lieues de distance au nord, se joint au Couango.

Les maisons, bâties comme dans toutes ces contrées en pieux récrépis de terre, ont à-peu-près sept pieds de haut et huit de diamètre. Elles sont de forme circulaire et ressemblent aux meules de blé de notre pays. Elles sont couvertes avec des tiges de roseaux minces. Elles sont très propres à l'intérieur et à l'extérieur. L'ameublement consiste en un châlit de gros roseaux, quelques calebasses, des paniers contenant des étoffes et des verroteries; le fusil, la giberne, la massue, la hache, sont appuyés debout contre la paroi. Une enceinte générale en pieux renferme, indépendamment de cette maison, celle des femmes, les chapelles contenant des fétiches, et de plus des cases pour la cuisine, le magasin du maïs et des haricots, et l'étable aux chèvres et aux cochons.

Les maisons sont bâties sans aucun ordre, et leur réunion ne forme pas de rues; elles sont toutes séparées, mais assez rapprochées les unes des autres. On peut évaluer leur nombre total à quinze cents, et celui des habitans de chacune à quatre, y compris les enfans et les esclaves. Ceux-ci composent à-peu-près un quart de la population. Il y a dans les états du jaga beaucoup de villes qui sont aussi peuplées.

Cassanci est entourée d'un rempart en pieux fortement serrés les uns contre les autres pour se garantir des attaques imprévues.

La ville est divisée en quartiers : celui du souverain, qui porte le nom de banza ou palais, est très vaste, défendu par une forte palissade, et placé dans une petite île que forme un bras de la rivière.

C'est dans cette enceinte que se trouvent les magasins du gouvernement et l'arsenal. Les maisons des femmes du jaga sont alignées le long de belles avenues ombragées par de grands arbres.

Il en est de même de la vaste place où le souverain reçoit les visites et donne les audiences; ses nobles l'entourent, et tout le peuple occupe la partie inférieure. Des gardes nombreux défendent l'entrée de cette banza, où le public n'est admis qu'à des heures fixes.

Le quartier des nobles est voisin du palais. Ils sont très nombreux, et ont de gros troupeaux de chèvres et de cochons. Leurs maisons sont construites avec plus de soin que celles du peuple. Tous ont plusieurs esclaves.

Il n'y a que trois places publiques : celle où le jaga donne audience, une seconde dans le quartier des nobles, et la troisième destinée aux sacrifices humains. On voit dans le quartier des nobles de jolies maisons où logent les chefs tributaires qui viennent rendre leurs hommages au jaga. Elles sont sous la surveillance d'un macota, qui pourvoit à ce que les sobas qui viennent les occuper ne manquent de rien.

La température est assez chaude à Cassanci pen-

dant l'été, si j'en juge par celle que j'y éprouvai dans le mois de juin, qui répond au mois de décembre de l'hémisphère boréal. (1)

Les habitans de Cassanci aiment beaucoup la chasse. Ils n'y vont que le matin; le reste du jour ils fabriquent d'assez jolies étoffes avec un arbuste qui se réduit en filasse, et les teignent de différentes couleurs avec les feuilles de divers végétaux. Pendant leurs travaux ils ont toujours soin de boire de copieuses rasades de oualo, qui enivre plus que celui des autres pays. Les femmes, comme partout ailleurs, cultivent la terre.

Au sud de Cassanci on voit le marché aux esclaves. Il ressemble à celui du Bihé, et la manière de traiter des esclaves est la même. C'est ce marché qui fait la réputation de la capitale; on peut le regarder comme le plus grand entrepôt de nègres de toute la partie de l'Afrique que j'ai vue. On y voit des esclaves de différentes nuances de couleur. Là on entend parler les langues des peuples les plus éloignés les uns des autres. Il est assez remarquable que parmi un si grand nombre d'hommes réunis dans un seul lieu, il n'ait jamais éclaté de révolte contre les habitans de la ville.

Les habitans de Cassange sont faciles à reconnaître: leurs traits sont assez réguliers, et se rapprochent passablement de ceux des Européens; leur teint est d'ail-

(1) Moyenne du résultat de neuf observations, thermomètre, à 4 heures du matin 14°; à 2 heures après midi 25°; hygromètre, à 2 heures après midi 9°; à 9 heures du soir 81°.

leurs très noir (1), leur caractère est très doux. Les esclaves nés dans le pays de Cassange sont généralement recherchés.

Le terrein des environs de Cassanci est composé de calcaires compactes noirâtres et de marnes feuilletées dans lesquelles il y a des coquillages. La plaine voisine du Couango offre des alluvions anciennes; je l'ai parcourue jusqu'au confluent des deux rivières; elle a de grands pâturages. Le Couango déborde assez souvent près du lieu que le jaga a choisi pour le passage du fleuve, qui là est si large qu'il ressemble à un lac. Pour en donner une idée, il suffira de dire que les navires du jaga, quoique grands, solides, et allant à la voile, emploient un jour à le traverser. Il est vrai que le courant est si rapide, qu'ils ne le surmontent qu'avec beaucoup de peine, ce qui rend le trajet fort dangereux.

Les environs de Cassanci sont fertiles, mais négligemment cultivés. Les chèvres et les cochons y abondent, et y sont excellens; il y a aussi quelques bœufs, et des moutons à poil ras. Les bananiers y sont communs, et font une grande partie de la nourriture des habitans. Il y a plusieurs espèces de plantes potagères et de légumes qui ont été semés par des marchands mulâtres; mais les nègres en font peu usage. Ils aiment le poisson; ils en mangent souvent avec leur infundi, surtout quand ils n'ont pas de viande.

(1) Voyez pl. 12.

La diarrhée est la maladie la plus funeste dans le pays de Cassange. On en meurt quelquefois en peu d'heures, et on n'y résiste jamais quand elle dure trois jours. Dans les cantons montagneux et marécageux, on est parfois attaqué d'une tumeur qui se forme au bas-ventre, cause des convulsions, et fait mourir en quelques heures. Avant qu'elle se manifeste, on ressent une faiblesse très grande; on l'évite en se purgeant.

Dans une partie du pays de Cassange, la coutume est de prendre les femmes à l'épreuve; ailleurs, ce sont les femmes qui ont ce droit; enfin, dans quelques cantons du sud, les hommes et les femmes exercent mutuellement ce droit. Voici en quoi consiste cette épreuve, et pour quelle raison elle est exigée :

Chez quelques-uns des peuples soumis au jaga ou à ses alliés, l'homme n'a pas la faculté de vendre sa femme quand il est ennuyé d'elle. Il doit la garder, malgré tous les défauts qu'elle peut avoir. C'est afin d'obvier au désagrément de garder une femme qui ne convient pas à cause de son caractère ou de sa stérilité, qu'on la prend à l'épreuve. Un homme qui a vu une jeune fille qui lui plaît envoie à ses parens quatre pièces de l'étoffe nommée *chila*, un flacon de tafia, et une pagne ou tangue neuve qu'il a tissue lui-même.

Le porteur de ces présens offre la tangue à la jeune fille, et le tafia au père. Si la fille accepte, le père boit un peu de tafia, et l'émissaire dépose les pièces d'étoffe dans la chapelle du dieu *Hendé* (Amour), et retourne vers celui qui l'a envoyé.

Le père de la jeune fille la conduit dans la journée chez celui-ci, où il la laisse. Pendant les quatre premiers jours, l'homme doit étudier le caractère de sa belle, mais il lui est défendu de la toucher. Elle est couverte de la tangue qu'il lui a envoyée. Ce terme expiré, s'il croit qu'elle lui convient, il peut cohabiter avec elle. De ce moment il n'a plus le droit de la renvoyer que dans le cas où elle est stérile. A la fin d'une lune, il doit l'épouser si elle est enceinte; dans le cas contraire, il peut la rendre à ses parens. Bien loin d'être regardée avec mépris, elle trouve une prompte occasion de subir une nouvelle épreuve. Si, pendant qu'elle y est soumise, le jeune homme l'a maltraitée, il perd son présent lorsqu'il la renvoie. Elle ne peut demander à être rendue à sa famille sans encourir le désagrément de passer pour méchante et inconstante.

Dans quelques endroits, quand un mariage est projeté, c'est au contraire la femme qui doit décider si elle restera chez celui qui l'a prise à l'épreuve. Elle peut le quitter au moindre mécontentement, avant le mariage. Dans ces pays les femmes montrent leur inconstance en se donnant à un grand nombre d'hommes avant de se fixer à celui qui leur convient. Cependant aussitôt qu'un symptôme de grossesse se manifeste, elles doivent rester chez celui où elles se trouvent alors, et cet homme est obligé de les épouser.

Chez quelques peuplades, l'homme et la femme ont un droit égal pendant le temps de l'épreuve; celui des deux qui croit qu'il ne serait pas heureux dans l'union

projetée peut le déclarer; on se sépare et le présent est rendu.

Quand un homme meurt, ses neveux comme ailleurs se partagent ses biens, parmi lesquels on compte ses femmes. Celles-ci peuvent refuser ces époux que le sort leur donne, mais il faut qu'elles trouvent quelqu'un qui, en les prenant, donne à l'héritier le prix qu'elles avaient coûté au défunt. Les enfans de ces femmes appartiennent non aux nouveaux maris, mais à l'état, qui reçoit le présent que fait celui qui demande les filles, lorsqu'elles sont en âge de se marier.

Les habitans de Cassange ne sont pas circoncis, le jaga seul subit cette opération : c'est en ce pays un privilège de la souveraineté. Ces nègres sont aussi superstitieux que ceux que j'avais déjà visités. Plusieurs adorent l'aigle, qu'ils regardent comme *le dieu protecteur de la vie*, à cause de la force que cet oiseau déploie. Le principal dieu est celui de la foudre. On le respecte et on le craint ; il a un temple au milieu de la ville, on s'y rassemble les jours des grandes fêtes.

J'ai déjà dit que l'un des plus célèbres *sorciers* de cette partie de l'Afrique, réside à Cassange. De toutes parts on vient le consulter, pour connaître la cause des maux qui désolent des bourgades et même des nations. Il exerce sur l'esprit de ces hommes grossiers et crédules un pouvoir sans bornes. A sa voix, des chefs ont quelquefois abandonné la puissance, d'autres infligent par son ordre des châtimens sévères à la plus

grande partie de leurs sujets. C'est d'après ses ordres que les temples se remplissent d'offrandes, et que les autels des dieux fument du sang des victimes; que les peuples tremblent en apprenant les malheurs qu'il leur prédit, et que souvent ils adorent des objets qui n'ont d'autre droit à devenir sacrés, que d'avoir été désignés par le sorcier.

Un temple a été élevé au mouton sacré; cet animal y habite avec sa prêtresse, jeune fille chargée de veiller à ce qu'il ne mange que les herbes les plus délicates.

J'ai vu à Cassange des cornes de rhinocéros: on me dit qu'elles venaient de chez les peuples qui habitent au nord du Couango, seule contrée où ces animaux abondent, mais qu'on n'en avait jamais aperçu dans le pays. Ces renseignemens n'étaient pas exacts, car je vis chez Baca, chef soumis au jaga de Cassange, des cornes qui étaient encore attachées au crâne de ces animaux, que l'on avait tués dans la région au sud de ce pays, et l'on m'assura qu'on en trouvait à l'est du Bihé. D'après les renseignemens que je recueillis sur les lieux, le mâle seul a une corne au milieu du front.

Deux jours après le sacrifice humain, je songeai à demander au jaga des bateaux pour traverser le Couango, qui sépare ses états de ceux des Muchingi et de Humé. Je choisis pour lui adresser ma requête le moment où il venait me complimenter sur le plaisir que je lui avais fait en assistant à la fête qu'il avait donnée. Je lui fis un petit cadeau, en lui annonçant mon intention de le quitter dans peu de temps pour aller

parcourir les états des Muchingis et des Molouas.

Sans marquer le moindre embarras de me refuser, il me dit que ma demande était contraire aux lois de l'état, qui défendaient de laisser passer le fleuve par un étranger. Le ton ferme avec lequel il prononça ce peu de mots me convainquit que je n'avais rien à espérer. Il me laissa bientôt ayant l'air assez mécontent.

Ce refus, bientôt connu de tous les habitans de la ville, me fit regarder comme un homme suspect. Cependant personne n'essaya de me nuire; mais moins de nègres venaient autour de ma tente. Le jaga se montra aussi moins empressé à me voir. Deux jours se passèrent ainsi. Mes nègres essayèrent en vain de s'informer chez quel autre peuple on pourrait traverser le Couango : on répondait à peine à leurs questions.

Le fils aîné du jaga, qui en sa qualité de fils aîné, est frappé de la malédiction paternelle, était venu souvent me visiter. Je l'avais toujours reçu avec amitié, et je le traitais avec les mêmes égards que les autres nobles. Ce jeune homme, sensible à ces attentions de ma part, tandis que tout le monde lui témoignait du mépris, crut devoir payer par un service tout ce que j'avais fait pour lui. Il savait que je desirais passer le fleuve, et que son père, non-seulement m'avait refusé son consentement, mais avait même prononcé la peine de l'esclavage contre quiconque m'en faciliterait les moyens. Naturellement il avait pour son père autant de haine que celui-ci lui en portait, et il n'est pas surprenant qu'au péril de sa vie il se soit hasardé à me

donner les informations que je souhaitais. Il vint chez moi, au milieu de la nuit afin d'éviter d'être vu, et me dit qu'en remontant le fleuve, vers l'est, j'arriverais le quatorzième jour de marche chez Baka, soba qui n'était pas inaccessible aux présens, et qui me procurerait des bateaux; dans le cas où il m'en refuserait, je pouvais, en vingt-deux jours de marche, arriver au port Hundé, où il me serait facile de traverser le Couango à gué, en prenant pour guides les pilotes du pays, qui connaissent parfaitement les endroits où des bancs de gravier permettent d'aller d'une rive à une autre.

Je payai généreusement ces informations, et dès ce moment je cessai de m'inquiéter du passage. Je n'en parlai plus. J'allai faire une visite au jaga, et pour lui donner le change sur mes intentions, je lui demandai où se trouvait la source des fleuves Couango et Couenza, en lui annonçant mon intention d'aller la chercher. Jusqu'alors il m'avait pris pour un souverain puissant qui parcourait ces contrées, afin de m'enrichir; mais il commença à me regarder comme un prince fou, lorsque je lui dis que j'allais chercher la source d'un fleuve; ce qui, selon lui, ne pouvait être d'aucune utilité. Je l'entendis qui disait à un de ses nobles : « J'avais tort de craindre qu'il vînt pour me priver du « droit de pénétrer seul chez les peuples éloignés; il « court après la source des rivières. »

Ensuite il fit appeler un de ses nobles qui, depuis sa jeunesse, faisait le métier de courrier, et qui avait

pénétré chez des peuples voisins pour terminer des différends qui s'étaient élevés entre eux et Cassange. Il lui ordonna en ma présence de répondre à toutes mes questions.

D'après les renseignemens que ce noble me donna, le Couango prend sa source dans le royaume des Regas, entre le 9e et le 10e degré de longitude est. Le Couanza, au contraire, sort du mont Helé, dans le pays des Mumbos, entre le 12e et le 13e dégré de latitude sud, et entre le 25e et le 26e degré de longitude est. Je conclus, d'après le récit de ce nègre, que ce mont est très élevé, car il me dit qu'il était toujours blanc; ce qui me fit penser qu'il est couvert de neiges perpétuelles. Ce noble me dit aussi que le Couango prend sa source dans une ramification de ce mont. La température est très froide dans le pays des Regas, même pendant l'été. Ce noble ajouta qu'il avait plusieurs fois passé au pied du mont Hélé, dans l'endroit où l'on passe le Couanza à gué; mais qu'il y faisait si froid, que quand il sortait de l'eau il se couvrait aussitôt de ses vêtemens et allumait du feu.

Il me raconta également que, dans le pays des Regas et des Humbos, il y a beaucoup d'esclaves que ces peuples envoient à la côte orientale d'Afrique. Il m'assura qu'il avait vu chez eux des mulâtres qui avaient été soldats sur cette côte, d'où ils avaient déserté. L'un d'eux était noble chez le roi des Regas, et enseignait aux nègres à faire l'exercice militaire. Ces nations sont très belliqueuses et immolent souvent les pri-

sonniers de guerre quand elles ne peuvent les vendre.

Le refus que j'avais essuyé du jaga, lorsque je lui demandai la permission de passer le Couango dans ses bateaux, fut le seul désagrément que j'éprouvai de sa part, et certes je l'excusai, car il s'imaginait que je pourrais par les lumières que je fournirais à ses voisins sur la manière de vendre leurs esclaves, compromettre ses intérêts. Dans toute sa conduite envers moi il montra une délicatesse et une loyauté que jn'avais pas trouvées chez la plupart des petits chefs.

Quelques jours après mon arrivée, ayant examiné dans quel état se trouvaient les marchandises que j'y avais envoyées six mois auparavant, je reconnus avec plaisir que rien n'y manquait; je fus également satisfait de l'ordre qui régnait parmi mes porteurs, ils avaient bâti de vastes maisons pour se loger, et ensemencé de grandes pièces de terre, pour se nourrir. Le jaga leur avait accordé ces terreins, et de plus il avait fait veiller soigneusement à la conservation de mes effets.

Je fis donner des fêtes à mes porteurs, ils y invitèrent toutes les femmes des environs, un grand nombre de jeunes filles étaient leurs amies. Une femme qui avait su gagner la confiance de mes gens, se chargea pendant les fêtes, de la surintendance des vivres, et régla les divertissemens.

Quand ces divertissemens furent terminés, j'organisai de nouveau ma troupe. Je distribuai les ballots et je choisis parmi mes hommes ceux qui devaient

composer ma garde. L'oisiveté avait un peu amolli leur courage; mais je pensai que bientôt je les retrouverais tels que je les avais vus.

Avant de quitter Cassanci, j'avisai au moyen de m'assurer quel était le grand fleuve qui passait près de cette ville, et qui arrose une grande partie du territoire de Cassange. J'engageai donc un mulâtre de ma suite, dont j'avais eu occasion de reconnaître l'intelligence, à suivre le Couango jusque chez Holo-Ho, où l'on me dit qu'il passait ensuite. On avait beau me dire à Cassange que c'était le même qui est connu sous le nom de Zaïre, je doutais de l'exactitude de cette assertion.

Je donnai à mon mulâtre une montre, une boussole, de l'encre, des plumes, du papier et quinze nègres chargés de vivres et de marchandises, pour lui faciliter le voyage qu'il allait entreprendre, avec l'ordre de suivre le cours du fleuve, tantôt en bateau, tantôt par terre, selon les circonstances; je lui recommandai de marquer sur le papier les circuits du fleuve, en notant pendant combien de temps il allait vers chacun des quatre points de la boussole. Je le vis partir, et je ne m'occupai plus que de mon départ.

Je veux avant que de quitter la capitale de Cassange, présenter des renseignemens que j'ai recueillis, et des observations qui m'ont été suggérées dans quelques occasions depuis mon retour en Europe.

Des nègres, qui étaient souvent allés de Cassanci chez Mucangama et même chez les Molouas, me dirent

qu'il existait un grand lac à l'est du pays de Cassange et sur la rive septentrionale du Couango. Selon leur rapport, il causait la mort aux personnes et aux animaux qui en approchent; mais ils ne purent rien m'apprendre de positif sur ce sujet, car personne n'avait vu cette nappe d'eau ni osé s'en approcher. Ils ajoutèrent que les indigènes l'appelaient *Couffoua,* mort, ou qui donne la mort. On verra plus tard que cette indication, quoique vague, était exacte.

J'ai déjà dit que, près de Cassange, le Couango est si large, qu'il ressemble à un lac. Sur la rive opposée réside un chef nommé Lunda. L'aspect du fleuve dans ce lieu et le nom de ce chef me donnent lieu de présumer que le lac Aquilunda, dont je n'ai entendu parler nulle part dans les contrées d'Afrique, que j'ai parcourues, et où le placent les cartes, doit son origine à quelque méprise des voyageurs. Son nom aura probablement été formé du mot *iaqui* (c'est, voilà) que les indigènes prononcent *aqui,* et du mot *lunda,* chef nègre. Des étrangers, en prenant le fleuve pour un lac, à cause de sa grande largeur, en auront demandé le nom, l'indigène, croyant qu'on l'interrogeait sur le nom du village que l'on voit sur la rive opposée, aura répondu : *Iaquilunda* (c'est *Lunda* ou voilà *Lunda*). Ces étrangers en auront conclu que le lac se nommait Aquilunda.

Les écrivains qui ont parlé du Congo ont commis des erreurs. Quel est le voyageur qui peut se vanter d'en être exempt? Mais il en est une, que l'ignorance

du langage de ce pays a occasionée, et que je regarde comme important de relever, parce qu'elle a donné lieu à une opinion inexacte, qni est en vogue en Europe. Quand je revins en France, chaque personne, même parmi les plus savantes, que j'eus occasion de voir, me dit que sans doute j'avais vu les Jagas. On m'en parlait comme d'une nation belliqueuse, cruelle et puissante. On dut être frappé de mon air de surprise et d'incrédulité à de tels discours. Remarquant moi-même l'étonnement que je causais par mes réponses, je relus les relations du Congo. Rien n'est plus intéressant que l'histoire des Jagas, telle que l'ont racontée les premiers voyageurs qui sont allés dans cette contrée; cependant je ne crains pas de l'affirmer, s'il fallait juger de la véracité de Lopez, de Battel, de Merolla, de Cavazzi et d'autres, par ce qu'ils nous apprennent des Jagas, leurs récits devraient être rangés dans la classe des fictions.

En effet, ces peuples dont le nom seul glace d'effroi, car on nous apprend qu'ils se repaissent avidemment de chair humaine, sont purement imaginaires. Ils n'ont dû leur existence qu'à un mot mal compris et mal appliqué. Chez les nations les plus grossières, comme chez les plus civilisées, il existe des titres, des qualifications, pour désigner les divers degrés de la puissance; or, voici la gradation qui existe dans la langue bunda chez les nègres, au sud de l'équateur.

Mouata. Roi.

Ngana. Prince soumis au mouata; il lui paie le

tribut pour les peuples sur lesquels ils règne. Cependant quelques nganas ne reconnaissent la suzeraineté d'aucun souverain, et par conséquent ne paient pas de tribut.

Jaga. Chef militaire; général qui gouverne un territoire et paie un tribut au mouata. Il commande toujours les armées de celui-ci; l'observation relative aux nganas, s'applique également aux jagas.

Soba. Chef inférieur aux précédens; il gouverne un territoire de moindre étendue.

Sobetta. Chef moins puissant que le soba.

Macota. Noble, qui gouverne des villes ou des villages soumis aux autres chefs.

Tous ces chefs, quelquefois indépendans les uns des autres, gouvernent tous en maître chez eux; ils ne se réunissent que dans des cas d'attaque d'un ennemi commun, selon l'alliance qu'ils font entre eux.

Dans un royaume, plusieurs hommes ont le titre de jaga, et sont distingués les uns des autres par leurs noms de famille. Il a dû naturellement être souvent question d'eux dans les récits des guerres de ces peuples; or, comme les qualités des chefs sont toujours signalées, la bravoure des jagas devint célèbre; quant à leur férocité extrême, elle n'a pas dégénéré, si on la juge par les sacrifices humains qu'ils font; cependant leur caractère est généralement assez doux, et ces sacrifices sont plutôt dus à un usage superstitieux, qu'à la férocité de leurs inclinations.

Mais si les jagas sont anthropophages, les mouatas,

les sobas, et tous les autres chefs le sont également, puisque dans les pays qui leur obéissent, on mange aussi des victimes humaines les jours de cérémonie.

Il y a des jagas dans toute la partie de l'Afrique méridionale, que j'ai parcourue, mais il n'y existe pas de nation de ce nom.

Je citerai encore une autre exemple de ces méprises, qui peuvent jeter de grandes erreurs dans les relations.

Le nègre a l'habitude quand il désigne une ville dont le séjour lui a laissé d'agréables souvenirs, de faire précéder le nom de ce lieu par le mot *Cabaso*, appuyant fortement sur ce mot, et prononçant le nom de la ville avec bien moins d'expression. Il m'est donc arrivé souvent dans le commencement de mon voyage d'écrire le mot *Cabaso*, devant la plupart des noms des villes ou des villages, que mes compagnons prononçaient si rapidement et si légèrement que je ne les entendais que comme un son vague. Or, ce mot *Cabaso* qui seul frappait mon oreille, et qui de même a dû retentir à celle de quiconque a pénétré dans ces contrées lointaines, signifie pucelage. Le nègre l'emploie dans la circonstance que j'indique, pour marquer que dans le lieu au nom duquel il l'associe, on se divertit bien avec les femmes. Il n'est donc pas surprenant que des voyageurs aient parlé de plusieurs villes nommées *Cabaso*. On conçoit d'après cette explication que les missionnaires auront dû naturellement se tromper sur le nom des villes; ce qui a néces-

sairement causé de l'embarras aux géographes. Quelques-uns ont cherché à expliquer comment tel lieu nommé Cabaso dans une relation, portait une dénomination différente dans une autre. Mon observation suffira, j'ose l'espérer pour lever toutes les difficultés sur ce sujet important. Quant aux diverses manières dont ce nom a été écrit, car on lit tantôt *Cabasa*, tantôt *Cabasso*, tantôt Caboso, on conçoit que ces dissemblances dans l'orthographe du même mot, viennent de la manière dont il a été entendu par l'auteur qui l'a cité.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

